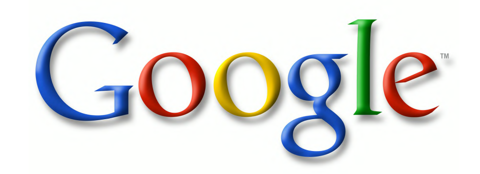
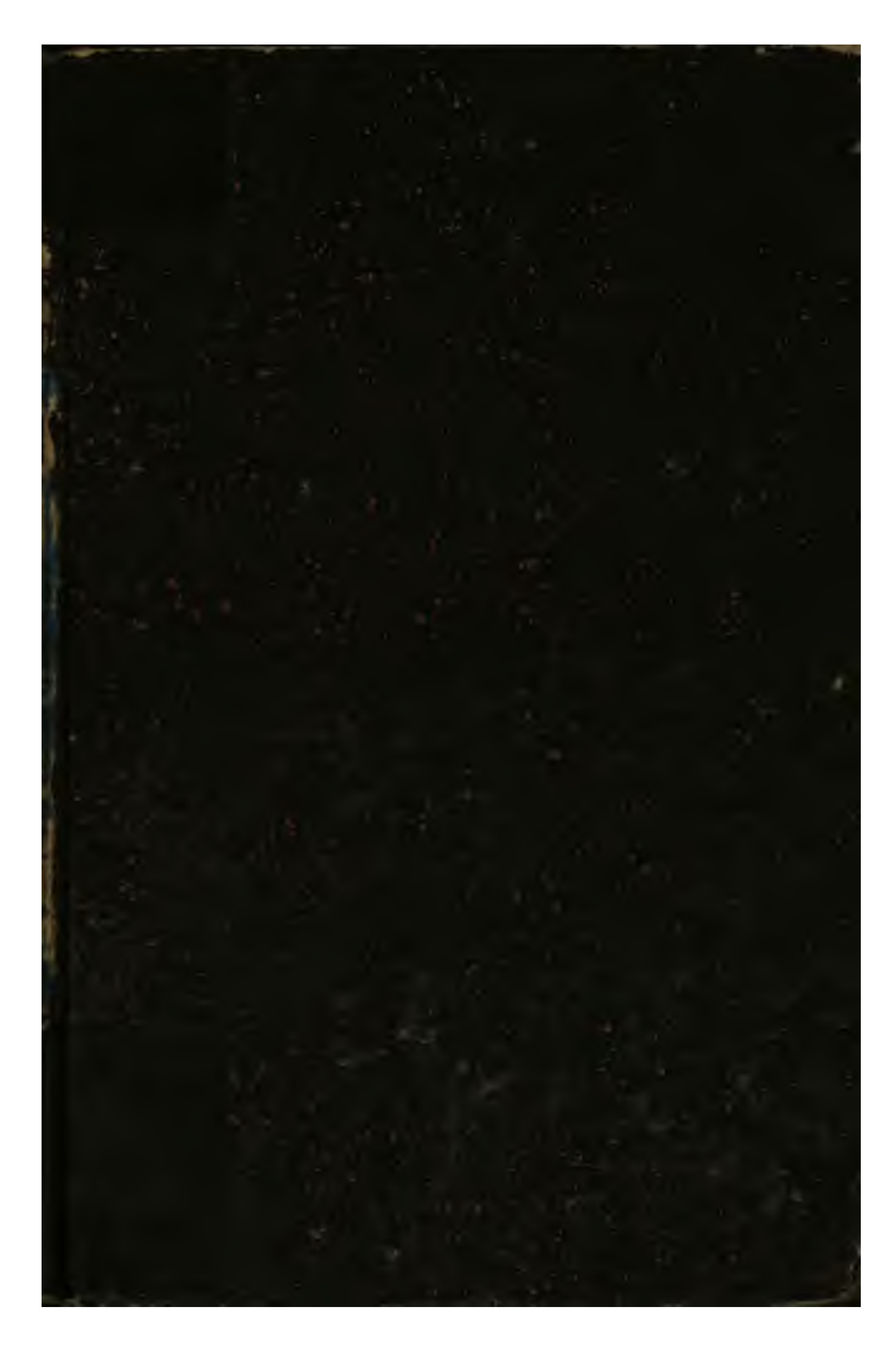






[illegible] 2 vols £28

1777

by Blaise-Louis Pelée

de Chenouteau

DICTIONNAIRE
DE PENSÉES
INGÉNIEUSES,
TANT EN VERS QU'EN PROSE,
DES MEILLEURS
ÉCRIVAINS FRANÇOIS.

OUVRAGE PROPRE AUX PERSONNES DE TOUT AGE ET DE TOUTE CONDITION.

Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, cupido,
Gaudia, discursus; nostri est farrago libelli.

Juven. Sat. I.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M DCC LXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PRÉFACE.

Si le Public estime l'habile Peintre qui entremêle avec art les couleurs qu'il emprunte de la Nature, pour la représenter, on espère qu'il ne refusera pas son suffrage au Compilateur qui marie, avec discernement, les ouvrages des grands Hommes.

L'accueil favorable que cet Ouvrage a reçu des gens d'esprit auxquels nous l'avons communiqué, nous a déterminé à donner au Public ce fruit du travail de 30 années. La forme de Dictionnaire que nous lui avons donnée, met le Lecteur à portée de voir, d'un coup-d'œil, les matières qui l'intéressent, sans être obligé de parcourir un Livre entier pour se fixer sur un objet qu'il a en vue. Nous avons choisi, dans les meilleurs Auteurs, tout ce que nous y avons vu de sublime, d'instructif & d'amusant. C'est la Bibliothèque des gens d'esprit, & le précis de leurs plus belles pensées & de leurs plus vives expressions.

C'est un répertoire commode à toutes les classes des hommes : il rappelle sur-tout au savant le gracieux souvenir de ce qui s'étoit échappé de sa mémoire. Ici c'est le temple où la Divinité est représentée dans toute sa gloire, & avec tous ses attributs ; là se découvre le néant des grandeurs humaines : ici se

voit l'agréable tableau de la Nature ; là, le théâtre du monde, sur lequel l'homme, démasqué, paroît avec ses desirs, ses affections & ses caprices.

Nous avons rapproché ce que les Poëtes & les Auteurs ont dit sur chaque sujet ; entremêlé, autant qu'il nous a été possible, les vers & la prose, l'utile & l'agréable, & quelques anecdotes curieuses, & nous n'avons tiré des pièces de vers que ce qui pouvoit avoir rapport au sujet, afin de rendre l'Ouvrage agréable par sa variété, & d'éviter l'ennui par sa brièveté. L'ignorant, le savant, l'honnête-homme, l'hypocrite, le fainéant, l'homme actif, la femme galante, l'honnête femme, l'ambitieux, l'homme content de son sort, l'homme de condition, le Bourgeois Gentil-homme, le Parisien, le Provincial, y sont peints avec de si vives couleurs, qu'il n'est pas possible de les méconnoître.



LISTE

Des Auteurs dont les Pièces de vers & les Pensées choisies entrent dans la composition de cet Ouvrage, indépendamment de celles des Auteurs anonymes.

A.

ADAM.
Andilly.
Asselin.
Aubert. (*L'Abbé*
Autreau.

B.

Baraton.
Bardon.
Barthe.
Belloy.
Benserade.
Bernard.
Bernis. (*L'Abbé de*
Bertaut.
Bertrand.
Billette de Faniere.
Blin.
Bochard Saron.
Boileau.
Boisrobert.
Boissy.
Bosquillon.
Bossuet.
Bouchet.
Bouhier.
Bouillon.
Boursault.
Brébeuf.
Bret.
Bussy-Rabutin.

C.

Cahusac.
Campistron.
Chapelain.
Chapelle.
Charleval.
Charpentier.
Chaulieu.
Chéron. (*Mlle*
Chevreau.
Cicéron.
Cocquard.
Colardeau.
Corneille.
Corneille. (*Thomas*
Coulange. (*Le Baron de*
Coyer. (*L'Abbé*
Crébillon.

D.

D'Aire.
Dalembert.
Dalibray.
Danchet.
Dandilly.
D'Arnaud.
Dauphin.
De Barco.
De Beaumont.
De Bignicourt.
De Boisragon.

DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE
DE PENSÉES SUBLIMES,
MORALES, CRITIQUES, AMUSANTES,
DES MEILLEURS
ÉCRIVAINS FRANÇOIS.

ABBAYE.

PENSION *donnée par le Roi à un Abbé en échange de son Abbaye.*

Charmant Abbé, j'applaudis de bon cœur
Au traitement flatteur
Que le Prince vient de vous faire :
Il vous ôte la femme & vous laisse sa dot :
Le bienfait est complet ; que de gens sur la terre
Seroient contents de votre lot !

ABEILLES.

Leur sage gouvernement.

Vous qui, dès que le jour redore
Le ciel d'astres étincelant,
Formez un petit camp volant,
Pour piller les pleurs de l'aurore ;

Vous dont les équitables loix,
Sont pour les peuples & les rois
D'admirables exemples;
Chaſtes ouvrieres du miel,
Par votre cire, dans nos temples,
Rendez un juſte hommage au Monarque du ciel.

(*Racan.*)

Leur police.

Quels états ſont mieux policés
Que l'eſt une ruche d'abeilles?
C'eſt-là que les abus ne ſe ſont point gliſſés,
Et que les volontés en tout temps ſont pareilles.
De leur roi qui les aime elles ſont le ſoutien:
On ſent leur aiguillon, dès qu'on cherche à lui nuire.
Pour les châtier il n'a rien,
Il n'eſt roi que pour les conduire,
Et que pour leur faire du bien.

(*Mad. Deshoulieres.*)

ABLANCOURT.

Son Épitaphe.

L'illuſtre d'Ablancourt repoſe en ce tombeau;
Son génie à ſon ſiecle a ſervi de flambeau;
Dans ſes fameux écrits toute la France admire
Des Grecs & des Romains les précieux tréſors;
A ſon trépas l'on ne peut dire,
Qui perd le plus, des vivants ou des morts.

(*Deſréaux.*)

ABONDANCE.

La facilité de ſatisfaire ſes déſirs, quand on eſt dans l'abondance, en bannit le plaiſir.

L'abondance nous fait ignorer les beſoins:
Où le beſoin n'eſt pas, les déſirs ne ſont guere:
Les déſirs moins ardents font que l'on goûte moins
La douceur de les ſatisfaire.

(*Pannard.*)

L'abondance est la source de nos folies.

Aussi-tôt qu'aux humains faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité :
Chacun chercha, pour plaire, un visage emprunté.
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente ;
L'or éclata par-tout sur les riches habits,
On polit l'émeraude, on tailla le rubis ;
Et la laine & la soie en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles :
La trop courte beauté monta sur des patins,
La coquette tendit ses lacs tous les matins,
Et, mettant la céruse & le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage :
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne-foi ;
Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.

(*Boileau.*)

ABSENCE.

Il semble qu'on perde quelque chose toutes les fois qu'on se sépare d'une personne qu'on aime, & qu'on ne soit jamais tout entier où elle n'est pas.

L'absence de ce qu'on aime paroît toujours trop longue.

L'attente d'un retour ardemment désiré
Donne à tous les instants une longueur extrême ;
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a trop long-temps duré.

(*Moliere.*)

On ne peut que gagner en l'absence d'une sotte personne.

Qu'avez-vous donc fait à Versailles ?
Me disoit Cloris l'autre jour :
Car enfin quatre mois de Cour
Ne vous ont pas valu la maille.

Eh! mon Dieu, lui dis-je, Cloris,
J'ai plus gagné que l'on ne pense.
On ne peut exprimer le prix
De quatre mois de votre absence.
(*Le Comte de Bussy.*)

L'absence d'un mari est dangereuse pour son honneur.

Un jeune homme époux d'une Agnès,
Contraint d'aller aux champs, la pria d'être honnête:
Si quelque autre que moi jouit de tes attraits,
Il me viendra, dit-il, des cornes à la tête.
Des cornes! que dites-vous là?
Revenez comme vous voilà,
J'aime bien mieux être fidelle.
Il part, à son retour qu'elle trouva trop prompt,
Ne lui voyant rien sur le front:
Que vous êtes menteur, dit-elle!
(*Boursault.*)

ACADÉMICIEN.

Sur la nomination de M. de la Loubere, Secrétaire de M. de Pontchartrain, à une place d'Académicien.

Messieurs, vous aurez la Loubere:
L'intérêt veut qu'on le préfere
Au plus admirable Écrivain;
Il entrera, quoiqu'on en rie:
C'est un impôt que Pontchartrain
Veut mettre sur l'Académie. (*Chaulieu.*)

Place d'Académicien donnée à Maynard dans sa vieillesse.

En cheveux blancs il me faut donc aller
Comme un enfant, tous les jours à l'école!
Que je suis fou d'apprendre à bien parler,
Lorsque la mort vient m'ôter la parole!
(*Maynard.*)

ACADÉMIES.

Lieu de repos.

En France on fait, par un plaiſant moyen,
Taire un Auteur, quand d'écrits il aſſomme :
Dans un fauteuil d'Académicien
Lui quarantieme on fait aſſeoir mon homme,;
Lors il s'endort & ne fait plus qu'un ſomme
Plus n'en avez phraſe ni madrigal.
Au bel eſprit ce fauteuil eſt en ſomme
Ce qu'à l'amour eſt le lit conjugal.

(*Piron.*)

Remerciement à l'Académie Françoiſe.

Vos ſuffrages unis ont redoublé mon zele :
Sans l'eſpoir d'un prix ſuperflu,
Je tire, pour vous plaire, une ſource nouvelle,
Du bonheur de vous avoir plû.
Chargés du nom fameux du plus grand des Monarques
Seuls dignes de le publier,
Au ſoin de l'affranchir de l'empire des Parques
Vous daignez nous aſſocier ;
Tel, un fleuve qu'on voit d'une rapide courſe
A l'Océan porter ſes eaux,
Mêle encore au tribut que lui fournit ſa ſource
Le tribut de mille ruiſſeaux.

(*La Motte.*)

On voit dans Paris pluſieurs Académies qui ont dans leur établiſſement des vues toutes différentes, & oppoſées les unes aux autres : Académie de Muſique, pour exciter les paſſions : Académie de Philoſophie, pour les calmer : Académies d'Éloquence & de Peinture, qui apprennent à immortaliſer les hommes : Académie d'Armes, qui enſeigne à les tuer : Académie de Chirurgie, qui enſeigne à les conſerver.

Académies de Jeu.

La porte, à votre aſpect, s'ouvre à deux grands battants ;
Là, vous trouvez toujours des gens divertiſſants ;
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui ſur le prochain vous tirent à cartouche ;
Des oiſifs de métier, & qui toujours ſur eux
Portent de tout Paris le lardon ſcandaleux ;
Des Lucreces du temps ; là, de ces filles veuves,
Qui veulent impoſer & ſe donner pour neuves ;
De vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler,
Des plaiſants qui font rire avant que de parler.

(*Regnard.*)

ACCÈS.

On ne peut trop louer un homme de facile accès, dont l'ame à divers étages ſait ſe tendre & ſe démonter ; qui ſe trouve bien par-tout où la fortune l'a porté ; qui s'amuſe avec ſon voiſin de ſa chaſſe & de ſa querelle ; qui s'humaniſe avec un charpentier & un jardinier, & qui ne fait point valoir cette prérogative de la naiſſance & de la fortune.

ACCOUCHEMENT PRÉCOCE.

Jean s'eſt lié par conjugal ferment,
A ſon Alix ſi long-temps recherchée :
Mais quatre mois après le Sacrement,
D'un fruit de neuf elle s'eſt dépêchée.
Jean ſe lamente, Alix eſt bien fâchée ;
Mais le Public varie à leur égard :
L'un dit qu'Alix eſt trop tôt accouchée ;
L'autre, que Jean s'eſt marié trop tard.

(*Rouſſeau.*)

Accouchement d'un enfant dont le ſexe eſt inconnu au pere.

Un grand benêt de fils, apprenant de ſon pere,
Que ſa mere venoit fraîchement d'accoucher,
Lui demande ſi c'eſt d'une ſœur ou d'un frere :
Je ne ſais, dit le pere ; alors ce grand nigaud,
S'aviſant de rire très-haut :
A ce compte, dit-il, pauvre homme que vous êtes,
Vous ne ſavez ce que vous faites.

Princeſſe qui accoucha d'une fille.

Princeſſe, enfin vous voilà mere :
C'eſt un heureux préliminaire ;
Cet enfant ſi cher à nos vœux
En annonce un plus cher encore :
Ainſi le Soleil, dans ces lieux,
Ne ſe leve qu'après l'Aurore.

(*Lattaignant.*)

Plainte d'une femme qui accouchoit.

Iris ſe plaignoit du tourment
Qu'elle avoit enduré dans ſon accouchement,
Et contre l'Hymen faiſoit rage.
L'Hymen avoit-il ſi grand tort ?
Cette belle ſavoit qu'avant ſon mariage,
L'Amour l'avoit auſſi mis en danger de mort.

(*De Cailly.*)

Accouchement heureux.

Les accouchements du cerveau
Maigriſſent pour plus d'une année ;
Mais vous, en une matinée,
Vous prenez congé du fardeau ;
Et la quinzaine terminée,
Votre teint n'en eſt que plus beau ;
L'Amour rallume ſon flambeau,
Et le préſente à l'Hyménée.

(*Des Mahis.*)

A une mere sur l'accouchement de sa fille.

Vous voilà donc grand'-mere, Aminte ; c'en est fait,
Autant que je m'y puis connoître :
Il est assez plaisant de travailler pour l'être,
Mais fâcheux de l'être en effet.
C'est un triste présent que font les destinées,
Qu'elles ne donnent pas pour rien.
Il vous en a coûté vos plus belles années,
Et le plus clair de votre bien.
Cet enfant qui fera croître votre famille,
Un jour vous vengera selon votre souhait ;
Et vous lui verrez faire alors à votre fille,
Le même tort qu'elle vous fait.

(*Pavillon.*)

Accouchée qui compte recommencer sur nouveaux frais.

Jeune tendron, pour la premiere fois,
Goûtoit des fruits amers de l'hyménée.
La pauvre enfant se crut presqu'aux abois,
Quand mit au jour sa trop chere lignée ;
Son compagnon, qui la voyoit souffrir :
Ma chere enfant, lui dit-il, je te jure
Que dans la suite aimerois mieux mourir,
Qu'ainsi te faire endurer la torture.
La Dame alors, regardant son époux,
Lui répartit : ah ! pourquoi pleurez-vous ?
Quoi ! ce rien-là, mon fils, vous effarouche ?
Je n'ai besoin de si grande pitié :
Las ! on m'a dit qu'à la seconde couche
Le mal n'étoit si grand de la moitié.

Marthe en travail d'enfant promettoit à la Vierge,
A tous les Saints du Paradis,
De n'approcher jamais de ces hommes maudits.
Michelle cependant lui tenoit un saint cierge,

D'une grande vertu pour les accouchements.
Elle accouche, & ſitôt qu'elle eut repris ſes ſens :
Hé, mon Dieu! ma pauvre Michelle,
Dit-elle d'une foible voix,
Éteignez la ſainte chandelle ;
Ce ſera pour une autre fois.

(*Deſmarets.*)

ACCUEIL.

Le bon accueil que les grands font aux petits, eſt un tribut que la grandeur doit à l'Humanité.

L'accueil que les grands font aux gens à talents, eſt un effort de l'orgueil qui cherche à s'élever juſqu'au mérite en le careſſant.

ACHILLE.

Ses ſentiments ſur l'honneur.

L'honneur parle, il ſuffit, ce ſont-là nos oracles :
Les Dieux ſont de nos jours les maîtres ſouverains ;
Mais, puiſque notre gloire eſt dans nos propres mains,
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres ſuprêmes ?
Ne ſongeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes,
Et, ſans craindre le ſort, courons où la valeur
Nous promet un deſtin auſſi grand que le leur.

(*Racine.*)

ACTIONS.

Les belles actions des grands hommes ſont gravées plus profondément dans nos cœurs que ſur le marbre ; & celui qui n'eſt grand que par ſon opulence, ne peut éviter l'oubli dans lequel il tombe malgré lui.

Actrice

Qui jouoit le rôle de l'Amour.

L'Auteur de la Piece du Jour,
A mal diſtribué le rôle de l'Amour;
Sa raiſon étoit en déroute,
Quand il a fait un choix ſi faux:
Eſt-ce avec les yeux les plus beaux,
Qu'on peut repréſenter un Dieu qui ne voit goute?

(*Le Beau.*)

Actrice habillée en Médecin dans la Comédie du Malade imaginaire.

Sous cet habit que vous paroiſſez belle!
Pour vous gagner tous les cœurs à la fois,
C'étoit, ſans doute, ô charmante Dubois!
Du Dieu d'Amour une ruſe nouvelle.
L'illuſion couronna ſon deſſein;
Tel qui n'étoit inſtruit de ce myſtere,
Diſoit tout haut: C'eſt l'Amour Médecin;
Qui le ſavoit, vous prenoit pour ſa mere.

Adam.

Son ſommeil.

Sans doute ce n'eſt pas ſans beaucoup de myſtere,
Que, lorſque Dieu voulut donner
Une femme aux beſoins de notre premier pere,
Il le fit au ſommeil ſi fort abandonner:
Car, outre ce que ſouffre un homme à qui l'on ôte,
A ſes yeux, une côte;
Adam auroit-il pu paſſer ſi promptement,
De libre qu'il étoit, dans un long eſclavage,
Tel que celui du mariage,
S'il n'eût dormi profondément?

Sa chûte.

Au ſortir de ta main puiſſante,
Grand Dieu, que l'homme étoit heureux !
La vérité, toujours préſente,
Se livroit à ſes premiers vœux ;
Mais une épouſe parricide,
Organe du ſerpent perfide,
Contre toi ſouleva ſon cœur ;
Et ce cœur, depuis ſon offenſe,
Fut l'eſclave de l'ignorance,
Et tributaire de l'erreur.

(*La Motte.*)

ADVERSITÉ.

Ses avantages.

La plus triſte ſaiſon a des rigueurs utiles :
La biſe, les frimats, la neige & les glaçons,
Engraiſſent nos guérets, rendent nos champs fertiles,
Les purgent d'herbes, de reptiles,
Préparent par dégrés d'abondantes moiſſons ;
Tels ſont pour nous les temps rudes & difficiles,
Tels ſont les chagrins, les revers,
Que l'on peut, de la vie, appeller les hivers.
Dans nos cœurs devenus dociles,
Leur ſalutaire horreur fait germer les vertus.
Par de ſecrets reſſorts, par de puiſſants mobiles,
Un Néron devient un Titus.
L'adverſité nous rend habiles
A ſupporter les maux ſans en être abattus.
Elle fait plus encore, &, ſans vouloir nous rompre,
Elle nous fait plier ſous un joug rigoureux,
Afin de préparer à des temps plus heureux
Nos foibles cœurs trop prompts à ſe laiſſer corrompre
Par l'ivreſſe d'un bien flatteur, mais dangereux.
O de la Providence, aveugles que nous ſommes,
Que nous pénétrons mal les deſſeins merveilleux !
Le bonheur fait ſouvent des monſtres orgueilleux,
Et l'adverſité fait des hommes.

(*Peſſelier.*)

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie & d'ennuis.
Le ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable;
Et, dans ces inégalités,
Souvent la sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

(*Rousseau.*)

L'adversité est semblable au soleil; l'un chasse l'ombre, & l'autre les faux amis.

Habiles à prévoir de loin une infortune,
Ils nè paroissent plus dans les temps orageux.
Le calme revient-il : on peut compter sur eux;
Il ramene avec lui leur troupe mercénaire.
Dans le monde, en un mot (c'est l'usage ordinaire)
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

(*La Chaussée.*)

Les hommes paroissent heureux dans la prospérité, & grands dans l'adversité.

Jamais sous les malheurs un grand cœur ne s'abat,
Et c'est d'où la vertu tire le plus d'éclat.

(*T. Corneille.*)

La valeur qui fait naître & qui suit la fortune,
Peut se trouver souvent dans une ame commune.
Elle doit sa grandeur à sa prospérité :
Mais savoir soutenir la triste adversité,
Affronter constamment la fortune infidelle,
Tirer de ses malheurs une audace nouvelle,
C'est de sa vertu seule emprunter sa splendeur,
Et posséder en soi la solide grandeur.

(*Duché.*)

Sans effort une ame commune
Se repose au sein du bonheur.
L'homme jouit de la fortune,
Dont le hasard seul est l'auteur.
Ce n'est point dans un sort prospere
Que brille un noble caractere :
Dans la foule il est confondu ;
Mais que le Destin le traverse,
Son ame magnanime perce,
Et fait éclater sa vertu.

(*Philos. de Sans-Souci.*)

Le temps de l'adversité est la saison de la vertu. Quand la douleur pénétrante brise & déchire l'ame, la sagesse vient, en riant, épandre ses semences dans nos cœurs amollis par les pleurs. Ainsi le soc utile sillonne la terre humide, avant que la main du laboureur y verse l'espérance de l'année.

(*Le Tourneur.*)

L'adversité fait disparoître le héros.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour ;
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit ;
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

(*Rousseau.*)

L'adversité est la véritable borne de l'amitié. Elle est le signe auquel on distingue l'amitié de la flatterie ; un homme heureux & riche ne sait pas s'il est aimé ou non.

On ne doit ni plaindre, ni appeller malheureux un homme qui a ſu trouver les tréſors que cachent les adverſités.

ADULATEURS.

Le monde eſt rempli de fades adulateurs.

On n'a pas devant ſoi, quand on renonce au monde,
Mille fâcheux objets dont par-tout il abonde;
On ne voit point un fat, de valets eſcorté,
Du mérite indigent morguer la pauvreté;
Ni d'indignes flatteurs une troupe importune,
Lâchement proſternée aux pieds de la fortune,
Rendre au vice en faveur un hommage effronté,
Et vendre au plus offrant la libre vérité.

(*Rouſſeau.*)

Celui qui ſans diſcernement
Adreſſe à tout venant les louanges qu'il donne,
Fait grand tort à ſon jugement,
Et ne fait honneur à perſonne.

(*Pavillon.*)

Quoique la fauſſe louange ſoit un blâme ſecret, cependant l'encens gâte plus de cervelles que la poudre n'en fait ſauter : c'eſt l'effet de l'amour-propre.

AFFLICTIONS.

La raiſon offenſeroit la nature, ſi elle mettoit les accidents qui nous arrivent au nombre des choſes indifférentes. La tendreſſe de l'ame n'eſt pas incompatible avec la fermeté d'eſprit. Mais ſi la nature & le devoir font couler nos larmes, la raiſon & la foi doivent les eſſuyer.

Séparez de la vie le temps des afflictions d'eſprit, des maladies du corps & du ſommeil; que reſte-t-il pour en tenir compte ?

AGE.

Description du premier âge.

Sans le secours des arts par l'orgueil inventés,
La nature étaloit ses naïves beautés ;
Avec les animaux l'homme d'intelligence,
A l'ombre des forêts, vivoit en assurance ;
On ne le voyoit point ensanglanter sa main,
Pour défendre son corps du froid ou de la faim.
La terre, sans travaux, sans soin & sans culture,
Leur donnoit même lit & même nourriture.
L'homme & les animaux, réunissant leurs voix,
Pour louer leur Auteur, s'assembloient dans les bois ;
Ces bois étoient leur temple, un culte sanguinaire
N'en déshonoroit point l'auguste sanctuaire.
L'or, au sein de la terre ignoré des mortels,
N'éclatoit point alors jusques sur les autels :
Sans faste, sans éclat, le Prêtre irreprochable,
Par ses seules vertus s'y montroit respectable.
Le ciel gouvernoit tout en maître universel,
Et par-tout signaloit son amour paternel.
L'homme sur la nature exerçoit son empire,
Pour y maintenir l'ordre, & non pour le détruire.
(*Du Resnel sur Pope.*)

Dans ces jours où régnoient les mœurs, la bonne-foi,
Où la pure nature étoit l'unique loi,
Où le cœur, s'exprimant sans art & sans contrainte,
Découvroit son amour & sans honte & sans feinte ;
Dans ces jours fortunés l'union & la paix
Avoient pour les humains d'invincibles attraits.
Les villes, les états prirent ainsi naissance.
Arbitre de son sort & dans l'indépendance,
L'homme ignoroit encor le pouvoir redouté
Qui dans les mains d'un seul place l'autorité.
Mais, bientôt ce pouvoir devenant nécessaire,
On chercha dans un roi moins un maître qu'un pere.
D'un mortel généreux les soins & la valeur,
Du Public qu'il aimoit faisoient-ils le bonheur ;

Admiroit-on en lui les qualités aimables
Qui rendent aux enfants les peres respectables :
Il commandoit sur tous, il leur donnoit la loi,
Et le pere du peuple en devenoit le roi.

(*Le même.*)

Il n'y a point d'âge qui n'ait en sa disposition une certaine portion de bien. Le premier âge jouit des plaisirs vifs des sens & de l'imagination. Le second âge, des plaisirs de l'ambition & de l'opinion. Le dernier, des plaisirs de la raison & de la tranquillité.

Caractere de chaque âge.

Chaque âge porte avec soi sa misere,
Et ses défauts ; la jeunesse est légere,
Impétueuse, adonnée aux plaisirs,
Toute épanchée en frivoles désirs.
De l'âge mûr l'ambition s'empare,
L'âge qui suit est soupçonneux, avare,
Et sur le point de devoir tout laisser,
Il songe encore à toujours amasser.

(*Desmarets.*)

L'âge ne se mesure pas par le nombre des années.

Lorsque la mort moissonne à la fleur de son âge
L'homme pleinement convaincu
Que la foiblesse est son partage,
Et qui contre les sens a mille fois vaincu,
On ne doit point gémir du coup qui le délivre :
Quelque jeune qu'on soit, quand on a su bien vivre,
On a toujours assez vécu.

(*Mad. Deshoulieres.*)

Deux Dames sur le retour de l'âge, qui vouloient cacher le nombre de leurs années, se demandoient, au premier jour de l'an, quel âge elles

elles auroient cette année ? C'étoit mettre leurs jours à bail au rabais.

Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir; l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux ; à vingt ans, par une maitresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse ?

(*J. J. Rousseau.*)

Fat qui demandoit à un vieillard quel âge il avoit.

Certain fat que de sa jeunesse
On voit par-tout se prévaloir,
En raillant l'autre jour Nestor sur sa vieillesse,
Lui demandoit quel âge il pouvoit bien avoir ?
Je ne puis là-dessus contenter votre attente,
Répondit le vieillard en homme de bon sens :
Mais je sais qu'un âne à vingt ans,
Est plus vieux qu'un homme à soixante.

(*Le Brun.*)

Réponse à une question sur l'âge.

Que vous êtes dispos, graces aux destinées !
Combien, mon cher, avez-vous bien d'années,
Disois-je au vieux Monsieur Anroux ?
Pas une, reprit-il ; (j'aime fort ces pensées)
Nous n'avons plus celles qui sont passées,
Et l'avenir n'est pas encore à nous.

(*La Martiniere.*)

Une vieille coquette demandant à quelqu'un, combien il lui donnoit d'années ? Vous en avez assez, lui répondit-il, sans que je vous en donne d'autres ?

Chaque âge a ses plaisirs.

Il est de certains temps propres pour la tendresse :
Mais quand ce temps n'est plus, il faut que la sagesse
Nous tienne lieu d'amour ; & que nos sentiments
Nous fassent des amis, & non pas des amants.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.
Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
Est vain en ses discours, volage en ses desirs,
Rétif à la censure, & fou dans les plaisirs.
L'âge viril plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort, songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse ;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé :
Toujours plaint le présent & vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs, dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

(*Despréaux, Art Poét. ch. 3.*)

AGNAN.

Épitaphe du Duc de Saint-Agnan.

Saint-Agnan finit une vie,
Qui fut toujours d'honneurs & de plaisirs suivie :
Mais laissons son éloge, il n'en a pas besoin ;
Les Filles de Mémoire
Prendront pour lui le même soin,
Qu'il prit autrefois pour leur gloire.

(*Mad. le Camus.*)

AGRÉMENT.

L'agrément tient quelquefois lieu de dot. Les couronnes de la façon des graces, valent bien celles que fait la fortune.

L'agrément extérieur promet celui de l'esprit, & la beauté cautionne la belle humeur.

Sur quoi sont fondés les agréments de la vie.

L'amour se soutient par l'espoir,
Le zele par la récompense,
L'autorité par le pouvoir,
La foiblesse par la prudence,
Le crédit par la probité,
L'agrément par la liberté,
La santé par la tempérance,
L'esprit par le contentement,
Le contentement par l'aisance,
L'aisance par l'arrangement.

(*Pannard.*)

AGRICULTURE.

Son utilité.

Penses-tu que retiré chez toi,
Pour les biens, pour l'État, tu n'as plus rien à faire?
La nature t'appelle, apprends à l'observer :
La France a des déserts, ose les cultiver :
Elle a des malheureux ; un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme & son consolateur,
En chassant l'indigence, amene le bonheur.
Change en épis dorés, change en gras pâturages,
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages ;
Tes vassaux languissants, qui pleuroient d'être nés,
Qui redoutoient sur-tout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaiement par des nœuds desirables.
L'on sait, l'on sait assez que le cultivateur,
Des ressorts de l'État est le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins, pour le soutien du trône,
A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.
J'estime saint Benoit ; il prétendit du moins
Que ses enfants tondus, chargés d'utiles soins,

Méritassent de vivre en guidant la charrue,
En creusant des canaux, en défrichant des bois;
Mais je suis peu content du bon-homme François:
Il crut qu'un vrai Chrétien doit gueuser dans la rue,
Et voulut que ses fils, robustes fainéans,
Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.
Dieu veut que l'on travaille & que l'on s'évertue;
Et le sot mari d'Eve, au Paradis d'Éden,
Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.
C'est la premiere loi donnée au premier homme,
Après qu'il eut mangé la moitié de la pomme.
(*Voltaire.*)

ALEXANDRE LE GRAND.

Le fameux vainqueur de l'Asie
N'étoit qu'un voyageur armé,
Qui, pour passer sa fantaisie,
Voulut voir en courant l'univers alarmé:
De bonne heure Aristote auroit dû le convaincre;
Que le grand art des rois est celui de régner;
Il perdit tout son temps à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.
(*La Motte.*)

ALMANACH.

Une femme disoit à son mari trop attaché à la lecture, qu'elle desireroit être un livre, afin d'être plus souvent avec lui: Je le veux bien, répondit-il, pourvu que vous soyez un Almanach, afin que je puisse en changer tous les ans.

AMANTS.

Peinture d'un amant satisfait.

Tantôt il se promene au long de ces fontaines,
De qui les petits flots font luire, dans les plaines,
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons;
Tantôt il se repose avecque les bergeres,

Sur des lits naturels de mousse & de fougere,
Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.

(*Racan.*)

Les amants s'entendent au moindre signe.

Certains rayons diserts par qui les yeux s'expliquent,
Passent de l'un à l'autre & s'entre-communiquent ;
Et chacun à son tour fait entendre & reçoit
Ces sentiments secrets que personne ne voit.

(*Corneille.*)

Séduction des amants.

Voilà de ces amants la criante injustice,
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas ;
Ils nous le font commettre, & ne l'excusent pas.
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire après d'illustres misérables ?

(*Racine.*)

Prévention des amants en faveur de leurs maitresses.

Jamais leur passion ne voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé, tout leur devient aimable :
Ils comptent ses défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est au jasmin en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune agréable ;
La maigre a de la taille & de la liberté ;
La grasse est dans son port pleine de majesté ;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée ;
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paroît une Déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute bonne ;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.

(*Moliere.*)

Un amant volage est toujours cher à la maîtresse abandonnée.

Quoi qu'un amant volage excite de colere,
Son inconstance irrite & sa personne est chere.
Et ce qu'a joint l'amour a beau se désunir,
Pour le mieux cimenter, il ne faut qu'un soupir.

(*Corneille.*)

Le véritable amant est désintéressé.

Le véritable amour n'est jamais mercénaire,
Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire :
Il ne veut que servir, & n'a point d'intérêt
Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.

(*Le même.*)

Amant troublé par l'excès des charmes d'une belle.

Pour deux fois seulement que mes yeux vous ont vue,
Que mon cœur est troublé ! que mon ame est émue !
Ah ! ne me donnez plus ces mortelles alarmes,
Ne me montrez au plus que moitié de vos charmes,
Et, tout au plus, moitié de votre bel esprit.

(*Montreuil.*)

Désespoir d'un amant.

Allez, enfants perdus de mon cœur égaré,
Allez, ardents desirs, retrouver cette belle,
Dont les attraits brillants m'ont si bien éclairé,
Que depuis, jour & nuit, je ne vois plus rien qu'elle.
Dites combien de maux j'ai pour elle enduré ;
Qu'ainsi que sa beauté, ma peine est éternelle ;
Que mon brasier fut prompt, mais qu'il est assuré ;
Enfin, que je lui dois toujours être fidele.
Que si cette beauté ne veut vous recevoir,
Allez où vous pourrez, je ne puis vous revoir ;
Qu'ai-je affaire de vous, si je n'ose la suivre ?
Toutefois retournez pour soulager mon sort ;
Si vous n'êtes reçus, je ne saurois plus vivre,
Et vous me servirez à courir à la mort.

(*Dalibray.*)

Un amant diffamé par une maîtresse qu'il aime, est semblable au More qui adore le Soleil par lequel il est noirci.

Amant mauvais économe.

Mon Médecin, chaque jour,
Sachant que je meurs d'amour
Pour la petite Silvie,
Me dit que, si je la vois
En un mois plus d'une fois;
Il m'en coûtera la vie.
Je me suis mal ménagé,
Vivant au jour la journée;
En quatre jours j'ai mangé
Les douze mois de l'année.

(*Saint-Pavin.*)

Une fille refuse souvent dans son printemps ce qu'elle ne peut avoir dans son automne.

Des amans les mieux faits & les plus vertueux,
Une fille, à seize ans, souffre à peine les vœux;
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,
Et tout lui paroît bon, quand elle en a quarante.

(*Boursault.*)

AMAZONE.

Dame vêtue en Amazone.

L'autre jour l'aimable Baronne,
Étant vêtue en Amazone,
Fit naître un plaisant différend
Entre les Dieux de la tendresse;
Vénus la vouloit pour amant,
L'Amour la vouloit pour maîtresse.

(*Lattaignant.*)

AMBASSADEUR.

Henri IV, mécontent d'un Ambassadeur qu'il avoit à Rome, lui donna un successeur, auquel il

recommanda de se conduire tout différemment de son prédécesseur. Sire, répondit-il, je ferai en sorte que votre Majesté ne puisse en dire autant à celui qui me succédera.

Valerius Publicola à Brutus.

L'Ambassadeur d'un Roi m'est toujours redoutable;
Ce n'est qu'un ennemi, sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur séduisant langage:
Tout art t'est étranger, combattre est ton partage;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les Rois; ce sont-là tes traités.

(*Voltaire, Brut. act. 1. sc. 1.*)

Brutus à Arons.

Les vrais Ambassadeurs, interpretes des loix,
Sans les déshonorer, savent servir leurs Rois;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministeres;
Des Souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et par-tout bienfaisants, sont par-tout révérés.

(*Le même, act. 5. sc. 2.*)

AMBITIEUX.

Son portrait.

L'ambitieux finit plutôt que ses desirs;
Ses soins ne trouvent point de solides plaisirs:
Tout est rempli pour lui de fiel & d'amertume;
Il est dedans les flots, & n'en a que l'écume.
Le plus heureux n'a rien de l'orage passé,
Sinon qu'il vient à bord dans un vaisseau cassé;
Et, quittant à regret le commerce ou la guerre,
Sans aide & sans profit, il arrive sur terre.

(*Théophile.*)

Il eſt eſclave de ſa paſſion.

L'eſpoir de parvenir aux dignités ſuprêmes
Rend eſclave de la faveur.
Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur;
Son repos & ſes amis mêmes
Sont des biens qu'il immole au ſoin de ſa grandeur.
(*Mad. Deshoulieres.*)

L'eſclave n'a qu'un maître, l'ambitieux en a autant qu'il a de gens utiles à ſa fortune.

L'ambitieux eſt l'ennemi du genre humain.

L'avare eſt l'ennemi le plus grand de lui-même;
Mais l'ambitieux l'eſt de tout le genre humain:
Il marche à la grandeur le poignard à la main.
Sans ceſſe accompagné du crime ſanguinaire,
Il eſt entreprenant, & ſouvent téméraire.
Sans regrets, ſans remords, dans l'horreur des forfaits,
Il n'eſt rien qu'il n'immole à ſes vaſtes projets.
(*Philoſ. de Sans-Souci.*)

AMBITION.

L'ambition de l'homme eſt la cauſe de ſon malheur.

Chacun pourroit jouir, renfermé dans ſa ſphere,
Mais tel, de ce qu'il a deſirant le contraire,
Veut aggrandir ſon cercle, & le rend plus étroit.
Du deſir d'être heureux, naît le malheur des hommes.
Nous oublions ce que nous ſommes,
Occupés de ce qu'on nous croit.
(*Des Mahis.*)

Funeſtes effets de l'ambition.

Funeſte ambition, déteſtable manie,
Mere de l'injuſtice & de la tyrannie,
Qui de ſang, la premiere, a rempli l'univers;
Et jeté les humains dans l'opprobre & les fers;
C'eſt toi dont les fureurs, toujours illégitimes,
Firent naître à la fois les ſceptres & les crimes.
(*Crébillon.*)

L'ambition des peres & meres est si grande, que, pour enrichir un seul de leurs enfants, ils enferment les autres dans des prisons perpétuelles, où ils jeûnent & se mortifient rigoureusement, &, au milieu de tant de peines, sont obligés de chanter régulierement à différentes heures du jour & même de la nuit. (*L'Abbé Coyer.*)

Il y a deux sortes d'ambitions, celle d'amasser du bien, celle d'être comblé d'honneurs. Ceux qui ambitionnent le bien sont toujours en danger d'être frippons, & le sont souvent : ceux qui ambitionnent les honneurs sont toujours en danger d'être méchants, & le sont quand il faut. Les premiers n'ont point d'ame ; les seconds en ont trop.

L'ambition se trouve dans tous les états.

L'empesé magistrat, le financier sauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versaille, essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
(*Voltaire.*)

Elle s'empare des grands & des petits.

Ce que l'ambition fait en grand dans les Cours,
Elle le fait ailleurs en petit tous les jours.
(*Des Mahis.*)

L'émulation & l'ambition different entre elles, en ce que la noble émulation consiste à se distinguer parmi ses égaux, & à chercher son bien-être ; au lieu que l'ambition est un desir immodéré de remplir des places supérieures à sa naissance & à ses talents : celle-ci est crime, l'autre est vertu.

Elle est l'écueil de la liberté.

Faste trompeur ! gloire perfide !
Écueil de notre liberté,
Jusques à quand de l'homme avide
Nourrirez-vous la vanité ?
Pour vous seules son cœur soupire ;
Et des richesses qu'il desire
La soif s'irriteroit toujours,
Quand le Tage aux ondes dorées,
L'Euphrate aux fertiles contrées,
Dans son domaine auroient leur cours.

Suivez, jusques dans Babylone,
Ce fier vainqueur de l'univers,
Et contemplez-le sur son trône :
Maître de cent peuples divers,
Lorsqu'il enchaîne la Victoire,
Et qu'à jamais comblé de gloire,
Il n'en sauroit plus acquérir,
Un cruel ennui le dévore
De ne pouvoir trouver encore
Un autre monde à conquérir.

(*Tanevot.*)

L'ambition & l'avarice sont les plus grands ennemis de la liberté. Il semble qu'il est du devoir d'un honnête-homme de se rendre esclave d'un autre ; & qu'on doive recevoir avec respect, & comme une marque d'honneur, des chaînes dont il plaît à un Grand de nous accabler. C'est le prix qu'on reçoit en échange de la liberté.

L'ambition & l'intérêt sont les artisans de nos peines & de nos chagrins.

Oui, les soucis rongeurs, les chagrins dévorants,
Volent sous les lambris habités par les Grands.

Une table frugale, en un réduit tranquile,
Des mets ſimples, ſans art, des plaiſirs ſans apprêt;
Font couler dans nos yeux ce ſommeil doux, facile,
Que vont troubler ailleurs la crainte ou l'intérêt.
Hélas ! pour un inſtant qui compoſe la vie,
Pourquoi chercher ſi loin un bonheur paſſager ?
En vain l'ambitieux fuit ſa chere patrie,
En changeant de climat, ſon cœur peut-il changer ?
Son vaiſſeau part, il fend la campagne liquide ;
Mais plus prompt que les vents, que l'aquilon rapide;
Cet ennui qu'il fuyoit à pas précipités,
Monte ſur le tillac, & vogue à ſes côtés.
Hé ! n'eſt-il pas plus doux de jouir de ſoi-même,
De ſaiſir cet inſtant accordé par les Dieux,
D'attacher au préſent ſa volupté ſuprême ;
Et, s'il eſt vrai qu'en tout on ne puiſſe être heureux;
D'égayer ſes chagrins par les ris & les jeux.

(*Sedaine.*)

Si nous chaſſions de nos cœurs l'intérêt & l'ambition, nous nous épargnerions les peines & les aſſiduités auprès des Grands ; le ſoin d'apprivoiſer un Suiſſe, ou de corrompre un Secrétaire à force d'argent, & l'ennui dans une antichambre. Nous nous paſſerions des Grands, ainſi qu'ils ſe paſſent de nous. Nous ſerions donc égaux & plus tranquiles qu'eux.

Prendre un vol trop élevé, c'eſt s'expoſer à une chûte fâcheuſe.

Eſclaves que rien ne rebute,
Vous qui, pour arriver au comble des honneurs,
Aux caprices des Grands êtes toujours en bute ;
Vous, de tous leurs défauts lâches adorateurs,
Savez-vous le ſuccès de tant de ſacrifices ?
Quand, par les grands emplois, on aura ſatisfait
A vos ſoins, à vos longs ſervices,

Hélas! pour vous qu'aura-t-on fait,
Que vous ouvrir des précipices?
(*Mad. Deshoulieres.*)

De sa condition heureux qui se contente!
Tenons-nous dans la sphere où le ciel nous a mis;
Dans un poste élevé toujours mal affermis,
Craignons une chûte éclatante.
(*Le Brun.*)

L'ambition n'a point de bornes.

Des grandeurs & des biens ne soyons point avides;
Nous serions par le sort confondus & trahis.
Jamais l'ambition ne voit ses vœux remplis:
C'est le tonneau des Danaïdes.
(*Le Brun.*)

Mahomet à Zopire.

Vois quel est Mahomet: nous sommes seuls, écoute:
Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute;
Mais jamais Roi, Pontife, ou Chef, ou Citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les loix, par les arts, & sur-tout par la guerre;
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, & son trône ébranlé,
L'Inde esclave & timide, & l'Égypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'Empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur & sans vie;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
(*Voltaire, Mahom. act. 2. sc. 5.*)

Jette encore en mon ame un reste de terreur ;
Et c'est ce qui redouble & nourrit ma fureur.
Heureux si sur son temple achevant ma vengeance ;
Je puis convaincre enfin sa haîne d'impuissance ;
Et parmi les débris, le ravage, & les morts,
A force d'attentats, perdre tous mes remords !
(*Racine*, *Athal. act. 3. sc. 3.*)

AMES.

Les grandes ames reviennent toujours à leur caractere, & les foiblesses dont elles se trouvent coupables ne sont que des orages passagers.

Le monde est rempli de ces ames basses qui mouchent la lampe, & qui ne mettent point d'huile dedans ; qui pensent accroître leur gloire en diminuant celle d'autrui.

L'ame est née dans les cieux ; sa destination étoit de conserver sa noblesse & sa liberté originelle, sans l'engager, sans la vendre à vil prix sur la terre. Elle devoit, comme un illustre étranger, y passer rapidement ; toujours jalouse de sa dignité, conservant l'esprit de retour vers sa patrie, ne goûtant qu'avec crainte, qu'avec indifférence la coupe enchantée de la vie, & réservant toute sa soif pour s'enivrer des délices de l'immortalité.
(*Le Tourneur.*)

Rien ne démontre plus visiblement la spiritualité de l'ame, que la liberté d'acquiescer ou de résister. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes : quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma liberté. Je suis esclave par mes vices, & libre par mes remords. Le sentiment de la liberté ne s'efface
en

en moi, que quand je me déprave, & que j'empêche la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps. (*J. J. Rousseau.*)

Emprisonnée dans le corps, l'ame vit ici dans un tombeau. Esclave tourmentée dans les ténebres, à peine peut-elle saisir quelques lueurs de vérité au travers des organes épais des sens. La mort n'ensevelit que le corps ; elle élargit l'ame de sa prison, dissipe devant elle tous les nuages, lui rend le jour, & des aîles pour voler à l'immortalité. (*Le Tourneur.*)

AMÉRIQUE.

Image du siècle d'or.

(*C'est un Américain qui parle.*)

Nos terres ni nos mœurs ne sont plus inconnues ;
C'est-là qu'on trouve aux cœurs de la fidélité,
Et que la liberté
Fait voir, comme les corps, les ames toutes nues.
Nous trouvons dans nos champs, au milieu des cailloux,
Ces superbes trésors, dont les hommes jaloux,
Courent par tant de mers en faire la conquête ;
Et, bien loin que pour nous ces biens aient des appas,
Nous foulons sous nos pas
Les bijoux dont les rois se couronnent la tête.
C'est la seule contrée, où le siecle doré,
Malgré l'ire des Dieux, est toujours demeuré.
C'est-là que des plaisirs la contrainte est bannie.
C'est-là qu'on voit l'honneur, la honte & le devoir,
Sans nom & sans pouvoir,
Et l'amour absolu régner sans tyrannie.

(*Racan.*)

AMIS.

Portrait d'un véritable ami.

Un véritable ami n'a d'autre caractere
Que celui qui nous plaît ; il se regle sur nous ;
Il adopte nos mœurs, il se fait à nos goûts,
Il se métamorphose au gré de nos caprices.

(*La Chaussée.*)

Les véritables amis sont rares.

En trouvant un ami vertueux & fidele,
Crois de la main de Dieu recevoir un trésor ;
Crois du siecle de fer passer au siecle d'or,
Crois voir du feu céleste une vive étincelle.

(*d'Andilly.*)

Les amis de l'heure présente
Ont la nature du melon,
Il en faut essayer cinquante,
Avant que d'en trouver un bon.

(*Mlle de Scudery.*)

Les faux amis disparoissent dans l'adversité.

Tant que vous regorgez d'honneurs & de richesses,
Ce ne sont qu'amitiés & que vives tendresses,
Vous êtes recherchés des petits & des grands,
Au dixieme dégré vous avez des parents.
Quoiqu'un sang roturier coule en votre famille,
La noblesse s'y joint quand la richesse y brille.
Vos jours se changent-ils en une triste nuit ?
Chacun dans ce moment vous abandonne & fuit ;
L'on voit autour de vous ces ombres disparoître,
Et vos meilleurs amis souvent vous méconnoître.

(*Maugard.*)

L'intérêt fait les amis.

J'ai souvent observé qu'en ce temps détestable,
L'amitié n'est qu'un nom qui cache un cœur coupable ;
De la société c'est un lien trompeur,
Que forme le hazard sans l'aveu de l'honneur ;

Qu'entretient le plaisir, que la licence anime,
Qui pese plus souvent l'intérêt que l'estime ;
Et dont l'intérieur frivole ou criminel,
N'a jamais d'autre objet que son bien personnel.
(*La Chaussée.*)

Les faux amis sont des oiseaux passagers qui viennent à nous au printemps, & s'en retournent aux approches de l'hiver. Ils sont comme l'ombre du cadran qui paroît quand le ciel est serein, & qui se cache s'il est couvert de nuages.

Les faux amis s'attachent aux richesses, de même que le feu aux matieres combustibles, jusqu'à ce qu'il les ait consumées.

On doit prévenir un ami dans ses besoins.

Vous attendez qu'en toute humilité,
Votre ami fasse aux pieds de votre vanité,
Un aveu qui lui coûte & qui le mortifie.
Vos secours sont bien chers, s'il faut qu'on les mendie.
De quel œil peut-on voir la main dont on les tient ?
On n'oblige vraiment que celui qu'on prévient.
(*La Chaussée.*)

Un ancien ami est un nouveau trésor.

Si vous voulez éprouver vos amis, obligez-les à l'excès, ou ne leur rendez aucun service.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa :
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme :
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avoit touché le seuil de ce palais.

L'ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme;
Vient trouver l'autre, & dit: il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme:
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici: s'il vous est venu quelque querelle
J'ai mon épée, allons: vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? Une esclave assez belle
Étoit à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:
Je vous rends grace de ce zele.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu.
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.
Qui d'eux aimoit le mieux? que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même:
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.
(*La Fontaine, Fable des deux amis.*)

AMITIÉ.

Aristote disoit que l'amitié étoit une ame qui gouvernoit deux cœurs, & un cœur qui habitoit en deux corps.

Caractere de l'amitié.

Par toi l'homme augmente son être;
Il se reproduit dans autrui,
Et sous le dais & sous le hêtre,
Tu lui fais moins sentir l'ennui,
Ou mieux goûter le plaisir d'être;
Par la douceur de ton appui.
De ses besoins vive interprete,
Malgré ses soins à les cacher,
Tu vas, généreuse & discrette,

Par la route la plus secrette,
Au fond de son cœur les cherches:
Tu le calmes dans ses alarmes,
Tu taris le cours de ses larmes;
Tu romps l'effort de sa douleur,
Et tu retiens, & tu désarmes
Son bras armé par le malheur.
Tu portes plus loin tes services,
Tu l'arraches du sein des vices;
Heureuse dans l'art d'émouvoir,
Ta voix, aussi douce que libre,
Par son insinuant pouvoir,
Remet son cœur dans l'équilibre,
Et le rappelle à son devoir.

(*De la Touche.*)

Portrait de l'amitié.

O charme! ô joie inattendue!
Je vois sous ces ombrages frais,
Je vois l'Amitié descendue;
Mon cœur me rappelle ses traits.
Paré des mains de la nature,
Son visage brille sans fard;
Ses yeux charment sans imposture;
Son front s'épanouit sans art;
Sur ses levres, avec les graces,
Siége l'utile vérité;
La paix, les mœurs, la liberté,
Suivent son char, couvrent ses traces
Des roses de la volupté.

(*Le même.*)

L'amitié doit se contracter à frais communs.

Chaque vertu ne demande qu'un homme, la seule amitié en veut deux. C'est une union de biens & de maux, une société de pertes & de gains, un commerce de dangers & de bonne fortune.

On compare l'amour à une donation pure & ſimple, & l'amitié à une donation mutuelle.

Si l'amour eſt comme une mer orageuſe qui a ſans ceſſe ſes flux & reflux, l'amitié ſincere & véritable eſt comme ces fleuves doux & tranquiles qui coulent toujours également, plus grands & plus forts dans la ſuite de leur courſe que dans leur commencement & leur origine.

L'amitié eſt conſtante, parce qu'elle eſt fondée ſur le mérite.

L'amitié ſur l'amour a cette préférence :
Elle ne prend jamais ce vol impétueux,
Cet eſſor de l'amour vif & tumultueux ;
Ce n'eſt point un éclair, de qui les traits de flamme
Répandent le déſordre & l'eſpoir dans notre ame ;
Qui fait, par ſon ivreſſe, oublier les vertus ;
Dont les fers ſont briſés, dès qu'ils ne bleſſent plus.
L'amitié nous unit par un nœud plus aimable :
Rien n'en peut altérer la ſource reſpectable.
Nous voyons tous les jours ſes liens pleins d'attraits
S'étendre, ſe prêter, ſans ſe rompre jamais ;
Et des temps & des lieux rapprocher la diſtance
Par les bienfaits, l'eſtime & la reconnoiſſance.

Il faut que notre eſprit ſoit l'eſpion de notre propre cœur, pour examiner de près ſi l'amour n'y entre point déguiſé en tendre amitié.

L'amitié eſt un don de Dieu.

L'amitié vient du ciel ; Dieu même nous l'inſpire,
Dieu, qui maître abſolu de tout ce qui reſpire,
Ordonna que le cœur qu'il forma de ſa main,
Se conſervant pour lui, ſe prêtât au prochain.
Lui-même il imprima ſur l'informe nature
La loi d'une amitié tendre, ſincere & pure ;

Et l'homme, de sa main, fut à peine formé,
Qu'il suivit le penchant dans son cœur imprimé.
(*L'Abbé de Villiers.*)

L'amitié n'est aujourd'hui qu'un commerce où l'amour-propre se propose quelque gain, & l'on ne sert plus ses amis qu'en payant.

L'amitié confond les rangs.

De l'inégalité des parents, de l'état,
L'amitié doit tirer son lustre & son éclat.
C'est un dégré de plus pour fonder son empire,
Quand la fatuité ne vient pas le détruire.
Par ses nœuds enchanteurs l'univers est lié,
Et le premier besoin des cœurs, c'est l'amitié.
Des mortels qu'elle unit voici la différence:
Les uns ont le plaisir de la reconnoissance;
Les autres ont pour eux le plaisir des bienfaits.
Le plaisir d'obliger est le seul bien suprême,
Qui puisse élever l'homme au-dessus de lui-même.

Il y a des amitiés d'occasion, de mode, de bel-esprit, d'intérêt, de promenade. Des demi-amis qu'on nomme d'agréables connoissances.

Le cœur & la raison forment de concert une étroite amitié.

Si le cœur fait un choix, la raison l'examine;
C'est elle qui le fixe & qui le détermine;
Et le penchant du cœur, conduit par la raison,
Est ce qui des amis forme la liaison.
(*L'Abbé de Villiers.*)

On sacrifie tout à l'amour de la vie. Il n'y a plus d'amitié véritable qu'entre l'ame & le corps qui ne veulent jamais se séparer.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent: mais nous aimons rarement ceux que nous admirons.

La sincere amitié se rencontre difficilement avec l'ambition ; & lorsqu'il n'en coûte, pour s'élever, que le sacrifice d'un ami, on se persuade que le succès porte son excuse avec soi.

L'amitié ne loge pas volontiers dans les palais. L'architecture & les ornements extérieurs ne sont pas de son goût, parce qu'elle ne veut pas qu'on immole l'intérieur au dehors. Elle ne veut point dans son séjour de porte de derriere, ni de détours. Elle examine mûrement le lieu qu'elle destine à sa résidence ; &, lorsqu'elle en a trouvé un digne de son choix, elle y établit son domicile jusqu'à la mort. L'amour, au contraire, loge par-tout sans examen, comme dans une hôtellerie, & n'y séjourne pas long-temps.

Nous sommes portés d'inclination à aimer nos parents.

Nous aimons par instinct ceux qui nous firent naître,
Et croyons tout devoir à qui nous devons l'être.
Notre cœur généreux, plein de ces sentiments,
Aime à multiplier ses tendres mouvements.
Les neveux, les amis, les parents de nos peres,
Partagent avec eux ces respects volontaires.
Chacun d'eux les reçoit, & les rend à son tour ;
Et les dégrés du sang sont des dégrés d'amour.

(*Le Baron de Saint-Julien.*)

Beaucoup de gens prennent des amis comme un joueur prend un jeu de cartes ; ils s'en servent tant qu'ils esperent gagner. Leur partie n'est pas plutôt faite, qu'ils les jettent au rebut & en veulent de nouvelles, qu'ils traitent de même.

(*Le Tourneur.*)

L'amitié établit rarement son séjour chez les Auteurs & chez les Belles. (*De la Harpe.*)

Pourquoi les freres n'ont-ils plus d'amitié les uns pour les autres?

Je ne suis point surpris du peu de naturel
Qu'on trouve aux parents de notre âge;
Jadis on s'aimoit davantage.
Pourquoi? Par la raison que chaque parentage
Venoit du côté paternel,
Aussi bien que du maternel.
Mais, hélas! aujourd'hui, grace au libertinage;
Il n'en est point presque de tel;
Et si nous ne voyons plus gueres
Dans les familles d'amitié,
C'est que beaucoup de freres
Ne le sont qu'à moitié. (*Pannard.*)

Amitié, fruit délicieux que le ciel a donné à la terre pour faire le charme de la vie; le nectar que l'abeille exprime des fleurs parfumées, est moins doux que toi. Quand la félicité daigne descendre sur la terre, & visiter les mortels, elle cherche, & ne trouve que le sein d'un ami où elle puisse se reposer. (*Le Tourneur.*)

Un ami stérile est comme une belle maison de campagne, dont on ne tire aucun revenu, & qui coûte beaucoup à entretenir.

L'amitié & l'amour s'aiment comme deux freres qui ont une succession à partager.

L'amitié d'un Grand envers une personne qui lui est utile, ressemble aux flambeaux. La cire est cause que le feu s'y attache, mais la même flamme s'évanouit après avoir consumé sa matiere.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié ! félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis ;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures.
Sans toi tout homme est seul ; il peut, par ton appui,
Multiplier son être, & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préside en mes vers, comme il regne en mon cœur !
Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.
(*Voltaire, Disc. sur la modération.*)

AMOUR.

Bérénice à Titus.

L'Amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect & la crainte.
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des États qu'il me puisse donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent & ne me donnez rien.
(*Racine, Bérén. act. 2. sc. 4.*)

Titus à Paulin, en parlant de Bérénice.

Tout ce qu'amour a de nœuds plus puissants,
Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.
(*Le même, act. 2. sc. 2.*)

Hypsipile.

Ce qu'on a bien aimé, l'on ne peut le haïr,
Jusqu'à le pouvoir perdre, ou jusqu'à le trahir.

Ce vif ressentiment qu'excite l'inconstance
N'emporte pas toujours jusques à la vengeance;
Et quand même on la cherche, il arrive souvent
Qu'on plaint mort un ingrat, qu'on détestoit vivant.
(*Corneille, la Toison d'or, act. 5. sc. 1.*)

AMOUR CONJUGAL.

Mort d'une femme causée par celle de son époux.

Ici gît le corps d'une belle,
Que la mort d'un époux réduisit au trépas.
En cela l'on peut voir une mode nouvelle,
Que le sexe ne suivra pas.

L'amour conjugal s'éteint, s'il n'est pas entretenu par les richesses.

L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissants liens.
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Échauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine;
Et l'hymen qui succede à ces folles amours,
Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.
Une amitié si longue est fort mal assurée,
Dessus des fondements de si peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine splendeur,
Qui répand de l'éclat même sur la laideur.
(*Corneille.*)

Heureux les époux dont la vertu est le fondement de leur amour!

L'amour, dont la vertu n'est pas le fondement,
Se détruit de soi-même, & passe en un moment;
Mais celui qui nous joint est un amour solide,
Où l'honneur a son lustre, où la vertu préside;
Sa durée a toujours quelques nouveaux appas,
Et ses fermes liens durent jusqu'au trépas.
(*Le même.*)

Gracque, mari de Cornélie, ayant trouvé à son réveil deux serpents, dont l'un étoit mâle & l'autre

femelle, consulta l'oracle, qui lui dit : que s'il tuoit le mâle, il mourroit ; que s'il tuoit la femelle, Cornélie ne vivroit pas. Gracque tua le mâle. Que de maris de ce siecle tueroient la femelle !

Les Médecins ayant déclaré à Robert, fils de Guillaume le Conquérant, qui avoit été blessé d'une fleche empoisonnée, qu'il ne pouvoit guérir qu'en faisant promptement sucer sa blessure : mourons, dit-il, je ne serai jamais assez cruel & assez injuste pour souffrir que quelqu'un s'expose à mourir pour moi. La Princesse Sibille, sa femme, prit le temps de son sommeil, suça sa plaie, & perdit la vie en la sauvant à son mari. Cet exemple n'a pas été suivi. (*Essais hist. de M. Saint-Foix.*)

Une femme dont le mari étoit à l'extrémité paroissant inconsolable, ses amis la voulurent faire passer dans une autre chambre ; laissez-moi ici, leur dit-elle, on est toujours bien aise de voir mourir son mari.

On demandoit à un homme de condition deux mille écus pour les frais funéraires de sa femme : deux mille écus, s'écria-t-il ! j'aimerois autant qu'elle ne fût pas morte.

AMOUR MALHEUREUX.

Rodrigue à Chimene.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie ;
Car enfin, n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop promte
Déshonoroit mon pere, & me couvroit de honte.

Tu fais comme un soufflet touche un homme de cœur;
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur & mon pere,
Je le ferois encor, si j'avois à le faire.
Ce n'est pas qu'en effet contre mon pere & moi,
Ma flamme assez long-temps n'ait combattu pour toi;
Juge de son pouvoir; dans une telle offense
J'ai pu délibérer si j'en prendrois vengeance.
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop promt;
Je me suis accusé de trop de violence,
Et ta beauté sans doute emportoit la balance;
A moins que d'opposer à tes plus forts appas,
Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas:
Que, malgré cette part que j'avois en ton ame,
Qui m'aima généreux me haïroit infame;
Qu'écouter mon amour, obéir à sa voix,
C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.
Je te le dis encore, & quoique j'en soupire,
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire;
Je t'ai fait une offense, &, j'ai dû m'y porter,
Pour effacer ma honte & pour te mériter;
Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon pere
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire,
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois:
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois;
Je sais qu'un pere mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime:
Immole avec courage au sang qu'il a perdu,
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

(*Corneille, Cid, act. 3. sc. 2.*)

AMOUR PATERNEL.

L'amour paternel doit se partager.

En aimant ses enfants, c'est soi-même qu'on aime;
Mais pour jouir d'un sort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême,
Qu'en partageant son ame également entr'eux.

(*La Chaussée.*)

AMOUR DE LA PATRIE.

Sabine.

Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays, & mon premier amour,
Lorsqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte;
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
Quand je vois dans tes murs leur armée & la nôtre,
Mes trois freres dans l'une, & mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, & sans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton état, encore en sa naissance,
Ne sauroit sans la guerre affermir sa puissance:
Je sais qu'il doit s'accroître, & que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples Latins;
Que les Dieux t'ont promis l'Empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur,
Qui suit l'arrêt des Dieux & court à ta grandeur,
Je voudrois déja voir tes troupes couronnées,
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons,
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons;
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses Rois
Tu tiens ton nom, tes murs, & tes premieres loix;
Albe est ton origine, arrête & considere
Que tu portes le fer dans le sein de ta mere.

(*Corneille, les Horac. act. 1. sc. 1.*)

AMOUR-PROPRE.

L'amour-propre est un frein qui nous retient.

Quelquefois au feu qui la charme
Résiste une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.

Hélas ! cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle hait :
Sa févérité n'eft que fafte,
Et l'honneur de paffer pour chafte
La réfout à l'être en effet.

(*La Motte.*)

L'amour-propre eft le plus dangereux ennemi de la raifon ; c'eft lui qui enfle l'orgueilleux, qui rend l'avare infatiable, qui échauffe le bilieux, & qui affoupit le pareffeux. Il tient en main le gouvernail des actions humaines.

L'amour-propre caufe notre perte. . . . .

L'amour-propre nous perd ; c'eft un écueil flatteur
Qui porte à la raifon de fâcheux préjudices,
Malgré les maux qu'il fait, que de nouveaux Narciffes
Sont prévenus en leur faveur !

(*Le Brun.*)

On demandoit un jour à Mignard, qui tiroit en portrait fa fille qu'il aimoit tendrement, ce qu'il faifoit : je ne fais rien, répondit-il ; l'amour-propre fait tout, je le laiffe faire.

L'amour-propre captive notre raifon.

L'amour-propre eft, hélas ! le plus fot des amours !
Cependant des erreurs il eft la plus commune :
Quelque puiffant qu'on foit en richeffe, en crédit
Quelque mauvais fuccès qu'ait tout ce qu'on écrit ;
Nul n'eft content de fa fortune,
Ni mécontent de fon efprit.

(*Mad. Deshoulieres.*)

Rien n'eft fi contraire à la fociété que l'amour-propre, parce qu'il eft le plus perfuafif de tous les flatteurs, & qu'il ne tend qu'à nous élever fur les ruines des autres. . . . . . .

L'amour-propre est souvent le principe de la vertu.

La honte de céder aux traits d'un suborneur,
Dans le cœur d'une fille est l'appui de l'honneur.
Dans l'esprit de la femme une fierté sévere,
L'empêche de brûler d'une flamme adultere.
Qui conduit les guerriers ? c'est la témérité.
Qui fait fleurir les arts ? souvent la vanité.
Et cette vanité secrette & délicate,
Sans qu'un vil intérêt nous anime & nous flate,
En charmant notre esprit par ses illusions,
Enfante quelquefois de nobles actions.
Ainsi du Créateur la sagesse profonde,
Se sert de nos défauts pour le bonheur du monde.

(*Du Resnel sur Pope.*)

L'amour-propre nous séduit.

Un sourire, un regard, un petit air flatteur,
Quelques attentions de la part de Glicere,
Nous persuadent que son cœur
A tout autre amant nous préfere.
Le penchant aussi-tôt nous parle en sa faveur,
Et nous aspirons à lui plaire.
C'est ainsi que presque toujours
Des amitiés & des amours
L'amour-propre devient le pere.

(*Pannard.*)

L'amour-propre conduit souvent une femme à payer d'une tendresse véritable le premier hommage rendu à ses charmes.

L'homme ne connoît pas jusqu'où va sa foiblesse,
Au sein de la folie il vante sa sagesse.
Enivré d'amour-propre il chérit ses talents,
Et de sa propre main se parfume d'encens.

(*Philos. de Sans-Souci.*)

L'amour-propre n'entend pas raillerie, quand on l'attaque du côté de l'esprit.

L'amour-

L'amour-propre nous inspire un desir d'immortalité.

L'amour-propre dans l'homme est toujours le plus fort ;
Et, malgré les combats que la sagesse livre,
On croit se dérober en partie à la mort,
Quand dans quelque chose on peut vivre.
(*Mad. Deshoulieres.*)

Il n'y a point d'homme qui ne s'imagine devoir être l'unique objet des attentions de Dieu. A-t-il besoin de pluie pour arroser son jardin : l'eau du ciel doit à son gré fendre les nues. Doit-il aller à la campagne : le soleil doit dissiper les nuages, & rendre les chemins praticables au préjudice des besoins du public qui desire de la pluie.

Il y a des gens qui n'aiment que pour eux-mêmes, & ce qu'ils sentent pour les Dames pourroit se nommer une commodité de passage, plutôt qu'un véritable amour.

AMOUR PROFANE.

Son empire sur tous les cœurs.

L'Amour est un enfant aussi vieux que le monde ;
Il est le plus petit & le plus grand des Dieux :
Il remplit de ses feux le ciel, la terre & l'onde,
Et cependant Iris le loge dans ses yeux. (*Perrault.*)

Portrait de l'Amour.

La jeune Églé, voyant un portrait de l'Amour,
Demandoit à Daphnis, par quel destin sévere
L'aimable maître de Cythere
Avoit été privé de la clarté du jour.
Vous en êtes cause, bergere,
Lui dit-il ; car Vénus sa mere,
Des dons les plus parfaits voulant vous décorer,
Vous a donné les yeux qui devoient l'éclairer.
(*Le Beau.*)

L'amour eſt de ſoi-même une foibleſſe qui n'entre dans les qualités de l'ame que comme une ombre dans un tableau.

On revient plus aiſément des ſottiſes de l'eſprit que des ſottiſes du cœur. Le cœur s'attache & ſe fixe : l'eſprit eſt plus volage & plus léger. Les retours que l'on fait ſur ſoi-même aident à corriger les extravagances de l'eſprit ; mais l'attachement du cœur eſt un obſtacle aux réflexions.

L'amour eſt aveugle.

L'enfant de la belle Cypris,
Aveugle ainſi que téméraire,
Dans ſes propres filets un jour ſe trouvant pris,
Appelloit la Raiſon pour le tirer d'affaire.
Elle vient, &, d'un air ſévere,
Lui dit : Me voilà prête à te rendre le jour.
Arrête, dit ce Dieu : s'il faut que l'on m'éclaire,
Je ceſſerai d'être l'Amour.

La crainte, la raiſon, le devoir & l'honneur ſont muets quand l'amour parle.

L'amour eſt indépendant.

L'Amour, jaloux de ſon autorité,
Ne reconnoît ni roi, ni ſouveraineté.
Il haît tous les emplois où la force l'appelle ;
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle.
(*Corneille.*)

L'amour foule aux pieds les droits de la nature & du ſang.

En vain avec le ſort d'une fille chérie,
La tendreſſe, le ſang, l'habitude nous lie :
Un étranger ſouvent, qu'elle ne connoît pas,
S'empare de ſon cœur, l'enleve de nos bras ;
De tous nos intérêts ſouvent ſi ſéparée,
Que notre mort par elle eſt à peine pleurée.
(*La Foſſe.*)

L'amour est le prix de la beauté.

Je sens trop, au transport de mon cœur combattu,
Que l'amour n'est jamais le prix de la vertu ;
C'est par les agréments que l'on touche une femme ;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Il en est plus de cent qu'il séduit par les yeux.
(*Voltaire.*)

L'amour est le revenu de la beauté, & l'on dérobe à la raison tout ce qu'on donne à l'amour.

Tout parle en amour.

Sans employer la langue, il est des interprètes
Qui parlent clairement des atteintes secrettes :
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.

On a beau déguiser une flamme secrette,
Les yeux sont éloquents, quand la bouche est muette.

L'amour ne prise ni les graces, ni les talents, ni la vertu ; la beauté emporte ses suffrages.

L'amour est le tyran de nos cœurs.

L'Amour par tyrannie obtient ce qu'il demande :
S'il parle, il faut céder ; obéir, s'il commande.
Et ce Dieu, tout aveugle & tout enfant qu'il est,
Dispose de nos cœurs, quand & comme il lui plaît.
(*T. Corneille.*)

Dans le célebre partage
Qui se fit de l'univers,
Neptune eut pour appanage
Le vaste empire des mers ;
L'Amour n'eut pour tout domaine
Qu'un carquois & qu'un flambeau ;
Mais ce flambeau peut, sans peine,
Brûler jusqu'au fond de l'eau.

En vain Apollon, pour plaire,
Étala mille beautés :
En vain il fit l'inventaire
De ses rares qualités ;
Il ne put rendre sensible
Le jeune cœur de Daphné ;
Tandis qu'Amour invisible
Se fit aimer de Psyché.

L'amour unit quelquefois le sceptre à la houlette.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les champs & les bois,
Ont produit des objets dignes des plus grands rois ;
Et le sort prend plaisir, d'une chaîne secrette,
D'allier quelquefois le sceptre à la houlette.

(*Regnard.*)

L'amour métamorphose l'homme.

L'Amour est un grand maître :
Ce qu'on ne fut jamais il nous apprend à l'être ;
Et souvent de nos cœurs l'absolu changement
Devient, par ses leçons, l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets subits ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral ;
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal.
Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.

(*Moliere.*)

Rien n'est plus aisé pour l'amour que de subjuguer la raison. Son grand triomphe, c'est de l'emporter sur l'intérêt.

Quand la pitié s'empare d'un cœur, l'amour est à la porte.

Défiez-vous d'un tendre soin,
Beauté qu'un amant effarouché :
Si-tôt que la pitié nous touche,
Le moment d'aimer n'est pas loin.

(*Rousseau.*)

L'amour fait des esclaves.

C'en est fait ; une heureuse étoile,
Amour, guide à présent mes pas.
Ton règne à mes yeux se dévoile,
Et j'en déteste les appas.
Je n'y vois qu'erreur, que foiblesse,
Que cœurs vaincus par la mollesse,
Et soumis à d'indignes loix.
Épris d'une ivresse fatale,
Je vois Hercule auprès d'Omphale,
Démentir ses nobles exploits.

L'amour n'a pas les mêmes vues que l'hymen.

L'amour & l'hymenée ont diverse méthode:
L'un court au plus aimable, & l'autre au plus commode.
(*Corneille.*)

L'amour est indiscret.

L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en son ame:
Tout vous trahit, la voix, le silence & les yeux:
Et les feux mal couverts, n'en éclatent que mieux.
(*Racine.*)

C'est en vain qu'un amant tâche de se contraindre,
Il déguise en vain son ardeur ;
Les efforts qu'il se fait pour feindre,
Trahissent, malgré lui, le secret de son cœur.
(*Fontenelle.*)

L'amour se nourrit de belles paroles, de caresses, de petits soins, de complaisances, de doux retours, & de douceurs ; & l'amitié n'a que les restes.

Le cœur de l'homme abhorre le vuide : il veut être rempli d'un objet. Un animal tient souvent toute la place dans le cœur d'une femme qui n'a pas d'amant ; & la vie de son mari ne tiendroit à

rien, si le sacrifice qu'elle en feroit volontiers, pouvoit sauver celle de son chien ou de son oiseau. (*Juvénal.*)

Reprise d'amour.

Je voulus étouffer cet amour obstiné,
Qui d'un de vos regards en mon cœur étoit né;
Et je crus que j'avois satisfait mon envie:
Mais, Lise, je me trompai fort;
Cet amour est encore en vie,
Le petit traître fit le mort. (*De Cailly.*)

C'est un si grand plaisir pour un vieillard d'être aimé, qu'il n'y en a point qui sur cette opinion ne rallume ses cendres : mais de même que le soleil forme de plus grandes ombres quand il se couche, aussi lorsque l'amour éclaire cet âge dont il est naturellement éloigné, il y fait naître de grands ombrages.

Flambeau de l'Amour éteint & rallumé.

Amour, voyant un jour que sa flamme étoit morte,
S'en vint en cette Cour chercher de la clarté.
Le flambeau dans la main, il court de porte en porte,
Pour l'allumer aux yeux d'une rare Beauté.
Enfin dans un logis où son bonheur le porte,
Une si douce Iris le rendit enchanté,
Que, si les amoureux se plaignoient de la sorte,
On n'en verroit pas un qui ne fût écouté.
Lors, son voyage fait, il est pris par l'oreille:
J'ai rencontré, dit-il, la Beauté sans pareille,
Qui peut faire brûler les hommes & les Dieux.
N'est-ce pas bien choisi pour moi qui ne vois goute?...
Et vous qui la voyez, n'êtes-vous pas en doute
S'il eût mieux rencontré, quand il eût eu deux yeux.

(*d'Infrainville.*)

Plainte de l'Amour.

L'Amour aujourd'hui tout en larmes,
Se plaint hautement de nous deux :
Il me dit que vos yeux ont enlevé ses charmes;
Il vous dit que mon cœur a dérobé ses feux.

(*Vergier.*)

Les blessures de l'Amour sont cuisantes.

Le tendre Amour cueuillant un jour des fleurs,
Fut, par hazard, piqué par une abeille,
Cachée au fond d'une rose vermeille.
Au même instant il s'en va tout en pleurs,
Dire à Vénus : ma mere, je me meurs;
Je suis piqué d'une vipere aîlée,
Qui, dans ces lieux, abeille est appellée :
Je n'en puis plus, je me meurs, je me meurs.
Si d'une abeille, ô mon fils ! la piquure,
Répond Vénus, vous fait tant de douleur,
Quelle douleur croyez-vous donc qu'endure
Un malheureux dont vous percez le cœur ?

(*Regnier.*)

L'amour fondé sur la beauté n'est pas de longue durée.

Quand la beauté seule séduit,
On s'aime un jour, puis on languit :
L'amour s'envole, on se déteste.
Mais quand le cœur cede aux talents,
Au caractere, aux sentiments,
Le temps s'enfuit & l'amour reste.

(*Cahusac.*)

Puissance de l'Amour.

L'Amour fait adoucir les Dieux & les humains ;
Il arrête un guerrier formidable, invincible,
Qui chasse devant lui cent peuples effrayés :
Une Belle paroît dans ce moment terrible,
Et le vainqueur tombe à ses pieds.

(*Rochon de Chabannes.*)

Le Dieu d'Amour, en ce pays,
Mieux que l'Hymen fait ses affaires;
Que de filles ont des maris!
Et que de femmes n'en ont gueres!
(*Pannard.*)

Entre la Raison & l'Amour,
Je balançois, belle Églé, l'autre jour;
L'une disoit d'un ton farouche:
Soyez toujours maître de votre cœur;
L'Amour parla par votre bouche,
Et l'Amour demeura vainqueur.
(*d'Arnaud.*)

L'amour de tous les hommes est un précepte qui nous est ordonné, comme un antidote contre la maladie funeste du mépris. (*Le Tourneur.*)

Description du temple de l'Amour.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,
S'éleve un vieux palais respecté par les temps;
La nature en fonda les premiers fondements;
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de myrthes verds
N'ont jamais ressenti l'outrage des hyvers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les présents de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains;
Un éternel repos, des jours purs & sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs;

La voix de mille amants, les chants de leurs maitresses,
Qui célebrent leur honte, & vantent leurs foiblesses.
(*Voltaire.*)

Périsse l'homme indigne, qui rend l'amour mercénaire ; c'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misere, du brutal qui la maltraite, ou du séducteur qui l'y entraîne, en mettant le premier ses faveurs à prix ? (*J. J. Rousseau.*)

AMOUR TIMIDE.

Carlos à D. Isabelle.

Je puis contre le ciel en secret murmurer,
De n'être pas né Roi pour pouvoir espérer,
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue & rentrer en moi-même.
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels desirs !
Je vous aime, Madame, & vous estime en Reine ;
Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,
Si votre ame, sensible à ces indignes feux,
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux,
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyois descendre,
Commençant aussi-tôt à vous moins estimer,
Je cesserois sans doute aussi de vous aimer.
(*Corneille, D. Sanch. d'Arrag. act. 2. sc. 2.*)

AMOUR VIOLENT.

Vamir au Duc de Foix.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrette a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher,
Le seul bien * de la terre où j'ai pu m'attacher ;

* *Amélie.*

Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie :
Les maux que j'éprouvois passoient ta jalousie.
Par tes égarements juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors ;
L'excès des passions qui dévorent une ame ;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frere est mon rival, & je l'ai combattu ;
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime.
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avois pour secours,
Ni le lieu, ni le temps, ni sur-tout ton courage ;
Je n'ai vu que ta flamme & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié ;
Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié :
Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi ;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse
Traîne aux pieds des autels ta sœur & mon épouse.

(*Voltaire, Duc de Foix, act. 3. sc. 5.*)

AMPHITHÉATRE DES CHIRURGIENS.

Dans ses cirques ouverts l'antiquité barbare
Enseignoit aux mortels l'art d'abréger ses jours.
Ici, par un secret & plus doux & plus rare,
On apprend le moyen d'en prolonger le cours.

(*Boshard Saron.*)

AN.

Le premier jour de l'an est consacré à la duplicité.

De trois cent soixante & cinq jours,
Qui de l'an composent le cours,
C'est le premier de tous où l'on ment davantage.
Nul autre ne fait voir tant de duplicité.
Combien, dans ce jour si fêté,
Voit-on, par un fatal usage,

De faux baiſers & donnés & rendus !
Combien de l'amitié tiennent le doux langage,
Qui voudroient voir périr ceux qu'ils flattent le plus !
De-là certainement vient le double viſage
Que la Fable donne à Janus.

(*Pannard.*)

ANATOMIE.

La diſſection du corps humain paſſoit encore pour un ſacrilége ſous le regne de François I. L'anatomie étoit donc une ſcience inconnue ; & les Médecins de ce ſiecle & des précédents ; ne devoient pas être, à beaucoup près, auſſi habiles que ceux du nôtre. (*Eſſais hiſt. de M. de Saint-Foix.*)

ANDROMAQUE.

Sa priere à Pyrrhus pour ſon fils.

Quoi ! vous prononceriez un arrêt ſi cruel !
Eſt-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour ſon pere,
On craint qu'il n'eſſuyât les larmes de ſa mere.
Il m'auroit tenu lieu d'un pere, d'un époux :
Mais il me faut tout perdre, & toujours par vos coups.

(*Racine.*)

Elle refuſe l'alliance de Pyrrhus.

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grece ?
Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de foibleſſe ?
Voulez-vous qu'un deſſein ſi beau, ſi généreux,
Paſſe pour le tranſport d'un eſprit amoureux ?
Captive, toujours triſte, importune à moi-même,
Pouvez-vous ſouhaiter qu'Andromaque vous aime ?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?
Non, non ; d'un ennemi reſpecter la miſere,
Sauver des malheureux, rendre un fils à ſa mere,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer ſon ſalut de mon cœur ;

Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle,
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

(*Racine.*)

ANGLETERRE.

En voyant l'Angleterre, en secret * il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages loix,
Fit long-temps le malheur & du peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent Héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Élisabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds, leurs plaines sont couvertes;
Les guérets, de leurs bleds; les mers, de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde & le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

(*Voltaire, Henriade, ch. 1.*)

ANGLOISE.

Belle Angloise refugiée en France pendant les troubles de son pays.

Si je vis sous les dures loix
De vos yeux, ces beaux yeux Anglois

* *Henri IV.*

Dont la rigueur me déſeſpere,
A-t-on lieu d'en être ſurpris ?
Quoique vous ſoyez étrangere,
L'Amour eſt de tous les pays.

Le ſouvenir eſt effacé
De tout le déſordre paſſé,
Et de nos batailles ſanglantes:
Je ne connois, pour mon repos,
Que deux nations différentes,
Les honnêtes gens & les ſots.

Mais, beaux yeux qui cauſez ma mort;
Uſez de votre paſſeport
Avec un peu moins de licence:
Ayez ſoin que votre beauté
Ne viole pas dans la France,
Les droits de l'hoſpitalité.

(*Charleval.*)

ANIMAUX.

L'empire de l'amour s'étend ſur tous les animaux.

Ici, tout ce qui reſpire
Se plaint, languit & ſoupire.
Dans les forêts, les oiſeaux;
Dans les plaines, le zéphyre;
Les bergers ſous les ormeaux;
Les Nayades dans les eaux;
Tout ſent l'amoureux martyre:
Et tout ſert, en nous parlant
Contre l'auſtere ſageſſe,
A mettre en goût de tendreſſe
Le cœur le plus indolent.

(*Mad. Deshoulieres.*)

ANTIGONE.

Combat d'Antigone entre la vie & la mort.

Quelle eſt de mes malheurs l'extrémité mortelle !
Où ma douleur doit-elle recourir ?
Dois-je vivre, ou dois-je mourir ?
Un amant me retient : une mere m'appelle ;
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend.
Ce que veut la raiſon, l'amour me le défend,
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de ſujets d'abandonner le jour !
Mais, hélas ! qu'on tient à la vie
Quand on tient ſi fort à l'amour !

(*Racine.*)

ANTIQUITÉ.

L'antiquité donne du prix aux ouvrages des hommes, & la vieilleſſe des hommes les rend mépriſables.

Êtres inanimés, rebut de la nature,
Ah, que vous faites d'envieux !
Le temps, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique :
D'un buſte, d'un tableau, le temps hauſſe le prix ;
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique ;
Et pour notre vieilleſſe on n'a que du mépris.

(*Mad. Deshoulieres.*)

ANTOINE.

Tentation de ſaint Antoine.

Toinette, ſi jadis le diable,
Quand il tenta votre Patron,
Eût pris votre figure aimable,
Je crois que la tentation
Auroit été plus redoutable ;
Que le Saint eût été vaincu,

Et feroit devenu coupable,
S'il n'avoit eu votre vertu.

(*Lattaignant.*)

APÔTRES.

Guſtave Adolphe ayant vu dans une Égliſe les ſtatues d'argent des douze Apôtres, leur dit : Comment ! Meſſieurs, vous reſtez ici, au lieu d'aller prêcher Jéſus-Chriſt, ainſi qu'il vous l'a ordonné ! Vous ferez votre miſſion ſur ma parole. Il la leur tint, en en faiſant faire de la monnoie où il y avoit pour emblême : *A l'honneur de Jéſus-Chriſt.*

APPARENCES.

Les hommes ſe décident ſur des apparences trompeuſes.

Les hommes de tout temps jugeant ſans connoiſſance,
Par un faux éclat prévenus,
Ont ſouvent pris pour des vertus,
Ce qui n'en a que l'apparence.
Parmi ces illuſtres mortels,
Quelquefois ceux que l'on encenſe
Ne ſont que de grands criminels,
A qui notre ſeule ignorance,
Au lieu de châtiments, décerne des autels.
Quand nous ſerons jugés au poids du Sanctuaire,
Qu'aux yeux d'un Dieu vengeur nos crimes paroîtront,
Hélas ! de quoi nous ſerviront
Les honneurs qu'ici-bas le monde nous peut faire ?

(*Pavillon.*)

ARBRES.

Les arbres durent plus long-temps que les hommes, & ne perdent rien de leur beauté en vieilliſſant.

Injuſtice de la nature !
Les arbres, dont l'ombrage embellit les côteaux,

Ne craignent point des ans l'irréparable injure;
Leur vieillesse ne sert qu'à les rendre plus beaux.
Après avoir d'un siecle achevé la mesure,
Ils passent bien avant dans des siecles nouveaux.
Où voit-on quelqu'homme qui dure
Autant que les sapins, les chênes, les ormeaux?
(*Mad. Deshoulieres.*)

ARCIS.

Reconstruction d'Arcis-sur-Aube faite aux dépens de M. Grassin.

Une flamme cruelle avoit détruit ces lieux;
Grassin les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais expose à nos neveux
Le malheur, le bienfait, & la reconnoissance.
(*Piron.*)

ARGENT.

L'argent tient lieu de tout.

Plus on aime l'argent, & moins on a de vices;
Le soin d'en amasser occupe tout le cœur,
Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.
Un ami qu'on implore, ou refuse, ou chancelle:
L'argent est un ami toujours prompt & fidele.
Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs;
Dès qu'on sait que l'on peut remplir tous ses desirs,
Qu'on en a les moyens, notre ame est satisfaite.
De tout ce que je vois, je puis faire l'emplette,
Et cela me suffit: j'admire un beau château;
Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau,
Me dis-je. J'apperçois une femme charmante;
Je l'aurai, si je veux, & cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus spécieux,
Mon coffre le renferme, & je l'ai sous mes yeux.
(*Destouches.*)

On vient à bout de tout avec de l'argent.

Un jeune François en Espagne,
D'un objet qui lui plut voulant vaincre l'orgueuil;
Au

Au lieu de s'amuser à battre la campagne,
Se mit un quadruple sur l'œil.
Si j'obtiens ce que je demande;
Voilà, ma belle enfant, lui dit-il, une offrande;
Je sais mieux agir que parler.
A cette vision se montrant moins cruelle:
L'Amour est aveugle, dit-elle;
Il faut couvrir l'autre œil, pour lui bien ressembler.
(*Boursault.*)

Dans une nation où l'or commande, c'est l'argent qui décide.

L'argent corrompt les Juges.

Dignités, charges fastueuses,
Que méconnoissent les vertus;
Tribunaux, banques tortueuses,
Où préside le seul Plutus:
L'avarice, aux mains infernales,
Dans ses balances inégales,
Pèse le sang & la faveur;
Et souvent, d'une courtisanne
La bouche obscene fut l'organe
Par où parla le Sénateur.
(*Desforges Maillard.*)

L'argent travestit un coquin en homme d'honneur.

Tel fut jadis décrié par la ville,
Et reconnu pour insigne vaurien,
Qui, de ducats formant plus d'une pile;
Passe aujourd'hui pour un homme de bien.
(*Tannevot.*)

Rien sans argent.

Au temps heureux où régnoit l'innocence;
On goûtoit, en aimant, mille & mille douceurs;
Et les amants ne faisoient de dépense
Qu'en soins & qu'en tendres ardeurs:
Mais aujourd'hui, sans l'opulence,
Il faut renoncer aux plaisirs;

Un amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,
N'est plus payé qu'en espérance.
(*De Meré.*)

L'or & l'argent sont une richesse de fiction ou de signe. Ces signes sont très-durables, & se détruisent peu comme il convient à leur nature. Plus ils se multiplient, plus ils perdent de leur prix, parce qu'ils représentent moins de choses.
(*Génie de Montesquieu.*)

L'argent est un bon serviteur & un mauvais maître.

ARIADNE.

Belle statue d'Ariadne.

Ce que m'ôta jadis la fortune cruelle,
Ne peut se comparer à ce qui m'est rendu.
L'art du sculpteur m'a fait si belle,
Que j'acquiers mille amants pour un que j'ai perdu.
(*Malleville.*)

ARMIDE.

Reproches d'Armide à son amant fugitif.

Cruel qui, sans pitié de ma douleur extrême,
Emportes avec toi la moitié de moi-même,
Ou prends celle qui reste, ou d'un dernier effort
Donne à toutes les deux une soudaine mort.
(*Sarrasin.*)

ARNAULT.

Épitaphe de M. Arnault.

Enfin, après un long voyage,
Arnault revient en ces saints lieux;
Il est au Port, malgré les envieux,
Qui croyoient qu'il feroit naufrage.
Ce Martyr de la Vérité,
Fut banni, fut persécuté,
Et mourut en terre étrangere,

Heureuſe, de ſon corps, d'être dépoſitaire :
Mais ſon grand cœur, toujours ferme & conſtant,
Fut porté par l'amour, à qui tout eſt poſſible,
Dans cette retraite paiſible
D'où jamais il ne fut abſent.

(*De la Semay.*)

ARRÊTS.

Les Arrêts ne ſont pas tous dictés par Thémis.

Ce ſouverain qui, de ſon trône,
Voit les humains, le front baiſſé,
Adorer les ordres qu'il donne
Et l'arrêt qu'il a prononcé,
Souvent a pris ce qu'il ordonne
Dans les regards d'une friponne,
Qui, par forme d'amuſement,
Un inſtant avant ſa toilette,
L'avoit reçu de ſa ſoubrette
Qui le dictoit en badinant.

(*Sedaine.*)

ART.

Il ſemble que la nature ſoit en France comme les femmes qui n'ont pas droit de régner, & que l'art qui n'eſt que ſon cadet, ait celui de donner des loix à ſon préjudice.

Il vaut mieux ſavoir plaire ſans art, que de ſavoir l'art de plaire.

La nature triomphe de l'art.

Une Nymphe à quinze ans de ſa beauté parée,
A ces viſages peints doit être préférée :
Malgré le vermillon, les pompons & le fard,
La nature a le droit de triompher de l'art.

(*Philoſ. de Sans-Souci.*)

Artifice.

Les femmes ne doivent leur beauté qu'à l'artifice.

L'amant croit sa maîtresse un chef-d'œuvre ici-bas,
Encore qu'elle n'ait rien sur soi qui soit d'elle ;
Que le rouge & le blanc par art la fassent belle ;
Qu'elle ente en son palais ses dents tous les matins ;
Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins ;
Que son poil, dès le soir, frisé dans la boutique,
Comme un casque au matin sur sa tête s'applique ;
Qu'elle ait comme un piquet le corselet au dos ;
Qu'à grand peine sa peau puisse couvrir ses os ;
Et tout ce qui de jour la fait voir si doucette,
La nuit, comme en dépôt, soit dessus sa toilette.

(*Regnier.*)

Arts.

Proscrire les arts agréables, & n'admettre que ceux qui sont absolument utiles ; c'est blâmer la nature qui produit les fleurs, les roses & les jasmins, comme elle produit les fruits.

(*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

Athée.

Cet impie, en santé, croit son corps éternel :
Mais il croit qu'à la mort son esprit est mortel.

Avare.

Caractere de l'avare.

L'avare, dans son coffre-fort,
Tient son argent jusqu'à sa mort,
Sans que jamais il en répande.
Des pois d'hyver parfait tableau,
Il faut qu'il creve, avant qu'il rende
Ce qu'il enferme dans sa peau.

(*Pannard.*)

Voyez cet homme, il borne la ſageſſe
Et le mérite à la ſeule richeſſe;
Juge de vous ſur le pied de vos biens;
Et vous mépriſe en ſupputant les ſiens.
Mais, après tout, à quoi ſert l'opulence?
Parmi les biens, il vit dans l'indigence;
Plus il en a, moins il oſe y toucher.
Contre le luxe il ne fait que prêcher;
Et ſur l'épargne attentif à toute heure,
Ce qu'il dépenſe, il le plaint & le pleure.

(*Deſmarets.*)

Toute la vie de l'avare n'eſt occupée qu'à préparer à ſes enfants des raiſons de ſe conſoler de ſa mort.

Supplice de l'avare.

L'Avarice enchaînée
Au funeſte métal qu'elle croit poſſéder,
Des hommes, d'elle-même, ennemie obſtinée,
Se conſume à le regarder;
Par un juſte ſupplice, au ſein de la richeſſe,
Un beſoin éternel la preſſe.
L'éclat de ſes tréſors ne ſauroit m'éblouir:
Ils ne ſont, quoi qu'en diſe une foule imbécile,
Qu'un amas de boue inutile,
Pour qui n'oſe point en jouir.

(*La Viſclede.*)

La pauvreté manque de beaucoup de choſes, l'avarice de tout.

Funeſtes effets de l'avarice.

Oui, c'eſt toi, monſtre déteſtable,
Fatal ennemi des humains,
Qui ſeul, du bonheur véritable,
A l'homme as fermé les chemins.
Pour appaiſer ſa ſoif ardente,
La terre, en tréſors abondante,

Feroit germer l'or sous ses pas.
Il brûle d'un feu sans remede,
Moins riche de ce qu'il possede,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

(*Rousseau.*)

L'avare est mal logé, mal couché, mal habillé, essuie les rigueurs des saisons, se prive des sociétés, souffre du présent, du passé & de l'avenir, & mene une vie pénitente, sans espoir de récompense, parce que les actions ne sont bonnes ou mauvaises que par l'intention.

L'avare ne thésaurise pas pour lui.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs;
Il a le moins de part aux trésors qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.

(*La Fontaine.*)

Les héritiers d'un riche avare se consolent aisément.

Quand d'un coup de sa faulx l'inexorable Mort
Dépêche un vieux Crésus aux rives du Cocyte,
Ses héritiers pleurent d'abord;
Mais cette tristesse hypocrite
N'est dans le cœur qu'un pur effort
Où la décence les excite.
Si-tôt que le trésor à leurs yeux est présent,
Contre un aspect si doux leur chagrin ne tient guere;
Plus le coffre-fort est pesant,
Plus la douleur devient légere.

(*Pannard.*)

La mort de l'avare fait sortir les richesses du tombeau dans lequel elles étoient ensevelies.

Avis d'un pere avare à son fils.

Sur un tas d'or toujours compté,
Harpagon, au visage hâve,

Dit à ſon fils : Vois ma bonté ;
Dans ce réduit ſouvent je brave
La faim, la ſoif, pour te laiſſer
Cet or à tous ſi néceſſaire ;
Mais, garde-toi d'en dépenſer :
Que ferois-tu dans la miſere ? . . .
Je ferois comme vous, mon pere.

L'avarice, comme un cruel exacteur, nous preſcrit ſans ceſſe une nouvelle tâche ; les travaux ſe ſuccedent ſans fin, & le terme où l'on croyoit ſe repoſer, s'éloigne à meſure qu'on en approche. Le pauvre ne ſouffre que de ſes beſoins, qui ſe multiplient ; & l'avare, de ſes deſirs, qui s'étendent au milieu de l'abondance.

(*Le Tourneur.*)

L'avarice & l'ambition different en ce que l'une eſt agitée par l'eſpérance, & l'autre par la crainte. L'ambitieux eſpere de proche en proche parvenir à tout : l'avare craint de tout perdre : ni l'un ni l'autre ne ſavent jouir. (*Duclos.*)

L'avare manque de ſentiments.

Il n'eſt point de défaut plus bas que l'avarice ;
Il ſuffit de paroître entiché de ce vice,
Pour être regardé comme un homme ſans cœur.
A quoi ſervent les biens que pour s'en faire honneur ?
Le monde aime l'éclat & la magnificence,
Et l'on n'eſt eſtimé que ſelon ſa dépenſe.
Eh ! quel plaiſir plus doux que de voir nuit & jour
Mille gens empreſſés à nous faire la cour ?
Le faſte nous tient lieu d'une haute nobleſſe ;
Les plus fiers, les plus grands adorent la richeſſe.

(*Deſtouches.*)

L'avare amaſſe les écus centaine à centaine, & ſon héritier les dépenſe mille à mille.

L'avare vit trop pour ses héritiers.

Les loix devroient défendre à ces vieux opulents,
Qui ne sont bons à rien, de passer soixante ans;
Mais ces oncles malins sont cloués à la vie.
Le nôtre est tous les ans deux fois à l'agonie;
Un courier diligent vient nous en avertir,
Pour aller l'enterrer nous songeons à partir,
Quand un autre courier, qui jusqu'au cœur nous frappe,
Arrive & nous apprend que le traître en réchappe,
Malgré deux Médecins qui ne le quittent pas.

(*Destouches.*)

C'est en vain que le coffre de l'avare regorge d'or & d'argent, si son cœur n'est pas rempli.

L'avarice est la compagne presque inséparable des richesses.

Tout riche a le cœur dur, est intraitable & vain;
Tout homme heureux sent peu le malheur du prochain;
Plus la main se remplit, plus on la tient serrée;
Et ceux dont la fortune est la plus assurée,
Chez qui l'on voit le bien & l'argent foisonner,
Sont presque toujours ceux qui savent moins donner.

(*L'Abbé de Villiers.*)

Il y a des gens qui sont généreux dans l'indigence, & que l'opulence rend si avares, que, malgré leur fortune, ils sont plus pauvres que lorsqu'ils n'avoient rien. C'est ainsi que l'homme, ennemi de sa félicité, s'oppose au sort quand même il le seconde, & qu'il devient auteur de sa peine.

L'avare se laisse mourir de faim.

Mithridate, à ce qu'on prétend,
Au poison s'accoutuma tant,
Que sur lui le poison ne pouvoit plus rien faire;
Pancrace a pris le même train,

Et tant rogné son ordinaire,
Qu'il ne peut plus mourir de faim.
(*De Senece.*)

L'avare se méfie toujours de la disette. Il empoisonne sa prospérité, & croit que les biens dont il regorge vont lui échapper. Il est pauvre dans l'abondance.

Épitaphe d'un avare.

Le plus avare homme de Rennes
Repose sous ce marbre blanc;
Il mourut tout exprès le dernier jour de l'an
De peur de donner des étrennes.

Avare qui déteste la nuit.

Dorilas, quand la nuit nous rend l'obscurité,
En paroît toujours attristé;
Mais ce n'est pas à cause d'elle;
C'est parce que le jour épargne la chandelle.
(*De Cailly.*)

L'avarice des peres ruine leurs enfants.

Voulez-vous imiter ces peres sans tendresse,
Avares ennemis de la vive Jeunesse,
Qui la faisant languir, sans être plus heureux,
La privent des plaisirs qui sont perdus pour eux?
Qu'arrive-t-il de-là? plus d'abus qu'on ne pense;
Nos fils impatients se ruinent d'avance,
Et des Juifs obligeants leur font, à notre insçu,
Dévorer l'héritage avant qu'il soit échu.
(*Piron.*)

Dieu a donné les biens à l'homme pour conserver sa vie, & l'avare la prodigue pour les amasser & les conserver: quel excès de folie!

L'avare & le prodigue ont deux différents systêmes.

Le prodigue imprudent, à ses vœux qui se livre,
Vit comme s'il alloit mourir ;
Et l'avare, sans cesse empressé d'acquérir,
Comme s'il devoit toujours vivre.
(*Le Brun.*)

Avare qui mourut dans le temps de l'établissement de la Capitation.

Pour éviter la Capitation,
Don Augustin eut recours à la Parque ;
Il crut par-là trouver l'exemption ;
Mais comme il fut près d'entrer dans la barque,
Voyant Caron qui, l'arrêtant au bord,
Lui demanda le tribut ordinaire :
Hélas ! dit-il, que le sort m'est contraire !
Par tête on paye encore après la mort.
(*La Monnoye.*)

Testament d'une femme avare.

Par testament Dame Denise,
Quoiqu'elle possédât un ample revenu,
Ordonna que son corps fût inhumé tout nud,
Pour épargner une chemise.

Il devroit être permis de jeter un dévolu sur les biens d'un avare, ainsi que sur le bénéfice d'un Ecclésiastique indigne ou incapable de le posséder.

Avare qui rêve qu'il donne un festin.

Une nuit l'avare Frontin,
Rêvant qu'il donnoit un festin,
De douleur eut l'ame saisie.
Il en souffrit un tel tourment,
Qu'à son réveil il fit serment
Qu'il ne dormiroit de sa vie.
(*Le Brun.*)

Un avare eſt inquiet ſur ſes richeſſes, comme ſur des biens qui lui appartiennent, & n'en uſe pas plus que ſi elles ne lui appartenoient pas.

Avare, mari d'une coquette.

Jean, qui dans ce tombeau repoſe entre les morts,
Prenant de toutes mains, amaſſa des tréſors
Plus qu'il n'en eſpéroit de ſa bonne fortune.
Il poſſéda beaucoup, mais il ne donna rien;
Et, ſi ce n'eſt qu'il eut une femme commune,
Jamais homme vivant n'eut de part à ſon bien.

(*Maynard.*)

On diſoit à un avare, dont le coffre-fort étoit toujours fermé, & la bouche ouverte pour dire des ſottiſes, de mettre ſa langue dans ſon coffre & ſon or dans ſa bouche.

Femme avare & belle.

Quoique votre péché paroiſſe un peu biſarre,
Si vous vouliez il deviendroit le mien.
Iris, ſi vous étiez mon bien,
Je ſens que j'en ſerois avare.

On ne peut confier ſes tréſors à un dépoſitaire plus fidele que l'avare, qui regarde l'argent comme une précieuſe relique à laquelle il n'oſe toucher.

Avarice de Madame Tardieu.

Une certaine Magiſtrate,
Depuis le genou juſqu'au flanc,
Couvrit ſa cuiſſe délicate
D'un caleçon de ſatin blanc;
Mais ſatin d'une theſe en profonde ſcience,
Dont un Docteur avoit honoré l'Éminence,
Et que cette profane à ſon ventre appliqua;
Si bien qu'on y put lire, au moment de ſa chûte,
A l'endroit qui chez elle a fait tant de diſpute:
QUÆSTIO THEOLOGICA.

Si d'un si grand Ministre on y vit la figure,
Il ne le prendra pas, s'il lui plaît, en injure,
Aujourd'hui que l'État se régit par ses mains :
Il pouvoit être là comme on mettoit Mercure,
A Rome, sur les grands chemins.

(*Boileau*.)

En considérant les voies obliques que l'avare emploie, & les peines qu'il se donne pour amasser ; ses attentions à conserver, & sa crainte de perdre ses trésors ; n'a-t-on pas lieu de penser qu'il croit plutôt à l'immortalité de son corps qu'à celle de son ame ?

AVARICE.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux!
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : c'est assez, jouissons ?
Hâte-toi, mon ami ; tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre.
Jouis... Je le ferai... Mais quand donc ?.. Dès demain...
Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.

(*La Fontaine, Fable du Loup & du Chasseur.*)

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens, de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme ?
Diogene là-bas est aussi riche qu'eux ;
Et l'avare ici-haut, comme lui, vit en gueux.
L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.
Ce malheureux attendoit,
Pour jouir de son bien, une seconde vie ;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie.

Son cœur avec ; n'ayant d'autre (*a*) déduit,
Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre ſa (*b*) chevance à lui-même ſacrée :
Qu'il allât, ou qu'il vînt, qu'il bût, ou qu'il mangeât ;
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne ſongeât
A l'endroit où giſſoit cette ſomme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Foſſoyeur le vit ;
Se douta du dépôt, l'enleva ſans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid ;
Voilà mon homme aux pleurs ; il gémit, il ſoupire,
Il ſe tourmente, il ſe déchire.
Un paſſant lui demande : A quel ſujet ces cris ?...
C'eſt mon tréſor que l'on m'a pris...
Votre tréſor ?.. où pris ?..Tout joignant cette pierre...
Eh ! ſommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter ſi loin ? n'euſſiez-vous pas mieux fait
De le laiſſer chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu, ſans peine, y puiſer à toute heure ..
A toute heure, bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant ?
Puiſque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.
(*La Fontaine, Fable de l'Avare.*)

AUDIENCE.

Céſar, écoutez-moi, crioit une femme à l'empereur Adrien : Je n'ai pas le temps, répondit-il. N'ayez donc pas le temps de régner, répliqua-t-elle. Il s'arrête ſur le champ, & lui donne audience.

AUDITEUR.

Un benêt qui avoit acheté une charge d'Au-

(*a*) *Pas de plus grand plaiſir.* (*b*) *Son bien.*

diteur des Comptes, étant au ſermon, ſe levoit & faiſoit une inclination toutes les fois que le prédicateur diſoit, *mon cher auditeur.*

AVENIR.

Nous ne devons pas deſirer de pénétrer dans l'avenir.

Dans l'obſcur avenir ne cherchons point à lire :
D'un voile impénétrable il eſt enveloppé ;
Curieux indiſcrets, nous nous laiſſons ſéduire.
Qui prétend le connoître, eſt trompeur & trompé.
Demeurons dans une humble & modeſte ignorance :
Que la ſeule raiſon regle nos ſentiments.
Avec une tranquile & ſage indifférence
Attendons les événements.

(*Le Brun.*)

Si l'homme étoit inſtruit, au jour de ſa naiſſance,
Des deſtins qu'a ſur lui la ſage Providence ;
L'un, prévoyant ſes maux, deviendroit furieux ;
L'autre, ſûr de ſes biens, ſeroit trop tôt las d'eux.
Les ennuis, le dégoût, la triſteſſe ennemie,
Armant ſon déſeſpoir, abrégeroient ſa vie.
Oui, laiſſons l'avenir dans ſon obſcurité :
Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écarté.
Sans murmurer en vain contre la Providence,
Supprimons de nos vœux l'orgueuilleuſe imprudence.
Que le Ciel à ſon gré diſpoſe des humains ;
C'eſt à nous d'obéir à l'ordre des deſtins.

(*Philoſ. de Sans-Souci.*)

AVENTURE.

A une diſeuſe de bonne aventure.

Quelques traits qu'en ma main ait formé la nature,
Et, quel que ſoit le cours des cieux,
On ne peut voir que dans vos yeux
Ma bonne ou mauvaiſe aventure.

(*Pavillon.*)

Beau chef-d'œuvre de la nature,
Qui voulez, dans ma main, voir ma bonne aventure,
Vous l'y cherchez bien vainement :
Elle est dans votre cœur écrite seulement ;
Et, pourvu qu'à mes vœux il ne soit point contraire,
Vous pouvez la dire aisément ;
Il vous est aisé de la faire.

AVEUGLE.

On disoit d'un aveugle qui portoit un impotent, qu'ils subvenoient aux besoins que la nature leur avoit refusés, en se prêtant l'un à l'autre leurs yeux & leurs pieds.

Belle aveugle.

Que je fus malheureux, quand j'arrêtai mes pas,
Pour voir plus à loisir ces merveilleux appas,
Dont les Graces vous ont pourvue !
Que mon destin au vôtre est contraire en ce point !
Je ne me plains par-tout que de vous avoir vue,
Et vous ne vous plaignez que de ne me voir point.

Vous savez nous charmer par ce qui manque en vous :
Ce cruel accident fait même des jaloux,
Dont vous dédaignez les requêtes.
Et, malgré vos mépris injustes & divers,
Avec les yeux fermés vous faites des conquêtes,
Que d'autres ne font pas avec les yeux ouverts.

AVEUGLEMENT.

Aveuglement subit de la Comtesse de Moret, maitresse de Henri IV.

Moret, de la nuit enchantée,
Importunoit l'Amour d'en augmenter le cours.
Sa priere fut écoutée ;
De ses ombres la nuit la couvrit pour toujours.

AVIDITÉ.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux, combien fait-il de pas !
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire :
Si j'arrondissois mes États ;
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats ;
Si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Histoire.
Tout cela, c'est la mer à boire ;
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps : encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient.
(*La Fontaine, Fable des deux chiens.*)

AUMÔNE

Demandée par une belle.

Amarante, riche en beautés,
Mais pauvre des biens de fortune,
Demande ses nécessités
D'une grace si peu commune,
Qu'il faut à ses attraits, qui charmeroient les Dieux,
Ou qu'on ouvre la bourse, ou qu'on ferme les yeux.

Pieds nuds, & toute échevelée,
Philis, en l'avril de ses jours,
Aussi belle que désolée,
S'en va de porte en porte implorer du secours.

Qui la voit en ce point si pleine de tristesse,
Bénit sa rencontre en ce lieu,
Et donne moins au nom de Dieu,
Que pour l'amour de la Déesse.

Qui voudroit résister, résisteroit en vain
A l'effort de ses belles armes.
Demander avec tant de charmes,
C'est demander les armes à la main.

Ta grace eſt une douce amorce,
Qui nous porte au ſecours de ta néceſſité;
Et le gain que tu fais témoigne plus ta force,
Que notre libéralité.

Quelle main pourroit être cloſe
A celle qui ſur nous fait de ſi doux efforts?
Peut-on refuſer quelque choſe
A celle à qui le ciel déploya ſes tréſors?

Aimable objet d'une tendre amitié,
En qui la plainte eſt belle, & la beauté plaintive;
Tu fais naître à la fois l'amour & la pitié,
Et de deux paſſions rends une ame captive.

Juſques dans nos ames tu fouilles,
Et tes yeux ſi puiſſants en leur douce langueur,
Savent bien faire ouvrir & la main & le cœur,
Et s'enrichir de nos dépouilles.

Merveille plus digne d'offrandes,
Que tu ne l'es de charité:
Tu ravis aux paſſants plus que tu ne demandes,
En leur ôtant la liberté.

Tu fais ta récolte, en ta courſe,
Par la vertu de tes charmes vainqueurs;
Mais tu commences par les cœurs,
Et tu finis par la bourſe.

(*Malleville.*)

Heureux celui qui eſt en état de faire l'aumône; malheureux celui qui la reçoit. L'aumône & les œuvres de charité ſont l'unique bien que l'on emporte avec ſoi en mourant. Ce ſont, pour ainſi parler, des lettres de change payables à vue.

Ce que nous avons dépenſé n'eſt plus à nous; ce que nous poſſédons peut nous être enlevé par

divers accidents ; mais ce que nous avons donné aux pauvres, eſt un prêt que Dieu nous rendra un jour avec uſure.

AVOCAT.

Avocat menteur.

Ne vous fiez nullement
En cet Avocat célebre ;
Je vous aſſure qu'il ment
Plus ſerré qu'un compliment,
Et qu'une oraiſon funebre.
(*De Cailly.*)

Les Avocats & les Médecins ſont deux eſpeces de charlatans qui trafiquent en paroles, & dont tout le revenu n'eſt aſſuré que ſur le vent.

Un Avocat plaidant une cauſe dont l'inſtance duroit depuis quatre-vingts ans, diſoit : Mon ayeul, mon pere & moi, ſommes morts à la pourſuite de ce procès. *Dieu veuille avoir votre ame*, lui dit le Préſident, qui fit appeller une autre cauſe.

AVORTON.

Toi, qui meurs avant que de naître,
Aſſemblage confus de l'être & du néant,
Foible avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être :

Toi, que l'amour fit par un crime,
Et, que l'honneur défait par un crime à ſon tour,
Funeſte ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeſte victime :

Laiſſe-moi calmer mon ennui,
Et du fond du néant où tu vas aujourd'hui,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute eſt ſuivie ;
Deux tyrans oppoſés ont décidé ton ſort :

L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fit donner la mort.
(*Hénault.*)

Aurore.

Description de l'aurore.

Quel ſpectacle au monde approche de l'aurore ?
La nuit fuit, & bien-tôt un beau pourpre colore
L'horiſon, du côté des bords de l'orient.
On voit pâlir les feux du vaſte firmament;
Le brouillard ſe diſſipe, & du haut des montagnes
Quelques foibles rayons vont dorer les campagnes.
Zéphire, en voltigeant, vient agiter les fleurs,
Un inſtinct de plaiſir s'empare de nos cœurs.
Le monde eſt renaiſſant, l'aſtre de la lumiere
Remplit de ſon éclat ſa brillante carriere.
Des flambeaux de la nuit ſes rayons triomphants
Paroiſſent & plus purs & plus étincelants.
(*Philoſ. de Sans-Souci.*)

Auteur.

Il eſt difficile que le métier d'Auteur ne ſoit pas agréable; parce que les bons Auteurs ſont toujours contents du Public, & les mauvais toujours contents d'eux-mêmes.

Le défaut des Auteurs dans leurs productions,
C'eſt d'en tyranniſer les converſations;
D'être, au Palais, aux Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatiguants lecteurs infatiguables.
Pour moi je ne vois rien de ſi ſot, à mon ſens,
Qu'un Auteur qui par-tout va gueuſer de l'encens;
Qui, des premiers venus ſaiſiſſant les oreilles,
En fait le plus ſouvent les martyrs de ſes veilles.
(*Moliere.*)

Les Auteurs ſans fonds reſſemblent à ces marchands qui, n'ayant pas aſſez d'étoffes pour faire des magaſins, mettent tout dans leur boutique.

Mauvais Auteur.

S'il eſt Chrétien, Dieu le conſerve;
Il n'en paroît rien à mes yeux,
Sinon qu'il choque les faux dieux;
Car il écrit malgré Minerve.

(*Gombault.*)

Un Auteur ſur ſon déclin reſſemble au ſoleil couchant, qui a toujours la même grandeur, mais qui perd de ſon ardeur & de ſa force.

Antoine, qui s'intrigue avec les beaux-eſprits,
Me diſoit l'autre jour, qu'il vouloit entreprendre
De traiter un ſujet qui n'ait pas été pris,
Et qu'aucun des Auteurs n'auroit eu ſoin de prendre.
Il rêve cependant avec empreſſement
Depuis neuf à dix mois quel ſera l'argument
Qui doit mieux exercer toute ſa réthorique.
Veux-tu, dis-je, un ſujet, ſans long-temps le chercher,
Où pas un n'a touché, ni ne voudra toucher?
Travaille à ton panégyrique.

(*Brébeuf.*)

La critique littéraire, le flambeau de la vérité & du bon goût, importunent les mauvais Auteurs: ils reſſemblent aux laides femmes qui aiment l'obſcurité & les faux jours.

Les Auteurs méconnoiſſent leurs ouvrages, quand ils n'ont pas l'approbation du Public.

Entre le Clerc & ſon ami Coras,
Tous deux amis rimants de compagnie,
Depuis long-temps s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit: la piece eſt de mon crû;
Le Clerc répond, elle eſt mienne & non vôtre:
Mais auſſi-tôt que l'ouvrage eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

(*Jean Racine.*)

Un Auteur oisif est en paix, parce que l'envie se repose avec lui.

Malheureux mille fois celui dont la manie,
Veut aux regles de l'art asservir son génie!
Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir:
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir,
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever,
A ce dégré parfait qu'il tâche de trouver:
Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde & ne sauroit se plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
Voudroit, pour son repos, n'avoir jamais écrit.

(*Despréaux, Satire 2.*)

Dès que l'impression fait éclorre un Poëte,
Il est esclave-né de quiconque l'achette;
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux, dans une humble Préface,
Au Lecteur qu'il ennuie a beau demander grace,
Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.

(*Le même, Satire 9.*)

AUTOMNE.

Son utilité & ses agréments.

O sœur aimable du printemps!
Tu viens acquitter ses promesses;
Si tes biens sont moins éclatants,
Tu n'as point de fausses richesses.
Loin de toi le fard de Vénus,
Et le clinquant de l'imposture;
Ta main dépouille la nature
De ses ornements superflus:
L'air négligé dans la parure
Te donne une beauté de plus.

Les Dieux descendent des montagnes ;
La Gloire habite les campagnes,
Les Muses rêvent dans les bois ;
Thémis, assise au pied d'un chêne,
Juge les chansons de Philene,
Et donne aux bergeres des loix.

Les fiers amants de la Fortune
Ont quitté la chaîne importune
De la faveur & du devoir.
L'art, l'industrie & le savoir,
Sortent des villes dépeuplées,
Et l'Abondance vient revoir
Les richesses accumulées.

Ton regne paisible & charmant
Fait oublier celui de Flore :
Automne ! la terre t'adore,
Et l'univers est ton amant ;
Belle encore au déclin de l'âge,
Toi seule, ô divine saison !
Utile, douce, aimable & sage,
As mérité le doux hommage
Du plaisir & de la raison.

AUTORITÉ.

On ne doit point abuser de son autorité.

Tyrans, n'exigeons pas que l'on nous obéisse,
De notre autorité quand nous nous prévalons :
Maîtres, compâtissons ; jamais ne rebutons
Ceux qui sont à notre service.

(*Le Brun.*)

L'empire des hommes commence aussi-tôt que celui des femmes est détruit.



BABILLARD.

DEUX Officiers, l'un de Bayonne, l'autre de Limoges, faiſant à Louis XII le récit ennuyeux des ſuites & de l'évènement d'un combat, ce Prince, pour les faire taire, demanda au Bayonnois, comment on s'y prenoit à Bayonne pour avoir des jambons ſi délicats ; & vous, dit-il au Limoſin, dites-moi dans quel terrein viennent les meilleures châtaignes.

Les babillards & faiſeurs de queſtions ne gardent rien pour eux-mêmes, & laiſſent échapper tout ce qui leur eſt confié ; ce ſont les canaux par leſquels s'écoule tout le bien & le mal qui ſe publie en ville.

BACCHUS.

Bacchus nourrit la vieilleſſe.

Quand Bacchus reçut la naiſſance,
La Vieilleſſe prit ſoin d'élever ſon enfance ;
Par un équitable retour,
Bacchus, plein de reconnoiſſance,
Nourrit la Vieilleſſe à ſon tour.

(*Pannard.*)

BAIL.

Clauſes d'un bail à ferme.

En certain bourg, au bon-homme Lucas,
Meſſire Artus paſſoit un bail à ferme,
Et prétendoit, au bout de chaque terme,
Outre le prix, avoir un cochon gras.
Pour un cochon, je n'y répugne pas,
Dit le Fermier ; mais gras, c'eſt autre choſe.

Que sais-je, moi, ce qu'il arrivera ?
Le grain, peut-être, ou le gland manquera ;
Point ne me veux soumettre à cette clause.
Artus répond que point n'en démordra.
Messieurs, leur dit le Notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu ; l'on mettra
Qu'au sieur bailleur le preneur donnera,
Bon an, mal an, un cochon raisonnable.

BAIN.

Badaud qui manqua de se noyer dans le bain.

Au mois de Mai se baignant dans la Seine,
Certain badaud y tomba dans un creux ;
Quelques nageurs se donnerent la peine
De l'en tirer ; c'en étoit fait : sans eux
Il étoit mort. Dès qu'il vit le rivage,
Il rappella ses esprits doucement,
Tant qu'à la fin, ayant repris courage,
Beau Sire Dieu ! cria-t-il hautement,
De me baigner si désormais l'envie
Me revenoit, daignez me la changer ;
Oncques dans l'eau n'entrerai de ma vie,
Qu'auparavant je ne sache nager.

(*Baraton.*)

BAISER.

On se donnoit autrefois à l'Église le baiser de paix, quand le Prêtre, qui disoit la Messe, avoit prononcé ces paroles : *Que la paix soit avec vous.* La reine Blanche, épouse de Louis VIII, ayant reçu ce baiser, le rendit à une fille publique, dont l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée, & d'une condition honnête. La reine, offensée de la méprise, obtint une Ordonnance qui défendoit à ces sortes de personnes de porter robes à queue, à colets renversés, & avec ceintures dorées. Le

Réglement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolerent par ce proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Marguerite d'Écosse, femme de Louis XI, encore Dauphin, ayant trouvé Alain Chartier endormi, l'homme de son temps le plus savant & le plus laid, lui donna un baiser.

BAL.

Dangers du bal.

A de cruels assauts il met Iris en bute,
Et par pas mesurés la conduit à sa chûte ;
La déregle en dedans en réglant le dehors,
Et dérange l'esprit en composant le corps.

BANQUEROUTE.

La banqueroute est le chemin de la fortune.

L'affront du pilori me paroit quelque chose ;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose :
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits !
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.
Qu'un homme ait, de bien clair, jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million & plus ;
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête :
Et, quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidele, abandonnant le sien,
A la face des loix fait un vol manifeste,
Et pour cent mille écus un million lui reste.

(*Boursault.*)

Que sais-je, moi, ce qu'il arrivera ?
Le grain, peut-être, ou le gland manquera ;
Point ne me veux soumettre à cette clause.
Artus répond que point n'en démordra.
Messieurs, leur dit le Notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu ; l'on mettra
Qu'au sieur bailleur le preneur donnera,
Bon an, mal an, un cochon raisonnable.

Bain.

Badaud qui manqua de se noyer dans le bain.

Au mois de Mai se baignant dans la Seine,
Certain badaud y tomba dans un creux ;
Quelques nageurs se donnerent la peine
De l'en tirer ; c'en étoit fait : sans eux
Il étoit mort. Dès qu'il vit le rivage,
Il rappella ses esprits doucement,
Tant qu'à la fin, ayant repris courage,
Beau Sire Dieu ! cria-t-il hautement,
De me baigner si désormais l'envie
Me revenoit, daignez me la changer ;
Oncques dans l'eau n'entrerai de ma vie,
Qu'auparavant je ne sache nager.

(*Baraton.*)

Baiser.

On se donnoit autrefois à l'Église le baiser de paix, quand le Prêtre, qui disoit la Messe, avoit prononcé ces paroles : *Que la paix soit avec vous.* La reine Blanche, épouse de Louis VIII, ayant reçu ce baiser, le rendit à une fille publique, dont l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée, & d'une condition honnête. La reine, offensée de la méprise, obtint une Ordonnance qui défendoit à ces sortes de personnes de porter robes à queue, à colets renversés, & avec ceintures dorées. Le

Réglement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolerent par ce proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Marguerite d'Écosse, femme de Louis XI, encore Dauphin, ayant trouvé Alain Chartier endormi, l'homme de son temps le plus savant & le plus laid, lui donna un baiser.

BAL.

Dangers du bal.

A de cruels assauts il met Iris en bute,
Et par pas mesurés la conduit à sa chûte ;
La déregle en dedans en réglant le dehors,
Et dérange l'esprit en composant le corps.

BANQUEROUTE.

La banqueroute est le chemin de la fortune.

L'affront du pilori me paroit quelque chose ;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose :
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits !
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.
Qu'un homme ait, de bien clair, jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million & plus ;
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête :
Et, quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidele, abandonnant le sien,
A la face des loix fait un vol manifeste,
Et pour cent mille écus un million lui reste.

(*Boursault.*)

Que sais-je, moi, ce qu'il arrivera ?
Le grain, peut-être, ou le gland manquera;
Point ne me veux soumettre à cette clause.
Artus répond que point n'en démordra.
Messieurs, leur dit le Notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu; l'on mettra
Qu'au sieur bailleur le preneur donnera,
Bon an, mal an, un cochon raisonnable.

BAIN.

Badaud qui manqua de se noyer dans le bain.

Au mois de Mai se baignant dans la Seine,
Certain badaud y tomba dans un creux;
Quelques nageurs se donnerent la peine
De l'en tirer; c'en étoit fait: sans eux
Il étoit mort. Dès qu'il vit le rivage,
Il rappella ses esprits doucement,
Tant qu'à la fin, ayant repris courage,
Beau Sire Dieu! cria-t-il hautement,
De me baigner si désormais l'envie
Me revenoit, daignez me la changer;
Oncques dans l'eau n'entrerai de ma vie,
Qu'auparavant je ne sache nager.

(*Baraton.*)

BAISER.

On se donnoit autrefois à l'Église le baiser de paix, quand le Prêtre, qui disoit la Messe, avoit prononcé ces paroles: *Que la paix soit avec vous.* La reine Blanche, épouse de Louis VIII, ayant reçu ce baiser, le rendit à une fille publique, dont l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée, & d'une condition honnête. La reine, offensée de la méprise, obtint une Ordonnance qui défendoit à ces sortes de personnes de porter robes à queue, à colets renversés, & avec ceintures dorées. Le

Réglement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolerent par ce proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Marguerite d'Écosse, femme de Louis XI, encore Dauphin, ayant trouvé Alain Chartier endormi, l'homme de son temps le plus savant & le plus laid, lui donna un baiser.

BAL.

Dangers du bal.

A de cruels assauts il met Iris en bute,
Et par pas mesurés la conduit à sa chûte;
La déregle en dedans en réglant le dehors,
Et dérange l'esprit en composant le corps.

BANQUEROUTE.

La banqueroute est le chemin de la fortune.

L'affront du pilori me paroit quelque chose;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose:
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits !
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.
Qu'un homme ait, de bien clair, jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million & plus ;
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête :
Et, quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidele, abandonnant le sien,
A la face des loix fait un vol manifeste,
Et pour cent mille écus un million lui reste.

(*Boursault.*)

Que sais-je, moi, ce qu'il arrivera ?
Le grain, peut-être, ou le gland manquera ;
Point ne me veux soumettre à cette clause.
Artus répond que point n'en démordra.
Messieurs, leur dit le Notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu ; l'on mettra
Qu'au sieur bailleur le preneur donnera,
Bon an, mal an, un cochon raisonnable.

Bain.

Badaud qui manqua de se noyer dans le bain.

Au mois de Mai se baignant dans la Seine,
Certain badaud y tomba dans un creux ;
Quelques nageurs se donnerent la peine
De l'en tirer ; c'en étoit fait : sans eux
Il étoit mort. Dès qu'il vit le rivage,
Il rappella ses esprits doucement,
Tant qu'à la fin, ayant repris courage,
Beau Sire Dieu ! cria-t-il hautement,
De me baigner si désormais l'envie
Me revenoit, daignez me la changer ;
Oncques dans l'eau n'entrerai de ma vie,
Qu'auparavant je ne sache nager.

(*Baraton.*)

Baiser.

On se donnoit autrefois à l'Église le baiser de paix, quand le Prêtre, qui disoit la Messe, avoit prononcé ces paroles : *Que la paix soit avec vous.* La reine Blanche, épouse de Louis VIII, ayant reçu ce baiser, le rendit à une fille publique, dont l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée, & d'une condition honnête. La reine, offensée de la méprise, obtint une Ordonnance qui défendoit à ces sortes de personnes de porter robes à queue, à colets renversés, & avec ceintures dorées. Le

Réglement étant mal obſervé, les honnêtes femmes s'en conſolerent par ce proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Marguerite d'Écoſſe, femme de Louis XI, encore Dauphin, ayant trouvé Alain Chartier endormi, l'homme de ſon temps le plus ſavant & le plus laid, lui donna un baiſer.

BAL.

Dangers du bal.

A de cruels aſſauts il met Iris en bute,
Et par pas meſurés la conduit à ſa chûte ;
La dérègle en dedans en réglant le dehors,
Et dérange l'eſprit en compoſant le corps.

BANQUEROUTE.

La banqueroute eſt le chemin de la fortune.

L'affront du pilori me paroit quelque choſe ;
Je plains ceux qu'en ſpectacle en ce lieu l'on expoſe :
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits !
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carroſſes.
Qu'un homme ait, de bien clair, juſqu'à cent mille écus,
On lui prête ſans peine un million & plus ;
Chacun ouvrant ſa bourſe, à ſa moindre requête,
Lui jette avec plaiſir ſon argent à la tête :
Et, quand ſes créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidele, abandonnant le ſien,
A la face des loix fait un vol manifeſte,
Et pour cent mille écus un million lui reſte.

(*Bourſault.*)

BATIMENT.

Prétendre faire paſſer ſon nom à la poſtérité par la conſtruction de ſuperbes édifices, c'eſt charger les maçons d'écrire ſon hiſtoire.

BATON.

Vertu du tour du bâton.

Pour avoir un emploi de quelque financier;
C'eſt le tour du bâton qui marche le premier.
On ne veut rien prêter, quelque gage qu'on offre;
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre.
Il n'eſt point de coupable un peu riche & puiſſant,
Dont le tour du bâton ne faſſe un innocent.
Point de femme qui joue, & s'en faſſe une affaire,
Que le tour du bâton ne diſpoſe à pis faire.
(*Bourſault.*)

BAUMÉ.

Affreux abord de la ſainte - Baume.

Si, d'une adreſſe inimitable,
L'Ange a taillé ce roc divin,
Le démon, cauteleux & fin,
En a fait l'abord effroyable;
Sachant bien que le pélerin
Se donneroit cent fois au diable;
Et ſe damneroit en chemin. (*Chapelle.*)

BEAUTÉ.

Puiſſance de la beauté.

O toi, qu'on redoute & qu'on aime;
Beauté, l'éclat du diadême
Cede à l'éclat de tes attraits.
Les rois ont un pouvoir ſuprême:
O beauté! tu n'as que toi-même;
Les rois ſont tes premiers ſujets.

Des

Des rubans forment ta couronne,
Des sophas te servent de trône,
Ton sceptre n'est qu'un éventail;
Ton trésor, ton cœur & tes charmes;
Ton faste, des magots d'émail;
Et deux beaux yeux tes seules armes.

Nos Magistrats impérieux,
Qui, montés dessus leurs tribunes,
Partageant le pouvoir des Dieux,
Réglent, d'un ton sentencieux,
Et nos destins & nos fortunes:
Ces Sénateurs facétieux
Mêlent, pour plaire à deux beaux yeux,
A l'antique jargon du code,
Les propos fins, les jolis traits,
Et le ton léger de la mode,
Au ton empesé des arrêts.
D'un air léger, mais occupé,
Ils vont, ils parlent en cadence;
Ils plaisantent à l'audience,
Ils opinent dans un soupé.

Que dis-je? un Crésus imbécille,
Qui ne sait compter que par mille;
Qui, fier d'un hôtel somptueux,
De ses grands laquais dédaigneux,
Des sots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char fastueux,
Ne daigne point toucher la terre;
Ce dieu des avides mortels
Descend de ses riches hôtels,
S'empressant de soumettre aux Belles,
Qui le flattent d'un air malin,
Ses chars qu'a vernissés Martin,
Ses gros galons & ses dentelles,
Ces bijoux qu'étale sa main,
Ses précieuses bagatelles,

Son faste, ses fausses grandeurs,
Ses amis que son or éveille,
Ces dédicaces des auteurs,
Et ses ancêtres de la veille.

Ainsi, maître absolu des cœurs,
Le beau-sexe, avec un sourire,
Commande tout ce qu'il desire.
Par des caprices séducteurs,
Et par des attraits enchanteurs;
Il sait régler, il sait proscrire,
Les modes, les goûts & les mœurs;
Pour des loix donne des erreurs,
N'aime, ne répand que des fleurs,
Communique un brillant délire,
Orne le frivole & le faux,
Reçoit l'encens des madrigaux,
Et soumet tout à son empire,
Les Grands, les Sages & les sots.

(*Barthe.*)

Les ombrages épais dans l'ardeur de l'été,
Les rayons du soleil pendant l'âpre froidure;
La mer, quand elle est calme; un ruisseau qui murmure
Entre deux verds gazons, & qui semble exciter,
Au retour du printemps, les oiseaux à chanter,
Ne touchent point nos sens, n'enchantent point nos ames
Par des attraits si doux que la beauté des femmes.

(*Destouches.*)

La beauté est une lettre de recommandation, dont le crédit n'est pas de durée.

Ses avantages.

Je sais que la beauté peut se passer d'esprit;
Il ne lui faut qu'un peu d'adresse:
Pourvu que son minois flatte, pique, intéresse,
Sur le reste on lui fait crédit.
Un mot dit à l'oreille, un air de tête, un geste,

Un jargon ſuperficiel,
Beaucoup d'apprêt & peu de naturel ;
Le goût de l'équivoque, avec un air modeſte ;
Voilà ce que le monde appelle de l'eſprit.

La beauté donne ſouvent à la cadette le droit d'aîneſſe dans l'inclination de la mere.

La beauté eſt le premier préſent que la nature nous donne, & le premier qu'elle nous enleve.
(*Le Chevalier de Meré.*)

Son éloge.

La Beauté que je ſers, & qui m'eſt ſi cruelle,
Se peut bien appeller un miracle des cieux.
C'eſt la peine du cœur, c'eſt le plaiſir des yeux,
C'eſt un divin objet d'une vive étincelle :
La mere des Amours ne fut jamais ſi belle.
Ses regards font par-tout des vainqueurs glorieux,
Et ſa bouche, qui forme un parler gracieux,
A l'éclat & l'odeur d'une roſe nouvelle.
Un excès de beauté me force à l'adorer.
Un excès de rigueur me défend d'eſpérer.
Sa beauté veut mon cœur, ſa rigueur veut ma vie ;
Ainſi le ſeul trépas a droit de me guérir,
Si je ne puis jamais, ayant connu Silvie,
Ni vivre ſans l'aimer, ni l'aimer ſans mourir.
(*Sarraſin.*)

Qui pourroit ne te pas connoître ?
Qui peut ſe tromper à tes traits ?
Déeſſe, tu n'as qu'à paroître :
Tout céde à tes divins attraits.
Oui, l'univers te rend hommage ;
Il admire en toi l'aſſemblage
Des plus rares préſents des Dieux.
Tout eſt ſous leur obéiſſance ;
Mais tout l'éclat de leur puiſſance
Céde à celui de deux beaux yeux.

Autrefois, épris de tes charmes,
On vit ces maîtres des mortels,
Te rendant à l'envi les armes,
Venir encenser tes autels.
En Satyre, pour Antiope,
En taureau, pour la belle Europe,
On vit Jupiter se changer.
Bacchus d'un raisin prend la forme,
Neptune en dauphin se transforme,
Apollon se change en berger.

La beauté, ce rayon de l'essence divine;
Pour demeurer chez vous a descendu des cieux;
Et, pure dans ce lieu, comme en son origine,
Croit que c'est être au ciel que d'être dans ces lieux.
(*Benserade.*)

La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, & la puissance n'a que la force.

Ses funestes effets.

Tourment des cœurs, trompeuse mere
Des dangereux & faux plaisirs,
Vaine & séduisante chimere,
Tu nous consumes en desirs.
L'impatiente jalousie,
L'espoir craintif, la fantaisie,
L'audace aux projets effrénés,
Les troubles, la guerre funeste,
L'adultere & l'infame inceste,
Sont ses enfants infortunés.

Que de batailles, que d'alarmes;
Quels maux, quels crimes enfanta
Le coupable encens qu'à tes charmes
Le fils de Priam présenta!
Sa patrie aux flammes en proie,
Sous l'herbe la fameuse Troie,

Vit anéantir fon orgueil ;
Et, Pyrrhus, bouillant de colere
Du meurtre du fils & du pere,
Paye ton infidele accueil.

A ton gré, ton pouvoir perfide
Produit des changements divers ;
Le Héros le plus intrépide
Languit, amolli dans tes fers.
Annibal marche au Capitole,
De victoire en victoire il vole ;
Rome fe livre à fa terreur.
Tu parois, ton afpect l'arrête ;
Il abandonne fa conquête,
Et tu triomphes du vainqueur.

Un feul homme en renverfe mille,
Par toi feule il eft abattu ;
David te voit, David fragile
T'immole toute fa vertu.
Son fils, trompé par ton adreffe,
Tombe, du fein de la fageffe,
En des égarements honteux.
Et de Jean, qu'enflamme un faint zele
Contre une tête criminelle,
La tête eft le prix de tes jeux.

Amas de pouffiere & de boue,
De quoi peux-tu t'enorgueillir ?
On t'adore ; mais on te joue,
Quand tu commences à vieillir.
Au moindre mal s'évanouiffent
Les faux charmes qui t'embelliffent :
Tu n'es plus comparable à toi.
De ta fierté la mort fe venge,
T'enleve à tout âge & te change
En objet d'horreur & d'effroi.

(*Desforges Maillard.*)

La beauté verse dans nos cœurs un poison mortel ; c'est un piége que l'Amour tend à la raison.

Sa fragilité.

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause tant de chagrin qu'elle.
Je sais que, sur les cœurs, ses droits sont absolus ;
Que, tant qu'on est belle, on fait naître
Des desirs, des transports & des soins assidus :
Mais, qu'on a peu de temps à l'être,
Et de temps à ne l'être plus !

(*Mad. Deshoulieres.*)

Le temps, d'une aile légere,
Emportera, loin de vous,
Cette beauté passagere,
Dont les charmes sont si doux.

Lors, d'une vaine sagesse
Reconnoissant les abus,
Vous prendrez de la tendresse ;
Et vous n'en donnerez plus !

En tout temps l'Amour nous domte ;
On regle en vain ses desirs ;
Vous aurez, à votre honte,
Ses peines sans ses plaisirs.

(*Le même.*)

L'amour qui n'est établi que sur la beauté, n'est pas de durée.

Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solemnité ;
Et la plus belle femme a trop peu de défense,
Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.

(*Moliere*)

La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'ame donne de l'estime, & celle du corps donne de l'amour.

La beauté plaît moins à présent que les manieres libres & aisées.

La beauté bien souvent plaît moins que les manieres ;
Les Belles autrefois étoient prudes & fieres,
Et ne pouvoient charmer nos severes ayeux,
Qu'en affectant un air modeste & vertueux :
Mais, dans ce siecle-ci, c'est une autre méthode ;
Tout ce qui paroît libre, est le plus à la mode.
Une Belle à présent, par des regards flatteurs,
Tendres, insinuants, va relancer les cœurs ;
Et moins elle paroît digne d'être estimée,
Et plus elle jouit du plaisir d'être aimée.
On veut se voir heureux, dès qu'on est engagé ;
Et l'on traite à présent l'amour en abrégé.
Si-bien qu'une Beauté qui suit cette méthode,
Est comme un bel habit qui n'est plus à la mode.
(*Destouches.*)

La beauté est à l'égard du corps d'une méchante femme, ce qu'est le crépi d'un mauvais bâtiment dont il cache les défauts.

La beauté sans bien est un meuble inutile, & souvent mis en vente.

De doux propos & d'amoureux regards
On ne sauroit vivre toute l'année.
Jeunes maris deviennent tôt vieillards,
Quand sont tenus jeunes chaque journée.
Soucis pressants chassent pensers gaillards,
Tendresse alors en bref est terminée :
S'il en paroît, ce n'est qu'*ad honores*,
Pour belle, & bien que l'épouse soit née,
L'Amour languit sans Bacchus & Cérès.
(*Mad. Deshoulieres.*)

Etre jolie, & demander des graces à une personne au-dessus de soi, c'est s'engager à lui en accorder.

Beauté fanée.

Iris de la jeunesse a perdu l'agrément :
Je conviens avec vous que dans ce changement
Quelques attraits lui restent en partage ;
Mais vous avez beau me prêcher :
Aille qui voudra les chercher
Dans les débris de son visage. (*De Senecé.*)

Les Beautés Angloises sont assez sociables pour faire l'amusement d'un honnête homme, & trop peu animées pour en troubler le repos.

BELLES.

Eloge d'une Belle.

Des yeux noirs où brille l'Amour,
Un air fin, la bouche riante,
Le nez d'un gracieux contour,
Deux monts d'une neige éclatante ;
Voilà les charmes dont Philis
Rend d'abord nos sens interdits.

Mais les charmes de son esprit,
La douceur d'une humeur égale,
Ces dons du cœur, dont l'enrichit
Nature sage & libérale,
Sont de plus précieux trésors
Que ceux dont elle orna son corps.

On pensera que ce portrait
Fut le fruit d'une belle flamme ;
Que l'Amour dicta chaque trait :
Il est de la main d'une Dame.
Les deux sexes sont réunis
Sur le mérite de Philis.

Et la Fable & la Vérité
Font voir ce que peut la beauté.
Adam, trop sensible à ses charmes,
Négligea les célestes biens.
Pâris mit l'Asie en alarmes,
Et fit périr tous les Troyens.
C'est une pomme infortunée,
Dont la fatale destinée
Causa le céleste courroux.
En voyant les attraits si doux,
Iris, dont vous êtes ornée,
Adam l'auroit prise de vous,
Et Pâris vous l'auroit donnée. (*Danchet.*)

L'Amour n'a rien de beau, d'aimable, ni de doux,
Point de traits ni de feux qu'il n'emprunte de vous;
Vos charmes dompteroient l'ame la plus farouche;
Les Graces & les Ris parlent par votre bouche:
Et, quoi que vous fassiez, les jeux & les appas
Marchent à votre suite & naissent sous vos pas.
Toutes vos actions méritent qu'on vous aime,
Et mille fois le jour, sans y penser vous-même,
Vos gestes, vos regards, vos ris & vos discours,
Font mourir mille amants & naître mille amours.
(*Voiture.*)

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie;
L'absence ni le temps ne m'en sauroient guérir;
Et je ne vois plus rien qui pût me secourir,
Ni qui sût rappeller ma liberté bannie.
Dès long-temps je connois sa rigueur infinie;
Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, &, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.
Quelquefois ma raison, par de foibles discours,
M'excite à la révolte & me promet secours;
Mais, lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,
Après beaucoup de peine & d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.
(*Voiture.*)

Puissance d'une Belle.

Au seul trait de vos yeux, si puissant sur les ames;
Les cœurs les plus glacés sont tout brûlants de flammes:
Et, fût-il de métal, ou de bronze, ou de roc,
Il n'est Moine si saint qui n'en quittât le froc.
(*Regnier.*)

Oui, malgré les conseils d'une crainte fidelle,
Malgré ses soins officieux,
Il faut bien nous résoudre à revoir vos beaux yeux;
Et nous brûler à la chandelle.
(*Brébeuf.*)

Sa sagesse.

Quand tous les Dieux d'intelligence
Eurent formé la jeune Iris,
Tout se soumit à sa puissance,
Et pour elle on quitta Cypris.
Les Graces & l'Amour, accourant sur ses traces,
Voulurent dans sa cour
Établir leur séjour:
Mais, pour nos cœurs, hélas, quelles disgraces!
Elle a renvoyé l'Amour,
Et n'a gardé que les Graces.
(*Pannard.*)

Les Belles sont d'un caractere doux & agréable, parce qu'elles sont accoutumées à entendre des douceurs; & les laides sont de mauvaise humeur, parce qu'elles sont chagrines de ce qu'on ne leur en conte pas.

Belle qui causoit dans l'Église.

Plus vous êtes belle & charmante,
Plus vous devez avoir de respect pour ce lieu:
Vous n'y pensez pas, Amarante,
Les Anges tremblent devant Dieu.
(*Montreuil.*)

Belle prise pour Vénus.

Cupidon, dans le bal se glissant parmi nous,
Vit Iris, qui toujours le fuit avec adresse ;
Les yeux brillants de joie, il court & fend la presse,
L'embrasse, & dit : Maman, pourquoi me fuyez-vous ?
Iris, le repoussant, lui répond en courroux :
Tu me prends pour Vénus, porte-lui ta tendresse :
Mais l'Amour empressé la flatte & la caresse,
En l'appellant Maman & serrant ses genoux :
Elle parut alors interdite & confuse,
Pour éviter l'Amour méditant une ruse :
Mais nous lui dîmes tous : ne vous défendez plus.
Oui, vous êtes sa mere ; il sait bien vous connoître ;
Une fois seulement il naquit de Vénus,
Et vous l'avez, Iris, plus de cent fois fait naître.

(*Le Pays.*)

Compliment à une Belle.

Tous les matins vous êtes mon aurore ;
Le Soleil ne me luit que lorsque je vous vois ;
Vous êtes au printemps ma véritable Flore ;
Celle de vos jardins près de vous perd ses droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du Sage,
Vous êtes ma Minerve, & je suis bien guidé ;
Vous êtes mon Iris dans le temps de l'orage ;
Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez l'ame assez bonne,
Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
Je serois content, & j'aurois
Tout l'Olympe en votre personne.

(*Pannard.*)

Belle accomplie.

Pour peindre, d'après nature,
Ma Maitresse en mignature,
Il faudroit que la peinture
Pût exprimer, à la fois,
D'une Nymphe le corsage,

D'une Grace le visage,
D'une Muse le langage,
D'une Sirene la voix.

(*L'Abbé de Lattaignant.*)

Une Belle risque à découvrir ses sentiments.

Une Belle est comme une fleur
Dont on chérit la découverte ;
Si tôt qu'elle ouvre trop son cœur,
Elle nous annonce sa perte.

Aigrette de diamans, qui représentoit les globes célestes, placée sur la tête d'une Belle.

La terre est à vos pieds, les cieux vous embellissent;
Tous les êtres se réunissent,
Pour vous servir & pour vous couronner.
Ils épuisent en vain leur puissance féconde ;
Le monde ne peut vous orner
Autant que vous ornez le monde.

On n'a jamais trop de temps pour admirer une belle personne, & jamais assez pour en faire l'éloge.

Je veux chanter en vers la Beauté qui m'engage :
J'y pense, j'y repense, & le tout sans effet.
Mon cœur s'occupe du sujet,
Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

(*Fontenelle.*)

Avis à une jeune personne.

Hé quoi ! dans un âge si tendre,
On ne peut déja vous entendre,
Ni voir vos beaux yeux sans mourir !
Ah ! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle :
Attendez, petite cruelle,
Attendez, à blesser, que vous sachiez guérir.

(*Boisrobert.*)

On disoit d'une belle fille, qui avoit les yeux rouges, que l'Amour présidoit dans ses yeux & y rendoit ses arrêts. Si cela est, répondit un Gascon, l'Amour y prononce en robe rouge.

Deux sœurs également belles.

Tout ce qu'on voit de précieux
En leurs personnes se rassemble.
Ce qui m'a sauvé de leurs yeux,
C'est qu'elles sont toujours ensemble.
Ainsi mon esprit suspendu
Ne s'est déclaré pour aucune :
Mais j'étois un homme perdu,
Si je n'en eusse connu qu'une.

Mort d'une Belle.

Voici la solitude où, sur l'herbe couchés,
D'un invincible trait également touchés,
Mon Amarante & moi prenions le frais, à l'ombre
De cette forêt sombre.

Est-ce donc ici-bas une loi du destin,
Qu'un chef-d'œuvre des Dieux périsse en un matin?
Falloit-il en un jour voir Amarante naître,
Et la voir disparoître?

Le Ciel ne fut jamais, en ses plus grands efforts,
Si prodigue à verser ses plus riches trésors,
Que quand de sa plus pure & plus brillante flamme
Il forma sa belle ame.

De tant de biens enfin son corps se vit comblé,
Que, pour en trop avoir, il en fut accablé.
Ainsi tombe une fleur, dont la tige est moins forte
Que le faix qu'elle porte.

O Dieux, injustes Dieux, de mes larmes témoins!
Ou que n'eût-elle plus, ou que n'eût-elle moins;

Plus de force pour vivre, ou moins de dons céleſtes;
A ſon corps ſi funeſtes.

(*Lalane.*)

Belle ſans eſprit.

Pour rendre parfait votre corps,
La nature fit ſes efforts,
Et lui donna tant d'avantage;
Que celui qui forma l'eſprit
En fut jaloux, &, de dépit,
Refuſa d'achever l'ouvrage.

(*S. Pavin.*)

Idole, palais enchanté;
Honte de la nature & ſon plus bel ouvrage,
Où la bétiſe & la beauté
Sont avec égal avantage;
A vous voir je me ſens charmer:
Vous parlez, je ceſſe d'aimer.
Parmi tant de défauts, parmi tant de merveilles,
Je vous plains, & me plains des Dieux:
Que ne m'ont-ils donné cent yeux,
Et que ne ſuis-je ſans oreilles?

(*La Chapelle.*)

BELLEGARDE.

Eloge du Duc de Bellegarde, grand Ecuyer de France.

D'aller chercher, aux ſépultures,
Des témoignages de valeur,
C'eſt à ceux qui n'ont rien du leur
Eſtimable aux races futures;
Non pas à toi, qui, revêtu
De tous les dons que la vertu
Peut recevoir de la fortune,
Connois ce qui vraiment eſt bien;
Et ne veux pas, comme la Lune,
Luire d'autre feu que du tien.

(*Malherbe.*)

BÉNÉFICE.

Placet pour obtenir un bénéfice.

Nous avons dans l'esprit deux desseins différents :
Vous de vaincre cent rois, & moi cent concurrents ;
Mais l'un de ces desseins est mieux conduit que l'autre.
Je suis sûr que tout iroit bien,
Si vous me répondiez du mien,
Comme je vous réponds du vôtre.
(*Santec.*)

BERG-OP-ZOOM.

Sur la conquête de Berg-Op-zoom.

AU ROI.

Prince, aussi grand que formidable ;
Si jamais la Postérité
Traite tes conquêtes de fable,
Ne crains rien pour la vérité.
De Lowendal l'habileté
Assure les droits de ta gloire ;
En forçant l'incrédulité
De s'en rapporter à l'histoire.
(*De Bignicourt.*)

BERULLE.

On disoit du Cardinal de Berulle, qui mourut en disant la Messe, que n'ayant pu l'achever comme Prêtre, il l'avoit achevée comme victime.

On doit reconnoître dans les besoins du corps des marques sensibles de l'attention paternelle de Dieu sur nous. Ce sont d'utiles distractions qui nous empêchent de nous livrer trop long-temps à un travail assidu qui nous consumeroit. Ces incommodités apparentes sont les sources de nos plaisirs, puisqu'on ne boit, on ne mange, & on ne

dort avec délices, qu'autant que les besoins nous y excitent par l'importunité de leur aiguillon.

Si nous reglons nos besoins sur la nature, nous ne serons jamais pauvres; si nous les reglons sur l'opinion, nous ne serons jamais riches.

BÊTE.

Si-tôt que la langue d'une belle bête se dénoue, elle rompt mille nœuds, & met en liberté tous ceux que ses yeux ont mis à la chaîne.

Un homme qui ne voit que par les yeux, est un étranger dans son pays.

BÉTISE.

Un grand Seigneur qui aimoit beaucoup la salade, avoit ordonné à tous ses fermiers de planter des noyers dans ses terres, afin d'avoir de l'huile d'olive.

Un Échevin de Beaune proposa un jour dans une assemblée de Ville, de présenter un mémoire au Conseil, tendant à faire arracher toutes les épines blanches du pays, afin de mettre leurs vignes à l'abri du froid qui reprend dans le temps que l'épine blanche fleurit.

Un soir, à l'abbreuvoir, le cheval le plus beau,
Qu'un grand Seigneur eût dans son écurie,
A force de fringuer, ayant péri dans l'eau,
Il ne voulut jamais qu'il fût à la voirie.
On eut beau l'assurer qu'on en usoit ainsi :
Non, dit-il : mes avis sont meilleurs que les vôtres :
Je veux qu'on le ramene ici,
Et qu'il serve d'exemple aux autres.

(*Boursault.*)

Un

Un Seigneur, connu par ſes ſtupidités, déſapprouvoit la conſtruction d'un ſallon octogone ; on lui démontra que c'étoit un ſallon à l'Italienne. J'ai bien reconnu, dit-il, que ce ſallon biſarre n'avoit pas été fait ici.

BIBLIOTHEQUES.

Les bibliotheques choiſies ſont des républiques tranquilles, où les ſavants jouiſſent d'une ſeconde vie. On achette, à prix d'argent, l'honneur de les avoir pour citoyens.

Une bibliotheque, confiée à un ignorant, eſt un ſérail donné à garder à un eunuque. Les livres ſont pour lui une troupe d'eſclaves étrangers, dont il n'entend point les langues, & comme une collection de ſtatues, qui ne lui ſervent qu'à remplir des niches.

Un Ambaſſadeur de France, voyant la bibliotheque de l'Eſcurial, diſoit qu'il ſeroit à deſirer que ceux qui manioient les finances du Roi, ſe comportaſſent comme les Moines de l'Eſcurial, dans la bibliotheque dont ils étoient gardiens, parce qu'il avoit remarqué qu'aucun d'eux n'avoit fait ſon profit d'un ſi grand tréſor.

BIENS.

Quels ſont les vrais biens.

Sachez que tous les biens, dont la nature ſage,
En nous donnant le jour, nous procure l'uſage ;
Le charme ſéducteur, dont s'enivrent les ſens,
Les plaiſirs de l'eſprit encor plus raviſſants ;
Ces biens, qui du bonheur portent le caractere,
Sont la ſanté, la paix, le ſimple néceſſaire.

Lorſque ſur la nature on regle ſes beſoins,
Combien s'épargne-t-on de travaux & de ſoins!
Chercher, ſuivre en tout point la ſage tempérance,
Un corps robuſte & ſain en eſt la récompenſe.

(*Du Reſnel ſur Pope.*)

La plus rare beauté n'eſt qu'un frêle avantage;
C'eſt un bien paſſager qui, bien qu'éblouiſſant,
Après avoir brillé, ſouvent meurt en naiſſant.
C'eſt un feu qui s'éteint au moment qu'il enflamme;
Mais la bonté du cœur, mais la beauté de l'ame,
L'eſprit & les talents ſont des dons précieux,
Qui, n'étant point bornés à faſciner les yeux,
Nous inſpirent pour eux un penchant légitime,
Et ſont l'objet conſtant d'une éternelle eſtime.

(*Deſtouches.*)

La jouiſſance des biens en diminue le prix.

Pauvres mortels, où ſont donc vos beaux jours?
Gens de deſirs & d'eſpérance;
Vous ſoupirez long-temps après la jouiſſance.
Jouiſſez-vous : vous vous plaignez toujours.
Mille & mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ferai-je ceci? quand aurai-je cela?
Jupiter vous dit, le voilà :
Demain dites-m'en des nouvelles.
Jouiſſez, je vous attends là.
Ne vous y trompez pas, toute choſe a deux faces,
Moitié défauts & moitié graces.
Que cet objet eſt beau! vous en êtes tenté :
Qu'il ſera laid, s'il devient vôtre!
Ce qu'on ſouhaite eſt vu du bon côté,
Ce qu'on poſſede eſt vu de l'autre.

(*La Motte.*)

Dans la poſſeſſion de nos biens, eſt renfermée notre réputation avec notre fortune. Celui qui ſe voit afficher dans les lieux publics; celui qui voit des gens établis ſur tout ſon bien, qui déclarent

comment il doit périr ; qui entend un Sergent qui le crie au plus offrant ; celui-là voit ses funérailles pendant sa vie : tristes funérailles ! où nos amis ne se trouvent point pour honorer notre mémoire, mais seulement d'avides créanciers qui la déshonorent : celui-là voit qu'il ne lui est permis de mourir qu'avec une honte publique.

BIENFAISANCE.

La bienfaisance est de tous les états.

Faut-il être Roi pour être bienfaisant ?
N'est-il plus de vertus, quand on est moins puissant ?
L'occasion peut rendre un pauvre serviable.
Dans l'état médiocre on sera secourable ;
Si l'on est riche, au pauvre on doit son superflu.
Un Grand doit protéger l'indigente vertu.
Dans la prospérité l'ame entiere s'étale :
On la voit ce qu'elle est, avare ou libérale.
Nos états sont divers, nos devoirs sont communs :
Ainsi la tendre fleur nous donne ses parfums,
La campagne ses bleds, les arbres leurs ombrages,
Les rochers les métaux, les prés leurs pâturages.
(*Philosf. de Sans-Souci.*)

Un des Ministres de Léopold, Duc de Lorraine, lui représentant que ses sujets le ruinoient ; tant mieux, répondit-il, je n'en serai que plus riche, puisqu'ils seront heureux.

C'est donner doublement, que de donner avec bonté.

Viens, je t'offre un bras secourable ;
Viens, malgré tes destins jaloux ;
Revis, famille déplorable.
Quoi ! tu tombes à mes genoux :
Tes yeux, éteints par la tristesse,
Versent des larmes de tendresse

Sur la main qui finit tes maux.
Tu crois voir un Dieu tutélaire :
Non, je ſuis homme ; à leur miſere
Je viens arracher mes égaux.

Ne crains pas que mon ame altiere,
S'armant d'un faſte impérieux,
Offenſe ta pauvreté fiere,
Et ſouille mes dons à tes yeux.
Malheur au bienfaiteur ſauvage,
Qui veut forcer le libre hommage
Des cœurs que ſes dons ont ſoumis ;
Dont les bienfaits ſont des entraves ;
Qui veut acheter des eſclaves,
Et non s'attacher des amis.

(*L'Abbé de Liſle.*)

L'Empereur Alexandre Sévere faiſoit des reproches aux gens de mérite, de ce qu'ils ne lui demandoient rien ; vous voulez donc, leur diſoit il, que je reſte votre débiteur, puiſque vous m'enviez le plaiſir de faire du bien à de fideles ſujets.

La bienfaiſance eſt le lien de la ſociété.

La nature, prudente & ſage,
Unit tous les hommes entre eux :
Ta main, confirmant ſon ouvrage,
Reſſerre ces utiles nœuds :
C'eſt toi dont le charme nous lie,
A nos Maîtres, à la Patrie,
Aux Auteurs même de nos jours :
C'eſt toi dont la vertu féconde
Réunit l'un & l'autre monde
Par un commerce de ſecours.

Des fortunes, à ta préſence,
Diſparoît l'inégalité ;
Par toi les biens de l'opulence
Sont les biens de la pauvreté.

Sans toi la puissance suprême,
Et la pourpre & le diadême,
Brillent d'un éclat odieux;
Sans toi, sur ce globe où nous sommes;
Les Rois sont les tyrans des hommes:
Ils sont par toi rivaux des Dieux.

(*L'Abbé de Lisle.*)

BIENFAITS.

On ne doit point publier ses bienfaits.

En répandant ses dons, une ame vertueuse
Sait cacher avec soin une main généreuse;
D'un cœur né vraiment grand, c'est la premiere loi.
La vertu pour témoin n'a besoin que de soi.
Et sans s'inquiéter de la reconnoissance,
Le plaisir du bienfait devient sa récompense.

(*Desboulmiers.*)

Une belle ame ne goûte pas de plus grand plaisir que celui de soulager les malheureux; sa noble ambition la porte à se faire autant de sujets qu'il y a de gens persécutés de la fortune: c'est en cela qu'elle approche de plus près de Dieu, qui fait lever son Soleil sur tous les hommes.

Un homme bienfaisant ressemble au Soleil qui ne trafique point de sa lumiere, qui l'épanche sans ambition & sans avarice, & qui n'a jamais rien exigé des astres & de la terre, depuis qu'il la leur donne.

On doit publier les bienfaits d'un ami, & se taire sur ceux d'une maîtresse.

Quand un ami tendre & sincere
Prévient & comble vos souhaits;
Il faut divulguer ses bienfaits;
C'est être ingrat, que de se taire.

En amour, c'est une autre affaire ;
Il faut savoir dissimuler :
Les faveurs veulent du mystere ;
C'est être ingrat que de parler.

Nous oublions plutôt les bienfaits que les injures, parce que la reconnoissance se fait à nos dépens, & la vengeance aux dépens d'autrui.

On achette si cher un bienfait accordé de mauvaise grace, qu'on est quitte de la reconnoissance.

BISARRERIE.

Il y a des gens qui ne veulent rompre qu'à demi avec les folies du siecle, & qui partagent la journée entre la Messe & la Comédie.

BOHÉMIENNE.

J'annonce les secrets des Dieux,
Et je parcours le monde dans ma course.
Qui jamais eut de meilleurs yeux ?
Je lis dans l'avenir, dans les cœurs, dans la bourse.

BOILEAU.

Son éloge.

Favori des neuf Sœurs, qui, sur le mont Parnasse,
De l'aveu d'Apollon, marches si près d'Horace ;
O toi qui, comme lui, maître en l'art des bons vers,
As joui de ton nom, & mis l'Envie aux fers ;
Qui peut, avec plus d'art, dans le siecle où nous sommes,
Aux regles du bon goût assujettir les hommes ?
Qui connoît, mieux que toi, le cœur & ses travers ?
Le bon sens est toujours à son aise en tes vers ;
Et, sous un art heureux, découvrant la nature,
La vérité par-tout y brille toute pure :
Mais qui peut, comme toi, prendre un si noble essor
Et de tous les métaux tirer des veines d'or ?

(*Regnard.*)

BOIS.

Voie de bois promise à un amant.

Pendant ce froid cuisant vous me comblez de joie;
De me vouloir ainsi parer de sa rigueur;
Et, quand je suis sans bois, m'en promettre une voie;
C'est une douce voie à me gagner le cœur:

Pour un si grand bienfait, dont je m'efforce d'être
Reconnoissant, autant que je le puis,
J'en userai des mieux, & ferai bien connoître,
De quel bois je me chauffe, & quel homme je suis.

A tous autres objets je ferai banqueroute;
Mes flammes brûleront sous votre digne aveu,
Et vous n'aurez pas lieu de révoquer en doute,
Que votre seule grace ait allumé mon feu.

(*Benserade.*)

Un vieillard est un bois qui ne s'enflamme pas facilement.

Un vieillard faisoit les yeux doux
A Lise, jeune & belle femme,
Et lui redisoit à tous coups,
Qu'un bois sec beaucoup mieux s'enflamme:
Non pas, lui répondit la Dame,
Lorsque le bois verd est dessous.

(*Dalibray.*)

Vieillard qui se marie.

Si de l'âge d'un cerf on juge par son bois,
Un veillard épouseur renverse cet usage,
Et fait que de son bois on juge par son âge.

Jolie boiteuse.

Ne reprochez rien aux Dieux;
Tout en vous a de quoi plaire:
Vous aurez toujours nos vœux.
Vos rivales ont beau faire:

De vos divins appas
La ſecrette puiſſance,
Vers vous, à chaque pas,
Fait pencher la balance. (*La Louptiere.*)

BONHEUR.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux;
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquile;
Des ſoucis dévorants c'eſt l'éternel aſyle;
Véritable vautour, que le fils de Japet
Repréſente enchaîné ſur ſon triſte ſommet.
L'humble toit eſt exempt d'un tribut ſi funeſte;
Le Sage y vit en paix & mépriſe le reſte.
Content de ſes douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des Rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but; quitte-t-il ce ſéjour:
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.
(*La Fontaine, Philem. & Baucis.*)

BON-HOMME.

Quand Jean, ſi rempli d'amitié,
Dit que ſa femme eſt ſa moitié,
Je trouve qu'il a bonne grace;
Car ſi, dès qu'il eſt endormi,
Un autre ſuccede en ſa place,
Elle n'eſt à lui qu'à demi. (*Malleville.*)

On peut être bon ſans être vertueux; celui qui n'eſt que bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a de plaiſir à l'être. La bonté ſe briſe & périt ſous le choc des paſſions humaines. (*J. J. Rouſſeau.*)

Blaiſe eſt de ſi bonne amitié,
Qu'un jour, voyant ſa femme en couche,
Le pauvre homme en eut tant pitié,
Qu'il devint plus froid qu'une ſouche.

Elle, au plus fort de ses douleurs,
Le voyant ainsi fondre en pleurs,
Pour l'appaiser (étrange chose)
Ce ne sera, dit-elle, rien :
Taisez-vous, Blaise, je sais bien
Que vous n'en êtes pas la cause.

BORGNE.

Cet œil qui vous déplaît, dans l'ombre du trépas;
Marquise, est, à mon gré, plus heureux que son frere.
S'il voyoit la lumiere, hélas !
Il pourroit, comme l'autre, offenser vos appas
Par quelque regard téméraire.

Magister éborgné.

Un Magister, s'empressant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil se fit apostropher;
Dont il tomba, faisant laide grimace;
Lors un Frater s'écria; place, place :
J'ai, pour ce mal, un baume souverain.
Perdrai-je l'œil, lui dit Messer Pancrace ?
Non, mon ami, je le tiens dans ma main.

(*Rousseau.*)

Borgne qui veut garder sa femme.

En vain à m'épier ton cœur jaloux s'attache :
Tu veux troubler mes feux : quel est donc ton orgueil ?
Argus, avec cent yeux, ne peut garder sa vache ;
Et toi, tu veux garder ta femme avec un œil ?

(*Thibault.*)

Bornes de l'esprit humain.

Réaumur & Buffon, qui d'une main si sûre
Ont percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendront-ils jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthere,
N'ont jamais adouci leur cruel caractere ;

Et que, reconnoissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le Maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre & ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses aîles?
Le très-sage Dufay, parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive?
Malade & dans un lit, de douleurs accablé,
Par l'éloquent Sylva vous êtes consolé;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire;
Demandez à Sylva, par quel secret mystere
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé:
Comment, toujours filtré dans ces routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines;
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur & penser mon cerveau?
Il leve au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés,
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés;
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel Maître,
Né pour la vérité, viens la faire connoître.
Héros de la Physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense & l'exacte mesure,
De la terre étonnée ont fixé la figure;
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur.
Vous connoissez les loix qu'établit son Auteur:
Parlez; enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes?
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné,
Se meut autour de soi sur son axe incliné?
Parcourant en douze ans les célestes demeures,

D'où vient que Jupiter a son jour de six heures ?
Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mesure l'univers & ne le connoît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Le dehors d'un palais à l'homme inaccessible,
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits,
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue.
Je n'imiterai point ce malheureux Savant,
Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.

(*Voltaire, Discours IV. de la Modér.*)

BOSSU.

Vengeance d'un Bossu.

Gillot, bossu par devant, par derriere;
Et goguenard; car tous Bossus le sont:
Pour se baigner, au bord de la riviere
Mit ses habits, comme tant d'autres font.
Lors un espiegle à les voler fut promt:
Mais quand Gillot eut fait son tripotage,
Et décrassé son sale parchemin,
Il regagna l'infidele rivage;
Bien rafraîchi, mais nud comme la main.
Lors, de plus près, avisant son dommage,
Il le supporte en Empereur Romain.
De souhaiter que le diable t'emporte,
Maudit larron, de mon seul vêtement,
Seroit, dit-il, vengeance un peu trop forte.
Pour un tel cas, je voudrois seulement,
Pour te punir du moins, vaille que vaille,
Que cet habit, acquis furtivement,
Pût te servir & fût juste à ta taille.

(*De Senecé.*)

Boſſu qui ſe marie.

Quelqu'un qui ſe plaiſoit à rire,
Ayant un jour entendu dire,
Qu'un gros Boſſu qu'il connoiſſoit;
En prenant certaine Donzelle,
Qui n'étoit rien moins que pucelle,
De s'encornailler s'empreſſoit:
Parbleu, c'eſt à lui fort bien fait,
Dit-il; car ayant en effet
Déja d'un eſcargot la mine,
Par la hauteur de ſon échine,
Il ne lui manquoit plus, pour derniere façon;
Que d'avoir auſſi ſur la tête,
Une fourche, en guiſe de crête,
Pour être comme un limaçon.

On peut dire d'un Boſſu ce qu'on diſoit de Galba, que ſon eſprit eſt mal logé.

Boſſu par devant & par derriere, qui vouloit décider ſur des pieces de vers.

Vous pouvez juger des Poëtes;
Voir ſi leurs vers ſont laids ou beaux,
D'autant que ſans ceſſe vous êtes
Dans la montagne aux deux coupeaux.

(*Le Brun.*)

Mariage de deux Boſſus.

Quand j'imagine ces Boſſus
Accouplés le jour de leurs noces;
Et quand je penſe à ces deux boſſes;
L'une deſſous, l'autre deſſus:
Tout auſſi-tôt je me rappelle
Des Titans la rébellion,
Et crois que la troupe rebelle
Va mettre Oſſa ſur Pélion.

BOSSUET.

M. Boſſuet, à l'âge de 8 ans, débitant à mi-

nuit un ſermon à l'hôtel de Rambouillet, Voiture, qui s'y trouva, dit : en vérité je n'ai jamais entendu prêcher ni ſi-tôt, ni ſi tard.

BOUFFLERS.

Eloge de la Marquiſe de Boufflers.

Vos yeux ſont beaux, mais votre ame eſt plus belle :
Vous êtes ſimple & naturelle ;
Et, ſans prétendre à rien, vous triomphez de tous :
Si vous euſſiez vêcu du temps de Gabrielle,
Je ne ſais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais on n'auroit pas parlé d'elle.

(*Voltaire.*)

BOUQUETS.

Allez, doux Jaſſemin, où l'Amour vous appelle,
Et, ſi vous approchez du beau ſein de Philis,
Dont la blancheur ternit celle des plus beaux lys,
Avant que de mourir, dites à cette Belle,
Que je croirois mon ſort bien doux,
D'y pouvoir mourir avec vous.

(*Somaiſe.*)

Des fleurs qui naiſſent ſur vos traces,
Mille bouquets pourroient être tiſſus ;
Mais, ſage & belle Iris, ces ſoins ſont ſuperflus ;
Le corps en vous eſt un bouquet de graces,
Et l'ame en eſt un de vertus.

A une Demoiſelle qui avoit S. Denis pour Patron.

Vous imitez fort mal, ſoit dit ſans vous déplaire,
La charité fervente & la vie exemplaire
Du bienheureux & ſaint Patron,
Dont on vous a donné le nom :
Nos climats à ſa gloire ont ſervi de théâtres ;
Son zele y renverſa le culte des Payens ;
Mais vos yeux font plus d'idolâtres
Qu'il ne fit jamais de Chrétiens.

Or j'admire la Providence,
D'avoir, en divers temps, placé votre naissance ;
Car si l'on vous eût vu paroître en même lieu,
On eût perdu le fruit de ses soins charitables ;
Vous eussiez fait donner au diable
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.
(*Rousseau.*)

A ce bouquet charmant que pour toi l'on a fait,
Je vois, gentille Églé, qu'aujourd'hui c'est ta fête.
Non, me répondit-elle, avec un air honnête :
C'est moi qui l'ai cueilli pour orner mon corset.
C'est donc, lui dis-je alors, la fête du bouquet.

Faites, Amours, une guirlande :
Sur-tout composez-la de fleurs,
Dont le teint de Cloris, pour qui je la demande,
Vous montre le mélange & les vives couleurs :
Qu'ici, comme à Paris, l'on célebre sa fête :
Nous devons à ses agréments
La gloire de mainte conquête,
Et le tribut de mille amants.
(*Chaulieu.*)

Des présents de la jeune Flore,
Je voulois vous offrir les plus beaux en ce jour :
Mais on les voit mourir presqu'aussi-tôt qu'éclore ;
A d'autres Dieux je veux faire ma cour.
C'est l'Hymen, Plutus & l'Amour ;
Rarement on les voit ensemble ;
Ils se détruisent tour-à-tour :
Puissent-ils, pour vous seul, souffrir qu'on les rassemble.
(*Mad. Morel.*)

A une Demoiselle qui avoit S. Sébastien pour son Patron.

Vos parents eurent tort, belle Sebastienne,
De vous donner, au jour qui vous rendit Chrétienne ;

L'auguſte nom d'un Saint que vous n'imitez pas.
On vous a raconté ſon glorieux trépas ;
Il mourut, accablé ſous les traits innombrables,
Dont percerent ſon corps des bourreaux implacables.
Hélas ! vous imitez ſeulement leurs fureurs,
Et des traits de vos yeux vous percez tous les cœurs.

(*De Coulange.*)

Bouquet pour le jour d'une fête.

L'Amour, dont tous les ſoins ne tendent qu'à vous plaire,
Pour vous a cueilli cette fleur ;
Mais n'oſant vous l'offrir, quoiqu'il ſoit téméraire,
Il a prié ſa bonne ſœur
De tenter ce qu'il n'oſe faire.
Daignez donc, pour bouquet, recevoir en ce jour,
Des mains de l'Amitié le tribut de l'Amour.

(*Pannard.*)

Bouquet d'oranges qu'une Dame portoit à ſon côté.

Que vous montrez d'appas, depuis vos deux fontanges
Juſqu'à votre collier !
Mais que vous en cachez, depuis vos deux oranges
Juſqu'à votre ſoulier !

BOURGEOIS.

Un Bourgeois gentilhomme, nouvellement leſſivé, affecte de ne parler que de grands & de gentilshommes qualifiés, & paſſe légérement ſur la bougeoiſie, afin de ſe déguiſer aux yeux de ſes égaux, de ſe mettre au niveau des nobles d'extraction, & de ſe confondre avec eux.

Il y a des Bourgeoiſes transfuges & révoltées de leur condition, qui prétendent s'aggrandir en s'approchant des grands. Les arbres nains deviennent-ils plus grands pour être tranſplantés parmi des pins & des cedres !

BOURGOGNE.

Naissance de M. le Duc de Bourgogne.

Venez, heureux Enfant, venez à la lumiere ;
Vous allez commencer une illustre carriere,
Et le Soleil, qui naît aux bords de l'Orient,
N'a pas à sa naissance un éclat si riant.
Tout brille autour de vous ; les Jeux, les Ris, la Gloire
Parent votre berceau comme un char de victoire.
Mais, ô Royal Enfant, quand on sort des Héros,
On ne vit pas long-temps dans les bras du repos.
Hâtez-vous, que le corps, l'esprit & le courage
Forcent les loix du temps & les regles de l'âge.
Passez rapidement les frivoles plaisirs,
Et concevez bientôt d'héroïques desirs :
Vous pouvez surpasser tous les Princes du monde,
De vos premiers exploits couvrir la terre & l'onde ;
Digne de votre nom, être admiré de tous,
Et voir toujours Louis, bien au-dessus de vous,
Eclairer tous vos pas, vous servir de modele,
Etre du Roi des Rois une image fidelle,
Le bonheur des François, l'ame de ses États,
Et l'exemple éternel de tous les Potentats.

(*Mlle de Scudery.*)

M. le Duc de Bourgogne habillé en Mousquetaire.

Quel est ce petit Mousquetaire,
Si savant en l'art militaire,
Et plus encore en l'art de plaire ?
L'énigme n'est pas malaisé :
C'est l'Amour, sans autre mystere,
Qui, pour divertir Mars, s'est ainsi déguisé. (*La même.*)

BRAVOURE.

La lâcheté se cache souvent sous le manteau de la bravoure.

Tel, qu'on redoute, ou qu'on évite,
N'est souvent qu'un franc hypocrite,
Qui, sous un front hardi, masque sa lâcheté,
Et foule au pied les droits de la société. (*Grécourt.*)

Braver

Braver les périls, affronter la mort pour vivre dans l'histoire, c'est s'exposer à payer de sa vie une goutte d'encre & un morceau de papier.

BREST.

Inscription de l'arsenal de Brest.

Ce que peut Louis sur la terre,
Tu l'apprendras de cent Forts renversés ;
Ce que peut sur la mer ce grand foudre de guerre ;
Par ce Fort, d'où son bras fait lancer le tonnerre,
Tu le connois assez.

BRUTAL HEUREUX.

Deux hommes, près d'Iris, tous les jours à ses yeux
S'empressent d'étaler un procédé contraire ;
L'un d'eux est complaisant, soumis, officieux,
Et, par cent petits soins, il parvient à lui plaire ;
L'autre a la mine sombre & le regard févere,
Prend des airs méprisants, des tons impérieux,
Et le chagrin choquant, qui le rend odieux,
De la Belle outragée excite la colere.
Cependant la nuit vient, le dernier est vainqueur ;
Et, livrant le plus tendre aux troubles de son cœur,
Iris, près du brutal, va coucher sans mystere.
Iris est-elle injuste ? ou, pour être chéri,
Cet indigne mortel a-t-il un caractere ?
Rien moins, hélas ! rien moins : c'est qu'il est son mari.

(*De Senecé.*)

BUVEUSE BELLE ET BONNE.

Iris, rare objet de l'Amour,
Dont l'exemple fameux nous sollicite à boire,
Tu peux te vanter, en ce jour,
De remporter sur nous une double victoire.
Nous nous confessons tous vaincus,
Et des traits de tes yeux, & des coups de ton verre ;
Et nous croyons qu'en toi, pour nous livrer la guerre,
Ariane est rejointe avec son cher Bacchus.

(*Dalibray.*)

Cachet envoyé.

Un étui, destiné pour en faire un cachet ;
Qui sert à celer un secret,
N'étoit pas de ma compétence ;
Car mon cœur est si satisfait
D'un présent de cette importance ;
Qu'il ne sauroit être muet,
Ni cacher les transports de sa reconnoissance.

Cadets.

Les peres sacrifient leurs cadets à leur ambition.

Vous qui, pour parer vos familles
D'aînés brillants & somptueux,
Contraignez vos fils & vos filles
A prononcer d'horribles vœux :
Qu'offrez-vous au Dieu du tonnerre ?
Des enfants, vils poids de la terre,
Avec peine avoués de vous :
Mais, frémissez, Caïns superbes ;
Il voit l'offrande de vos gerbes
D'un œil de haine & de courroux.
(*Desforges-Maillard.*)

Calomnie.

Sa description.

Il est un monstre affreux, né de la Perfidie,
Cruel dans ses excès & calme en sa furie.
Ses traits défigurés sont cachés sous le fard ;
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard ;
La Trahison l'arma de ses noirs artifices ;
Il fut, par Tisiphone, endurci dans les vices ;
Il respire le meurtre, il blesse en caressant ;
Il défend le coupable, il poursuit l'innocent ;

De ſes traits empeſtés l'atteinte eſt incurable ;
L'affreuſe Calomnie eſt ſon nom redoutable.
Craignez d'être ſurpris par ce monſtre trompeur :
Fuyez de ſes complots la cruelle noirceur.
Penchez vers l'accuſé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez perſonne, avant que de l'entendre.
(*Philoſ. de Sans-Souci.*)

Ses effets.

Rois, chaſſez la Calomnie ;
Ses criminels attentats,
Des plus paiſibles États,
Troublent l'heureuſe harmonie.

Sa fureur, de ſang avide,
Pourſuit par-tout l'innocent :
Rois, prenez ſoin de l'abſent
Contre ſa langue homicide.

De ce monſtre ſi farouche,
Craignez la feinte douceur ;
La vengeance eſt dans ſon cœur ;
Et la pitié dans ſa bouche.

La Fraude, adroite & ſubtile,
Seme de fleurs ſon chemin ;
Mais ſur ſes pas vient enfin
Le Repentir inutile. (*Racine.*)

Un bon eſprit doit mépriſer les faux bruits du vulgaire & la calomnie, ſe renfermer dans ſes bonnes intentions & abandonner les apparences.

Elle ſe découvre par le ſilence.

La Calomnie un jour s'applaudiſſoit
D'avoir oſé diffamer l'Innocence ;
Comme le bruit par-tout s'en répandoit ;
La Vérité prit part à cette offenſe,

Et la fit bientôt éclater ;
Sans faire aucune violence ;
Car aussi-tôt, pour nous désabuser ;
L'Accusée ayant pris le parti du silence,
La Vérité n'eut qu'à parler.

L'Hymen ne met point les nouvelles épouses à l'abri de la Calomnie.

La jeune Églé, de pompons couronnée ;
Devant un Prêtre à minuit amenée,
Va dire un oui, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on l'amene,
Au Cour, au Bal, chez Bourbon, chez la Reine ;
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un Amant ;
On la chansonne, & son nom, par la Ville,
Court ajusté sur l'air d'un Vaudeville.
Églé s'en meurt, ses cris sont superflus :
Consolez-vous, Églé, d'un tel outrage,
Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.

(*Voltaire.*)

CAMPAGNE.

Ses agréments.

Oui, dès que les desirs aimables ;
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour ;
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des Rois,
Je regrette ce bois rustique,
Où l'Écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuses,
Où les passions fastueuses
Font regner le luxe & le bruit,
Je regrette ce tendre asyle,

Où, sur des feuillages secrets,
Le Sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable Paix.
A l'aspect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs;
Je regrette cette onde pure,
Qui, libre dans ces antres verds;
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style
Qui, par de bisarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent, sur tous leurs discours,
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhommie,
La loyauté, l'air résolu,
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons ayeux;
Et donneroit, je le parie,
L'Histoire, les Héros, les Dieux,
Et toute la Mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.

(*Gresset.*)

Description d'une jolie campagne.

Du lieu qui me retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts, que son flot vient laver,
Voit, du sein de ses eaux, vingt isles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manieres,
D'une riviere seule, y forment vingt rivieres;

Tous ses bords sont couverts de saules non plantés ;
Et de noyers, souvent des passants insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre ;
L'habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre ;
Et dans le roc, qui cede & se coupe aisément,
Chacun fait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée ;
Se présente au-dehors de murs environnée.
Le Soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du Nord.

(*Boileau.*)

Innocents plaisirs des gens de campagne.

L'Ennui, ce tyran domestique,
Dans nos hameaux est ignoré.
Ici le Pasteur désœuvré
Façonne son sceptre rustique ;
Ici le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique ;
Et, sur un banc mal assuré,
La Bergere la plus antique
Chante la mort du Balafré
D'une voix plaintive & tragique.
O que ces objets innocents
Ont de droit sur l'ame du Sage !
La campagne la plus sauvage
Porte le calme dans nos sens.

(*L'Abbé de Bernis.*)

Leur innocente probité.

Tout l'art de la raison ne sauroit imiter
De nos Bergers l'innocente droiture.
Ils ne se laissent point flatter
Aux plaisirs remplis d'imposture,
Que, sans l'aveu de la nature,
L'Opinion ose inventer.
Ce n'est point chez eux qu'on achète
Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien ;
Mais, pour la sagesse parfaite,

Il leur manque des mots, un févere maintien,
Et, par malheur, ils n'ont qu'une houlette.
(*Fontenelle.*)

Tous les soins sont bannis des demeures champêtres :
On y vit sans sujets, mais on y vit sans maîtres.
(*L'Abbé de Villedieu.*)

Vie des gens de campagne, comparée à la nôtre.

Plus on observe ces retraites,
Plus l'aspect en est gracieux :
Est-ce pour l'esprit, pour les yeux,
Ou pour le cœur qu'elles sont faites ?
Je n'y vois rien de toutes parts,
Qui ne m'arrête & ne m'enchante ;
Tout y retient, tout y contente
Mon goût, mon choix & mes regards.

Quand je regarde ces prairies,
Et ces bocages renaissants,
Je mêle aux plaisirs de mes sens
Le charme de mes rêveries :
J'y laisse couler mon esprit,
Comme cette onde gazouillante ;
Qui suit le chemin de sa pente,
Qu'aucune loi ne lui prescrit.

Je vois, sur des côteaux fertiles,
Des troupeaux riches & nombreux :
Ceux qui les gardent sont heureux,
Et ceux qui les ont sont tranquilles.
S'ils ont à redouter les loups,
Et si l'hiver vient les contraindre,
Ce sont-là tous les maux à craindre :
Il en est d'autres parmi nous.

Nous ne savons plus nous connoître ;
Nous contenir encore moins :
Heureux, nous faisons par nos soins
Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.

Notre cœur soumet notre esprit
Aux caprices de notre vie ;
En vain la Raison se récrie,
L'Abus parle, tout y sourit.

Ici je rêve à quoi nos peres
Se bornoient dans ces premiers temps ;
Sages, modestes & contents,
Ils se refusoient aux chimeres ;
Leurs besoins étoient leurs objets,
Leur travail étoit leur ressource,
Et le repos toujours la source
De leurs soins & de leurs projets.

A l'abri de nos soins profanes,
Ils élevoient, religieux,
De superbes temples aux Dieux,
Et pour eux de simples cabanes.
Renfermés tous dans leur état,
Et contents de leur destinée,
Ils la croyoient plus fortunée
Par le repos que par l'éclat.

Ils savoient à quoi la nature
A condamné tous les humains ;
Ils ne devoient tous qu'à leurs mains
Leur vêtement, leur nourriture.
Ils ignoroient la volupté
Et la fausse délicatesse,
Dont aujourd'hui notre mollesse
Se fait une félicité.

L'intérêt ni la vaine gloire
Ne dérangeoient pas leur repos ;
Ils aimoient plus dans leurs Héros
Une vertu qu'une victoire.
Ils ne connoissoient d'autre rang
Que celui que la vertu donne.
Le mérite de la personne
Passoit avant les droits du sang.

Quel fut ce temps ! quel eſt le nôtre !
Entre deux amis aujourd'hui,
Quand l'un a beſoin d'un appui,
Le trouve-t-il toujours dans l'autre ?
Eſclaves de tous nos abus,
Victimes de tous nos caprices,
Nous ne donnons plus qu'à des vices
Les noms des premieres vertus.

Dégoûtés des anciens uſages,
Entêtés de nos goûts nouveaux ;
Loin de ſonger à nos troupeaux,
Nous détruiſons nos pâturages ;
Nous changeons nos prés en jardins ;
En parterres nos champs fertiles,
Nos arbres fruitiers en ſtériles,
Et nos vergers en boulingrins.

(*La Fare.*)

Sous des lambris dorés l'injuſte raviſſeur
Entretient le vautour dont il eſt la victime.
Combien peu de mortels connoiſſent la douceur
D'un bonheur pur & légitime !
Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains,
Peuplent ici vos bois ; vos bergers, vos montagnes.
La Ville eſt le ſéjour des profanes humains ;
Les Dieux regnent dans les campagnes.
C'eſt-là que l'homme apprend leurs myſteres ſecrets,
Et que, contre le ſort, muniſſant ſa foibleſſe,
Il jouit de lui-même, & s'abreuve à longs traits
Dans les ſources de la Sageſſe.

(*Rouſſeau.*)

CANONISATION

De deux Saints morts jeunes.

Nouveaux Saints, ames fortunées,
Dieu ſeul, objet de vos deſirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos ſacrés plaiſirs.

Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie,
Sans vous coûter de vains regrets;
Vous tombez dans la nuit profonde,
Trop tôt pour le bonheur du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

(*Gresset.*)

CAPRICIEUSE.

Le changement vous est si doux,
Que, lorsqu'on est bien avec vous,
On n'ose s'en donner la gloire.
Celui qui sait vous arrêter,
A si peu de temps pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

(*Saint-Pavin.*)

CAPTIVITÉ.

Agréable captivité.

Une si belle chaîne emprisonne mon cœur;
Une si belle main tient mon ame asservie,
Que, si je crains la mort, ce n'est que pour la peur
De sortir de prison, en sortant de la vie.
L'ingénieux Dédale, en l'arriere-saison,
Afin de s'affranchir, empluma ses aisselles;
Et moi, pour demeurer à jamais en prison,
J'enchaîne mon amour & lui coupe les aîles.

(*Bertaud.*)

Un Roi de Syrie, ayant appris que son fils étoit logé dans une maison dont la maitresse avoit deux filles d'une grande beauté, lui dit qu'il étoit trop à l'étroit dans une maison habitée par plusieurs maîtres, & qu'il falloit qu'il choisît un logement où il fût plus au large.

CARACTERES.

Un caractere trop vif nuit quelquefois à l'esprit le plus juste, en le poussant au-delà du but, sans qu'il l'ait apperçu. Voir le but où l'on tend, c'est jugement; y atteindre, c'est justice; s'y arrêter, c'est force; le passer, c'est témérité. (*Duclos.*)

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères qui sont dans le monde, c'est n'être pas d'un bon caractere; il faut, dans le commerce, des pieces d'or & de la monnoie.

Caractere des Courtisans François.

Il le faut avouer, parmi ces Courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables;
Tous fermes dans leur poste, & tous inébranlables;
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des Courtisans Français tel est le caractere:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards;
Vils flatteurs à la Cour, Héros aux champs de Mars.
(*Voltaire, Henriade, ch. III.*)

Caractere de la Reine Catherine de Médicis.

Du plus * grand des Français tel fut le triste sort;
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance.
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.
(*Voltaire, Henriade, ch. II.*)

* *L'Amiral de Coligny.*

CARÊME.

Projet d'un Libertin.

Du Carême bien peu me chaut;
Je paſſe deſſous s'il eſt haut;
Et s'il eſt bas, ſans point de faute,
Demi-pied par deſſus je ſaute.
Aux conſeils de ces libertins,
Qui mêlent le jeûne aux feſtins,
Point ne me veux laiſſer corrompre:
Mais, par un pieux ſentiment,
Tant j'ai de crainte de le rompre,
Je n'y touche pas ſeulement.

CARNAGE.

Henri IV parle.

Qui pourrait cependant exprimer les ravages
« Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémice des horreurs,
N'était qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs;
D'un peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir & par zele au carnage acharnées,
Marchaient le fer en main, les yeux étincelants,
Sur les corps étendus de nos freres ſanglants.

. . . .

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon pere,
Le frere avec la ſœur, la fille avec la mere,
Les époux expirants ſous leurs toîts embrâſés,
Les enfants au berceau ſur la pierre écrâſés:

. . . .

O nuit! nuit effroyable! ô funeſte ſommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil:
On avait maſſacré mes plus chers domeſtiques;
Le ſang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens, que ſur le marbre on venait d'égorger.

Ces assassins sanglants vèrs mon lit s'avancerent,
Leurs parricides mains devant moi se leverent :
Je touchais au moment qui terminait mon sort ;
Je présentai ma tête, & j'attendis la mort.
(*Voltaire, Henriade, ch. 11.*)

Andromaque à Céphise.

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné, sans honneur, autour de nos murailles ?
Dois-je oublier son pere à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé ?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos Palais brûlants,
Sur tous mes freres morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants.
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue ;
Voilà par quels exploits il sut se couronner ;
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.
(*Racine, Andromaque, act. 3. sc. 8.*)

CARNAVAL.

Le Carnaval est le naufrage des innocents, l'heure du Berger des femmes coquettes, l'évacuatif de la bourse, le venin de la santé, le séducteur de la Jeunesse, & le tombeau des vieillards.

Les folies & les extravagances des hommes, dans le temps du Carnaval, se calment avec la cendre, comme les agitations tumultueuses & les bourdonnements des abeilles, avec la poussiere.

CARTES.

Les Cartes furent inventées sous le regne de Charles VI, par un Peintre nommé Jacquemin Gringonneur. On lit, dans un compte de Charles Poupart, argentier de Charles VI : Donné 56 s. parisis à Jacquemin Gringonneur, Peintre, pour trois jeux de cartes à or & à diverses couleurs, de plusieurs devises, pour porter devers ledit Seigneur Roi pour son ébattement, pendant les intervalles de sa funeste maladie.

(*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

CATHÉRINE.

Tableau représentant le martyre de sainte Catherine.

L'art, aussi-bien que la nature,
Ont fait plaindre cette peinture ;
Mais ils ont voulu figurer,
Qu'aux tourments dont la cause est belle ;
La gloire d'une ame fidelle
Est de souffrir sans murmurer.

(*Malherbe.*)

CÉLIBAT.

Les loix de Lycurgue excluoient des emplois civils & militaires ceux qui s'obstinoient à vivre dans le célibat ; ils étoient même exposés à être fouettés tous les ans par les femmes au pied de la statue de Junon, & exposés à mille plaisanteries.

(*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

Il semble que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de la transmettre ; une sorte de substitution qui doit passer de race en race. Il est difficile que le célibat, si contraire à la nature, n'amene pas quelque désordre public ou caché.

Comment pouvoir échapper toujours à l'ennemi qu'on porte ſans ceſſe avec ſoi ?

(*J. J. Rouſſeau.*)

CENDRES.

A l'occaſion du jour des Cendres, à une Belle.

Toute choſe ici-bas m'apprend qu'il faut finir,
Et qu'enfin dans la tombe il me faudra deſcendre ;
Pour le genre de mort, il n'eſt que trop certain :
Mille amants qu'à mes yeux vous avez mis en cendre,
Ne m'aſſurent-ils pas d'un ſemblable deſtin ?

(*De Cailly.*)

En vain, pour affoiblir votre aimable pouvoir,
L'Égliſe a ſur nos fronts écrit notre devoir :
Nos ſoupirs doivent vous apprendre,
Combien de feux encor ſont cachés ſous la cendre.

CENSEUR.

Tout Cenſeur doit être à l'abri de la cenſure.

On doit s'examiner ſoi-même un très long-temps,
Avant que de penſer à condamner les gens.
Il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire.
Encore vaut-il mieux s'en remettre, au beſoin,
A ceux à qui le ciel en a commis le ſoin.

(*Moliere,*)

CENSURE.

Les Rois ſont plus expoſés à la cenſure que leurs ſujets.

Des courtiſans ſur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts ;
A travers les reſpects, leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénetrent dans nos cœurs & cherchent nos foibleſſes.
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit ;
Un ſeul mot, un ſoupir, un regard nous trahit.

Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence ;
Et, quand leur artifice & leur persévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos secrets,
Alors avec éclat leurs discours indiscrets
Portent sur notre vie une triste lumiere,
Vont de tous nos défauts remplir la terre entiere.

(*Voltaire.*)

La censure est la taxe que le mérite paye au Public. Il semble que ce soit une amende qu'on lui doive, pour avoir acquis du mérite sans avoir pris son attache. Toutes les personnes illustres passent à travers le feu de cette cruelle persécution. Il n'y a que la vie obscure qui puisse en préserver.

CERCLE.

Le cercle bourgeois est une assemblée familiere, un conseil libre, où les affaires du prochain se jugent souverainement sans entendre les parties. Ce tribunal connoît également des matieres sublimes, des affaires d'Etat, des modes, des nouvelles & des aventures de la ville. Tout est de son ressort. Là, le Caprice préside, & l'on y trouve autant d'opinions différentes qu'il y a de têtes. On y prononce vingt arrêts à la fois. Les hommes y opinent quand ils peuvent, les femmes quand elles veulent ; elles y ont deux voix pour une.

On ne voit dans les cercles que des gens superficiels.

Dans ces cercles brillants
Que trouve-t-on ? L'oubli des grands talents,
L'air du plaisir, & non le plaisir même ;
Les efforts que l'on fait pour paroître amusé,
Les tristes lieux communs d'un bel-esprit usé,
Des sots que l'on caresse, & peu de gens qu'on aime.

(*Barthe.*)

On

On voit dans les cercles un petit nombre d'hommes & de femmes qui pensent pour tous les autres, & par lesquels tous les autres parlent & agissent ; & comme chacun pense à son intérêt, & personne au bien commun, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque cercle a ses regles, ses jugements & ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête-homme d'une maison est un frippon dans la maison voisine ; le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu, n'ont qu'une existence locale & circonscrite : celui qui aime à se répandre dans plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, mesurer ses maximes à la toise, & se trouver en contradiction avec lui-même. (*J. J. Rousseau.*)

CHAGRIN.

Le chagrin n'abandonne point celui qu'il tourmente.

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Est malade à la ville, ainsi qu'à la campagne ;
En vain monte à cheval pour tromper son ennui :
Le Chagrin monte en croupe, & galope avec lui.
(*Boileau.*)

Il nous suit sous les lambris dorés & sous le chaume.

Ni l'or, ni le duvet, ni le doux bruit des eaux,
Ni le silence & la retraite,
N'ont assez de douceur pour assoupir les maux
Qui troublent une ame inquiette.
(*La Fare.*)

Hélas ! pour un instant qui compose la vie,
Pourquoi chercher si loin un bonheur passager ?
En vain l'ambitieux fuit sa chere patrie ;
En changeant de climat, son cœur peut-il changer ?
Son vaisseau part, il fend la campagne liquide ;
Mais, plus prompt que les vents, que l'aquilon rapide,
Cet Ennui qu'il fuyoit à pas précipités,
Monte sur le tillac, & vogue à ses côtés.

(*Sedaine.*)

La beauté d'une solitude ne dissipe pas les chagrins.

Ces arbres touffus, ces pins audacieux,
Dont la cime s'éleve, & se perd dans les cieux ;
Ces ruisseaux argentés, fuyant dans la prairie,
L'abeille sur les fleurs qui cherche l'ambroisie,
Le zéphir qui se joue au fond de nos bosquets,
Ces cavernes, ces lacs, & ces sombres forêts ;
Ce spectacle riant, offert par la nature,
N'adoucit plus l'horreur des tourments que j'endure.
L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés se traîne & corrompt tout.
Il seche la verdure, & la fleur pâlissante
Se courbe & se flétrit sur sa tige mourante.
Zéphir n'a plus de souffle, Écho n'a plus de voix,
Et l'oiseau ne fait plus que gémir dans nos bois.

(*Collardeau.*)

On voit, quand la foule obsede
Nos augustes Magistrats,
Le Licteur qui les précede
En dissiper l'embarras ;
Mais il n'a pas la puissance
D'écarter de leur présence
Les soucis tumultueux,
Noir essain qui les afflige,
Et qui sans cesse voltige
Sous leurs lambris fastueux.

(*Bertrand.*)

CHANOINES.

Leur mollesse.

On voit ici de ces mortels fleuris,
Qui, dans les bras d'une heureuse indolence;
Exempts d'étude, & libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris. (*Gresset.*)

On nommoit un Chanoine qui n'alloit à Vêpres qu'en été, parce que l'Église étoit fraîche, *un bon Chrétien d'été.*

CHANSONS.

Nous ne donnons aux Dieux que des chansons, pour le prix des services qu'ils nous rendent.

Au Lieutenant Criminel de Tours.

Si, pour tant de plaisirs divers;
De peine & de sollicitude;
Je ne vous donne que des vers;
Ne m'accusez d'ingratitude :
Les Dieux de qui vous imitez
Toutes vos belles qualités,
Si rares au temps où nous sommes;
Combien qu'en diverses façons
Ils veillent pour le bien des hommes;
Ils ne sont payés qu'en chansons.
(*Racan.*)

CHAPITRE.

Description d'un Chapitre pauvre.

Non loin des bords du Cher & du Lauron;
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux bourg dont l'Église sans vitres
A pour Clergé le plus gueux des Chapitres.
Là, ne sont point de ces mortels fleuris;
Qui, dans les bras d'une heureuse indolence;
Exempts d'étude, & libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris.

On ne voit là que pâles effigies,
Qui du Champagne onc ne furent nourries;
Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
Sans rabats fins, & sans triples mentons,
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque office, & de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un Chapelain & quatre enfants de Chœur.

. . . .

Ces jouvenceaux ont leur gîte assuré
Chez Dame Barbe; elle leur sert de mere
Et de soutien; le Public est leur pere.

(*Gresset.*)

CHARGES.

L'Empereur Aurele ne voulut point que les charges fussent vénales sous son regne, parce qu'il disoit que celui qui achete, est contraint de vendre ce qu'il a acheté.

Les charges ont été instituées pour le service de l'État, & la récompense du mérite. Mais dès qu'elles peuvent être achetées, elles doivent être mises au rang des marchandises. Les honneurs acquis à prix d'argent, donnent un faux lustre, & ressemblent à de beaux habits de fripperie, qui n'ont pas été faits pour celui qui en fait parade. Un homme qui s'éleve à force d'argent, est un usurpateur de la récompense de la vertu.

Tout homme revêtu d'une charge, doit en exercer les fonctions avec activité.

Dans un citoyen, revêtu de puissance,
Je blâme hautement le goût de l'indolence;
Son emploi, son honneur, son plaisir, son pouvoir,
Tout devroit l'animer à remplir son devoir:
S'il est trop négligent, il est un infidele,
Et la paresse en lui peut être criminelle.

On n'a pas de mérite à s'abstenir du mal ;
Être ardent pour le bien, est le point principal.
(*Philos. de Sans-Souci.*)

CHARITÉ.

Caractere de la Charité.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la Grace !
Avec toi marche la Douceur,
Que suit, avec un air affable,
La Patience, inséparable
De la Paix son aimable sœur.
Libre d'ambition, simple sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colere farouche,
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt ?
Aux foiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire ?
L'amour fait tout vaincre & tout croire,
Tout espérer & tout souffrir.
(*Racine.*)

CHARMES.

Leur puissance.

J'aurois pressé l'Amour de vous dire que j'aime ;
Lui seul peut exprimer tout l'excès de mes feux :
Mais je craignois qu'en voyant vos beaux yeux,
Ce Dieu ne parlât pour lui-même.
(*De Moncrif.*)

Charmes d'une blonde & d'une brune.

Deux merveilles de l'univers
Tiennent en leurs mains ma fortune ;
Et leurs appas sont bien divers,
Car l'une est blonde & l'autre est brune.

Cependant leurs jeunes beautés
Regnent dessus mes volontés
Avec une égale puissance ;
Et, dans leur glorieux destin,
Je ne vois que la différence
D'un beau soir & d'un beau matin.
(*Tristan.*)

Sur deux sœurs dont l'une étoit blonde & l'autre brune.

Vous êtes belle, & votre sœur est belle ;
Entre vous deux le choix seroit bien doux ;
Le Dieu d'Amour étoit blond comme vous,
Mais il aimoit une brune comme elle.
(*Voltaire.*)

CHAROLOIS.

Mademoiselle de Charolois peinte en Cordelier.

Frere Ange de Charolois,
Dis-moi par quelle aventure
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture ?
(*Voltaire.*)

CHARTIER EMBOURBÉ.

Un chartier étant seul à mener sa charrette,
Par un chemin bourbeux, arriva dans un lieu
Où demeurant au beau milieu,
Lui seul à s'en tirer n'eut pas besogne faite.
Après avoir par cent efforts
Donné la torture à son corps,
Et juré doctement, comme en telle aventure
Tout embourbé chartier ordinairement jure ;
Ne voyant point d'humain secours,
En reprenant haleine, il eut à Dieu recours ;
Auquel, tout pantelant *, d'une voix demi-morte,
Il parla de la sorte :

* Respirant avec peine.

Seigneur, vous ſavez, de tout temps,
Combien peu je vous importune;
Et que déja, depuis vingt ans,
Vous n'avez entendu de moi priere aucune.
Si vous daignez prendre le ſoin
De m'aſſiſter en ce beſoin,
Comme votre pitié bien fort vous y convie;
Dès à préſent je vous promets
De ne demander rien jamais,
Et ne vous prier de ma vie.

(*Rouſſeau.*)

Chasse.

Ces occupations & ces nobles travaux,
Sont les amuſements des plus fameux Héros;
Et, lorſqu'à leurs ſouhaits ils ont calmé la terre,
Ils mêlent dans leurs jeux l'image de la guerre.

(*Regnard.*)

La chaſſe eſt moins un plaiſir qu'un travail.

Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'excéder, ſe mettre hors d'haleine,
Interrompre au matin un tranquille ſommeil;
Aller dans les forêts prévenir le Soleil,
Fatiguer de ſes cris les échos des montagnes;
Paſſer en plein midi les guérets, les campagnes,
Dans les plus creux vallons fondre en déſeſpérés;
Percer rapidement les bois les plus fourrés,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide;
Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide,
Manquer la bête enfin après avoir couru,
Et revenir bien tard, mouillé, las & recru,
Eſtropié ſouvent: dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie?

(*Regnard.*)

Pour les ſombres forêts le diligent chaſſeur,
De Mars & de l'Amour néglige les conquêtes,
Il met le ſuprême bonheur
A forcer d'innocentes bêtes.

Soit que l'astre des cieux, dans son rapide tour,
Répande aux mortels sa lumiere;
Soit que l'inégale courriere
Répare la perte du jour;
Jamais son ame forcenée
D'un tranquile sommeil ne goûte les douceurs;
La poursuite d'un cerf lui fait de l'hyménée
Mépriser toutes les faveurs.

(*Mad. Deshoulieres.*)

Dame qui se levoit matin pour aller à la chasse.

Pourquoi vous sauvez-vous des bras
D'un jeune époux qui vous adore?
Lorsque la diligente Aurore
Est encore au fond de ses draps.
Où courez-vous donc si matin?
Vous savez qu'à certaine Abbesse,
Coulange dit, que la paresse
Repose & rafraîchit le teint.
Mais, que vois-je? une carabine,
Et d'un chasseur tout le harnois!
L'Amour n'a pas si bonne mine
Avec son arc & son carquois;
Iris, votre erreur est extrême,
De courir par monts & par vaux.
Quitte-t-on un époux qu'on aime
Pour tirer sa poudre aux moineaux?
Laissez, Belle, laissez ces armes
Qui ne sont point faites pour vous.
C'est de vos yeux tout pleins de charmes,
Que doivent partir tous vos coups.

CHATELET.

Inscription de la Chambre du Châtelet.

De ce terrible tribunal,
Des noirs forfaits l'écueil fatal,
Thémis met tous les jours, du même coup de foudre,
Le citoyen en paix & le coupable en poudre.

(*Bosquillon.*)

Épitaphe de Madame du Châtelet.

L'univers a perdu la sublime Émilie:
Elle aimoit les plaisirs, les arts, la vérité.
Les Dieux, en lui donnant leur ame & leur génie,
N'avoient gardé pour eux que l'immortalité.

CHATILLON.

Éloge de Madame de Châtillon.

Illustre rejeton de mille demi-Dieux,
Digne de nos desirs & de leur espérance,
En qui sont assemblés, pour l'honneur de la France,
Les plus rares trésors de la terre & des cieux;
Il ne faut point chercher de titres glorieux,
Pour relever en toi l'éclat de ta naissance;
Tu brilles par toi-même, & ta vertu commence
Où l'on a vu finir celle de tes ayeux.
Que ton savoir s'éleve au-dessus de ton âge!
Que je vois dans tes yeux d'ardeur & de courage!
Que de douceur, de grace & de charmes vainqueurs!
Je ne vois qu'un malheur dans l'excès de tes charmes,
Que ton mérite enfin ne gagne tous les cœurs,
Et ne te laisse rien pour exercer tes armes.

CHEMIN COUVERT.

Dans des antres profonds on a su renfermer,
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes;
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.

(*Voltaire*, *Henriade*, *ch. 6*.)

CHEMISE.

Belle qui avoit les manches de sa chemise retroussées & sales.

Vous qui tenez incessamment
Cent amants dedans votre manche,
Tenez-les au moins proprement,
Et faites qu'elle soit plus blanche.

Vous pouvez avecque raison,
Usant des droits de la victoire,
Mettre vos amants en prison ;
Mais qu'elle ne soit pas si noire.

Mon cœur qui vous est si dévot,
Et que vous réduisez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot,
Comme un prisonnier qu'on va pendre.

Est-ce que, brûlant nuit & jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée. (*Voiture.*)

CHEVAUX

dits Chrétiens par simplicité.

Un Maquignon de la ville du Mans,
Chez son Évêque étoit venu conclure
Certain marché de chevaux bas Normands,
Que l'homme saint vantoit outre mesure.
Vois-tu ces crins ? Vois-tu cette encolure ?
Pour chevaux Turcs, on les vendroit au Roi.
Turcs, Monseigneur ! à d'autres ; je vous jure
Qu'ils sont Chrétiens, ainsi que vous & moi.
(*Rousseau.*)

CHEVEUX.

Homme qui avoit les cheveux blancs & la barbe noire.

Henri quatre en bateau passant un jour la Loire,
Le Batelier robuste, homme de cinquante ans,

Ayant les cheveux tout blancs
Et la barbe toute noire;
Le Roi, familier & bon,
En demanda la raison.
La raison ? Pardié, Sire, elle est bien naturelle,
Répondit le manant, qui ne fut point honteux.
C'est, mordienne, que mes cheveux
Sont plus vieux de vingt ans qu'elle.

(*Boursault.*)

Le Cardinal de Retz s'étant jeté aux pieds du Roi, après son rappel, le Roi lui dit qu'il avoit les cheveux blancs; Sire, répondit-il, on blanchit aisément, lorsqu'on a le malheur d'être dans la disgrace de votre Majesté.

CHICANE.

La chicane est un des fléaux
Que renfermoit la boëte de Pandore;
Et ce monstre infernal, qu'à Domfront l'on adore,
N'est pas un de nos moindres maux.
Ses finesses, ses artifices,
Ses subtilités, ses malices,
Au siecle d'or ne se connoissoient pas.
C'est vainement que Barthole & Cujas
Ont commenté le Code & grossi le Digeste,
Ils n'ont pu triompher de cette hydre funeste.

(*Le Brun.*)

CHIEN FIDELE.

Son Epitaphe.

Rude aux voleurs, doux à l'amant,
J'abboyois & faisois caresse;
Ainsi je sus diversement
Servir mon maître & ma maîtresse.

(*Malleville.*)

Chien nommé Marquès, *comparé à l'Amour.*

Marquès sur vos genoux a mille privautés,
Entre vos bras il se loge à toute heure;
Et c'est-là que l'Amour établit sa demeure,
Lorsqu'il est bien reçu par vous autres Beautés.

On voit Marquès se mettre aisément en colere,
Et s'appaiser fort aisément.
Connoissez-vous l'Amour ? voilà son caractere;
Il se fâche, il s'appaise en un même moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite,
Vous le traitez assez frugalement,
Et le pauvre Marquès, qui fait toujours diète,
Subsiste je ne sais comment.
L'Amour ne peut chez vous trouver de subsistance:
Vous ne lui servez pas un seul mets nourrissant;
Et, s'il ne vivoit d'espérance,
Je crois qu'il mourroit en naissant.

Avec ce petit chien vous folâtrez sans cesse;
En folâtrant, ce petit chien vous mord.
On joue avec l'Amour, il badine d'abord;
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ses morsures ?
Encor que de l'Amour on sente les blessures,
A l'Amour qui les fait on ne veut point de mal.

On veut qu'un chien soit tel que quand il vient de naître,
Et de peur qu'il ne croisse on y prend mille soins.
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous caressez Marquès, parce qu'il est petit;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable.
Un petit Amour divertit;
S'il devient trop grand, il accable.

(*Fontenelle.*)

Larmes sur la mort d'une chienne.

Belle Déesse que j'adore,
Ne pleurez pas à tout moment.
Si les perles se font des larmes de l'Aurore;
Vous perdez un trésor bien inutilement.

Ces larmes me rendroient trop heureux & trop riche,
Si vous les répandiez pour moi.
Vous perdez pour une babiche
Des pleurs qui suffiroient pour racheter un roi.

Employez mieux votre amitié,
Et pleurez sur tant que nous sommes;
Mais d'une bisarre pitié
Ne pleurez pas les chiens, vous qui tuez les hommes.

(*Voiture.*)

CHOC DES PASSIONS.

Chimene à Elvire.

C'est peu de dire aimer; Elvire, je l'adore.
Ma passion s'oppose à mon ressentiment :
Dedans mon ennemi je trouve mon amant;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colere,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon pere;
Il l'attaque, il le presse, il cede, il se défend,
Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant :
Mais, en ce dur combat de colere & de flamme,
Il déchire mon cœur sans partager mon ame;
Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir.
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige;
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige;
Mon cœur prend son parti : mais, malgré son effort,
Je sais ce que je suis, & que mon pere est mort.

(*Corneille, Cid, act. 3. sc. 3.*)

CHRÉTIENS.

Sévere à Fabian.

Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, Maître absolu de tout;
De qui le seul pouvoir fait tout ce qu'il résout;
Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble;
Et me dût leur colere écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup, pour être de vrais Dieux.
Enfin chez les Chrétiens les mœurs sont innocentes;
Les vices détestés, les vertus florissantes;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons;
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vu mutins? les a-t-on vu rebelles?
Nos Princes ont-ils eu des soldats plus fideles?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux;
Et lions au combat, ils meurent en agneaux.

(*Corneille, Polyeucte, act. 4. sc. 6.*)

CHRISTOPHE.

Le saint Christophe qui se voit dans l'Église de Notre-Dame de Paris, est l'accomplissement d'un vœu d'Antoine des Essarts, qui fut arrêté avec son frere Pierre des Essarts, Surintendant des Finances, lequel eut la tête tranchée en 1413. Antoine, ayant rêvé la nuit que Saint Christophe rompoit les grilles de la fenêtre de sa prison, & l'emportoit dans ses bras, fut déclaré innocent quelques jours après.

(*Essais histor. de M. de Saint-Foix.*)

CIEL.

Saintes joies du Ciel.

Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir.
De vos sacrés attraits les ames possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.

Vous promettez beaucoup & donnez davantage ;
Vos biens ne sont point inconstants ;
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne nous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.
(*Corneille.*)

Citoyen Romain.

Émilie à Cinna.

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque chose !
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain,
Qu'il prétende égaler un Citoyen Romain ?
Antoine sur sa tête attira notre haine,
En se déshonorant par l'amour d'une Reine :
Attale, ce grand Roi, dans la pourpre blanchi,
Qui, du peuple Romain, se nommoit l'Affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité,
Et, prenant d'un Romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux Rois & pour vivre sans Maître.
(*Corneille, Cinna, act. 3. sc. 4.*)

Civilité.

La civilité est souvent une vertu de mine & de parade ; c'est une flatteuse qui ne refuse son estime à personne.

Le Prince d'Orange répondit à ceux qui lui reprochoient d'être trop civil, que les hommes qui ne coûtoient qu'une belle parole ou un coup de chapeau, étoient achetés à bon marché.

Clémence.

La clémence enchaîne les cœurs avec des liens qui ne se rompent jamais.

On disoit de César, qu'il ne donnoit pour garnison aux villes qu'il avoit prises, que le souvenir de sa douceur & de sa clémence, parce qu'il leur laissoit la liberté de suivre le parti qui leur plaisoit.

CLIMATS.

Il y a dès climats où le physique á une telle force que la morale n'y fait aucun fruit. Laissez-y un homme avec une femme, les tentations seront des chûtes, l'attaque sûre & sans défense. Il faut dans ces pays des verroux au lieu de préceptes. (*Génie de Montesquieu.*)

CLOCHES.

Inscription d'une des grosses cloches de Notre-Dame de Paris.

J'ai Louis pour parrein, Thérese pour marreine,
Le plus grand Roi du monde & la plus grande Reine,
L'un remporte le prix sur cent Héros divers;
L'autre, par ses vertus, a surpassé les Anges.
Que ne puis-je égaler le bruit de leurs louanges?
Je me ferois entendre au bout de l'univers.

Les habitants d'une Paroisse se plaignant à un Fondeur de ce que la cloche qu'il leur avoit fondue ne se faisoit presque pas entendre, il les consola en leur disant qu'ils n'avoient toujours qu'à la faire monter, & qu'elle parleroit avec l'âge.

CLOITRE.

Belle cloîtrée.

Qu'on doit bénir ce jour où la bonté des cieux
Pour jamais dans un cloître a caché vos beaux yeux!
Iris,

Iris, vous effacez Vénus sortant de l'onde:
Trouve-t-on des attraits & plus vifs & plus doux?
Si vous ne fussiez morte au monde,
Le monde alloit mourir pour vous.

COEFFURES.

Retranchement des hautes coëffures.

Paris cede à la mode, & change ses parures:
Ce peuple imitateur, ce singe de la Cour,
A commencé depuis un jour
D'humilier enfin l'orgueil de ses coëffures;
Mainte courte beauté s'en plaint, gronde, tempête;
Et, pour se rallonger, consultant les destins,
Apprend d'eux que l'on trouve, en haussant ses patins,
La taille que l'on perd en abaissant sa tête.
Voilà le changement extrême
Qui met en mouvement nos femmes de Paris:
Pour la coëffure des maris,
Elle est toujours ici la même. (*Chaulieu.*)

Les femmes, sous le regne de Charles VI, étoient coëffées d'un haut bonnet en pain de sucre. Elles attachoient à ce bonnet un voile qui descendoit plus ou moins bas, selon la qualité de la personne. Sous le regne de François I & de Henri II, elles avoient de petits chapeaux avec une plume. Elles porterent depuis, jusqu'à la fin du regne de Henri IV, de petits bonnets avec une aigrette.

(*Essais histor. de M. de Saint-Foix.*)

CŒURS.

Puissance des cœurs.

C'est le langage de nos cœurs
Qui saisit l'ame & qui l'agite;
Et de faire couler nos pleurs,
L'esprit n'a jamais le mérite. (*Chaulieu.*)

Les cœurs ne se gagnent plus qu'avec la clef d'or.

Au temps heureux où régnoit l'abondance,
On goûtoit, en aimant, mille & mille douceurs ;
Et les amans ne faisoient de dépense
Qu'en soins & qu'en tendres ardeurs :
Mais aujourd'hui, sans opulence,
Il faut renoncer aux plaisirs ;
Un amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,
N'est plus payé qu'en espérance. (*Meré.*)

Le cœur est indépendant. On ne peut lui bâtir de prison, ni lui donner des gardes ; & entre une chaîne & une rame, il est aussi souverain qu'entre un diadême & un sceptre.

Les cœurs ne se gagnent pas par les armes.

Qu'importe au vrai bonheur cet éclat qu'on renomme ?
Qu'importe à la vertu le faste des grandeurs ?
Est-ce la foudre en main que Titus a, dans Rome,
Assujetti les cœurs ?
Je consens qu'à ton gré la fortune réponde ;
Que ces climats entiers fléchissent sous ta loi :
Dis-moi : lequel vaut mieux d'être l'amour du monde,
Ou d'en être l'effroi ?

Colbert.

Le mérite & les talents du grand Colbert ne le mirent pas à l'abri de la calomnie.

Ce grand Colbert dont les soins vigilants
Nous avaient plus enrichis en dix ans,
Que les Mignons, les Catins & les Prêtres,
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres ;
Cet homme unique, & l'auteur & l'appui
D'une grandeur où nous n'osions prétendre ;
Vit tout l'État murmurer contre lui ;
Et le Français osa troubler la cendre
Du Bienfaiteur qu'il révere aujourd'hui.

(*Voltaire.*)

COLERE.

Il seroit à souhaiter que les mouvements de la colere ne pussent nuire qu'une fois, à l'exemple des abeilles dont l'aiguillon se rompt à la premiere piquure qu'elles font. (*Séneque.*)

On ne doit rien décider dans la colere.

Rois, que Jupin voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colere
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit. (*La Fontaine.*)

Pourquoi, oubliant notre foiblesse, charger notre cœur du poids de la haine, & nous livrer aux emportements, nous qu'un rien détruit? La fievre, ou quelqu'autre maladie, occasionnées par un feu que la colere allume dans nos entrailles, assoupissent en un instant ces haines implacables qui nous dévorent; & la mort sépare les combattants au milieu de la mêlée. (*Séneque.*)

Rien de plus propre à appaiser la colere, que la soumission de celui qui y a donné lieu.

Un pere en colere descendant un escalier pour donner des coups de bâton à son fils: Monsieur, ne descendez pas, lui dit le fils; pensez qu'après le quatrieme dégré l'on n'est plus parent.

COLIN-MAILLARD.

Madame de Sévigné jouant à Colin-maillard.

De toutes les façons vous avez droit de plaire;
Mais sur-tout vous savez nous charmer en ce jour.
Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour;
Les voyant découverts, on vous prend pour sa mere.
(*Montreuil.*)

COMBAT.

Mithridate à Arbate.

Enfin, après un an tu me revois, Arbate;
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate,
Qui, de Rome toujours balançant le destin,
Tenoit entre elle & moi l'univers incertain.
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.
Mes soldats presque nuds dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés,
Le désordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes, contre nous, tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux;
Enfin, toute l'horreur d'un combat ténébreux;
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

(*Racine, Mithridate, act. 2. sc. 3.*)

Combat singulier.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux.*
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre d'un pas léger se détourne & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir,
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumiere éclatante,
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente;

* *Turenne & d'Aumale.*

Et, se rompant encor par des chemins divers,
De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit & moins impétueux.
Maître de tous ses sens, animé sans colere,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur;
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne qui l'observe apperçoit sa foiblesse:
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
(*Voltaire, Henriade, ch. 10.*)

COMÉDIE.

Moliere vint, dont la voix ferme & haute,
Lui fit d'abord par de justes leçons,
Articuler & distinguer ses sons.
Bientôt après sur ses avis fideles,
S'apprivoisant avec ces grands modeles,*
Et dans leur lice instruit à s'exercer,
Il apprit d'eux l'art de les devancer:
Sous ce grand homme enfin la Comédie,
Sut arriver, justement applaudie,
A ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.
Ce fut alors que la scene féconde
Devint l'école & le miroir du monde;
Et que chacun, loin d'en être choqué,
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.
Là le Marquis, figuré sans emblême,
Fut le premier à rire de lui-même;
Et le Bourgeois apprit, sans nul regret,
A se moquer de son propre portrait.
Le sot Savant, la docte Extravagante,
La Précieuse & la Prude arrogante,

* *Plaute & Térence.*

Le faux Dévot, l'Avare, le Jaloux,
Le Médecin, le Malade, enfin tous,
Chez une Muſe en paſſe-temps fertile,
Vinrent chercher un paſſe-temps utile.
Les beaux diſcours, les grands raiſonnements,
Les lieux communs, & les beaux ſentiments,
Furent bannis de ſon joyeux domaine,
Et renvoyés à ſa ſœur Melpomene.
Bref, ſur un trône au ſeul rire affecté,
Le rire ſeul eut droit d'être exalté.
C'eſt par cet art qu'elle charma la Ville,
Et que, toujours renfermée en ſon ſtyle,
A la Cour même, où ſur-tout elle plut,
Elle atteignit ſon véritable but.
Quand tout-à-coup la licence fantaſque,
Levant ſur elle un poignard bergamaſque,
Vint à nos yeux, de ſes membres hachés,
Éparpiller les lambeaux détachés ;
Et, ſur la ſcene, (ô honte du Parnaſſe !)
Reſſuſciter le vieux monſtre d'Horace.
Mais non : la Muſe étoit en ſûreté,
Et ſon nom ſeul pouvoit être inſulté.
Que peut contre elle un fantôme ſtérile,
De l'Italie engeance puérile ?
Ce n'eſt pas lui de qui l'effort jaloux,
Nymphe immortelle, eſt à craindre pour vous,
Ce que je crains, c'eſt ce funeſte guide,
Cet enchanteur, de nouveautés avide,
Qui, ne penſant qu'à vous aſſaſſiner,
Du grand chemin cherche à vous détourner,
Et vous conduit à votre ſépulture,
Par des ſentiers de fleurs & de verdure.
C'eſt lui qui maſque & déguiſe en Phébus
Vos traits naïfs & vos vrais attributs ;
C'eſt lui chez qui votre joie ingénue
Languit captive, & preſque méconnue,
Dans ces atours recherchés & fleuris,
Qui ſemblent faits pour les ſeuls beaux-eſprits,
Et dont tout l'art, qu'en bâillant on admire,

Arrache à peine un froid & vain sourire :
Enfin c'est lui qui de vent vous nourrit,
Et qui, toujours courant après l'esprit,
De Malebranche éleve fanatique,
Met en crédit ce jargon dogmatique,
Ces arguments, ces doctes rituels,
Ces entretiens fins & spirituels,
Ces sentiments que la Muse tragique,
Non sans raison, reclame & revendique;
Et dans lesquels un Acteur charlatan
Du cœur humain nous décrit le roman.

(*Rousseau, Epître à Thalie.*)

COMÉDIENNES.

Les Comédiennes sont sur le Théâtre ce que les gens d'affaires sont dans les finances. La plupart commencent avec rien; elles commencent de même. Ils s'intéressent dans plus d'une affaire; elles n'ont jamais pour une intrigue. Ils doivent l'alliance des Grands à leurs richesses; elles la doivent à leurs appas. Ils sacrifient leurs amis à l'intérêt; elles lui sacrifient leurs amans. Un trait de plume leur vaut cent mille livres; une faveur accordée leur en vaut quelquefois davantage. Ils font des traités captieux; les leurs sont équivoques. Le faste les rend dissipateurs; le goût du plaisir les mene à la prodigalité. Elles different en ce que les traitants s'endurcissent pour thésauriser; & elles s'attendrissent pour s'enrichir : qu'elles sont adorées par ceux qu'elles ruinent; & que les autres sont maudits par ceux qu'ils appauvrissent.

(*L'Abbé de la Marre.*)

COMMANDEMENT.

Ceux qui sont nés pour obéir ne savent pas commander.

Un cœur né pour servir, sait mal comme on commande,
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande,
Et sa main, que le crime en vain fait redouter,
Laisse tomber le poids qu'elle ne peut porter.
(*Corneille.*)

Pour savoir se faire obéir, il faut mêler à propos la sévérité avec la douceur.

COMMERCE.

Tout le monde est marchand. Le Prédicateur vend ses sermons ; le Prêtre, son assistance ; l'Avocat, ses plaidoyers & ses écritures ; le Commerçant, sa marchandise ; la Fille charitable, ses appas ; le Juge, ses vacations & ses rapports ; l'Usurier, son argent ; le Médecin, ses visites & ses consultations, que le malade paye souvent de sa vie, & l'héritier de sa bourse. Le Militaire est celui de tous qui donne son service à meilleur marché, parce que l'honneur le dédommage ; ainsi, ce n'est pas le gain qui déshonore, mais la vilité de l'état.

Utilité du commerce.

Tes plus beaux jours viennent d'éclore ;
Commerce, tes utiles soins,
Du couchant jusques à l'aurore
Font disparoître les besoins ;
En vain la nature bisarre,
Ici prodigue, ailleurs avare,
Sans choix répand ses dons dans les climats divers ;
Ton industrieuse assistance,
En tous lieux portant l'abondance,
D'un partage inégal console l'univers. (*De Lauris.*)

Il n'y a pas de membres plus utiles à la société que les commerçants ; ils unissent les hommes par un trafic mutuel ; ils distribuent les dons de la nature ; ils occupent les pauvres, remplissent les desirs des riches, & suppléent à la magnificence des Grands.

COMMODITÉ.

La commodité est un faux ami du corps, qui, sous prétexte d'avoir soin de lui, l'accable de divers maux, causés par le défaut d'exercice & l'abondance des mets délicieux & mal-sains dont on use.

COMMUNAUTÉ.

Ceux ou celles qui composent les Communautés sont dévorés du zele de leur maison. Leurs familles leur deviennent étrangeres ; ils ne connoissent plus que celle qu'ils ont adoptée. Souvent divisés par des animosités personnelles ou des haines indivisibles, ils se réunissent & n'ont plus qu'un même esprit, dès qu'il s'agit de l'intérêt du corps ; ils y sacrifient parents & amis, s'ils en ont. Les vertus monastiques cedent à l'esprit monacal. Il semble que l'habit qu'ils prennent soit le contraire de la robe de Nessus ; le poison de la leur n'agit qu'au dehors.

(*Duclos.*)

Femme de Sergent qui doit être commune.

Le fils de ce Sergent de l'Université,
Que je vous montrai cet été
A l'enterrement de sa mere,
Ce matin, au palais, plaidoit contre son pere ;

Pour avoir part au bien de la communauté :
Je ne sais point encor quel en est le succès ;
Mais c'est un bruit qui court dans tout le voisinage,
Qu'assurément le fils gagnera son procès ;
Que la défunte avoit tant de soin du ménage,
Qu'elle seule a gagné la moitié des acquêts ;
Et que, pour amasser du bien à ce pupille,
Quand son mari partoit pour des commissions,
Et donnoit des exploits aux champs ; elle, à la ville,
En sa place, donnoit des assignations.

(*Montreuil.*)

COMPARAISONS.

Henri IV parle.

Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse :
Je l'apperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas :
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphir & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le temps,
Sous le tranchant du fer ou sous l'effort des vents.

(*Voltaire, Henriade, ch.* 3.)

En achevant ces mots, la Déesse guerriere
De son pied trace en l'air un sillon de lumiere ;
Rend aux trois champions leur intrépidité,
Et les laissent tous pleins de sa divinité.
C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célebre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut & l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés,
Furent, presque à tes yeux, ouverts & renversés ;
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la Victoire à te suivre avec eux.

(*Despréaux, Lutrin, ch.* 3.)

Tout vrai Poëte est semblable à l'abeille:
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.
(*Rousseau, Épître aux Muses.*)

C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire *,
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire;
Et ton nom, du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plutôt sans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un lustre éclatant à leur veine grossiere,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'univers,
Pourrir dans la poussiere à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asyle;
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,
Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.
(*Despréaux, Discours au Roi.*)

Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altiere,
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangere.
Son casque étincelait des feux les plus brillants,
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamants,
Dons chers & précieux, dont sa fiere Maitresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse;
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amour de votre Reine & le soutien des Rois.
(*Voltaire, Henriade, ch. 8.*)

L'Aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du Soleil:

* *Plusieurs mauvais Poëtes qui avoient osé louer Louis XIV.*

La nuit, en d'autres lieux, portait ses voiles sombres;
Les songes voltigeants fuyaient avec les ombres.
Le Prince, en s'éveillant, sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inspiraient le respect & la crainte,
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.
Ainsi, quand le Vengeur des peuples d'Israël
Eut, sur le mont Sina, consulté l'Éternel,
Les Hébreux, à ses pieds, couchés dans la poussiere,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumiere.
(*Voltaire, Henriade, ch. 7.*)

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Prothée, à qui le ciel, pere de la fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets;

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du Dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens;
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants:

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux.
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possede,
Et voudroit secouer du démon qui l'obsede
Le joug impérieux.

Mais sitôt que cédant à la fureur divine,
Il reconnoît enfin du Dieu qui le domine
Les souveraines loix;
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.
(*Rousseau, Ode à M. le Comte du Luc.*)

Comme un torrent fougueux qui, du haut des montagnes,
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux par son cours emportés ;
Ainsi, de Godefroi les légions guerrieres
Forcerent les barrieres
Que l'Asie opposoit à leurs bras indomptés.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'Aquilon.
(*Rousseau, Ode aux Princes Chrétiens.*)

Où sont ces fils de la terre,
Dont les fieres légions
Devoient allumer la guerre
Au sein de nos régions ?
La nuit les vit rassemblées :
Le jour les voit écoulées,
Comme de foibles ruisseaux,
Qui, gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.
(*Rousseau, Ode sur la bataille de Petervaradin.*)

COMPASSION.

Il y a deux sortes de gens qui n'ont point de compassion ; ceux qui sont souverainement heureux, & ceux qui sont absolument misérables. Les premiers, parce qu'ils ne s'imaginent pas qu'on puisse être dans la misere : les seconds, parce qu'ils ne croient pas qu'il y ait de plus grande misere que celle qu'ils ressentent.

COMPLAISANCE.

L'excessive complaisance nous attire des mépris, & nous fait passer pour des dupes. Il faut, afin que la complaisance ne perde rien de son mérite, lui associer le jugement & la prudence.

COMPLIMENTS.

Les compliments ſont des affections en peinture, & les louanges qu'on donne ſont ſouvent des richeſſes mal acquiſes, dont la jouiſſance ne laiſſe pas que d'être douce, encore qu'elle ſoit injuſte.

Les compliments ne ſont que des zéros en chiffre, lorſqu'on les veut mettre en ligne de compte ; ainſi, c'eſt mal-à-propos qu'on dit qu'ils ſont de la nature de l'argent monnoyé, qui vaut ce qu'on le fait valoir ; puiſque l'argent a toujours une valeur intrinſeque, au lieu que les compliments n'en ont aucune.

Compliment à une aimable femme.

De votre eſprit la force eſt ſi puiſſante,
Que vous pourriez vous paſſer de beauté;
De vos attraits la trace eſt ſi piquante,
Que ſans æſprit vous m'auriez enchanté.
(*Voltaire.*)

Demander à quelqu'un pourquoi il n'a pas acheté un office de Judicature ; pourquoi il n'a pas établi ſes enfants ; pourquoi il ne rebâtit pas ſa maiſon, & ne ſe meuble pas élégamment ; pourquoi il ne donne pas au Public quelque ouvrage de ſa compoſition ; c'eſt lui dire tacitement : vous avez du talent, de l'eſprit & du bien.

Compliment à Madame du Boccage.

D'Apollon, de Vénus, réuniſſant les charmes,
Vous ſubjuguez l'eſprit, vous captivez le cœur ;

Et Scudery jalouse en verseroit des larmes :
Mais, sous un autre aspect, son talent est vainqueur.
Elle eut celui de faire oublier sa laideur ;
Tout votre esprit n'a pu faire oublier vos charmes.
(*La Condamine.*)

Une Dame se plaignoit à un Ambassadeur Turc de ce que la religion de Mahomet permettoit d'avoir plusieurs femmes : celui-ci lui répondit qu'elle le permettoit, afin qu'on pût trouver dans plusieurs toutes les qualités qui étoient réunies dans elle seule.

CONDÉ.

Portrait du grand Condé.

J'ai le cœur comme la naissance ;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;
J'ai de la foi, de la constance ;
Je suis prompt, je suis fier, généreux & vaillant :
Rien n'est comparable à ma gloire.
Les plus fameux Héros qu'on vante dans l'histoire
Ne me la sauroient disputer.
Si je n'ai pas une couronne,
C'est la fortune qui la donne ;
Il suffit de la mériter. (*Le Laboureur.*)

Un Gascon fit ces vers à la louange de M. le Prince de Condé, qui avoit promis mille écus à celui qui célébreroit noblement sa gloire.

Pour publier tant de vertus,
Tant de hauts faits & tant de gloire ;
Mille écus, morbleu, mille écus !
Ce n'est pas un sou par victoire.

Une suite étonnante de succès prodigieux & inouïs, fit taire toute la terre devant ce Héros,

ou plutôt fit parler toute la terre ; c'est-à-dire, qu'elle la fit retentir de son nom, & la fit taire de tout le reste. (*Massillon.*)

Pots d'œillets cultivés par M. le Prince de Condé.

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa de sa main qui gagnoit des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.
(*Mlle de Scudery.*)

Stérilité de Madame la Princesse de Condé.

Prince, le plus pur sang n'est pas le plus fertile;
Ne demandez jamais trop de fécondité;
On ne va point en foule à l'immortalité.
Alexandre & César n'eurent qu'un sang stérile:
On voit, de vos pareils, un fécond entre mille.
Le reste à peine échappe à la stérilité;
Et, sans se diviser dans la postérité,
De Héros en Héros jusqu'à la fin défile.
Condé, tu n'as qu'un fils; d'Anguien, tu n'en as qu'un;
Avec cent demi-Dieux le sort vous est commun;
Votre race est illustre, & n'est pas inféconde:
Vous avez fait assez pour ne jamais mourir.
Par de simples mortels laissez peupler le monde:
Héros, vous ne naissez que pour le conquérir.
(*Le Duc de Saint-Agnan.*)

Le grand Condé, qui assiégeoit Vezel, étant prié par les Dames de cette ville, de ne les pas exposer aux suites fâcheuses d'un siége meurtrier, en leur permettant d'en sortir, leur répondit, qu'il ne pouvoit consentir à une demande qui le priveroit de ce qu'il y avoit de plus beau dans son triomphe.

CONDITIONS.

Égalité des conditions.

Les états sont égaux, mais les hommes different ;
Où l'imprudent périt, les habiles prosperent :
Le bonheur est le port où tendent les humains ;
Les écueils sont fréquents, les vents sont incertains :
Le Ciel, pour aborder cette rive étrangere,
Accorde à tout mortel une barque légere ;
Ainsi que les secours, les dangers sont égaux.
Qu'importe, quand l'orage a soulevé les eaux,
Que ta poupe soit peinte, & que ton mât déploie
Une voile de pourpre & des cables de soie ?
L'art du pilote est tout ; &, pour dompter les vents,
Il faut la main du sage, & non des ornements.

(*Voltaire.*)

Les gens de condition doivent se distinguer par un caractere d'affabilité.

Les gens nés d'un sang respectable
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant ; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est par-tout odieuse, importune.
Avec la politesse un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un Grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé ;
Traitant avec dédain, & même avec rudesse,
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espece ;
Croyant que l'on est tout, quand on est de son sang,
Et qu'on est moins que rien, au-dessous de son rang.

(*Destouches.*)

CONDUITE.

Regles de conduite.

Voyez qui vous a fait, quel est votre destin,
Quel sera votre soir, quel est votre matin ;
En quel dégré d'honneur, en quel ordre de vie
Les Dieux vous ont placé, sans crime & sans envie ;

Par quel sentier secret, par quels lieux écartés,
L'on cherche la vertu, l'on fuit les vanités ;
Ce qu'il faut desirer avec impatience,
Comme il se faut régler, même dans l'abondance ;
A quel utile emploi faire servir l'argent,
En aider en secret le prochain indigent,
Mettre à le secourir toute son industrie ;
Et s'embraser d'amour pour sa chere patrie ;
Aimer jusqu'aux ingrats, & n'être point jaloux,
Si le Ciel leur répand plus de bonheur qu'à vous ;
Avoir pour les servir des ardeurs sans pareilles :
Que ce soit là le but & la fin de vos veilles.
(*Mad. Nicole sur Perse.*)

Nous devons vivre avec les hommes comme si Dieu nous voyoit, & parler à Dieu comme si les hommes nous écoutoient.

Il faut dans la conduite des affaires espérer en Dieu, comme s'il n'y avoit point de moyens humains ; & se servir de ces moyens, comme s'il n'y avoit point de Dieu.

CONFIANCE.

On n'est pas moins blâmable de ne se fier à personne, que de se fier à tout le monde.

CONFIDENCE.

Nous avons intérêt de caresser & de cultiver ceux à la connoissance desquels nos crimes, inconnus aux autres, sont parvenus. (*Juvénal.*)

CONQUÉRANTS.

L'ambition est la mesure des entreprises des conquérants.

Ces scrupuleux devoirs, & ces égards séveres,
Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires.

Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher,
Sur les pas des Héros ne doit jamais marcher.
Les hommes destinés à gouverner la terre,
A traîner avec eux la terreur & la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu,
Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

(*Campistron.*)

Le conquérant & le solitaire different entre eux, en ce que le conquérant ne se possede jamais, n'estime que les choses brillantes & passageres, a besoin de tout pour son bonheur, se perd dans l'élévation : ses conquêtes l'alterent, le monde est trop petit pour lui, & sa passion est l'ouvrage du monde, de l'ambition & de la fortune ; au lieu que le solitaire se possede toujours, n'estime que les choses solides & permanentes, n'a besoin de rien pour son repos, se conserve dans la médiocrité : une petite retraite lui suffit ; enfin son goût est l'ouvrage de la raison, de la sagesse & de la vertu.

Gracieux sommeil que celui d'un conquérant après le gain d'une bataille.

Il n'est rien de si doux pour un cœur plein de gloire,
Que la paisible nuit que suit une victoire ;
Dormir sur un trophée, est un charmant repos ;
Et le champ de bataille est le lit des Héros.

CONQUÊTES.

Les plus nobles & les plus anciennes conquêtes, sont celles des cœurs & des affections. Il y a moins de grandeur & de véritable gloire à défaire cent mille hommes, qu'à en mettre un million à leur aise & en sûreté.

On faisoit voir à un paysan, dans un tableau, toutes les villes & les pays qu'un Général avoit pris : Morgué, dit-il, tout ce qu'il a pris n'est pas là ; car je n'y vois pas mon pré.

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla !
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila !
J'appellerai vertu guerriere
Une vaillance meurtriere,
Qui dans mon sang trempe ses mains !
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un Héros farouche,
Né pour le malheur des humains !

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérants ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des tyrans :
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumants de carnage,
Un peuple aux fers abandonné :
Des meres pâles & sanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits !
Est-ce donc le malheur des hommes,
Qui fait la vertu des grands rois ?
Leur gloire féconde en ruines,
Sans le meurtre & sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister ?
Images des Dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre,
Que leur grandeur doit éclater ?

(*Rousseau, Ode à la Fortune.*)

CONSCIENCE.

La conſcience eſt le regiſtre de nos œuvres, un incorruptible témoin de notre conduite, & un équitable juge de nos actions. Quand elle les approuve, elle nous ſoutient dans les afflictions; elle nous aide à ſupporter nos diſgraces, & nous donne des aſſurances d'une heureuſe félicité : mais quand elle prononce contre nous, ſa ſentence eſt ſuivie de remords, de ſupplices & de déſeſpoir; parce qu'elle ſera indubitablement confirmée par celle que le ſouverain Juge prononcera contre nous.

La joie d'une bonne conſcience eſt le feſtin de toutes les heures, une bonne chere ſans interruption & ſans dégoût, ſans préparatif & ſans dépenſe.

La conſcience du criminel eſt ſon juge & ſon bourreau.

De ſes remords ſecrets triſte & lente victime,
Jamais un criminel ne s'abſout de ſon crime.
Sous des lambris dorés, le pâle ambitieux,
Au Ciel, dans ſa terreur, n'oſe lever les yeux.
Suſpendu ſur ſa tête un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre ſa table.
Le cruel repentir eſt le premier bourreau,
Qui dans un ſein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorants attachés ſur Tibere,
La cour de ſes flatteurs veut en vain le diſtraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge ſur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il ſe plaint, il gémit; & ſes vices
Sont ſes accuſateurs, ſes juges, ſes complices.
Toujours ivre de ſang, & toujours altéré,
Enfin, par ſes forfaits au déſeſpoir livré,

Lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage,
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour, consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses propres sujets.
(*Racine.*)

Cette voix que l'homme entend lui parler au fond de son ame, n'est point illusion. La nature n'a point établi dans notre sein un oracle de mensonge; & les jugements que l'homme pressent sur lui-même ne seront point révoqués. Ministre du Juge éternel, la conscience le représente dans l'homme; elle y siége à sa place, & le Dieu de l'univers confirmera les arrêts que prononce ce Dieu qui vit dans notre sein. (*Le Tourneur.*)

La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps; ces deux langages se contredisent souvent: elle est le vrai guide de l'homme, qui est à l'ame ce que l'instinct est au corps. (*J. J. Rousseau.*)

CONSEIL.

Ceux qui donnent des conseils sans les accompagner d'exemples, ressemblent à ces poteaux de la campagne, qui indiquent les chemins sans les parcourir.

La passion & l'humeur entrent souvent dans les conseils qu'on donne.

On conseille un ami sans se mettre à sa place:
Ce qui fait qu'on le perd, c'est qu'ordinairement
La vanité, l'humeur & le tempérament
Suggerent la plupart des avis qu'on lui donne;
Il vaudroit cent fois mieux ne conseiller personne.
(*La Chaussée.*)

De tous les services qu'on rend au prochain, il n'en est point auquel on se porte avec plus de plaisir & de satisfaction, qu'à donner un conseil ; parce que ce service est gratuit, & que l'amour-propre en est flatté.

Beaucoup de gens épuisent leur fonds philosophique en conseils pour leurs amis, & en demeurent dépourvus pour eux-mêmes.

Conseils aux Poëtes.

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en savantes leçons votre Muse fertile,
Par-tout joigne au plaisant le solide & l'utile.
Le Lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.
Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits,
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scene,
Traitent d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimene.
L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir & m'étaler ses charmes,
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.
Un Auteur vertueux, dans ses vers innocens,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens :
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre ame.
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Fuyez ſur-tout, fuyez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires eſprits malignes frénéſies :
Un ſublime Écrivain n'en peut être infecté ;
C'eſt un vice que ſuit la médiocrité.

(*Deſpréaux, Art Poétique, ch. 4.*)

CONSEILLER.

Un Conſeiller au Préſidial d'une ville de Province, qui avoit une intrigue avec la femme d'un nommé Jean Rougis, ayant défendu aux Poëtes de ſa ville de verſifier ſur ſon compte, un Poëte ne laiſſa pas que de s'émanciper ainſi :

Près du Puits d'Amour
Il loge un bon-homme ;
Quelqu'un de la Cour
Défend qu'on le nomme.
Puiſqu'il l'ordonne, j'obéis ;
Mais quand j'y penſe, j'en rougis.

CONSTITUTION.

Ceux qui ſont mal-ſains doivent ſe repréſenter la néceſſité de leur propre retraite, ne pouvant demeurer long-temps dans une maiſon qui tombe en ruine.

CONTI.

Sur le projet que les Polonois avoient eu d'élire pour leur roi le Prince de Conti.

Du faîte de la gloire, au comble des grandeurs,
Conti, prêt à monter, au gré de tous les cœurs,
Lui, que le juſte Ciel pour regner a fait naître,
Voit un trône s'offrir, & ſitôt diſparoître :
A ſa valeur par-là tout ſemble concourir ;
Et puiſqu'à ce Héros il faut une couronne,
Il en faut une à conquérir,
Et non pas une qui ſe donne.

Continence.

Les Médecins ayant déclaré à Louis VIII, roi de France, que sa maladie n'étoit occasionnée que par un excès de continence, ses Officiers introduisirent auprès de son lit, pendant qu'il dormoit, une jeune fille d'une rare beauté, à laquelle ils recommanderent de dire au Roi, qu'elle n'étoit animée que du desir de conserver une vie si précieuse à l'État. Louis s'éveillant, lui dit : qu'il aimoit mieux mourir que de commettre un péché mortel. (*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

Contradiction.

Tante éternelle & contredisante.

Que Pernelle est contredisante !
Qu'il faut cherement acheter
Cinq ou six cents écus de rente
Que d'elle j'espere hériter !
À toute heure elle fait la moue,
Et contrôle ce que je dis.
Quand je plaisante, je médis ;
Je suis un flatteur, quand je loue :
Si je suis gai, je suis un fou ;
Si je suis triste, un loup-garou.
Un jour je lui disois : Ma tante,
Tout vous déplaît, tout vous tourmente :
Quand aurez-vous contentement ?
Quand ? reprit-elle ; au monument :
Mais, pour moi, la mort est trop lente.
Lors lui prit un éternuement,
Sur quoi, je lui dis bonnement,
Mais de grand cœur : Dieu vous contente.

Les gens du bon air se font honneur d'être en contradiction avec eux-mêmes. Le Magistrat prend l'air cavalier ; le Financier affecte les

airs du Seigneur ; l'Abbé a le propos galant ; l'homme de Cour parle philosophie ; l'homme d'État fait le bel-esprit. Il n'y a pas jusqu'à l'artisan, qui, ne pouvant prendre un autre ton que le sien, se met en noir les Dimanches, pour avoir l'air d'un homme de palais.

(*J. J. Rousseau.*)

L'esprit de contradiction.

Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire,
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes.
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussi-tôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

(*Moliere.*)

CONTRAINTE.

La contrainte ne rend ni vertueux ni sage.

Mal est gardé ce que garde la crainte :
Quand le corps est au logis par contrainte,
L'esprit s'échappe au-dehors, & prétend
Exécuter tout ce qu'on lui défend.
C'est la coutume ; il se pique, il s'offense
Plus vivement, de plus aigre défense.
Ainsi voit-on les villageois troublés,
Contre un torrent qui vient gâter leurs bleds,
Dresser remparts de fagots & d'argile,
Se travaillant d'une peine inutile ;
Cela ne sert, sinon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut s'arrêter.
Il pousse avant son onde courroucée ;
Puis, quand il a mis à bas la chaussée,
A gros bouillons, de plus grande fureur,
Il va noyer l'espoir du labouteur.

(*Passerat.*)

Les soins défiants, les verroux & les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir;
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une chose étrange, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte!
En vain sur tous ses pas nous prétendons regner;
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner.
(*Moliere.*)

CONVALESCENCE.

Ses plaisirs.

Ô jours de la convalescence,
Jours d'une pure volupté!
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu! tous les plaisirs ont volé dans mon ame.
J'adore avec transport le céleste flambeau:
Tout m'intéresse, tout m'enflamme;
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence,
Pour de nouveaux plaisirs, donne de nouveaux sens.
A ses regards impatients,
Le cahos fuit, tout naît, la lumiere commence;
Tout brille des feux du printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude,
L'amour s'endort sans volupté;
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,
Le sentiment n'est plus flatté. (*Gresset.*)

CONVERSATIONS.

Pour briller dans les conversations, il faut ressembler à ces gens riches qui ont tout leur bien en argent comptant, avoir une merveilleuse présence d'esprit, & une heureuse mémoire, qui fournissent, avec autant de promptitude que d'abondance, les termes & les expressions.

On ne peut être agréable dans la conversation, si l'on n'a beaucoup d'esprit pour la soutenir, de discrétion pour laisser parler les autres & leur donner occasion de paroître, de politesse avec ses supérieurs & ses égaux, de prudence pour ne pas attaquer un vice dont une personne de la compagnie peut être atteinte, & de douceur dans le caractere.

L'esprit de la conversation consiste moins à en faire paroître, qu'à en faire trouver aux autres.

La conversation des femmes dans les assemblées roule sur trois sujets; l'éloge de leur bon goût dans leurs habits & leurs ajustements; l'admiration de la nouvelle mode; & la critique des absents: c'est la peine de la contumace.

Les gens qui savent peu, parlent beaucoup; & les gens qui savent beaucoup, parlent peu. Il est naturel de croire qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde: mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire, il auroit trop à dire; &, comme il voit encore plus à dire après lui, il se taît. (*J. J. Rousseau.*)

L'habitude de paſſer ſa vie à dire des riens, rétrécit l'eſprit. Les gens oiſifs, & toujours ennuyés d'eux-mêmes, s'efforcent de donner un grand prix à l'art de s'amuſer les uns les autres, & l'on diroit que le ſavoir-vivre ne conſiſte qu'à dire de vaines paroles. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le ſeul dont l'uſage le diſtingue des animaux, ne lui a pas été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti. Il ſe dégrade au-deſſous d'eux, & doit être homme juſques dans ſes délaſſements.

(*Le même.*)

CONVERSION.

Il y a des femmes qui voudroient quitter la galanterie ; mais qui penſent que leur converſion eſt attachée à la dignité du Directeur. Un Prêtre ſans naiſſance, quelque habile qu'il ſoit, n'eſt qu'un homme. Il leur en faut un qui ſoit homme de condition, & conſtitué en dignité. Belle converſion qui a pour principe la vanité !

La converſion d'une jeune perſonne eſt ordinairement plus ſincere & plus ſolide que celle d'une femme qui eſt ſur le retour. Dans celle-ci, l'amour-propre ne fait que changer de forme, & reſte toujours le principe des actions : dans celle-là, l'amour de Dieu triomphe de l'amour-propre.

COQUETTES.

Caractere d'une coquette.

L'amoureux Silvandre proteſte
Qu'Arpalice eſt toute céleſte,

Et je ſuis de ſon ſentiment ;
Je la trouve des Cieux une image parfaite :
Comme eux, le cœur de la coquette
Eſt toujours dans le mouvement.
(*De Senecé.*)

Une coquette eſt ſemblable à ces vins dont tout le monde veut goûter, & dont perſonne ne veut faire ſon ordinaire.

Au-dedans ce n'eſt qu'artifice,
Et ce n'eſt que fard au-dehors :
Otez-leur le fard & le vice,
Vous leur ôtez l'ame & le corps.
(*Charleval.*)

Une coquette eſt une machine artificielle, mouvante, couverte de blanc, de rouge, de mouches, de rubans, de dentelles & de diamants; preſſée dans des baleines qui lui font une belle taille, qui diſparoît le ſoir. Cette méchanique a des yeux parlants, une bouche qui ne s'ouvre que pour faire voir de petits os d'ivoire, qui s'y placent le matin & ſe tranſportent le ſoir ſur la toilette : &, dégagée des étages placés au-deſſus de ſa tête, & des échâſſes ſur leſquelles elle eſt montée, elle ſe trouve, la nuit, raccourcie d'un quart.

Reproches d'un amant à ſa future épouſe qui donnoit dans la coquetterie.

Ah ! petite coquette !
Vous m'en donnez d'avance, & ce cœur empaumé
Coupe le nœud d'hymen avant qu'il ſoit formé.
Sans craindre ni prévoir ma juſte réprimande,
Vous laiſſez fourager le pré que je marchande ;
Et me croyez d'humeur à vous donner la main,
Quand pour moi votre honneur n'aura que du regain.

Et mon amour pour vous tiendroit encor pied ferme !
Allez, de la vertu vous n'êtes qu'un faux germe.

(*Montfleuri.*)

Les coquettes ne se trouvent aux promenades que pour exposer en vente leur beauté au plus offrant.

Une vieille coquette doit se rendre justice en abandonnant la partie.

La loi devroit contraindre une mere coquette,
Quand la beauté la quitte, ainsi que les amants,
Et qu'elle a fait sa charge environ cinquante ans,
D'abjurer la tendresse, & d'avoir la prudence
De faire recevoir sa fille en survivance.

(*La Fosse.*)

Charmante coquette Climene,
Dont plus d'un cœur est enchanté ;
Vous êtes divine en beauté,
En amour vous êtes humaine.

(*Le Brun.*)

Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille,
Chez ta femme aborder & la Cour & la Ville ?
Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil.
L'un est payé d'un mot, & l'autre d'un coup-d'œil.
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fiere & chagrine:
Aux autres elle est douce, agréable, badine;
C'est pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard ;
Que chez toi se prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main savante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ses cheveux le galant édifice.
Dans sa chambre, crois-moi, n'entre point tout le jour.
Si tu veux posséder ta Lucrece à ton tour ;
Attends, discret mari, que la Belle en cornette,
Le soir, ait étalé son teint sur sa toilette ;
Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis,
Envoye au Blanchisseur ses roses & ses lys.
Alors tu peux entrer : mais sage en sa présence,
Ne va pas murmurer de sa folle dépense.

D'abord, l'argent en main, paye & vîte & comptant.
Mais non ; fais mine un peu d'en être mécontent,
Pour la voir aussi-tôt de douleur oppressée,
Déplorer sa vertu si mal récompensée.
Un mari ne veut pas fournir à ses besoins !
Jamais femme, après tout, a-t-elle coûté moins ?
A cinq-cents louis d'or, tout au plus, chaque année,
Sa dépense en habits n'est-elle pas bornée ?
Que répondre ? Je vois qu'à de si justes cris,
Toi-même convaincu déja tu t'attendris,
Tout prêt à la laisser, pourvu qu'elle s'appaise,
Dans ton coffre, à pleins sacs, puiser tout à son aise.

(*Despréaux, Satyre 10.*)

CORDELIER.

Envoi par un Cordelier à une Demoiselle, d'une toilette de bois de Sainte-Lucie, faite par lui-même.

Malgré la haire & le cilice,
Et le cordon dont je suis ceint,
Je sens, sous l'habit de Novice,
Qu'il est plus aisé, Cléonice,
D'être Martyr que d'être Saint.

Au fond de ma sombre cellule,
Mon cœur, rebelle à saint François,
Brise ses fers, s'échappe, & brûle
De se ranger sous d'autres loix.

Pour calmer la langueur secrette
Qui me consume nuit & jour,
Mes mains ont poli la toilette,
Premier hommage qu'à l'Amour
Offre un timide Anachorete.

CORNEILLE.

Remerciement de Corneille au Roi, qui avoit demandé qu'on jouât de nouveau ses Tragédies.

Est-il vrai, grand Monarque, & puis-je m'en vanter,
Que tu prennes plaisir à me ressusciter ?

Qu'au

Qu'au bout de quarante ans Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode, & retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte plus le vieux lustre à mes premiers travaux:
Acheve; les premiers n'ont rien qui dégénere,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre pere;
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
Déja Sertorius, Œdipe, Rodogune,
Sont remis, par ton choix, dans toute leur fortune;
Et ce choix feroit voir qu'Othon & Suréna,
Ne sont point des cadets indignes de Cinna.
Le peuple, je l'avoue, & la Cour les dégradent;
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent;
Pour bien écrire encor, j'ai trop long-temps écrit;
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
Mais, contre un tel abus, que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois le tien à mes derniers ouvrages!
Que de cette bonté l'impérieuse loi
Rameneroit bientôt & peuple & Cour vers moi.
Tel Sophocle, à cent ans, charmoit encore Athènes;
Tel bouillonnoit encor son vieux sang dans ses veines;
Diront-ils à l'envi, lorsqu'Œdipe aux abois
De cent peuples pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin; & si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres;
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-temps à les importuner;
Quoi que je me promette, ils n'en ont rien à craindre;
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre:
Sur le point d'expirer, il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.
Souffre, quoi qu'il en soit, que mon ame ravie
Te consacre le peu qui me reste de vie:
Je sers depuis douze ans; mais c'est par d'autres bras
Que je verse pour toi du sang dans les combats:
J'en pleure encore un fils, & tremblerai pour l'autre,
Tant que Mars troublera ton repos & le nôtre.

Corps.

Le corps politique peut être considéré comme un corps organisé vivant, & semblable à celui de l'homme. Le pouvoir souverain représente la tête; les loix & les coutumes sont le cerveau, principe des nerfs & siége de l'entendement, de la volonté & des sens, dont les Juges & les Magistrats sont les organes; le commerce, l'industrie & l'agriculture, sont la bouche & l'estomac, qui préparent la subsistance commune; les finances publiques sont le sang, qu'une sage économie, en faisant les fonctions du cœur, renvoie distribuer par tout le corps la nourriture & la vie; les citoyens sont le corps & les membres qui font mouvoir, vivre & travailler la machine, & qu'on ne sauroit blesser en aucune partie, qu'aussi-tôt l'impression douloureuse ne s'en porte au cerveau. (*J. J. Rousseau.*)

Correction.

Corriger les autres, c'est souvent mettre en sûreté ses vices sous le voile de l'hypocrisie.

La correction ne produit souvent aucun bon effet, parce que le ton impérieux dont on se sert, ne manque jamais de révolter l'amour-propre.

Corruption.

Les riches sont redevables à la cupidité des pauvres de la considération qu'ils trouvent dans le monde. La puissance tire son prix du pouvoir de faire ce qu'on veut. Les honneurs & les dignités tirent leur principal éclat de notre ambition.

Ainſi l'on peut dire, avec vérité, que nous ne tirons notre luſtre & nos avantages que du déreglement du ſiecle.

COULEURS.

Une jeune perſonne interrogée quelles couleurs elle haïſſoit, répondit *les pâles couleurs.*

COUR.

La Cour eſt un terrein haut & bas, où tout le monde cherche l'élévation : mais, pour y arriver, il n'y a qu'un ſentier ſi étroit, qu'un ambitieux ne ſauroit y faire ſon chemin ſans renverſer l'autre, que perſonne ne s'empreſſe de relever.

La Cour eſt un pays dangereux pour la vertu.

La vertu ſcrupuleuſe & la haute puiſſance
Souffrent mal aiſément une étroite alliance.
(*Brébeuf.*)

La Cour eſt un pays ingrat & dangereux ;
C'eſt où le grand mérite eſt ſouvent malheureux,
Et, quand il plaît aux rois, l'innocence eſt un crime.
(*Maynard.*)

Heureux qui n'a point vu le dangereux ſéjour
Où la Fortune éveille & la Haîne & l'Amour ;
Où la Vertu modeſte, & toujours pourſuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'Envie.
Tout préſente en ce lieu l'étendard de la Paix :
Où ſe forge la foudre, il ne tonne jamais.
Les cœurs y ſont émus, mais les fronts y ſont calmes,
Et toujours les cyprès s'y cachent ſous les palmes.
Théâtre de la ruſe & du déguiſement,
Le poiſon de la Haîne y coule ſourdement.
Il n'eſt point à la Cour de pardon pour l'offenſe :
Hommes dans leurs arrêts, & Dieux dans leur vengeance ;
Les courtiſans cruels reſtent toujours armés,
Contre des ennemis que la Haîne a nommés.

Par-tout j'y vois errer la sombre Jalousie,
Qui, cachant le poignard dont elle s'est saisie;
Imprime sur son front les traits de l'Amitié,
Appelle sur ses pas l'Amour & la Pitié;
Redouble les serments, s'abandonne aux alarmes;
Et prépare son fiel en répandant des larmes.

(*L'Abbé de Bernis.*)

Dans le palais des rois cette plainte est commune,
On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps:
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents & les étoiles,
Il n'est pas bien aisé de régler ses desirs:
Le plus sage s'endort sur la foi des Zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carriere,
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arriere;
Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit,
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.

(*La Fontaine.*)

L'innocence des nouveaux venus à la Cour ne dure pas plus que celle du premier homme dans le Paradis terrestre.

Vuide des grandeurs de la Cour.

Toutes les pompeuses maisons
Des Princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons
Pleines d'illustres misérables.
C'est-là que les plus élevés
Dorment avec moins d'assurance;
C'est où les prudents achevés
Sont les jouets de l'espérance;
C'est où l'on est payé de vent;
C'est où l'on rebute les sages;
Et c'est où l'on trouve souvent
Plus de masques que de visages;

C'est où les sentiments des rois
Ne sont pas toujours légitimes:
Les vertus leur sont quelquefois
Moins supportables que les crimes.

(*Maynard.*)

La Cour est le centre de la dissimulation.

Combien ce qu'on y dit est loin de ce qu'on pense!
Que la bouche & le cœur sont peu d'intelligence!
Avec combien de joie y trahit-on sa foi!

(*Racine.*)

Jusqu'au trône des rois la Vérité timide
Rarement perce & se fait jour,
Elle est étrangere à la Cour.
On s'égare pourtant, si l'on ne l'a pour guide:
Où donc a-t-elle établi son séjour?
C'est dans ces lieux où la nature,
Exempte de toute imposture,
Fait régner la candeur, la paix, la liberté,
La raison, l'innocence & la simplicité;
Où, sans apprendre à se contraindre,
On apprend à borner ses vœux.
Bergers, que vous êtes heureux!
Princes, que vous êtes à plaindre!

(*Le Brun.*)

Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la Cour;
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir & faire mes affaires.
Être franc & sincere, est mon plus grand talent;
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.

(*Moliere.*)

Ce n'est point chez les rois qu'est la sincérité:
Tout se farde à la Cour, jusqu'à la Vérité.
L'encens fait un plaisir, dont l'ame extasiée
Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée;

Et l'on étale aux rois, d'un plus tranquille front,
Les vertus qu'ils n'ont pas, que les vertus qu'ils ont.
(*Boursault.*)

La Cour est un pays où les joies sont visibles, mais fausses ; les chagrins cachés, mais réels. On y joue un jeu sérieux, & qui applique ; il faut arranger ses pieces & ses batteries ; avoir un dessein & le suivre ; parer celui de son adversaire ; hasarder quelquefois, & jouer de caprice ; &, nonobstant toutes ces mesures, on est souvent échec & mat. Le plus fou ou le plus heureux l'emporte.

La Cour est le séjour des esclaves.

Sous un calme trompeur, le monde a mille écueils ;
Ses doux embrassements, ses faciles accueils
Sont les liens dorés de notre servitude.
Bienheureux est celui qui, dans la solitude,
Admire la grandeur des cedres seulement,
Ne voit que des saisons l'aimable changement,
Et, couché sur le sein des innocentes herbes,
N'adore point le seuil de ces portes superbes
D'un cabinet gratté d'un tas de mécontents,
Qui perdent, à la fin, leurs ongles & leur temps.
(*Théophile.*)

La Cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Amoureux de leur chaîne & fiers de leurs entraves ;
Qui, toujours accablés sous des riens importants,
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des instants.
Qu'il est doux de les voir dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état, & remper par coutume ;
Tomber servilement aux pieds des favoris,
Des biens du malheureux mendier les débris,
Et, du vil intérêt ministres & victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes !
(*L'Abbé de Bernis.*)

La vraie félicité & les plaisirs ne se trouvent point à la Cour.

On n'est heureux que sous les loix
D'une saine philosophie.
La volupté se réfugie
Dans le paisible sein des bois;
Et tous les malheurs de la vie
Infectent la pompe des rois.
C'est près du trône que le sage
Voit le néant de la grandeur :
La raison, dont il fait usage,
Le conduit à ce vrai bonheur
Qui ne peut être le partage
D'un cœur flétri par l'esclavage
Des passions & de l'erreur.

(*De Resseguier.*)

Ce n'est pas sous un dais superbe
Que logent les Jeux & les Ris;
J'aime un repas servi sur l'herbe,
Dont la propreté fait le prix.
C'est-là que le front se déride.
Loin de moi la joie insipide
Qu'on vante à la table des Grands.
La foule qui les environne,
Loin de l'augmenter, l'empoisonne;
Leurs spectateurs sont leurs tyrans.

(*Pellegrin.*)

On fait la cour à Dieu, à genoux; aux Grands de la terre, debout; & au diable, couché sur un canapé sans rien faire.

Femme qui a une belle Cour.

Elle en a grand besoin, ma Belle,
De chevaux qui soient grands & forts;
Car elle ne va point dehors
Sans mener grand train avec elle.

Les Jeux, les Ris & les Appas,
La ſuivent par-tout pas à pas;
La Grace en tout lieu l'accompagne;
Et même elle mene toujours,
Soit en ville, ſoit en campagne,
A ſa ſuite tous les Amours. (*Montreuil.*)

Arons à Titus.

Je ſais bien que la Cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages;
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Étale auprès d'un roi les dons les plus flatteurs;
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices;
La Gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un Maître & le reſte vous ſert.
Ébloui d'un éclat qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux;
Et les ſéveres loix ſe taiſent devant nous.
(*Voltaire, Brutus, act. 2. ſc. 2.*)

COUR DE PHARASMANE.

Pharaſmane à Hiéron.

De quel front oſez-vous, ſoldat de Corbulon,
M'apporter dans ma Cour les ordres de Néron?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome inſtruit par la victoire,
Oubliant déſormais la ſuprême grandeur,
J'aurai plus de reſpect pour ſon ambaſſadeur?
Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains ſi terribles;
Qui fais trembler encor ces fameux ſouverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains.
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images,
A la ſuite d'un char, en bute à ſes outrages.
La honte que ſur lui répandent mes exploits,
D'un airain orgueilleux a bien vengé des rois.

Mais quel ſoin vous conduit en ce pays barbare ?
Eſt-ce la guerre enfin que Néron me déclare ?
Qu'il ne s'y trompe point : la pompe de ces lieux,
Vous le voyez aſſez, n'éblouït point les yeux.
Juſques aux courtiſans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n'a qu'un faſte ſauvage.
La nature, marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des ſoldats :
Son ſein, tout hériſſé, n'offre aux deſirs de l'homme
Rien qui puiſſe tenter l'avarice de Rome.

(*Crébillon, Rhadamiſte, act. 2. ſc. 2.*)

COURONNE.

La couronne eſt un peſant fardeau.

La plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne ;
Et celui dont le ciel pour un ſceptre fait choix,
Juſqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y ſemblent attachées,
Qui ne ſont qu'un amas d'amertumes cachées ;
Qui croit les poſſéder, les ſent évanouïr,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouïr.

(*Corneille.*)

Ce ſceptre, cet empire,
Et ces profonds reſpects que la terreur inſpire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent ſouvent leur triſte poſſeſſeur. (*Racine.*)

Un Prince né pour porter une couronne, ne doit point connoître de milieu entre le trône & la mort.

Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître,
Renonce à cet honneur, s'il peut ſouffrir un maître :
Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner ;
C'eſt un lâche, s'il n'oſe ou ſe perdre ou régner.

(*Corneille.*)

Les couronnes de laurier & de myrthe s'achètent bien cherement, & la Gloire veut que ſes amants ſouffrent pour elle.

Celui-là seul est digne d'une couronne qui commande à ses passions.

De quel front accepter les droits du diadême,
Si l'on n'a pas appris à régner sur soi-même ?
Et par quelle âpre soif du vain titre de roi,
Prendre un empire ailleurs que l'on n'a pas chez soi ?
(*T. Corneille.*)

Les couronnes doivent être héréditaires.

Est-ce au peuple à se choisir un maître ?
Si-tôt qu'il hait un roi, doit-il cesser de l'être ?
Sa haine ou son amour sont-ce les premiers droits
Qui font monter au trône ou descendre les rois ?
Que le peuple à son gré les craigne ou les chérisse,
Le sang les place au trône, & non pas son caprice ;
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter ;
Et, s'il n'aime son prince, il le doit respecter.
(*Racine.*)

COURTISANS.

Leur caractere.

La Cour a pour vous des appas !
Quoi ! vous pourriez vous plaire en un lieu de fracas,
Où la Nuit a choisi sa demeure ordinaire ;
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire ;
Où l'humeur se contraint, où le cœur se dément ;
Où tout le savoir-faire est un raffinement ;
Où les grands, les petits sont, d'une ardeur commune,
Attelés jour & nuit au char de la Fortune !
(*Regnard.*)

Ma joie est extrême,
D'y voir certaines gens, tout fiers de leur maintien,
Qui ne déparlent pas, & qui ne disent rien ;
D'y rencontrer par-tout des visages d'attente,
Qui n'ont que l'espérance & les desirs pour rente ;
D'autres, dont les dehors affectés & pieux
S'efforcent de duper les hommes & les dieux ;

Des complaisants en charge, & payés pour sourire
Aux sottises qu'un autre est toujours prêt à dire;
Celui-ci qui, bouffi du rang de son aïeul,
Se respecte soi-même, & s'admire tout seul.
(*Regnard.*)

Je définis la Cour un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.
(*La Fontaine.*)

Les rois savent-ils quand on leur est fidele?
Environnés par-tout de gens intéressés,
Ils n'ont point de défauts qui ne soient encensés.
A tous leurs mouvements, une foule importune,
D'un pas précipité, court après la Fortune;
Et ceux qui devant eux se présentent le plus,
Le font moins pour les voir, que pour en être vus.
(*Boursault.*)

Le courtisan & le petit-maître different, en ce que le courtisan cache son déreglement sous des dehors réglés, & pense beaucoup avant de parler; au lieu que le petit-maître tient à honneur de paroître dereglé, parle beaucoup, & pense peu.

Ceux qui sont auprès des rois ressemblent aux veilles des grandes fêtes, qui les touchent de près, mais qui ont beaucoup de jeûnes & de mortifications.

Leur esclavage.

Charmé de mon loisir & de ma solitude;
Que les Grands à l'envi m'appellent auprès d'eux,
On ne me verra point chercher la servitude,
Lorsque je suis heureux.

Faut-il courir si loin, insensés que nous sommes,
Pour trouver ce bonheur que nous desirons tous ?
Maîtrisons nos desirs, n'attendons rien des hommes,
Et vivons avec nous.

Dans le palais des rois un coup-d'œil nous captive:
L'homme y va follement chercher un meilleur sort;
En entrant il le perd, libre quand il arrive,
Esclave quand il sort. (*Racine, fils.*)

Leurs chagrins.

Qui peut dire les soins cuisants,
Qui déchirent les courtisans,
Et quel noir chagrin les dévore;
Il peut dire combien de pleurs
L'aurore verse sur les fleurs,
Quand le jour commence d'éclore;
Il peut compter les feux des cieux,
Les sables du rivage More,
Les vertus de Louis, & ses faits glorieux.
(*Desmarets.*)

Le courtisan n'est jamais avec lui-même.

Ce n'est point à la Cour des rois
Qu'habite la paisible Astrée,
Il faut que l'ame quelquefois,
Au sein du tumulte enivrée,
Revienne dans le fond des bois,
Trouver sa raison égarée.
Malheureux, qui craint de rentrer
Dans la retraite de son ame !
Le cœur qui cherche à s'ignorer,
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on se fuir & s'estimer ?
On n'évite point ce qu'on aime;
Qui n'ose vivre avec soi-même,
A perdu le droit de s'aimer.
(*L'Abbé de Bernis.*)

COUTUME.

Heureux ceux qui ne sont point asservis au joug de la coutume.

Heureux ceux qu'un rare génie
A fidélement garantis
Du malheur d'être assujettis
Sous la commune tyrannie.
Leur libre vol n'est point borné
Au climat où chacun est né ;
Au vrai seul ils bornent leur course.
Le vrai pour eux est plein d'attraits ;
Ils boivent le vrai dans la source,
Et s'en enivrent à longs traits.

(*Desmarets.*)

On disoit d'un Avocat qui avoit fait un mauvais commentaire sur la Coutume de son pays, que, s'il faisoit bien, ce n'étoit pas sa coutume.

COUVENT.

Ses dangers.

L'amour du changement, un caprice frivole,
Un chagrin passager font souvent qu'on s'immole ;
On croit, dans cet asyle, assurer son repos,
Et souvent on y trouve un surcroît à ses maux.
D'abord les passions pour quelque temps sommeillent ;
Mais leurs feux assoupis tout-à-coup se réveillent.
L'image des douceurs que l'on vient de quitter,
La fougue des desirs qu'on ne peut contenter,
Sont autant de bourreaux qui déchirent une ame,
Et portent les remords sans éteindre la flamme.
Le désespoir survient ; le séjour de la paix
Devient celui du trouble & des mortels regrets ;
Et du goût des plaisirs sentant la violence,
Dans le sein des vertus on perd son innocence.

(*Boissy.*)

Ceux qui entrent dans un Ordre riche, renoncent à la propriété des biens pour s'en réserver l'usufruit.

Demoiselle qui veut entrer dans un Couvent.

Quel sentiment jaloux d'un état plus parfait
Veut que votre repos dans un cloître se fonde ?
Pourquoi détestez-vous le monde ?
Philis, que vous a-t-il donc fait ?

Ne vous offroit-il pas ce qu'il a de plus doux,
Quand vous lui déclariez une cruelle guerre ?
Et de tous les cœurs de la terre,
Pas un n'a tenu contre vous.

Vous ne pouvez, Philis, être plus près des cieux;
Quand à ce haut dégré vous serez élevée,
Et n'en serez pas mieux sauvée ;
Mais vous nous en damnerez mieux.

Plus on se tient couvert, plus on est recherché,
Il semble que le voile embellisse les filles ;
Et c'est la contrainte des grilles,
Qui fait le ragoût du péché.

Loin d'être libertin, vous voyez pour quel but
A changer de projet ma raison vous invite ;
Et si je vous en sollicite,
C'est seulement pour mon salut.

Ne nous quittez donc pas, ne changez pas d'état ;
Où pourroit votre gloire être mieux signalée ?
Faut-il sortir de la mêlée
Au commencement du combat ?

A vos pieds gémiront les vices abattus,
Dans cette dangereuse & cette vaste lice ;
Où se pratique l'exercice
Des plus héroïques vertus.

Votre cœur vous inspire un zele assez dévot,
Et votre vertu seule assez vous fortifie,
Sans que la haire mortifie
Une chair qui ne vous dit mot.

Le monde a pour vos sens des attraits superflus :
Mais c'est bien mieux prouver qu'on renonce à ce maître,
De le mépriser & d'en être,
Que d'y penser n'en étant plus.

Un moment de la vie établit tout le plan,
Et parmi les longs jours, tels que seront les vôtres,
Ce moment, roi de tous les autres,
En est quelquefois le tyran. (*Benserade.*)

Extrémités de l'univers
Qui nous dérobez Marianne,
La sainteté de vos déserts
Auprès d'elle sera profane.

Vous ne verrez que des vertus
Où la nature se surpasse ;
Des défauts humains abattus,
Sous la victoire de la Grace.

J'estime, sans impiété,
Qu'on peut dire dans ses louanges
Qu'elle a de la divinité,
Et qu'elle surpasse les Anges.

Elle a même raisonnement,
Même esprit & même lumiere ;
Elle a de plus qu'eux seulement
Le mélange de la matiere.

Ce n'est point un être imparfait
Qui fasse du désordre en l'ame ;
La raison, selon son souhait,
L'émeut, le retient & l'enflamme.

La matiere ne jette point
D'impureté dans cet ouvrage;
Et, quelque intérêt qu'elle ait joint;
La raison seule a l'avantage.

D'un si réglé tempérament,
Le calme a banni tout orage;
La raison, sur cet élément,
Ne sauroit faire de naufrage.

Son cœur sur son visage est peint;
On lit sur son front ses pensées;
Par la pureté de son teint
Ses autres vertus sont tracées.

Ce que le zéphyr, en été,
Respire de doux en la plaine;
Il semble l'avoir emprunté
De la douceur de son haleine.

Elle sort sans bruit, sans odeur
Que celle des lys, & des roses
Qu'un beau désordre de pudeur
A sur sa belle joue écloses.

Le portier d'une petite Abbaye, établie dans une solitude, ayant perdu la clef de l'Église, dans laquelle on ne disoit que les Dimanches & Fêtes une Messe basse, le Prieur la fit chercher inutilement pendant quinze jours, après lesquels le Chapitre assemblé décida, qu'afin d'éviter à l'avenir cet inconvénient, on en feroit faire une au bout de celle de la cave, & que le Prieur diroit le Dimanche suivant trois Messes comme à Noël, pour acquitter les Messes des deux Dimanches précédents.

Fille mise dans un Couvent par un homme qui passoit pour être son pere.

Enfin, à tes ordres rendue,
Agnès, ta fille prétendue,
Dans un Couvent entre aujourd'hui;
Que veux-tu qu'on dise & qu'on pense?
Est-il permis en conscience
De disposer du bien d'autrui? (*Le Brun.*)

Le voile n'est le rempart le plus sûr
Contre l'amour, ni le moins accessible.
Un bon mari, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, si pourvoir est possible.
C'est à mon sens une erreur trop visible,
A des parents, pour ne dire autrement,
De présumer, après qu'une personne,
Bon gré, mal gré, s'est mise en un Couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne.
Abus, abus : je tiens que le malin
N'a revenu plus clair & plus certain,
Sauf toutefois l'assistance divine.
Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine
Que d'être pure & nette de péché,
Soit privilège à la guimpe attaché.
Nenni-dà, non ; je prétends qu'au contraire
Filles du monde ont toujours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur.
La raison est, qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.
Les autres n'ont pour un seul adversaire ;
Tentation, fille d'oisiveté,
Ne manque pas d'agir de son côté :
Puis le desir, enfant de la contrainte.
Ma fille est Nonne : *Ergò*, c'est une Sainte ;
Mal raisonné. Des quatre parts les trois
En ont regret & se mordent les doigts,
Font souvent pis ; au moins l'ai-je ouï dire :
Car, pour ce point, je parle sans savoir.
(*La Fontaine, Contes.*)

CRÉDIT.

Le crédit n'eſt plus établi ſur la probité, mais ſur la réputation qu'on a d'être riche.

CRÉQUI.

Épitaphe du Maréchal de Créqui.

Celui dont le grand cœur, par la gloire animé,
Ne ſe borna jamais, eſt ici renfermé;
Son trépas fut ſuivi des regrets les plus tendres,
Et ſon épouſe en pleurs attend cet heureux jour
Où la mort, en mêlant leurs précieuſes cendres,
Les joindra pour jamais, comme a fait leur amour.
(*Perrault.*)

Par le Dieu des combats à l'honneur immolé,
Dans le milieu de ſa carriere,
Créqui, dont on a tant parlé,
Créqui n'eſt plus qu'une pouſſiere.
S'il eût encor vécu, que de faits éclatants
Auroient enrichi nos hiſtoires!
Mais, au lieu de compter ſes ans,
La Parque a compté ſes victoires.
(*De Senecé.*)

CRIMES.

Le crime heureux paſſe pour vertu.

La plus noire action que l'audace produit
Ne prend que du ſuccès la honte qui la ſuit:
C'eſt lui ſeul qui la rend injuſte ou légitime;
Heureux, elle eſt vertu; malheureux, elle eſt crime.
(*T. Corneille.*)

Lorſque le ſort nous garde un ſuccès favorable,
Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable.
Il fait du parricide un homme généreux,
Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux.
(*Crébillon.*)

Sans le ſavoir on honore le crime,
Et ſouvent il uſurpe un culte illégitime,
Que la crédule erreur croit rendre à la vertu.
(*La Chauſſée.*)

Un ſcélérat qui voit que tout cede à ſes vœux,
Croit que les loix ne ſont que pour les miſérables,
Que le malheur fait les coupables,
Et qu'on eſt innocent, ſi-tôt qu'on eſt heureux.
Selon le rang qu'on tient, le crime ſe meſure ;
Il change chez les Grands de nom & de nature :
L'injuſtice, chez eux, n'eſt que raiſon d'État ;
Les crimes ſont permis en bonne politique ;
Et toute leur noirceur diſparoît à l'éclat
Que la fortune communique. (*Pavillon.*)

On ne parvient au comble de la ſcélérateſſe que par dégrés.

Quelques crimes toujours précedent les grands crimes;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus ſacrés;
Ainſi que la vertu, le crime a ſes dégrés :
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Paſſer ſubitement à l'extrême licence. (*Racine.*)

Un grand crime ne ſe commet pas ſans fermeté & ſans courage.

Plus l'attentat eſt noir, plus ſon indignité
Veut du cœur le plus haut l'entiere fermeté.
Des plus ſacrés devoirs étouffer le murmure,
C'eſt à ſes paſſions aſſervir la nature.
Cet effort ne part point d'un courage abattu ;
Et, pour faire un grand crime, il faut une vertu.
(*T. Corneille.*)

Lorſqu'au premier crime on s'eſt autoriſé,
Un ſecond à commettre eſt beaucoup plus aiſé ;
On va plus hardiment affronter l'infamie ;
La main déja coupable, en eſt plus affermie.
(*Bourſault.*)

Veut-on s'acquérir un nom & une réputation dans le monde : il faut bâtir sa fortune sur les ruines des malheureux ; être redevable à ses exactions de ces superbes palais, de ces belles maisons de campagne, de ces jardins embellis par l'art & la nature, de ces riches ameublements ; violer les droits les plus sacrés de l'Humanité, & courir risque de l'échaffaud pour parvenir aux places éminentes. (*Juvénal.*)

Les crimes sont suivis d'un sort différent.

Les crimes des mortels ont un destin extrême ;
L'un conduit au gibet, & l'autre au diadême.
(*Traduction de Juvénal.*)

Criminels.

L'exécution des criminels étoit autrefois un spectacle qu'on donnoit avec une sorte d'appareil, & souvent les jours de fêtes, en les menant au lieu du supplice, (c'étoit ordinairement Montfaucon). On leur faisoit faire des pauses, entre autres, une dans la cour des Filles-Dieu, où on leur servoit un verre de vin, & trois morceaux de pain béni. Cette collation s'appelloit le dernier morceau du patient. S'il mangeoit avec un certain appétit, c'étoit un bon augure pour son ame. (*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

Critiques.

Les critiques sont des mouches qui se jettent sur les parties ulcérées ; ou de mauvaises herbes qui s'élevent proche d'une plante rare pour l'étouffer.

Personne n'est exempt de critique.

Affichez la sageſſe, on vous trouve gothique ;
Ayez une aventure, on vous en prête cent ;
Enfermez-vous, on ſait comment cela s'explique ;
Tenez maiſon chez vous, tout paroît indécent ;
Et le plaiſir ſur-tout n'eſt jamais innocent..

(*Des Mahis.*)

On devroit ſe juger ſoi-même avant que d'exercer ſa critique.

Ah ! ſi l'homme du moins, dans ſa folie extrême,
Faiſoit, ſans préjugés, un retour ſur lui-même,
Il trouveroit en lui le nombre des défauts
Qu'il va ſi hautement blâmer chez ſes égaux ;
On le verroit bientôt, quand ſon ami le bleſſe,
Compenſer avec lui foibleſſe pour foibleſſe,
Et, l'aidant à voiler certains défauts trop nuds,
Relever de bon cœur l'éclat de ſes vertus.

(*Philoſ. de Sans-Souci.*)

Les hommes ne louent que malgré eux, & mêlent à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent. Le même nom, qui vole glorieux de bouche en bouche, eſſuie des mépris dans le ſecret des cercles ; & ces livres d'où partent de bruyants applaudiſſements, ſont bordés d'un ſourire malin qui donne la mort à la réputation d'autrui. L'amour-propre eſt un républicain jaloux. Il ne voit qu'un tyran dans l'homme trop ſupérieur. Tandis que ſa main gauche le couronne des lauriers de la gloire, ſa droite cherche ſon cœur pour le percer. Il rend, comme les meurtriers de Céſar, un perfide hommage à ſa victime, & tombe à ſes genoux pour l'aſſaſſiner.

(*Le Tourneur.*)

La critique empoisonne les meilleures actions.

Dans ce monde pervers, crois-moi, quoi que tu fasses,
Ta meilleure action aura toujours deux faces :
Oui, tu verras toujours, trop prompt à la juger
Par le mauvais côté, quelqu'un l'envisager ;
Et ce qu'il en dira, par vertu sympathique,
Devenir aussi-tôt la créance publique.
Car on trouve par-tout de ces gens nébuleux,
Et qui, sous des dehors sombres & scrupuleux,
Habiles à cacher leur malice féconde,
Se sont acquis le droit de juger tout le monde.
Ils font les circonspects, & paroissent souffrir,
Quand on veut sur quelqu'un les forcer de s'ouvrir.
(*Tanevot.*)

La critique est le fruit de l'envie, ou l'effet d'une ridicule présomption de sa propre capacité. Le critique est parmi les Savants ce qu'est le charlatan entre les Médecins.

Caractere des critiques anciens & modernes.

La critique autrefois, moins âpre & moins amere,
Instruisoit les Auteurs, savoit les redresser,
Comme on voit une tendre mere
Corriger des enfants qu'elle craint de blesser.
Alors elle pouvoit briller sur le théâtre ;
Mais son utilité n'a point duré long-temps ;
Ce n'est plus aujourd'hui qu'une affreuse marâtre,
Qui, dès le berceau même, étouffe ses enfants.
(*La Chaussée.*)

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
Soyez-vous à vous-même un févere critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer.
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sinceres,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.

Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur ;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir qui vous raille & vous joue.
Aimez qu'on vous conseille & non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussi-tôt cherche à se récrier,
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse.
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse :
Il vous comble par-tout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligés.
Il renvoye en leur lieu les vers mal arrangés.
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase.
Ici le sens le choque, & plus loin c'est la phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir :
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un Auteur intraitable,
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah ! Monsieur, pour ce vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord... Ce mot me semble froid ;
Je le retrancherois... C'est le plus bel endroit...
Ce tour ne me plaît pas... Tout le monde l'admire.
Ainsi toujours constant à ne se point dédire ;
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique.
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flatter,
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.
Aussi-tôt il vous quitte, &, content de sa Muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse ;
Car souvent il en trouve : ainsi qu'en sots Auteurs,
Notre siecle est fertile en sots admirateurs.

(*Despréaux, Art Poét. ch. 1.*)

CROCHETS.

Avocat qui a de beaux crochets.

Un Avocat, changeant de domicile,
Accumuloit livres, timbres, procès
En un fagot, ſur l'échine docile
D'un crocheteur trébuchant ſous le faix.
Ouais, dit Cujas, vous pliez les jarrets?
J'en porte moi bien d'autres dans la tête.
Le gars répond : ne ſais comme elle eſt faite;
Mais ſi faut-il qu'elle ait de beaux crochets.
(*Desforges Maillard.*)

CROIX.

Inſcription d'une Croix.

Voilà la chaire où Jéſus nous inſtruit;
Le lit où pour jamais ſon Sang nous reproduit;
Le ſiége où ſe rendra la Juſtice ſuprême;
Le char où juſqu'au Ciel la gloire l'a conduit;
Et l'autel où pour nous il s'immole lui-même.
(*Perrault.*)

Un Prédicateur ayant exhorté ſes auditeurs à porter leur croix, un mari, en ſortant de l'Égliſe, ſe chargea de ſa femme.

CROMWEL.

Son Épitaphe.

Ci gît l'uſurpateur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux;
Dont les vertus méritoient mieux
Que le trône acquis par un crime.
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi?
(*Pavillon.*)

CUJAS.

Les écoliers de Cujas ſortoient volontiers de ſon école pour aller en compter à ſa fille, qui étoit jolie & coquette : ils nommoient cet amuſement *le commentaire des œuvres de Cujas.*

CULTIVATEUR.

Amuſements du cultivateur, & fruits de la culture.

L'heureux cultivateur des préſents de Pomone,
Des filles du Printemps, des tréſors de l'Automne,
Maître de ſon terrein, ménage aux arbriſſeaux
Les ſecours du ſoleil, de la terre & des eaux;
Par de légers appuis ſoutient leurs bras débiles;
Arrache impunément les plantes inutiles;
Et des arbres touffus, dans ſon clos renfermés,
Émonde les rameaux de la ſeve affamés.
Son docile terrein répond à ſa culture;
Miniſtre induſtrieux des loix de la nature,
Il n'eſt pas traverſé dans ſes heureux deſſeins:
Un arbre, qu'avec peine il planta de ſes mains,
Ne prétend pas le droit de ſe rendre ſtérile;
Et, du ſol épuiſé tirant un ſuc utile,
Ne va pas refuſer à ſon maître affligé
Une part de ſes fruits, dont il eſt trop chargé.

(*Voltaire.*)

CURÉ.

Zèle d'un Curé.

On dit que le Turc vient, & Meſſire Honoré,
Pour armer contre lui, vend Cure & Prieuré.
Son zèle pour l'Égliſe eſt un zèle incroyable,
Il ne garde point de milieu;
Tout d'un coup il ſe donne au diable,
Dans le deſſein de ſervir Dieu.

(*De Cailly.*)

Ignorance de quelques Curés de campagne.

Un Curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de baptême & de trépas
Et d'offices qu'il n'entend pas.

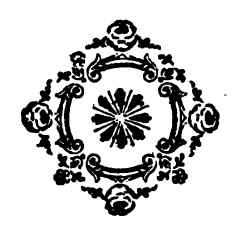
(*Gresset.*)

Un Curé à portion congrue est un ouvrier évangélique, qui supporte la chaleur & le poids du jour, moyennant une rétribution de vingt-sept sols quatre deniers par jour, que lui donne le gros Décimateur, qui, à la faveur du traité, jouit en paix de son aisance, & s'endort à l'ombre dans le sein de la mollesse.

CURIOSITÉ.

Quiconque ose d'autrui pénétrer les secrets,
D'un desir indiscret risque à payer les frais.

(*Philos. de Sans-Souci.*)





DACIER.

QUAND Dacier & sa femme engendrent de leurs corps,
Et quand de ce beau couple il naît enfants, alors
Madame Dacier est la mere :
Mais quand ils engendrent d'esprit,
Et font des enfants par écrit,
Madame Dacier est le pere.

DANGER.

C'est courir à sa perte que de chercher le danger.

Qui cherche le péril, dans le péril succombe ;
Au bord d'un précipice, on s'étourdit, on tombe :
Et qui se plaît aux lieux où l'air est infecté,
Y voit bientôt périr sa force & sa santé.

(*L'Abbé de Villiers.*)

On promet beaucoup dans le péril. Est-il passé : on ne tient rien.

O combien le péril enrichiroit les Dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guere
De ce qu'on a promis aux cieux.
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier;
Il ne se sert jamais d'huissier...
Et qu'est-ce donc que le tonnerre ?

(*La Fontaine.*)

En évitant un élément, on est exposé à la fureur d'un autre.

L'air, le vent & la pluie, à ne vous point mentir,
Sont cause que je vous ai vue ;
Mais, je m'en apperçois ; j'ai fait une bévue.
Quelque orage qu'il fit, il falloit mieux partir.

Que ma précaution me rendra misérable !
Hélas ! l'eau qui tombe des cieux,
Philis, est bien moins redoutable
Que le feu qui sort de vos yeux.
(*Montreuil.*)

Il faut, pour vivre tranquille, éviter la haîne des Grands, la fureur du peuple ; craindre sa propre colere ; rompre tout commerce avec un Chymiste ; ne pas donner sa confiance à un jeune Médecin ; éviter la familiarité des Moines ; les confidences des vieilles ; les quiproquo des Apothicaires ; & l'*&* *cætera* des Notaires : être insensible aux larmes d'une femme ; ne pas reprendre à son service un domestique une fois chassé ; ne pas ajoûter foi au serment d'un marchand ; ne pas se fier à la conscience d'un tailleur ; ne pas loger dans une nouvelle auberge ; éviter la dispute avec un homme de Justice ; l'inimitié des gens à rabat de long ou petit volume ; tout commerce avec un inconnu ; l'amour des femmes de moyenne vertu ; la compagnie d'un Athée ; le dîner d'un ivrogne ; & le souper d'un joueur ; toute liaison avec un courtisan disgracié ; toute familiarité avec un homme qui se ruine ; & sur-tout le crédit, les procès, l'épée d'un gentilhomme, & la plume d'un écrivain.

DANSE.

Les Cardinaux de Narbonne & de S. Severin danserent au bal que donna Louis XII à Milan en 1501. Le Cardinal Palavicini rapporte qu'en 1562, les Peres du Concile de Trente donnerent

un bal à Philippe II, roi d'Espagne ; que toutes les Dames y furent invitées, que le Cardinal de Mantoue ouvrit le bal, & que Philippe II & tous les Peres du Concile y danserent.

(*Essais histor. de M. de Saint-Foix.*)

La maxime qui blâme la danse & les assemblées des deux sexes, paroît plus fondée sur le préjugé que sur la raison. Toutes les fois qu'il y a un concours des deux sexes, tout divertissement devient innocent ; au lieu que l'occupation la plus louable, est suspecte dans le tête-à-tête. Les jeunes gens peuvent-ils se voir avec plus de décence & de circonspection, que dans une assemblée où les yeux du Public, incessamment tournés sur eux, les forcent à s'observer avec le plus grand soin ? (*J. J. Rousseau.*)

DAPHNÉ.

Sa fuite.

Je suis, crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque, tout hors d'haleine, il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue kyrielle
Des rares qualités dont il étoit orné :

Je suis le dieu des vers, je suis un bel-esprit.
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
Je sais jouer du luth, arrêtez. Bagatelle :
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine ;
Je suis, n'en doutez pas, dieu de la médecine.
Daphné couroit plus vîte à ce nom si fatal.

Mais s'il eût dit : voyez quelle est votre conquête.
Je suis un jeune dieu, beau, galant, libéral ;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

(*Fontenelle.*)

DAUPHIN.

Éloge de Monſeigneur le Dauphin.

(*L'Automne parle à la Reine.*)

Le Printemps, orgueilleux de la beauté des fleurs,
Prétend nous obſcurcir par ſes vives couleurs ;
Mais vous vous ſouviendrez, Princeſſe ſans ſeconde,
De ce fruit précieux qu'a produit ma ſaiſon,
Et qui croît dans votre maiſon
Pour faire quelque jour les délices du monde.

(*Moliere.*)

La ſaiſon, la nature & l'art, unis enſemble,
Ont fait pour Philisbourg des efforts inouïs :
Tu les as ſurmontés ; par toi l'univers tremble :
Tu reſſembleras à Louis,
Grand Prince, s'il ſe peut que quelqu'un lui reſſemble.

On t'a vu mépriſer en jeune téméraire
Mille & mille volantes morts ;
Et l'on diroit, à te voir faire,
Que tu crois qu'en naiſſant on ait plongé ton corps,
Comme celui d'Achille, au fond des eaux fatales
Qui voyent ſur leurs ſombres bords
Des rois & des bergers les fortunes égales.

Avis à Monſeigneur le Dauphin.

Fils unique d'un Roi que le monde révere,
Que la poſtérité toujours admirera,
Reſſemblez ſeulement à votre auguſte pere,
Et perſonne jamais ne vous reſſemblera.

Inſcription placée au bas d'une eſtampe qui repréſentoit la famille de Monſeigneur le Dauphin.

Dans ces jeunes Héros, dont l'auguſte naiſſance
Promet cent miracles divers,
Tu vois tes Rois, auguſte France,
Et peut-être y vois-tu ceux de tout l'univers.

Épitaphe de Monseigneur le second Dauphin.

Orné de toutes les vertus,
Qui jadis, des Romains, firent chérir Titus,
Je naquis pour régner; & les peuples de France
Sur mon regne fondoient leur plus douce espérance:
Mais le ciel, irrité contre le genre humain,
N'a pas laissé passer le sceptre dans ma main.
Pour punir les François, il hâte mon trépas.
Le trône fut pour moi cette terre promise,
Que le Seigneur fit voir autrefois à Moïse;
Je l'ai bien vu de près, mais je n'y monte pas.

DÉBAUCHÉS.

Il semble que les débauchés n'aient l'usage que d'un corps d'emprunt, puisqu'ils le détruisent par l'excès. Si leur corps appelloit leur ame en jugement, pour lui demander des dommages & intérêts, elle ne pourroit éviter d'y être condamnée.

La débauche abrege les jours.

Courir de maitresse en maitresse;
Passer ses jours en libertin,
Dans la continuelle ivresse
Qui naît de l'amour & du vin;
Par des liqueurs de toute espece
Se brûler du soir au matin,
C'est, en terme de banque, escompter sa jeunesse.
(*Pannard.*)

Un homme épuisé de débauches étoit obligé de garder le lit; un de ses amis, entrant dans sa chambre, & voyant sa maitresse qui en sortoit, lui demanda comment il se trouvoit. La fievre, lui répondit-il, vient de me quitter. Je viens, dit l'ami, de la rencontrer qui sortoit de chez vous.

Un fameux débauché ayant fait mettre sur sa porte la statue de saint Antoine, son Patron; on dit que le Saint étoit à la porte, & son compagnon dans la maison.

DÉBITEUR.

Mauvais payeur.

Maître ingrat, débiteur sans foi,
Qui défend qu'on parle chez toi
D'appointement & de salaire,
Ne te laisse jamais fléchir;
Le revenu de ta colere
Est capable de t'enrichir.

(*Maynard.*)

Blaise, voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit, toute honte bannie:
Çà, payez-moi vîte, il est temps.
Laissez-moi mourir à mon aise,
Répondit foiblement Lucas.
Oh! parbleu, vous ne mourrez pas
Que je ne sois payé, dit Blaise.

DÉCADENCE.

Décadence de la vie humaine.

En vain la nature épuisée
Tâche à prolonger sagement,
Par le secours d'un vif & fort tempérament,
La trame de nos jours, que les ans ont usée;
Je m'apperçois à tout moment
Que cette mere bienfaisante
Ne fait plus, d'une main tremblante,
Qu'étayer le vieux bâtiment
D'une machine chancelante.

(*Chaulieu.*)

DÉCLARATION.

DÉCLARATION.

Déclaration qu'une Belle n'avoit écrite qu'à moitié.

Certain chiffre, tracé par une main charmante,
Tourmentoit un jour mes esprits ;
J'eus recours au fils de Cypris.
Il n'est déchiffreur que l'on vante
Autant que lui pour ces sortes d'écrits.
Il me lut tout courant l'adorable grimoire ;
J'entendis... juste ciel ! quelle seroit ma gloire !
Quel destin seroit aussi beau ?
Mais, hélas ! il ne lut qu'à travers son bandeau,
Et je n'ose presque l'en croire.

(*Fontenelle.*)

Hippolyte à Aricie.

Vous voyez devant vous un Prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi qui, contre l'amour fiérement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté ;
Qui, des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours du bord contempler les orages ;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !
Un moment a vaincu mon audace imprudente.
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis plus de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve :
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit.
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebele Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.

Mes seuls gémissements font retentir les bois;
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
Peut-être le récit d'un amour si sauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un si beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chere.
Songez que je vous parle une langue étrangere;
Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte, sans vous, n'auroit jamais formés.
(*Racine, Phédre, act. 2. sc. 2.*)

Rodogune à Antiochus.

Allez, ou pour le moins rappellez votre frere;
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux,
Lorsque je vous avois à combattre tous deux;
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble;
Je vous bravois tantôt, & maintenant je tremble.
J'aime; n'abusez pas, Prince, de mon secret:
Au milieu de ma haîne il m'échappe à regret;
Mais enfin il m'échappe, & cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue:
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose:
Ne m'en accusez point; vous en êtes la cause:
Vous l'avez fait renaître, en me pressant d'un choix
Qui rompt de vos traités les favorables loix.
D'un pere mort pour moi voyez le sort étrange!
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge;
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner:
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende,
Votre refus est juste autant que ma demande.
A force de respect votre amour s'est trahi;
Je voudrois vous haïr, s'il m'avoit obéi;
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance,
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.

Rentrons donc ſous les loix que m'impoſe la paix,
Puiſque m'en affranchir, c'eſt vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur, je ne puis davantage.
L'orgueil de ma naiſſance enfle encor mon courage,
Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait ſur moi,
Je n'oublîrai jamais que je me dois un Roi.
(*Corneille, Rodogune, act. 4. ſc. 1.*)

DÉFAUTS.

Aveuglement ſur nos défauts.

Tout ce que nous ſommes,
Lynx envers nos pareils, & taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On ſe voit d'un autre œil qu'on ne voit ſon prochain.
Le Fabricateur ſouverain
Nous créa beſaciers tous de même maniere,
Tant ceux du temps paſſé que du temps d'aujourd'hui;
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.
(*La Fontaine.*)

Nous ſommes clairvoyans ſur les défauts d'autrui, & aveugles ſur les nôtres; parce que le commerce que nous avons avec nos propres inclinations nous les déguiſe. Rien ne nous eſt nouveau en nous-mêmes. Il ſe fait une eſpece d'habitude entre notre raiſon & nos défauts, qui les fait ſubſiſter enſemble ſans ſe faire la guerre.

C'eſt grand dommage qu'on déguiſe
Aux grands Princes la vérité,
Dit un homme de qualité:
Pour moi j'aime qu'on me la diſe;
Je ne veux point être flatté.
Mais allez lui parler enſuite
Sur les défauts de ſa conduite,
Employez la ſincérité

A lui marquer l'iniquité
Des profusions indiscrètes
Qu'on nomme libéralité ;
Montrez-lui la nécessité
De payer avant tout ses dettes ;
Dites-lui que l'habileté
Qu'exige une charge publique
Surpasse sa capacité ;
Blâmez l'indigne utilité
Qu'il tire d'une affaire inique ;
Blâmez la folle vanité
Que lui donne une race antique :
Et vous verrez au même instant
Si la vérité lui plaît tant.
Avec plaisir chacun l'entend,
Lorsque sur les défauts des autres
Elle vient à nous éclairer.
Nous avertit-elle des nôtres :
On ne la peut plus endurer. (*Desmarets.*)

Défauts d'autrui, fonds inépuisable pour notre vanité.

On ne se corrige de ses défauts que par les réflexions sur soi-même & par la retraite.

Qui veut s'étudier, doit chercher le repos ;
Là, seul avec lui-même, il peut voir ses défauts.
C'est ainsi de son temps que doit user le sage,
De l'art de se connoître il fait l'apprentissage ;
Et, dans un examen souvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés qui fascinoient ses yeux,
Il foule sous ses pieds l'artificieux masque
Qui cachoit ses travers, ou son humeur fantasque ;
Malgré son amour-propre & son miroir flatteur,
Il déracinera les vices de son cœur.
(*Philos. de Sans-Souci.*)

Le trop d'attention qu'on a à observer les défauts d'autrui, fait qu'on meurt sans avoir eu le temps de connoître les siens.

Défauts d'une fille querellée par sa mere.

Quand votre mere vous querelle;
Allez, infâme, vous dit-elle,
Vous ne valûtes jamais rien.
Sa maniere est un peu cruelle :
Mais laissez-la dire, Isabelle ;
Elle est mere, & vous connoît bien.
(*De Cailly.*)

Parti qu'on doit prendre, quand on a une femme qui a des défauts.

Comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse ; & d'une ame réduite
Corriger le hazard par la bonne conduite.
(*Moliere.*)

DÉGUISEMENT.

A une Dame qui avoit prêté à un Cavalier un petit habit de campagne pour se déguiser.

Depuis le moment que j'ai pris
Certaine gentille vêture,
Je m'apperçois que les Jeux & les Ris
Avec moi prennent leur allure.
J'ai même, dit quelqu'un, plus passable figure ;
J'en suis, ma foi, tout étonné.
Madame, dans l'habit que vous m'avez donné,
Auriez-vous, par hazard, laissé votre ceinture ?

DÉGOÛT.

Un état permanent est-il fait pour l'homme ? Non. Quand on a tout acquis, il faut perdre ; ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use avec elle. (*J. J. Rousseau.*)

DÉLATEUR.

Monſeigneur, diſoit un délateur à Louis de Bourbon, frere de Charles V, voilà un mémoire qui vous inſtruira de pluſieurs fautes que des perſonnes pour qui vous avez trop de bonté, ont commiſes contre vous. Avez-vous auſſi tenu un regiſtre des ſervices qu'elles m'ont rendus, répondit le Prince ?

(*Eſſais hiſt. de M. de Saint-Foix.*)

DÉLIBÉRATIONS.

Lorſque les Germains ont à délibérer ſur des affaires importantes, c'eſt dans les repas qu'ils prennent les avis ; ce temps étant celui où l'ame s'ouvre le plus aux ſentiments ſimples, & s'échauffe auſſi pour les grandes choſes. La liberté du feſtin fait que ce peuple ſans art n'a point alors de ſecrets ; ils peſent le lendemain les libres avis de la veille. Cette conduite eſt très-ſage ; ils déliberent dans le temps où ils ne ſauroient feindre, & décident lorſqu'ils peuvent le moins ſe tromper. (*Tacite.*)

DÉMON.

Démon muet de l'Évangile.

Un jour dans la ſainte Écriture
Certain dévot liſoit
Qu'un homme fut, par magique aventure,
Poſſédé d'un démon muet.
Lors le dévot, dans l'ardeur de ſon ame,
S'écria de tout ſon cœur :
Ah ! ſi pareil démon s'emparoit de ma femme,
Ne l'en délivrez pas, Seigneur.

(*Du Selzein.*)

DÉPENDANCE.

Tous les hommes ſont dans la dépendance.

Rien n'eſt libre en ce monde, & chaque homme dépend,
Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes vivants ſont ici-bas eſclaves :
Mais ſuivant ce qu'ils font, ils different d'entraves ;
Les uns les portent d'or, & les autres de fer.

(*Regnier.*)

Le grand dépend du petit, le petit du grand ; le maître du valet, le valet du maître ; la femme du mari, & plus ſouvent le mari de la femme : l'avare, de ſon argent ; l'orgueilleux, de ſa folie ; l'ouvrier, de ſon travail ; le libertin, du vice ; l'honnête-homme, de l'eſtime du Public ; & l'eſtime du Public, de ſa bonne conduite. Ainſi notre réputation, notre vie & nos biens, dépendent des autres & de nos inclinations.

DÉPENSE.

Louis XII diſoit que la plus grande partie des gentilshommes de ſon royaume étoient, comme Actéon & Diomede, mangés par leurs chevaux & leurs chiens.

DESCRIPTION.

Deſcription de Rome.

Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels*,
Rome jadis ſon temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le deſtin, dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les temps maitreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes ſanglants, enchaîner tous les rois.
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible.

* *De la Diſcorde.*

Elle a ſu ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits & commander aux cœurs;
Ses avis ſont ſes loix, ſes décrets ſont ſes armes.
Près de ce Capitole où régnaient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au trône des Céſars;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile,
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Émile.
Le trône eſt ſur l'autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre & l'encenſoir.
Là, Dieu même a fondé ſon Égliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée & tantôt triomphante:
Là, ſon premier Apôtre, avec la Vérité,
Conduiſit la Candeur & la Simplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque temps l'imiterent,
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſſerent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu;
La pauvreté ſoutint leur auſtere vertu,
Et, jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien deſire,
Du fond de leur chaumiere ils volaient au martyre.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs.
Le ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce temps, puiſſante & profanée,
Aux conſeils des méchants ſe vit abandonnée;
La trahiſon, le meurtre & l'empoiſonnement,
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les ſucceſſeurs du Chriſt, au fond du ſanctuaire,
Placerent, ſans rougir, l'inceſte & l'adultere;
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans ſacrés regretta ſes faux dieux.

(*Voltaire*, *Henriade*, *ch.* 4.)

Deſcription des Cieux.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenſes,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs diſtances,
Luit cet aſtre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflammé.
De lui partent ſans fin des torrents de lumiere;
Il donne en ſe montrant la vie à la matiere,

Et dispense les jours, les saisons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottants.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur cours & s'évitent sans cesse,
Et, servant l'un à l'autre & de regle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leur cours & loin de cet espace,
Où la matiere nage & que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre & des mondes sans fin.
(*Voltaire, Henriade, ch. 7.*)

Description de la renommée.

Du vrai comme du faux la prompte messagere,
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aîle légere,
Plus prompte que le temps, vole au-delà des mers,
Passe d'un pole à l'autre & remplit l'univers;
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célebre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute & la crédulité;
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
(*Voltaire, Henriade, ch. 8.*)

DÉSESPOIR.

Se désespérer de la perte de ses biens, sans lesquels on est entré dans le monde, & sans lesquels on en doit sortir; de la perte d'un ami, sans faire réflexion que notre vie n'est qu'un passage, & que ceux qui meurent ne font que précéder de quelques jours ceux qui restent sur la terre; de son extrême indigence à la veille de sa mort: quelle folie!

Alzire seule.

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi:
C'en est fait, & Gusman regne à jamais sur moi!

L'Océan qui s'éleve entre nos hémiſpheres,
A donc mis entre nous d'impuiſſantes barrieres!
Je ſuis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos ſerments ſont écrits dans les cieux.
O toi! qui me pourſuis, Ombre chere & ſanglante;
A mes ſens déſolés, Ombre à jamais préſente;
Cher amant, ſi mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe & paſſer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait ſurvivre à ſa cendre
Cet eſprit d'un Héros, ce cœur fidele & tendre,
Cette ame qui m'aima juſqu'au dernier ſoupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu conſentir.
Il fallait m'immoler aux volontés d'un pere,
Au bien de mes ſujets dont je me ſens la mere,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au ſoin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laiſſe en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug impoſé par la néceſſité;
Permets ces nœuds cruels: ils m'ont aſſez coûté.
(*Voltaire, Alzire, act. 3. ſc. 1.*)

Rhadamiſte à Hiéron.

Comment de mes fureurs oſer t'entretenir,
Quand tout mon ſang ſe glace à ce ſeul ſouvenir?
Sans que mon déſeſpoir ici le renouvelle,
Tu ſais tout ce qu'a fait cette main criminelle:
Tu vis comme, aux autels, un peuple mutiné
Me ravit le bonheur qui m'étoit deſtiné:
Et, malgré les périls qui menaçoient ma vie,
Tu ſais comme à leurs yeux j'enlevai Zénobie.
Inutiles efforts! je fuyois vainement.
Peins-toi mon déſeſpoir dans ce fatal moment.
Je voulus m'immoler: mais Zénobie en larmes,
Arroſant de ſes pleurs mes parricides armes,
Vingt fois, pour me fléchir, embraſſant mes genoux,
Me dit ce que l'amour inſpire de plus doux.
Hiéron, quel objet pour mon ame éperdue!
Jamais rien de ſi beau ne s'offrit à ma vûe.

Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouſe fureur.
Quoi! dis-je en frémiſſant, la mort que je m'apprête
Va donc à Tiridate aſſurer ſa conquête!
Les pleurs de Zénobie irritant ce tranſport,
Pour prix de tant d'amour, je lui donnai la mort;
Et, n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
Dans l'Araxe auſſi-tôt je la traînai moi-même.
Ce fut-là que ma main lui choiſit un tombeau,
Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.
(*Corneille, Rhadamiſte, act. 2. ſc. 1.*)

Oreſte à Hermione.

Tel eſt de mon amour l'aveuglement funeſte,
Vous le ſavez, Madame; & le deſtin d'Oreſte
Eſt de venir ſans ceſſe adorer vos atttraits,
Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
Je ſais que vos regards vont r'ouvrir mes bleſſures,
Que tous mes pas vers vous ſont autant de parjures;
Je le ſais, j'en rougis. Mais j'atteſte les dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ai couru par-tout où ma perte certaine
Dégageoit mes ferments, & finiſſoit ma peine.
J'ai mendié la mort chez des peuples cruels,
Qui n'appaiſoient leurs dieux que du ſang des mortels:
Ils m'ont fermé leur temple; & ces peuples barbares
De mon ſang prodigué ſont devenus avares.
Enfin je viens à vous; & je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
Mon déſeſpoir n'attend que leur indifférence.
. . . .
Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours.
Voilà, depuis un an, le ſeul ſoin qui m'anime.
Madame, c'eſt à vous de prendre une victime
Que les Scythes auroient dérobée à vos coups,
Si j'en avois trouvé d'auſſi cruels que vous.
(*Racine, Andromaque, act. 2. ſc. 2.*)

OROSMANE, *allant vers le corps de Zaïre.*

Zaïre !

CORASMIN.

Hélas, Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez ; trop de douleur de votre ame s'empare;
Souffrez que Néreſtan...

NÉRESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

OROSMANE, *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Écoutez, Coraſmin :
Que tous ſes compagnons ſoient délivrés ſoudain ;
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largeſſes :
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

• • • • • • • • • • • • • • • •

(*A Néreſtan.*)

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglants, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous tes Chrétiens, apprenant ces malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais, ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dut m'être ſacré ;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe,
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le ciel ait formé les innocents appas ;
Dis-leur qu'à ſes genoux j'avais mis mes États;
Dis-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée;
Dis que je l'adorais, & que je l'ai vengée. (*Il ſe tue.*)

(*Voltaire, Zaïre, act. 5. ſc. dern.*)

DÉSINTÉRESSEMENT.

Scipion-Émilien, content des éloges qu'il avoit

mérités par ses conquêtes, laissa à ses citoyens les dépouilles de Numance & de Carthage. Lorsqu'il voyageoit dans les pays étrangers, on comptoit plus ses victoires que ses domestiques. On ne jugeoit pas de lui par l'or & l'argent qu'il portoit, mais par la gloire dont il étoit environné. (*Valere-Maxime.*)

DESIRS.

Nous devons borner nos desirs.

A quoi servent ces vastes lieux
Où l'un l'autre on se perd de vue ?
Ne saurions-nous apprendre mieux
A mesurer notre étendue ?
Dedans un trou qui me comprend,
Je suis plus heureux & plus grand
Que si j'occupois un Empire.
J'atteins de l'un à l'autre bout ;
Et, s'il m'est permis de le dire,
Je suis un dieu qui remplit tout.

(*Dalibray.*)

Les grands besoins naissent des grands biens. C'est à force de nous tourmenter pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misere. C'est de nos affections, bien plus que de nos besoins, que naît le trouble de notre vie. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux. La prévoyance & l'ambition qui nous portent sans cesse au-delà de nous, & souvent nous placent où nous n'arriverons pas, sont les véritables sources de nos maux & de nos miseres. Nous sommes malheureux quand, dans nos desirs insensés, nous mettons au rang des possibles, ce qui ne l'est pas. (*J. J. Rousseau.*)

Le desir qui d'un bien nous présente l'idole,
Nous invite à goûter un tranquille bonheur ;
Mais sur un autre objet aussi-tôt il s'envole,
Et pour cet autre encor nous donne de l'ardeur.

Dès qu'un bien est présent, il n'a rien qui contente :
De l'espoir du futur on se laisse flatter ;
Notre esprit se repaît d'une trompeuse attente,
Et cherche en l'avenir de quoi s'inquiéter.

Le secret pour trouver le repos de la vie,
N'est pas de se conduire au gré de ses desirs :
Qui saura les régler & borner son envie,
Verra bien-tôt la fin de tous ses déplaisirs.
(*Le Derel.*)

Celui qui met des bornes à ses desirs, a toujours assez de bien.

Veillant à tout, l'homme champêtre
Reprend sa culture & ses soins,
Et, sans alarme, il voit renaître
Et ses travaux & ses besoins.
Laborieux dans son domaine,
Chaque jour il fournit à peine
Au labeur qui s'est présenté ;
Pourquoi craindroit-il l'indigence ?
A-t-on vu manquer l'abondance
Où regne la frugalité ? (*Tannevot.*)

Les desirs sont les esclaves de la faim & de la soif, des honneurs & des richesses.

Tel qu'au séjour des Euménides,
On nous peint ce fatal tonneau
Des sanguinaires Danaïdes,
Châtiment à jamais nouveau.
En vain ces sœurs veulent sans cesse
Remplir la tonne vengeresse,

Mégere rit de leurs travaux ;
Rien n'en peut combler la mesure :
Et, par l'une & l'autre ouverture,
L'onde entre & fuit à flots égaux.

Tel est, en cherchant ce qu'il aime,
Le cœur des mortels impuissants ;
Supplice assidu de lui-même,
Par ses vœux toujours renaissants.
Ce cœur, qu'un vain espoir captive,
Poursuit une paix fugitive,
Dont jamais nous ne jouissons ;
Et, de nouveaux plaisirs avide,
A chaque moment il se vuide
De ceux dont nous le remplissons.

(*La Motte.*)

L'accomplissement des desirs en amour, en est le tombeau.

Amants, dans les plus dures chaînes,
Contraignez vos brûlants desirs.
Le comble des tendres plaisirs
Est souvent le comble des peines.

(*Grécourt.*)

Notre félicité dépend de l'accomplissement de nos desirs.

On a beau nous combler & de biens & d'honneur,
Nos desirs peuvent seuls régler notre bonheur.
Et, de quelque faveur dont un roi nous honore,
N'avoir pas ce qu'on veut, c'est n'avoir rien encore.
Un esprit, tant qu'il souffre & n'est pas satisfait,
Reçoit comme des maux tous les biens qu'on lui fait ;
Et, pour un cœur qui suit un charme qui l'attire,
Il n'est plus d'autre bien que celui qu'il desire.

L'opulent a le superflu ; le riche, l'abondance ; le pauvre, le nécessaire ; & pas un ne dit : c'est assez.

Les desirs des hommes sont souvent opposés les uns aux autres.

Tandis que le Soleil, se montrant sans nuage,
Du soigneux laboureur contente les souhaits,
Le pélerin voudroit que, durant son voyage,
Il demeurât caché dessous un voile épais.
(*Godeau.*)

Saint desir du détachement des biens du monde.

Ah! que mon cœur n'est-il de ces cœurs isolés,
Qui par aucun endroit ne tiennent à la terre;
Qui sont à leurs devoirs sans réserve immolés;
A qui la Grace assure une pleine victoire;
Et qui, d'un divin feu brûlés,
A la possession de l'éternelle gloire
Ne sont pas en vain appellés.
(*Mad. Deshoulieres.*)

DETTES.

Les dettes ne s'acquittent pas sans peine.

Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
Sont comme les enfants que l'on conçoit en joie,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans une bourse entre agréablement;
Mais le terme venu qui nous force à le rendre,
A l'instant les douleurs commencent à nous prendre.
(*Moliere.*)

Moyen sûr pour s'acquitter de ce qu'on doit.

Le Cadédis à qui l'on prête,
Le Normand que poursuit un Sergent inhumain,
Se sauvent tous deux de leur dette;
L'un, en levant le pied; l'autre, en levant la main.
(*Pannard.*)

Avoir des dettes en France, est un titre de noblesse & même de grandeur. Le Sacristain d'une Cathédrale avec cent pistoles d'appointements,

ments, a encore, le 31 Décembre, un louis qui ne doit rien à personne ; mais son Évêque qui a, depuis dix ans, cinquante mille livres attachées à sa mître, devroit encore ses Bulles, si Rome faisoit crédit. Un Bourgeois, avec six mille liv. de rente, éleve six enfants ; vis-à-vis de lui loge un grand Seigneur qui n'en a qu'un, & qui, avec trois cent mille livres de rente, doit à tous les artisans : c'est le privilége des grandes conditions. (*L'Abbé Coyer.*)

Homme qui vit de dettes.

Je ne suis plus nourri que par mes créanciers,
Qui tâchent, pour tirer paiement de leurs deniers,
De me faire survivre à tous ceux dont j'hérite.
Que mes jours sont suivis d'une bizarre fin !
Les dettes me font vivre ; &, quand je serai quitte,
Je prévois qu'il faudra que je meure de faim.

(*Saint-Pavin.*)

DÉVOTS.

Il est dangereux d'attaquer un faux dévot.

Qu'ils sont à redouter sur une bagatelle !
Leur donne-t-on le moindre ennui :
Leur vengeance est toujours cruelle.
On n'a point avec eux de légere querelle.
Fâche-t-on un dévot : c'est Dieu qu'on fâche en lui.
Ces Apôtres du temps, qui des premiers Apôtres
Ne vous font point ressouvenir,
Pardonnent bien moins que les autres.

(*Mad. Deshoulieres.*)

Il y a des dévots qui savent couvrir leur flamme d'un habit de cendre, & dont les passions ne sont pas si métaphysiques que l'on pense.

Caractere des vrais dévots.

On ne voit point en eux de faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine & traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à bien juger d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit pour tout soin se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haîne au péché seulement;
Et ne veulent point prendre, avec un zele extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
(*Moliere.*)

J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,
Qui, tenant ses desirs enchaînés sous la loi,
S'arrache au genre humain pour Dieu qui nous fit naître,
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître;
Et, brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis par un plaisir plus grand.
(*Voltaire.*)

Le véritable dévot n'est occupé que du ciel; il n'adore que le Chef adorable de tous les êtres, & voit avec joie tous ses décrets exécutés; il abhorre la flatterie & l'encens, & n'ambitionne que la tranquillité du cœur. Ses bonnes œuvres ne sont point accompagnées du desir d'en être récompensé par les hommes. Il regarde avec indifférence tous les évènements de la vie; le monde, comme une hôtellerie dans laquelle on est contraint de séjourner pour parvenir au but qu'on se propose; & son bien, comme le patrimoine des pauvres. L'heureuse éternité est la

seule richesse sur laquelle est établie son unique espérance.

DÉVOTION.

Dévotion commode.

Je crois Fauste dévot ; mais, s'il n'étoit pas riche,
Auroit-il à la fois chapelle, banc & niche,
Où, séparé du peuple, il vient prier caché,
Et, tranquille, nourrir l'ardeur qui l'a touché ?
Iroit-il des Couvents, aux fêtes principales,
Bannir l'austérité de leurs tables frugales ;
Et dans le réfectoire, à manger invité,
Y faire avec son vin briller sa charité ?
Auroit-il, non content d'un lieu pour ses retraites,
En tant de lieux divers, ces cellules secrettes
Qu'on montre aux curieux ? disant : en ce beau lieu
Vient se mortifier le serviteur de Dieu.
Pourroit-il, revêtu de charges & d'offices,
Négliger le profit qu'on tire des épices,
Pour aller, laissant là le soin de son métier,
De stériles devoirs s'occuper tout entier ?

(*L'Abbé de Villiers.*)

Beaucoup de dévotes préferent le Thabor au Calvaire, & la vie contemplative, ou plutôt la vie indolente & inactive, à la vie pénitente & laborieuse. Il leur faut leurs petites aises jusques dans les Églises. Il faut sur-tout que leurs maris ne les détournent pas de leurs minutieuses occupations ; que leurs domestiques les servent à point nommé ; qu'un parent ou un ami ne s'avise pas de les contrarier, & qu'on ne dérange en rien l'économie de leur parure, dont la simplicité annonce un air de distinction ; que leurs tables soient servies aux heures marquées, & qu'il s'y trouve des mets assez délicats pour

satisfaire leur petite sensualité. Si l'on manque en quelqu'un de ces points, la dévotion s'endort, la passion s'éveille, & le désordre qu'on a causé dans leur ame y allume un feu si vif, que le Directeur même a de la peine à l'éteindre.

La fausse dévotion est la ressource des débauchés ruinés & des femmes surannées.

Le métier de dévot, ou plutôt d'hypocrite,
Devient presque toujours la ressource des gens
Qu'une longue débauche a rendus indigents ;
Des femmes que la beauté quitte,
Ou qui d'un mauvais bruit n'ont pu se préserver,
Et de ceux qui pour s'élever
N'ont qu'un médiocre mérite.
Dès que du cagotisme on fait profession,
De tout ce qu'on a fait la mémoire s'efface :
C'est sur la réputation
Un excellent vernis qu'on passe.

(*Mad. Deshoulieres.*)

L'amour de Dieu sert d'excuse aux prétendus dévots pour n'aimer personne. Ils ne s'aiment pas même entre eux. Plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent ; & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu, que pour exercer son autorité sur la terre. Il y en a parmi eux qui se bornent à une religion extérieure & maniérée, qui, sans toucher le cœur, rassure la conscience. Ils croient en Dieu à de certaines heures, & pour n'y plus penser le reste du temps. Ils sont dévots à l'église, & philosophes à la maison.

(*J. J. Rousseau.*)

DIANE.

Son triple empire.

Brillant astre des nuits, vous réparez l'absence
Du dieu qui vous donne le jour:
Votre char, lorsqu'il fait son tour,
Impose à l'univers un auguste silence;
Et tous les feux du ciel composent votre Cour.

En descendant des cieux vous venez sur la terre
Régnèr dans les vastès forêts:
Votre noble loisir fait imiter la guerre;
Les monstres dans vos jeux succombent sous vos traits.

Jusques dans les enfers votre pouvoir éclate:
Les mânes, en tremblant, écoutent votre voix;
Au redoutable nom d'Hécate,
Le févere Pluton rompt lui-même ses loix.

(*Fontenelle.*)

DIDON.

Ses malheurs.

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort!
L'un, en mourant, cause ta fuite;
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

(*Charpentier.*)

DIETE.

Nécessaire à la santé.

Défendez-vous sur-tout des excès de la table:
Des plus fortes santés, c'est l'ordinaire écueil;
Moins de gens dans les eaux ont trouvé leur cercueil:
Et la guerre, si redoutable,
A moins rempli la Cour & la ville de deuil.
Que si, d'humeur facile & convive agréable,
Vous vous êtes par fois permis
Quelque excès, presque inévitable
Dans un libre repas d'amis,

Ayez recours à la recette
D'une sage & noble diete ;
Et gardez-vous de surcharger,
Par une folle intempérance,
Un estomac que l'abstinence
A seule droit de soulager. (*Desmarets.*)

DIEU.

Puissance de Dieu.

En agissant, il se repose ;
Il change tout, sans se changer ;
Il peut, sans un bras étranger,
Exécuter ce qu'il propose.
Il donne, & ne s'appauvrit pas ;
Il fait tout d'un juste compas ;
Tout fléchit sous sa main puissante ;
Le néant reconnoît sa voix,
Il soutient la terre pesante,
Et son trône est fondé dessus son propre poids.

La Fortune n'a point de roue,
Et jamais ses tours différents
N'ont fait les rois & les tyrans,
Les idoles d'or & de boue.
C'est Dieu qui, de ses propres mains,
Donne au peuple des Souverains,
Dans sa grace ou dans sa colere ;
Et qui, par ses ordres divers,
Ou comme Juge, ou comme Pere,
Mais toujours justement, gouverne l'univers.

Il est l'éternelle Sagesse,
Il est l'unique Vérité,
Sans mélange & sans qualité.
Son essence fait sa richesse ;
Il est tout ce que nous croyons,
Et rien de ce que nous voyons ;

Encore qu'il ſoit toutes choſes,
Dans lui-même il trouve ſon lieu ;
Il tient ſeul la chaîne des cauſes :
Que dirai-je, mortels ? en un mot, il eſt Dieu.
(*Racan.*)

Toutes les vérités ne ſont pour Dieu qu'une ſeule idée ; tous les lieux, un ſeul point ; & tous les temps, un ſeul moment. Sa puiſſance agit par elle-même ; il peut, parce qu'il veut : ſa volonté fait ſon pouvoir ; &, de tous ſes attributs, la bonté eſt celui ſans lequel on le peut moins concevoir. (*J. J. Rouſſeau.*)

Il eſt un Dieu puiſſant, dont la main étendue
Tient au milieu des airs la terre ſuſpendue ;
Le ſouffle de ſa voix enfanta l'univers,
Dans le centre du monde il creuſa les enfers.
Il plaça ſous ſes pieds ce flambeau tutélaire,
Ce feu qui nous ſoutient, ce jour qui nous éclaire.
(*De Sauvigny.*)

Que peuvent contre Dieu tous les rois de la terre ?
Ils s'uniroient en vain pour lui faire la guerre :
Pour diſſiper leur ligue, il n'a qu'à ſe montrer ;
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au ſeul nom de ſa voix, la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers enſemble ;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux, comme s'ils n'étoient pas.
(*Racine.*)

Dieu puiſſant ! les mortels dociles
Ne pouſſent point vers toi de ſoupirs ſuperflus.
Leurs ennemis, roſeaux fragiles,
D'un ſeul de tes regards tombent, & ne ſont plus.

Tes cris, ſemblables au tonnerre,
Juſqu'au fond de l'abîme ont été répétés ;
Et, dans le centre de la terre,
Les flots à ton aſpect rentrent épouvantés.

Le ciel s'entr'ouvre, & ta parole
Commande aux vents fougueux d'ébranler l'univers.
Ta main, de l'un à l'autre pole,
Fait retentir la foudre & briller les éclairs.

(*Le Franc.*)

Sa puissance sur nos cœurs.

En quelque état que soit la créature,
Elle est toute à son Dieu par la loi de nature.
C'est un droit que sur lui personne ne prescrit :
Jusqu'au fond de son ame, il est mis en écrit ;
Et, dès qu'un autre objet nous charme & nous attire,
Notre cœur est troublé par ce nouvel empire :
Il murmure, il s'agite, il soupire en tout lieu,
Et ne trouve jamais de repos qu'en son Dieu.

Souvent le ciel par des ordres suprêmes,
Sans nous en consulter, dispose de nous-mêmes ;
Et de nos passions maître & juge à la fois,
Pour nous les inspirer, n'attend pas notre choix.

(*T. Corneille.*)

Laissons agir Dieu seul, dont l'ordre nous inspire ;
De nos cœurs à son gré lui seul regle l'empire ;
Et de nos passions les motifs différents,
Sont autant de secrets dont les cieux sont garants.

(*Le même.*)

Grandeur de Dieu.

D'un Dieu, maître de tout, j'adore la puissance :
La foudre est en ses mains, la terre est à ses pieds ;
Les éléments humiliés
M'annoncent sa grandeur & sa magnificence.
Mers vastes, vous fuyez ;
Et toi, Jourdain, dans tes grottes profondes,
Retournant sur tes pas, tu vas cacher tes ondes ;
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui devant lui fait abaisser les cieux.

Mais, s'il est aux mortels un maître redoutable,
Est-il pour ses enfants de pere plus aimable ?
C'est lui qui, se cachant sous cent noms différents,
S'insinuant par-tout, anime la nature ;
Et dont la bonté sans mesure,
Fait un cercle de biens de la course des ans.
Lui de qui la féconde haleine,
Sous le nom de zéphyrs, rappelle le printemps,
Ressuscite nos fleurs ; & dans nos bois ramene
Le ramage & l'amour de cent oiseaux divers,
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers.
(*Chaulieu.*)

L'univers annonce l'existence de Dieu.

Dieu tout-puissant, maître du monde,
Sous qui tremblent la terre, & l'enfer & les cieux ;
Toi, qu'une obscurité profonde
Rend inaccessible à nos yeux ;
Pour pénétrer, Seigneur, ton essence suprême,
S'il faut être égal à toi-même,
Si l'esprit trop borné ne peut te concevoir,
Promenant nos regards de l'un à l'autre pole,
Dans les œuvres de ta parole
Méconnoîtrons-nous ton pouvoir ?

L'univers, Sagesse infinie,
Est un livre sacré que nous ouvrent tes mains.
Dans sa pompe & son harmonie,
Tout parle sans cesse aux humains.
Ces globes enflammés qui roulent sur nos têtes,
Ces mers fécondes en tempêtes,
La terre à nos besoins prodiguant ses bienfaits ;
Tous les êtres enfin, aux yeux de tous les âges,
Avec cent voix & cent langages,
Chantent le Dieu qui les a faits.

Que le Soleil brille à ma vue ;
Que ta voix en tonnant perce jusqu'aux enfers ;
Que l'onde fiérement émue
Semble se perdre dans les airs,

Ou que des flots mutins l'impérieuſe rage,
A ta voix expire au rivage :
J'adore, en frémiſſant, ta force & ta ſplendeur ;
Et, moins ſurpris encor de ces frappants ſpectacles,
C'eſt dans de plus ſecrets miracles
Que je contemple ta grandeur.

Paroiſſez, enfants de la terre,
Agiles habitants des airs, des champs, des bois,
Dans vos ruſes, travaux & guerre,
Que de prodiges à la fois !
A tous vos mouvements la ſageſſe préſide.
Eſt-ce la raiſon qui vous guide ?
N'eſt-ce qu'un foible inſtinct, moteur de vos reſſorts ?
Ouvre les yeux, mortel ; dans ces frêles machines,
Admire des ſources divines
Les inépuiſables tréſors.

Que leur induſtrie eſt puiſſante !
Par ſes hardis travaux, étonnant mes regards,
Grand Dieu ! la matiere ſavante
Épuiſe les ſecrets des arts.
Pour ſurprendre ſa proie une fileuſe habile, (*a*)
Ici, ſur ſa trame docile,
Promene tour-à-tour des fils entrelacés ;
Quel art ! quelle juſteſſe ! orgueilleux Géometre,
Pourrois-tu ne pas reconnoître
Que tes travaux ſont effacés ?

Là, l'ingénieuſe hirondelle,
Du fruit de ſes amours ſuſpendant le berceau,
Moins rivale encor que modele,
Étonne le jaloux ciſeau.
Ciel ! l'argile obéit à l'ordre qu'elle trace,
Tout ſe range, tout prend ſa place ;
L'édifice s'accroît, & s'éleve à mes yeux.
Quels ſont donc tes ſecrets, auteur de la nature ?
Un chef-d'œuvre d'architecture
Naît ſous un bec induſtrieux.

(*a*) *L'araignée.*

Dans sa retraite suspendue
Cet insecte (*b*) produit la parure des rois.
Honteux de remper à ma vue,
Il s'est imposé d'autres loix.
Quels sublimes efforts signalent son adresse!
Bientôt vaincu par sa foiblesse,
Au sein de son ouvrage il trouve son tombeau;
Et, rival, en mourant, de la toute-puissance,
De lui-même, de son essence,
Fait sortir un être (*c*) nouveau.

Quelle est la nation (*d*) armée,
Qu'un bruit sourd me découvre errante en ce jardin?
Tantôt au pillage animée,
Elle s'enrichit du butin;
Tantôt de mille fleurs la dépouille fertile,
Grand Dieu, par son art se distile
En fluides (*e*) trésors précieux aux mortels:
Que dis-je, par tes loix, ô Sagesse profonde!
Tu rends son adresse féconde
Tributaire de tes autels.

Orgueilleuse raison de l'homme,
Qui vois avec mépris de sages animaux,
Contemple ce peuple (*f*) économe
Courbé sous d'utiles fardeaux.
Habile à prévenir le temps de l'indigence,
Dans la saison de l'abondance,
Il comble ses greniers sous d'invisibles toits;
Et, formant à son gré de sages républiques,
Trouve en ses demeures obliques,
Ses mœurs, sa patrie & ses loix.

Tout me ravit dans la nature,
Jusqu'au plus vil insecte écrasé sous mes pas,
Qui peut contempler sa structure,
Seigneur, & ne t'admirer pas?

(*b*) *Le ver à soie.*
(*c*) *Le papillon.*
(*d*) *Les abeilles.*
(*e*) *Le miel.*
(*f*) *Les fourmis.*

Par le pompeux éclat de diverses merveilles,
Frappant mes yeux & mes oreilles,
Ta suprême bonté s'abaisse jusqu'à moi;
Et, m'élevant enfin jusques à ton essence,
J'apprends que l'humaine puissance
N'est que foiblesse devant toi.

Tout être dépendant vient d'un Être suprême;
Et ce que nous voyons ne s'est point fait soi-même.
Jetez les yeux par-tout; l'air, la terre, les eaux,
Le ciel où, jour & nuit, brillent des feux si beaux,
L'ordre toujours égal des saisons, des planetes,
Prouve par quelles mains elles ont été faites.
(*Boursault.*)

Les Cieux instruisent la terre
A révérer leur Auteur;
Tout ce que leur globe enserre,
Célebre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique,
Que le concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit;
Le jour au jour la révele,
La nuit l'annonce à la nuit:
Ce grand & superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur & mystérieux,
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains

Ce Soleil qui, dans sa route,
Éclaire tous les humains.
Environné de lumiere,
Cet astre ouvre sa carriere
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'univers à sa présence
Semble sortir du néant;
Il prend sa course & s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde,
Dans le cercle qu'il décrit;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime & se nourrit. (*Rousseau.*)

Action de Dieu sur toute la nature.

De ce vaste univers les diverses parties
Sont, pour former un tout, sagement assorties.
De ce tout étonnant, la nature est le corps,
L'Éternel en est l'ame, & conduit ses ressorts;
Et, s'il se cache aux yeux, les traits de sa puissance
Annoncent à l'esprit son auguste présence.
En fabriquant la terre, en construisant les cieux,
Il est également puissant & glorieux.
En tous lieux il s'étend, sans avoir d'étendue;
Sans être divisé, par-tout il s'insinue:
Des esprits & des corps c'est l'invisible appui,
Et tout être vivant, respire, agit en lui.
Il donne, & ne perd rien; il produit, il opere,
Sans que jamais sa force ou se lasse ou s'altere:
Il se montre à nos yeux aussi sage, aussi grand,
Dans le moindre ciron que dans un éléphant;
Dans un homme ignoré sous une humble chaumiere,
Que dans le Séraphin rayonnant de lumiere.

Le foible, le puissant, le grand & le petit,
Tout, devant ses regards, tombe & s'anéantit:
Sa substance pénetre & le ciel & la terre,
Les remplit, les soutient, les joint & les resserre.

(*Du Resnel.*)

Bienfaits de Dieu.

Ce Dieu, dont on me peint les jugements séveres,
C'est le Dieu d'Israël, c'est le Dieu de nos peres,
Qui, toujours envers eux, si prodigue en bienfaits,
A, pour les secourir, oublié leurs forfaits.
C'est ce Dieu qui pour eux renversa la nature;
Et qui, pour leurs soulagements,
Établit cet ordre qui dure
Depuis la naissance des temps.
Et c'est ce même Dieu de qui la main puissante,
De ma frêle machine ajuste les ressorts,
Et, dès-lors qu'elle est chancelante,
Rallume mon esprit, & ranime mon corps.
Son souffle m'a tiré du sein de la matiere;
C'est lui qui chaque jour me prête sa lumiere:
Lui dont, malgré mes maux & l'état où je suis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis.
En ce Dieu de pitié, j'ai mis ma confiance;
Certain de ses bontés, je vis en assurance,
Qu'un Dieu qui, par son choix, au jour m'a destiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.

(*Chaulieu.*)

Clémence de Dieu.

La clémence de Dieu, dont on voit tant de preuves,
Est semblable à-peu-près à ces paisibles fleuves,
Qui ne résistent point au temps rude & fatal
Qui tient leurs flots captifs sous un mur de crystal.
Jusques à certains poids, qu'on y passe & repasse,
On est en sûreté sur leur épaisse glace:
Mais lorsqu'on la surcharge elle fend sous nos pas;
Et qui tombe dessous ne s'en retire pas.

(*Boursault.*)

Dieu proportionne ses récompenses à nos mérites.

Le Ciel, qui mieux que nous connoît ce que nous
 sommes,
Mesure ses faveurs au mérite des hommes.
(*Corneille.*)

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants;
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence:
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son foible corps
Les organes vaincus, sans force & sans ressorts,
Vient, par un calme heureux, secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre, anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaisirs.
(*Voltaire.*)

Dieu incompréhensible.

Loin de rien décider de cet Être suprême,
Gardons, en l'adorant, un silence profond;
Le mystere est immense, & l'esprit s'y confond:
Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

Dieu ne répand pas ses dons sur un cœur endurci.

Ce Dieu qui tient votre ame & vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le vouloir demain?
Il est toujours tout juste & tout bon; mais sa Grace
Ne descend pas toujours avec même efficace.
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénetrent les cœurs:
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare;
Le bras qui la versoit en devient plus avare;
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien,
Tombe plus rarement, ou n'opere plus rien.
(*Corneille.*)

On ne donne à Dieu qu'un cœur mourant.

T'aimer, Seigneur, paroît un parti triste à prendre,
Tant qu'à quelques plaisirs on peut encor prétendre.
On croit ne te devoir que la fin de ses jours :
Encore est-ce à regret qu'en ces instants funestes,
On te donne les affreux restes
D'une vie employée à t'offenser toujours.
(*Mad. Deshoulieres.*)

Justice de Dieu.

Le monde est son ouvrage :
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales loix,
Et, du haut de son trône, interroge les rois.
(*Racine.*)

Notre amour pour Dieu doit être prééminent.

Ce Seigneur des seigneurs
Veut le premier amour & les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il ne faut rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même ;
Négliger, pour lui plaire, & femme, & biens & rang,
Exposer pour sa gloire, & verser tout son sang.
(*Corneille.*)

Les décrets de Dieu sont impénétrables.

Toi qui punis nos crimes,
Grand Dieu, que tes conseils sont de profonds abîmes !
Qu'ils ont d'obscurité pour nos foibles esprits !
Quelquefois d'un forfait, un second est le prix ;
Souvent les traits vengeurs que lance ta colere,
Punissent dans le fils l'iniquité du pere ;
Et ta main, nous cachant tes redoutables coups,
Confond notre justice, & remplit ton courroux.
(*Duché.*)

Les

Les honneurs ne ſont d'aucun mérite devant Dieu.

Quand nous ſerons jugés au poids du Sanctuaire,
Que devant Dieu nous paroîtrons,
Vainement nous invoquerons
Les honneurs qu'ici-bas le monde a pu nous faire.
Ce Héros, dont la terre admire les hauts faits,
En condamnant la voix publique,
Et plaignant, mais trop tard, ennemis & ſujets,
Maudira, peut-être à jamais,
Ce qui fut le ſujet de ſon panégyrique. (*Pavillon.*)

Le pécheur pénitent met ſa confiance & trouve ſa félicité en Dieu.

Grand Dieu, tes jugements ſont remplis d'équité :
Toujours tu prends plaiſir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera ſans bleſſer ta juſtice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété,
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice :
Ton intérêt s'oppoſe à ma félicité ;
Et ta clémence même attend que je périſſe.

Contente ton deſir, puiſqu'il t'eſt glorieux ;
Offenſe-toi des pleurs qui tombent de mes yeux :
Tonne, frappe, il eſt temps, rends-moi guerre pour guerre.
J'adore, en périſſant, la raiſon qui t'aigrit ;
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne ſoit tout couvert du Sang de Jéſus-Chriſt ?
(*Des Barreaux.*)

Au milieu des malheurs qui nous livrent la guerre,
Heureux, cent fois heureux, qui n'attend du ſecours
Que de Dieu, qui d'un mot fit le ciel & la terre,
Qui, des ſaiſons, des nuits, des jours,
A réglé l'immuable cours ;
Et dont la ſeule main peut lancer le tonnerre.

Heureux qui met enfin ſon eſpoir le plus doux
En ce Dieu plein d'amour & de bonté pour nous ;
Invariable en ſes promeſſes ;
Qui n'attend, pour calmer ſon plus ardent courroux,
Qu'un repentir de nos foibleſſes :
Qui, par d'intariſſables ſoins,
Soutient les malheureux que la Juſtice opprime ;
Et qui, malgré l'horreur que lui donne le crime,
Pourvoit ſans ceſſe à nos beſoins.

(*Mad. Deshoulieres.*)

Non, quelques troupes innombrables
Qu'un ennemi puiſſe aſſembler,
On ne me verra point trembler
A leurs approches redoutables.
Dieu qui me conduit aux combats,
Regle comme il lui plaît le deſtin des batailles ;
Et je ſuis aſſuré, ſans tours & ſans murailles,
Quand je ſuis couvert de ſon bras.

Poſſéder un puiſſant empire,
Amaſſer de riches tréſors,
Voir tout céder à mes efforts,
N'eſt pas la fortune où j'aſpire ;
C'eſt Dieu ſeul qui fait mes plaiſirs ;
Lui ſeul qu'avec tranſport j'adore & je contemple ;
Et dans le ſeul bonheur de viſiter ſon temple,
Je borne aujourd'hui mes deſirs.

Je me plains, je languis, je pleure,
Attendant le bienheureux jour,
Où, plein d'eſpérance & d'amour,
Je verrai ſa ſainte demeure ;
Elle ſeule charme mes ſens ;
C'eſt-là que j'apperçois de plus pures lumieres,
Et que je vois monter mes vœux & mes prieres,
Parmi les odeurs de l'encens.

(*Godeau.*)

Joad à Abner.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis, avec respect, à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.
(*Racine, Athalie, act. 1. sc. 1.*)

Mardochée à Esther.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
Dieu parle, & d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? votre vie ! Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas au Dieu dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardoit pas ?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie,
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
Pour un plus noble usage il réserve ses Saints.
S'immoler pour son nom & pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre,
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble.
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zele.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chere Esther, a bien voulu marcher.
Et, s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.

Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus foible main qui soit dans l'univers.

(*Racine, Esther, act. 1. sc. 3.*)

Esther à Assuérus.

Ce Dieu, maître absolu de la terre & des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage.
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales loix,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes États la chûte épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux oserent s'adresser.
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser.
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appella par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, & soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts, & les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus par lui vainqueur publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit & nos loix & nos fêtes divines;
Et le temple déja sortoit de ses ruines.
Mais de ce Roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même & vous mit en sa place.

(*Racine, Esther, act. 3. sc. 4.*)

Joas à Athalie.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque, & d'un ſoin paternel
Il me nourrit des dons offerts ſur ſon autel.
(*Racine, Athalie, act. 2. ſc. 7.*)

DIFFICULTÉS DE LA POÉSIE.

C'eſt en vain qu'au Parnaſſe un téméraire Auteur
Penſe de l'art des vers atteindre la hauteur.
S'il ne ſent point du ciel l'influence ſecrete,
Si ſon aſtre en naiſſant ne l'a formé Poëte ;
Dans ſon génie étroit il eſt toujours captif,
Pour lui Phébus eſt ſourd, & Pégaſe eſt rétif.
O vous donc, qui, brûlant d'une ardeur périlleuſe,
Courez du bel-eſprit la carriere épineuſe,
N'allez pas ſur des vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer :
Craignez d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces,
Et conſultez long-temps votre eſprit & vos forces.
(*Deſpréaux, Art Poét. ch. 1.*)

Hé ! mes amis, un peu moins de ſuperbe.
Vous avez lu quelque Ode de Malherbe ?
Soit, Richelet jadis, en raccourci,
Vous a de l'art les regles dégroſſi ?
Je le veux bien. Vous avez ſur la ſcene
En vers bouffis fait hurler Melpomene ?
C'eſt un grand point. Mais ce n'eſt pas aſſez.
Ce métier-ci n'eſt ce que vous penſez,
Minerve à tous ne départ ſes largeſſes.
Tous ſavent l'art ; peu ſavent ſes fineſſes.
Et croyez-moi, je n'en parle à travers.
Le jeu d'échecs reſſemble au jeu des vers.
Savoir la marche eſt choſe très-unie ;
Jouer le jeu, c'eſt le fruit du génie.
Je dis le fruit du génie achevé,
Par longue étude & travail cultivé.
(*Rouſſeau, Épître à Cl. Marot.*)

DIRECTEURS.

Leur empire sur l'esprit des femmes.

Chaque femme a le sien, dont elle suit les loix,
Et qu'elle va, par jour, consulter mille fois.
L'une n'entreprend rien sans avoir son suffrage;
L'autre, par ses avis, regle tout son ménage.
Et telle, violant le plus saint droit des gens,
Pour enrichir le Moine, appauvrit ses enfants.

Le zele de plusieurs Directeurs est universel; il s'étend sur le spirituel & le temporel. Le gouvernement des maisons, ainsi que des consciences, est de leur ressort. Ils sont principaux acteurs dans les rôles du monde. Ils font une réforme dans les habits, & négligent tout ce qui s'oppose aux devoirs de l'état de celles qu'ils dirigent. La réforme de la présomption, qui a enivré leurs têtes depuis qu'elles ont pris la livrée de la haute dévotion, leur est indifférente: le dehors est corrigé, & le dedans conserve ses imperfections.

De tous les mortels, grace aux dévotes ames,
Nul n'est si bien soigné qu'un Directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler?
Une foible vapeur le fait-elle bâiller?
Un escadron coëffé d'abord court à son aide.
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remede.
Chez lui syrops exquis, ratafias vantés,
Confitures enfin, volent de tous côtés.
Car, de tous mets exquis, secs, en pâte, ou liquides,
Les estomacs dévots toujours furent avides.
Le premier massepain pour eux je crois se fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit. (*Boileau.*)

DISCORDE.

La discorde est la suite du péché.

Tels, depuis le péché, sont devenus les hommes ;
Tels on les voit encor dans le siecle où nous sommes.
Aux droits les plus sacrés, préférant l'intérêt,
Ici, l'un contre un fils sollicite un arrêt ;
Et là, jetant l'opprobre en sa propre famille,
D'un hôte & d'un parent, l'autre séduit sa fille.
D'hommes, on voit par-tout la terre fourmiller,
Nés pour s'entredétruire, ardents à se piller.
Les femmes, pour se voir des maris séparées,
Aux pieds des tribunaux gémissent éplorées.

(*L'Abbé de Villiers.*)

DISCOURS.

On doit éviter le trop grand art dans le discours.

Les mots sont des chemins pour aller aux pensées ;
Mais quand, avec trop d'art, les choses sont placées,
Le discours en chemin, nous présentant des fleurs,
Amuse notre esprit qu'il doit porter ailleurs.

(*Le même.*)

Un discours est bon, quand il ne donne pas plus de peine à entendre qu'à lire.

Discours de Cléopâtre.

Mes enfants*, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes,
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins & de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes ;
Que pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.

* *Antiochus & Séleucus.*

Quelles peines depuis, grands Dieux ! n'ai-je souffertes !
Chaque jour redoubla mes douleurs & mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit,
Je crus mort votre pere ; &, sur un si faux bruit,
Le peuple mutiné voulut avoir un maître ;
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut satisfaire à son brutal desir,
Et de peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir.
Pour vous sauver l'État, que n'eussé-je pu faire ?
Je choisis un époux avec des yeux de mere,
Votre oncle Antiochus, & j'espérai qu'en lui,
Votre trône tombant trouveroit un appui.
Mais à peine son bras en releve la chûte,
Que par lui de nouveau le sort me persécute ;
Maître de votre État par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trône relevé.
Qui lui parle de vous attire sa menace ;
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place ;
Et de dépositaire, & de libérateur,
Il s'érige en tyran & lâche usurpateur.
Sa main l'en a puni, pardonnons à son Ombre :
Aussi-bien en un seul voici des maux sans nombre.
Nicanor votre pere & mon premier époux....
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
Passons ; je ne me puis souvenir sans trembler,
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler :
Je ne sais s'il est digne, ou d'horreur, ou d'estime,
S'il plut aux dieux, ou non, s'il fit justice, ou crime.
Mais soit crime, ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse du trône, où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée ; & ce reste inutile,
Chez mon frere avec vous trouvoit un sûr asyle :
Mais voir après douze ans & de soins & de maux,

Un pere vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne, après lui, destinée
Aux enfants qui naîtroient d'un second hyménée !
A cette indignité je ne connus plus rien,
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mere,
Un trône racheté par le malheur d'un pere.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant;
Et, si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités.
. . . . . . Mes enfants, vous fuyez la couronne:
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne;
L'unique fondement de cette aversion,
C'est la honte attachée à la possession.
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec votre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.
O nobles sentiments d'une ame généreuse !
O fils, vraiment mes fils ! ô mere trop heureuse !
Le sort de votre pere enfin est éclairci;
Il étoit innocent, & je puis l'être aussi :
Il vous aima toujours, & ne fut mauvais pere,
Que charmé par la sœur ou forcé par le frere;
Et dans cette embuscade où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main;
Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre pere, à moi mon innocence;
Et, si ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainsi vous me rendrez l'innocence & l'estime,
Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
De cette même main qui vous a tout sauvé,
Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé :
Mais comme vous aviez votre part aux offenses,
Je vous ai réservé votre part aux vengeances;

Et, pour ne tenir plus en fufpens vos efprits,
Si vous voulez régner, le trône eft à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendreffe,
Embraffer ma querelle eft le feul droit d'aîneffe :
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
Quoi ! vous montrez tous deux un vifage étonné !
Redoutez-vous fon frere ? Après la paix infâme,
Que, même en la jurant, je déteftois dans l'ame,
J'ai fait lever des gens par des ordres fecrets,
Qu'à vous fuivre en tous lieux vous trouverez tout prêts ;
Et, tandis qu'il fait tête aux Princes d'Arménie,
Nous pouvons fans péril brifer fa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette jufte loi ?
Eft-ce pitié pour elle ? eft-ce haîne pour moi ?
Voulez-vous l'époufer, afin qu'elle me brave,
Et mettre mon deftin aux mains de mon efclave ?
Vous ne répondez point ! allez, enfants ingrats,
Pour qui je crus en vain conferver ces États.
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre,
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.
(*Corneille, Rodogune, act. 3. sc. 3.*)

DISCRÉTION.

La difcrétion eft une vertu difficile à pratiquer.

Être difcret, n'eft pas chofe facile ;
C'eft un talent plus précieux que l'or :
La garde d'un fecret eft fouvent plus utile,
Que n'eft la garde d'un tréfor.

Ce qu'un ami difcret nous cache,
Loin de le vouloir déterrer,
Aimons toujours à l'ignorer ;
C'eft perfidie à qui l'arrache.
Mais s'il faut que dans notre fein
On dépofe quelque myftere,
Fidele & fûr dépofitaire,
Soyons toujours, jufqu'à la fin,
A l'épreuve de la colere ;
Soyons à l'épreuve du vin. (*Du Cerceau.*)

DISGRACES.

On ne doit point craindre dans ce siecle-ci d'être accablé par une foule d'amis & de défenseurs, lorsqu'il nous arrive quelque disgrace. Un infortuné sera obligé à l'avenir de demander une injonction au Juge pour se faire assister d'un consolateur & d'un appui, & de se faire créer un curateur à la disgrace, ainsi qu'on fait aux émancipations & aux successions vacantes.

Les disgraces suivent de près la prospérité.

Tel, commence à jouir, qui touche à sa disgrace :
Tel, après cent périls qu'il aura surmontés,
Fait une chûte humiliante.
La fortune la plus brillante
N'est souvent qu'un éclair qui s'éteint en naissant.
(*La Chaussée.*)

Notre amour-propre blessé par les disgraces se charge du soin de les représenter à notre esprit, qui tombe dans l'abattement & le désespoir. Au lieu de s'appliquer à la recherche des moyens qui peuvent le soulager, perdre toute espérance, quitter le gouvernail, s'abandonner à la merci des flots, lorsqu'on essuie une tempête, c'est s'attendre à une perte prochaine.

Dans les disgraces, le comble de l'infortune c'est d'avoir été heureux ; parce que le souvenir du bonheur passé, rend plus vif le sentiment d'une disgrace présente.

DISPUTE.

Il y a des gens qui disputent sans fin sur la Religion, & qui combattent en même temps à qui l'observera le moins. (*Génie de Montesquieu.*)

DISSIMULATION.

L'artifice & la dissimulation ne se trouvent que dans les Cours des Rois.

(*C'est un Roi qui parle.*)

Le plus vil des humains, dans sa bassesse extrême,
Voit du premier coup-d'œil qui le hait ou qui l'aime ;
Mais pour nous, se fardant de trompeuses couleurs,
Les visages jamais ne ressemblent aux cœurs.

(*Du Belloy.*)

La dissimulation est le voile de nos affections.

L'art de dissimuler est le ressort du monde :
. . . .
Il masque les vieilles querelles ;
Il prête un air sincere aux amitiés nouvelles.
L'amour même lui doit son plus beau coloris ;
Et, sous un fier maintien cachant les tendres flammes,
Il tient lieu de sagesse aux femmes,
Et d'indifférence aux maris. (*Des Mahis.*)

La dissimulation passe pour vertu.

Le siecle où nous sommes,
A bien dissimuler met la vertu des hommes :
A peine quatre mots se peuvent échapper
Sans quelque double sens, afin de nous tromper ;
Et fort souvent de bouche un dessein se propose,
Dans le temps que l'esprit songe à toute autre chose.

(*Corneille.*)

Le siecle est fertile en amis dissimulés.

O qu'il en est de ceux dont l'esprit à la mode
A l'humeur d'un ami jamais ne s'accommode ;
Et qui, lorsqu'ils nous font cent protestations,
Pour en rompre l'effet ont mille inventions !

(*Le même.*)

Dissimulation des femmes.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri ;
Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri :
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
N'est souvent qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
(*Moliere.*)

Les femmes ne sont pas sous la toile, ce qu'elles sont sur la toile des peintres.

Nos cœurs doivent être d'accord avec nos discours.

Je veux que l'on soit homme, & qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, & que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.
(*Moliere.*)

L'homme dissimulé, & celui qui est vrai, different ; en ce que l'esprit conduit le cœur de celui qui est dissimulé, & que le cœur conduit l'esprit de l'homme vrai.

DISSIPATEUR.

Un dissipateur demandant à son Médecin, pourquoi les matieres qu'il rendoit étoient toujours vertes. Je n'en suis pas surpris, répondit le Médecin ; cela vient de ce que vous avez mangé tout votre bien en herbe.

DISSIPATION.

Nous n'employons les organes dont la nature nous a pourvus, qu'à recevoir les impressions étrangeres. Nous ne cherchons qu'à nous répandre au-dehors, & à exister hors de nous : rarement faisons-nous usage du sens intérieur, qui nous réduit à nos vraies dimensions, & qui

ſépare de nous tout ce qui n'en eſt pas. Notre ame demeure ſans exercice au milieu du tumulte des ſenſations corporelles. Elle ſe deſſeche par le feu de nos paſſions. Le cœur, l'eſprit, les ſens, tout travaille contre elle. Comment peut-elle ſe dégager de toutes les illuſions de notre eſprit ? (*De Buffon.*)

DISTRACTION.

M. de Brancas auroit été coucher dans ſon lit ordinaire le ſoir du jour qu'il ſe maria, ſi ſon valet de chambre ne l'avoit fait ſouvenir qu'il s'étoit marié le matin.

Ah ! ciel, un jour de nôce oublier une femme !
Cette erreur me paroît un peu digne de blâme.
Pour le lendemain paſſe ; & j'en vois aujourd'hui
Qui voudroient bien pouvoir l'oublier comme lui.
(*Regnard.*)

Un négociant auquel on faiſoit ſigner l'extrait baptiſtaire d'un de ſes enfants, ſigna : *Pierre & compagnie.*

DIVERSITÉ.

La diverſité plaît, & les plaiſirs continuels deviennent inſipides.

Tout laſſe, & tout enfin devient inquiétude ;
Les plaiſirs aſſidus ceſſent d'être plaiſirs :
Ils s'allument par les deſirs,
Et s'étouffent par l'habitude. (*Le Noble.*)

DIVERTISSEMENTS.

Les divertiſſements ſont comme des repoſoirs agréables, & de commodes hôtelleries. Une vie ſans fêtes eſt un long chemin ſans gîte. Ce ſont

des médecins, que les ames malades ne doivent employer que de temps en temps.

DIVORCE,

Pris pour mauvais ménage.

Quelle union, grand Dieu ! qu'une union ſemblable,
Qu'une union qui n'aboutit
Qu'à ſe gronder toujours, mangeant à même table;
Qu'à ſe tourner le dos, couchant au même lit!
Survient-il des enfants ? (car enfin la nature
Se mêle quelquefois de les raccommoder)
Autre ſujet de ſe gronder.
L'épouſe incommodée à toute heure murmure,
S'en prend ſans ceſſe à ſon époux,
Qui, ſans amitié, ſans tendreſſe,
La plaint peu de ſouffrir les maux d'une groſſeſſe
Dont il faut nuit & jour qu'il ſente les dégoûts:
Mais lorſque tous les deux, jaloux,
D'amertume & de fiel ſe nourriſſent ſans ceſſe,
Quel ſupplice, quel enfer eſt-ce ?
L'hymen, à ce prix-là, mérite-t-il la preſſe ?
C'eſt ainſi cependant qu'ils ſont faits preſque tous.
(*Deſmarets.*)

Triſtement vendre, par un contrat,
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique;
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit ſans amour;
Trembler toujours d'avoir une faibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde;
Un tel hymen eſt l'enfer dans ce monde.
(*Voltaire.*)

Une femme, en Turquie, peut demander le

divorce, ſi ſon mari ne lui donne pas une nuit pendant la ſemaine. Combien de femmes & de maris, en France, ne s'en accordent pas une pendant toute l'année !

(*Eſſais hiſt. de M. de Saint-Foix.*)

Cauſes du divorce.

L'hymen & le bonheur ne ſe rencontrent gueres ;
De l'hymen aujourd'hui l'on ne ſerre les nœuds,
Que pour être opulent & non pour être heureux.
Cette foi qu'on ſe donne eſt un vœu mercénaire,
Qu'on forme effrontément ſans aimer & ſans plaire ;
C'eſt à la ſoif du bien qu'on cherche à s'immoler ;
Ce ſont des chaînes d'or dont on veut s'accabler.
Ce lien, dépouillé de tendreſſe & d'eſtime,
N'a point cette vertu qui le rend légitime ;
Qui produit des époux le charme mutuel ;
Et ce bonheur ſe change en un malheur réel.

On demandoit à un mari pourquoi il s'étoit ſéparé de ſa femme qui avoit beaucoup de mérite ; il répondit en montrant ſon ſoulier : vous voyez qu'il eſt bien fait, mais vous ne ſavez pas qu'il me bleſſe.

L'inſomnie eſt la ſuite du divorce.

La couche conjugale où repoſe une femme,
N'a jamais les plaiſirs que cherche une belle ame.
L'on n'y dort point à l'aiſe ; & le Dieu du repos
N'y fait point épancher ſes tranquilles pavots.
Toujours quelque querelle entre les deux parties
Qu'un hymen malheureux a ſi mal aſſorties,
Fait un fracas terrible ; & tel eſt ſon deſtin,
Qu'il y renaît ſans ceſſe un déſordre inteſtin.

(*M. Nicole ſur Juvenal.*)

Divorce

Divorce projeté.

Si tu ne finis ton tapage,
Sais-tu bien ce que je ferai ?
Je planterai-là le ménage,
Margot, je t'abandonnerai ;
Alors, soit de force ou de gré,
Tu me regretteras : car, maudite femelle,
Je veux te faire, avant d'accomplir ce dessein,
Un quarteron d'enfants. Un quarteron, dit-elle ?
Fais-les moi tout-à-l'heure, & décampe demain.
(*Sedaine.*)

DOCTEUR.

La chausse d'un Docteur est quelquefois le signe visible d'une science invisible, & une belle enseigne à une mauvaise hôtellerie.

DOMESTICITÉ.

La servitude est le noviciat des gens de fortune. Un paysan échappé de son village entre en maison, il plaît à son maître, & quelquefois davantage à sa maitresse ; il a tous les talents nécessaires pour faire fortune ; il sait écrire & compter ; il est rempant, ardent, & peu délicat sur l'honneur. On le fait petit-commis ; on monte ensuite à cheval son rare mérite ; de-là il entre dans différentes affaires. On livre à son avidité le département d'une riche province : il y met tout à contribution : les biens des particuliers passent dans ses mains à titre de gros manquant à sa fortune. Le peuple est vexé pour avoir trop bu ; trop heureux de ne le pas être pour avoir trop mangé ! enfin, le sang du paysan parvenu se purifie dans ses veines. Il est noble, il possede

des Marquisats, des Comtés, des Baronies ; & les enfants de son maître implorent sa protection pour remplir le premier poste qu'il occupoit aussi-tôt qu'il eut renoncé aux couleurs.

DOMESTIQUES.

Les domestiques des Grands ne jugent pas d'eux-mêmes par leur néant, mais ils se prisent sur l'élévation & la fortune de leurs maîtres.

DON.

Donner & répandre, c'est l'occupation continuelle des dieux & des rois.

DORMEUSE.

Beaux yeux d'Amarillis, pleins de traits & de flammes,
Qui blessez tant de cœurs, & qui brûlez tant d'ames ;
Je pensois qu'endormis, vous me seriez plus doux :
Mais je sens de nouveau des blessures secretes.
Ah ! vous m'avez surpris, perfides que vous êtes !
Vous cachez-vous ainsi pour mieux faire vos coups ?

(*De Cailly.*)

Reproches à une belle dormeuse.

Faut-il que de jalouses ombres
Sur vos yeux retombent toujours,
Et que Morphée, en des nuits sombres,
Change les plus beaux de vos jours ?

Le cours rapide des journées
Vous montre en vain le prix des temps ;
Dans l'espace de dix années,
A peine vivez-vous trois ans.

Encor si ce sommeil, Silvie,
Pouvoit prolonger votre sort ;
Si la mort rendoit à la vie
Ce que vous donnez à la mort !

Mais non, dans les ſombres demeures
Clotho file ſans s'arrêter,
Et vous compte toutes les heures
Que vous ne pouvez pas compter.

DOT.

A la Chine on n'a point vu la fille qu'on épouſe, quoiqu'elle n'apporte point de dot. En France ſouvent on l'épouſe, quoiqu'on l'ait vue, parce qu'elle a une dot.

(*Eſſais hiſt. de M. de Saint-Foix.*)

DOUCEURS.

Les cœurs ſe gagnent par la douceur.

Il faut au fond des cœurs ſe faire un héritage,
Leur conquête n'eſt pas l'ouvrage d'un moment;
On les gagne avec peine, on les perd aiſément;
Mais la douceur attire & retient ſur ſes traces,
L'amitié, la faveur, la fortune & les graces;
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs.

(*La Chauſſée.*)

DOULEURS.

L'eſprit eſt captif quand le corps ſouffre.

Tirons-nous de l'eſprit aucune utilité
Quand la douleur nous met à la torture?
Illuſtre ami, permets que je murmure;
Ton mal te traite avec indignité,
Et la vertu reproche à la nature
Le peu de ſoin qu'elle a de ta ſanté.

(*Charleval.*)

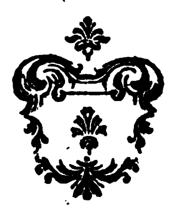
DROITS DE LA BEAUTÉ.

Attila à Octar.

Je sens combattre encor dans ce cœur qui soupire,
Les droits de la beauté contre ceux de l'Empire :
L'effort de la raison qui soutient mon orgueil,
Ne peut non plus que lui soutenir ce coup-d'œil,
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître,
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paroître.
O beauté qui te fais adorer en tous lieux,
Cruel poison de l'ame, & doux charme des yeux,
Que devient, quand je veux, l'autorité suprême,
Si tu prends malgré moi l'empire de moi-même,
Et si cette fierté qui fait par-tout la loi,
Ne peut me garantir de la prendre de toi ?
(*Corneille, Attila, act. 3. sc. 1.*)

DUCHESSE.

Une Duchesse répondit à une personne qui lui faisoit des reproches d'avoir épousé un Marquis qu'elle avoit mieux aimé être couchée qu'assise.





EAUX.

Vertu des eaux minérales.

CES eaux portent au cœur de si douces vapeurs,
Qu'une belle en buvant, presque sans qu'elle y pense,
Guérit en un moment de toutes ses rigueurs,
Et le galant de sa souffrance.

Une Abbesse ennuyée de la clôture, demanda à son Médecin une Ordonnance pour aller aux eaux de Barbotan. Le Médecin lui en envoya une pour aller aux eaux de Forges; elle la lui renvoya par un exprès, qui lui dit qu'elle ne guériroit jamais à Forges, qui n'étoit pas éloigné de trente lieues de l'Abbaye.

ECCLÉSIASTIQUE.

Mort d'un Ecclésiastique.

Je sais bien qu'un homme d'Église,
Qu'on redoutoit fort en ce lieu,
Vient de rendre son ame à Dieu;
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

(*De Cailly.*)

ÉCONOMIE.

L'économie est une femme sage & prudente, qui s'habille, se loge & se meuble convenablement à son état & à ses revenus. Sa table, toute frugale qu'elle est, suffit à ses besoins. Elle ne connoît que le nécessaire, & bannit de sa maison toute superfluité; elle n'entreprend rien sans réflexion & sans conseil, & trouve toujours des

ressources au besoin ; elle exerce la charité avec discernement ; elle est sourde aux sollicitations continuelles de l'avarice & de la prodigalité, qui veulent la faire sortir du juste milieu qu'elle a choisi ; elle prévoit tout, & pourvoit à tout ; elle est noble & généreuse dans l'occasion, & reçoit ses amis avec franchise.

L'économie tient un milieu entre l'avarice & la prodigalité ; mais elle doit s'y tenir si ferme qu'elle ne penche pas du côté de l'avarice, dont elle est proche parente.

La sordide avarice & la folle prodigalité tempérées l'une par l'autre, produisent la sage économie ; c'est une vertu qui tire son origine de deux vices.

Charlemagne, dans un de ses Capitulaires, ordonne de vendre les poulets des basses-cours de ses domaines, & les légumes de ses jardins. Tel Financier qui dépense trente mille livres par an, pour l'entretien des potagers de sa maison de campagne, se trouveroit offensé si l'on lui disoit qu'il envoye au marché le surplus de ce qu'il lui faut de légumes pour l'entretien de sa table & de celle de ses gens.

(*Essais histor. de M. de Saint-Foix.*)

Je me suis apperçue, disoit la reine Frédégonde, qu'on a volé dans nos celliers plusieurs jambons. Une bourgeoise du siecle s'éclateroit de rire en apprenant qu'une reine alloit dans ses celliers pour compter ses jambons. Une actrice se croiroit déshonorée de blanchir elle-même

son linge, pendant qu'Électre, Iphigénie, & autres Princesses qu'elle représente tous les jours, alloient avec leurs servantes à la riviere, & aidoient à laver leurs robes. (*Le même.*)

ÉCRITURE.

Les paroles ont des aîles, & passent sans s'arrêter ; au lieu que l'écriture est un esprit attaché à un corps : c'est une parole morte qui dure plus que la vivante.

C'est des Phéniciens que nous vient l'art d'écrire,
Cet art ingénieux de parler sans rien dire ;
Et, par des traits divers que notre main conduit,
D'attacher au papier la parole qui fuit.

(*Billette de Faniere.*)

C'est de-là que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux ;
Et, par des traits divers, & figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

(*Brébeuf.*)

L'écriture est un art utile aux amants.

L'écriture est un art bien utile aux amants,
Petits soins, rendez-vous, doux raccommodements,
Promesses d'épouser, plainte, douceur, rupture,
Tout cela se trafique avecque l'écriture.

(*La Fosse.*)

ÉDUCATION.

Tout homme qui a du talent & une petite fortune, peut recevoir une bonne éducation & s'enrichir ; parce que la force de l'inclination & le besoin de parvenir, aiguisent le desir & l'industrie, & mettent en œuvre tout ce qui est en nous. (*Fontenelle.*)

Le mérite des enfants dépend de l'éducation qu'on leur donne. Il y a des naturels si beaux qu'ils ressemblent à ces arbres qui n'ont pas besoin d'être taillés ; mais il n'y en a point qu'il ne faille cultiver avec ménagement. Trop de soin peut les faire fructifier trop tôt. Les meilleurs fruits sont ceux qui viennent dans leur saison : ceux qui viennent avant le temps, ne servent qu'à satisfaire la curiosité ; ils privent des fruits mûrs & parfaits qu'on auroit eus dans la saison.

La seule éducation caractérise l'homme.

Que vois-je ? c'est l'homme ; ô nature,
Qu'est-il en sortant de tes mains ?
Foible essai, grossiere peinture :
Hélas ! où sont les traits divins ?
Éducation, parle, acheve,
Prends tes couleurs, corrige, enleve
Les taches de l'humanité.
Ton pinceau dégrossit les ombres
Qui cachent sous leurs voiles sombres
Les traits de la Divinité.

Tel, au sortir de la carriere,
Le marbre brut sous le ciseau,
Perd aux yeux sa forme grossiere,
Et prend un éclat tout nouveau.
Bouchardon le frappe, il enfante
Une figure qui m'enchante,
Je vois l'image de Louis.
Sans les secours qui les polissent,
Que de mérites s'avilissent,
Que de talents évanouis !

Que dois-je au nom le plus illustre
Dont le grand se pare à mes yeux,

S'il n'a point reçu le vrai lustre
Qui seul me le rend glorieux ?
Je lui refuse mon hommage,
Mes respects seroient un outrage
A la véritable grandeur.
Contre lui ses aïeux prononcent ;
Leurs titres, leur gloire, m'annoncent
Sa bassesse & son déshonneur.

Néron surpasse ses ancêtres,
Il est l'émule de Cyrus,
Quand il reconnoît pour ses maîtres
Les Séneques & les Burrhus ;
A leurs avis son cœur fidele,
Pour les bons Rois est un modele :
Rome bénit son Empereur,
Mais abhorre-t-il leurs maximes :
Ses jours se comptent par ses crimes,
Et son nom seul est en horreur.

(*De Saulx.*)

L'instruction fait tout, & la main de nos peres
Grave en de faibles cœurs ces premiers caracteres,
Que l'exemple & le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.

(*Voltaire.*)

Il faut veiller extrêmement sur le passage qu'un enfant fait d'un âge à un autre, le traiter aussi délicatement qu'un oiseau qui mue, & le garder avec autant de précaution qu'un fruit qui se noue.

Une femme galante ayant dit qu'elle se proposoit de faire élever son fils dans le sein de sa famille, on lui répondit qu'il falloit l'envoyer au College des quatre Nations.

ÉLOGES.

Les éloges sont quelquefois des tributs de la reconnoissance dûe aux bienfaits.

Il me semble, grand Roi, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'est plus du même prix.
J'ai peur que l'univers, qui sait ma récompense,
N'impute mes transports à ma reconnoissance;
Et que, par tes présents, mon vers décrédité,
N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

(*Boileau.*)

Éloge de Louis XIV sous le nom de Titus.

Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi;
Mon réveil incertain du monde fait l'étude,
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude;
Et tandis qu'en ma Cour les aimables loisirs
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un & l'autre pole,
Je n'ai qu'à faire un pas & hausser la parole.

(*Corneille, Bérénice, act. 2. sc. 1.*)

ÉLOQUENCE.

L'éloquence est le médecin des esprits, c'est la lyre d'Amphion qui entraîne après soi les forêts & les rochers ; c'est le caducée de Mercure qui lui donne l'empire sur le ciel, la terre & les enfers, par la force de la persuasion. Celui qui a le don de l'éloquence est un conquérant qui commande sans armes, & n'a pas besoin de gardes.

L'éloquence agit plus sur le cœur que sur l'esprit, elle gouverne les volontés, enflamme les desirs, maîtrise l'homme & le conduit à son gré ; elle éclaire moins qu'elle ne domine ; elle instruit moins qu'elle ne commande.

Un diſcours ne doit pas être trop brillant dans ſon exorde ; il faut que l'éloquence paroiſſe par dégrés, & qu'elle imite en cela la nature qui s'avance inſenſiblement ; & le beau jour qui a ſi peu d'éclat dans ſon commencement, que l'on doute ſi c'eſt le jour ou la nuit.

EMBRASEMENT.

Embrâſement de la maiſon des filles repenties.

De ce feu qui s'eſt pris aux filles repenties,
On raiſonne, on diſcourt en diverſes façons ;
Mais ce qui ſe dit plus par les mauvais garçons,
C'eſt qu'on n'en voit pas plus leurs flammes amorties.

(*Paſſerat.*)

ÉMULATION.

L'émulation nourrit les eſprits, & l'envie ou l'admiration allument dans nos cœurs le deſir d'imiter les grandes choſes, & échauffent l'inclination que nous avons pour elles ; de-là il arrive que nous acquérons au ſouverain dégré de perfection, ce que nous avons recherché avec beaucoup d'ardeur. (*Velléius Paterculus.*)

Qu'il eſt grand, qu'il eſt doux de ſe dire à ſoi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime !
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens.
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens.
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins, qui s'élevent enſemble ;
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux,
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuſe tête
Réſiſte, en ſe touchant, aux coups de la tempête ;
Ils vivent l'un pour l'autre ; ils triomphent du temps ;
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpents

Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.
(*Voltaire, Discours sur l'Envie.*)

ENCENS.

Encens prodigué à un faquin, Seigneur de Paroisse.

J'avois frondé le culte & les mysteres
Dont à la Chine on s'est embarrassé,
Et Brisacier dans ses lettres austeres
Me paroissoit justement courroucé :
Mais quand je vois Sire Alain encensé,
Je suis forcé d'abjurer mes paroles,
Et de souscrire à l'hommage insensé
Que les Chinois rendent à leurs idoles.
(*Rousseau.*)

Il n'est point d'encens qui entête si fort une jolie femme, que celui qui ne brûle pas pour elle.

ENFANCE.

Ses agréments.

Quel âge doit plus faire envie
Que le premier temps de la vie ?
Ni peine, ni souci cuisant,
Dans les tendres enfants n'altere
L'humeur toujours gaie & légere.
Tout occupés du bien présent,
L'avenir ne les trouble guere,
Crainte, desir, joie & colere,
Tout se passe en un tour de main.
Le soir on se couche, on sommeille
Sans souci pour le lendemain,
Et le jour suivant on s'éveille
Sans retour fâcheux sur la veille.
Tous les jours leur paroissent neufs,
A chaque heure ils semblent renaître.

Hélas ! ils ſont les vrais heureux ;
Et, s'ils le ſont ſans le connoître,
Nous qui nous le croyons ſans l'être,
Nous ſommes plus à plaindre qu'eux.

(*Du Cerceau.*)

La conduite de l'homme dépend des premieres impreſſions qu'il a reçues dans ſon enfance.

Ce que dans un enfant on imprime d'abord,
A des âges ſuivants détermine le ſort.
Ainſi prit Annibal le goût de la vengeance,
Quand au pied des autels conduiſant ſon enfance,
Un pere furieux lui fit, entre ſes mains,
Bégayer le ſerment de perdre les humains.

(*L'Abbé de Villiers.*)

On doit conduire les enfants avec beaucoup de circonſpection.

On doit avec reſpect toujours traiter l'enfance ;
D'un ancien Auteur c'eſt la ſage ſentence,
Qui doit apprendre au maître à ſi bien s'obſerver,
Que jamais aux enfants, qu'il a ſoin d'élever,
Son exemple ou ſa voix ne donne aucune idée,
Qui ne ſoit ſur la regle ou ſur le vrai fondée.

(*Le même.*)

Les enfants ne doivent pas être châtiés par humeur, mais par raiſon.

Que ce ſoit la raiſon qui gronde & qui menace :
Même en le châtiant, que l'enfant égaré
Vous trouve un air ſi ſage, un ton ſi modéré,
Qu'il ne puiſſe à l'humeur du maître qui l'impoſe
De la peine qu'il ſouffre attribuer la cauſe.

(*Le même.*)

C'eſt perdre toute confiance dans l'eſprit des enfants, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point commiſes. Ils ſavent mieux que perſonne ce qu'ils méritent. Ils connoiſſent ſi c'eſt à tort

ou avec raiſon qu'on les châtie, & ne ſe gâtent pas moins par des peines mal ordonnées, que par l'impunité.

Les enfants ne peuvent rien faire de mieux que d'étudier leurs peres, lorſqu'ils ont du mérite & de la vertu : c'eſt un miroir qu'ils doivent ſouvent conſulter pour reconnoître leurs défauts, & les rectifier ſur le modele qu'il repréſente ; voilà leur étude.

Compliment à un voiſin, au ſujet d'un enfant trouvé ſur ſa porte.

Pere adoptif d'un fils né dans le badinage,
Quand vous vivez ſans femme en honnête garçon,
Vous recueillez pourtant un beau fruit de ménage,
Trouvant ſur votre porte un petit nourriçon.
Élevez cet enfant au défaut de ſon pere :
S'il vous coûte à nourrir auſſi peu qu'à le faire,
N'en craignez point la charge, & le faites nommer ;
Sa mere vous en prie, & dit de bonne grace,
Que, s'il vous vient chez vous des poupons ſans femer,
Quand vous en ſemerez, vous aurez belle race.

Le grand nombre d'enfants enrichit les gens de campagne, parce que ce ſont de nouveaux outils & des inſtruments utiles à la fertilité & à l'entretien de leurs domaines, & que chacun d'eux concourt avec plus de zele à l'accroiſſement de leur fortune, qu'un mercénaire à gages qui n'a aucun eſpoir de profit dans la maſſe.

ENJOUEMENT.

Ses effets.

Sans ce dieu qui nous careſſe,
Pour nous la vie eſt un fardeau ;
Avec lui l'heureuſe Vieilleſſe
Badine encor près du tombeau.

Il donne à la belle jeunesse
La piquante vivacité,
Et, de l'univers enchanté,
Il bannit, par sa douce ivresse,
L'ennui de l'uniformité.
L'éclat d'une superbe fête,
Les palais somptueux des rois,
S'il n'y fait entendre sa voix,
N'offrent qu'une pompe muette.
Cédez à ce dieu séducteur,
Vains philosophes de la Grece :
Vous raisonnez sur la sagesse ;
Mais par lui je sens le bonheur.
Il embellit la beauté même,
La laideur lui doit des attraits ;
Il répand des charmes secrets
Sur le chaume & le diadême. (*Barthe.*)

Séjour de l'Enjouement.

Non loin de la reine des villes,
Au centre d'un bocage épais,
Dans des lieux en roses fertiles,
L'Enjouement plaça son palais.
Il en a banni l'opulence,
L'or sur-tout n'y brilla jamais:
De la triste magnificence
Ce dieu fuit les pompeux apprêts ;
Des myrthes souples qui s'unissent
Forment des voûtes en berceaux ;
Des rangs de jeunes arbrisseaux
Sont des colonnes qui fleurissent ;
L'air est charmé du bruit des eaux
Qui serpentent ou qui jaillissent,
Et toujours ces bois retentissent
Des accords brillants des oiseaux.
Les mâles & sombres peintures
Des le Bruns & des Parocels,
N'y retracent point aux mortels
Le sang, les meurtres, les blessures,

L'Albane y peint la volupté
D'une touche vive & légere;
Le pinceau naïf de Téniere,
Des hameaux la grosse gaieté.
O combien de reines altieres
N'ont pu voir cet heureux séjour;
Tandis que les Jeux dans sa cour
Appelloient de simples bergeres!
S'il y reçut des majestés,
Elles quittoient du rang suprême
Tous les ornements respectés,
Et le sceptre & le diadême,
Et tout l'ennui des dignités. (*Le même.*)

ENNEMIS.

Un ennemi fait plus de mal que cent amis ne peuvent faire de bien.

Un ennemi nuit plus que cent amis ne servent:
Qu'à jamais les dieux m'en préservent!
La Haîne veille, & l'Amitié s'endort.
(*La Motte.*)

Nos véritables ennemis sont avec nous. Déracinons de nos cœurs l'ambition, l'avarice & la jalousie, nous rétablirons l'ordre & l'harmonie qui doivent régner dans la société; tous les hommes seront amis.

Les caresses d'un ennemi sont toujours à craindre.

Un langage flatteur n'est souvent qu'une adresse
Pour nous suborner mieux & nous mieux éblouïr;
Quand un fourbe ennemi vous loue & vous caresse,
Prenez garde, il veut vous trahir.
(*Le Brun.*)

Vivre avec des gens qui sont brouillés, & dont il faut entendre les plaintes réciproques, c'est ne pas sortir de l'audience.

Un ennemi, dit un célebre Auteur,
Est un soigneux & docte Précepteur,
Fâcheux par fois, mais toujours salutaire,
Et qui nous sert sans gage, ni salaire :
Dans ses leçons plus utile cent fois,
Que ces amis dont la timide voix
Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille,
Par des accents trop durs à notre oreille.
A qui des deux en effet m'adresser,
Dans les besoins dont je me sens presser ?
Est-ce au flatteur qui me loue & m'encense ?
Est-ce à l'ami qui me taît ce qu'il pense ?
Par tous les deux séduit au même point,
Du foible ami dépouillant la mollesse,
Du vil flatteur dédaignant la souplesse,
Son émétique est un breuvage heureux,
Souvent utile, & jamais dangereux.
(*Rousseau, Épître à M. Rollin.*)

ENNUI.

Tous ces gens ennuyés, qu'on amuse avec tant de peine, doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui du devoir. Les soins, les travaux, la retraite, deviennent des amusements par l'art de les diriger. Une ame saine peut donner du goût à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bons les aliments les plus simples. (*J. J. Rousseau.*)

Le sot & l'homme d'esprit ne s'ennuient jamais. Le sot, parce qu'il ne s'occupe de rien ; l'homme d'esprit, parce qu'il trouve toujours occasion de s'occuper agréablement.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse ; elle a beaucoup de part dans la recherche que

font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

Il n'est permis à personne de s'ennuyer, parce que l'ennui est l'effet d'une fainéantise détestée de Dieu, qui a destiné l'homme au travail. L'ennui est un mal que le sage ne connoît point, & dont chacun a le remede entre ses mains.

ENRÔLEMENTS.

Ainsi que le poisson, de nourriture avide,
Est pris par le pêcheur à l'hameçon perfide;
De même, par l'appas d'un métal suborneur,
On tire de son champ l'indigent laboureur.
Du Roi qu'il va servir il ignore l'outrage;
Mais bientôt de la troupe où son destin l'engage,
La fiere discipline & le courage altier,
Font un brave soldat d'un paysan grossier.

(*Philos. de Sans-Souci.*)

ENTHOUSIASME.

Mais quel souffle divin m'enflamme?
D'où naît cette soudaine horreur?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, profane vulgaire,
Apollon m'inspire & m'éclaire;
C'est lui, je le vois, je le sens.
Mon cœur cede à sa violence.
Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à mes accents.

Les temps prédits par la Sibylle
A leur terme sont parvenus.
Nous touchons au regne tranquile
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la saison desirée,
Où Thémis & sa sœur Astrée,

Rétabliſſant leurs ſaints autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des immortels.

Où ſuis-je ? quel nouveau miracle
Tient encor mes ſens enchantés ?
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclore,
L'univers ſe reforme encore
Dans les abîmes du cahos :
Et, pour réparer ſes ruines,
Je vois, des demeures divines,
Deſcendre un peuple de Héros.

Les éléments ceſſent leur guerre :
Les cieux ont repris leur azur.
Un feu ſacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le crocodile infidele
Du Nil ne trouble plus les eaux.
Les lions dépouillent leur rage,
Et, dans le même pâturage,
Bondiſſent avec les troupeaux.

(*Rouſſeau, Ode ſur la naiſſance du Duc de Bourgogne.*)

ENTRAGUES.

Henri IV demandant à Madame d'Entragues, qu'il aimoit paſſionnément, par où l'on pourroit entrer dans ſa chambre, elle répondit : Sire, par l'Égliſe.

ENTREVUE.

Entrevue de Henri IV avec la belle Gabrielle.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre ;

Il paraît sans flambeau, sans fleches, sans carquois;
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Le desir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle;
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au devant du Monarque il conduisit ses pas.
L'art simple dont lui-même a formé sa parure,
Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature;
L'or de ses blonds cheveux qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge & ses trésors naissants,
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable:
Non pas cette farouche & triste austérité,
Qui fait fuir les amours & même la beauté?
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les desirs,
Et de qui peut la vaincre augmente les plaisirs.

(*Voltaire, Henriade, ch. 9.*)

ENVIE.

L'envie est une ombre qui suit presque toujours la vertu.

ENVIEUX.

Le mérite en repos s'endort dans la paresse:
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et peut-être ta plume * aux Censeurs de Pyrrhus,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

* *Racine.*

Moi-même dont la gloire ici moins répandue,
Des pâles envieux ne blesse point la vûe ;
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvû d'utiles ennemis ;
Je dois plus à leur haîne (il faut que je l'avoue)
Qu'au foible & vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours, en marchant, m'empêche de broncher.
Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un oeil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-tôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertus, je songe à me venger.

(*Despréaux, Épître à Racine.*)

ÉPITAPHES.

Il est ridicule de voir les morts ensevelis dans la vanité, pourrir avec orgueil, & vouloir nous dérober leur néant par la magnificence d'un tombeau : images de ce qu'ils ont été pendant leur vie, lorsqu'ils enveloppoient sous l'éclat de l'or & de la soie, des corps pleins d'infirmités & de défauts ; & qu'ils cachoient sous un extérieur concerté de sagesse, un esprit rempli de foiblesses, & un coeur agité de mille passions.

L'épitaphe est une marque plus sûre de l'orgueil des vivants que des vertus du défunt. Le mensonge y accompagne l'homme jusqu'au tombeau, & triomphe encore de ses cendres ; l'éloge du défunt qu'on grave sur le marbre, n'est souvent qu'une peinture de ce qu'il devoit être.

ÉPOUSAILLES.

Fille mariée par un pere avare.

De maints écus sauvés, Harpagon réjoui,
Marioit au vieux Roch, sans dot, sa jeune fille ;
Déjà la jeune Agnès, victime de famille,
Obéissoit au sort. Quand l'époux eut dit oui,
(Parole de plusieurs à longs jours regrettée)
Le Prêtre dit : Agnès, le voulez-vous aussi ?
Homme de Dieu, dit-elle, en tout ceci,
Vous êtes le premier qui m'ayez consultée.

ÉPOUSE.

Épitaphe d'une chaste épouse.

Passant, arrête ici tes pas:
Autre part tu ne liras pas
Une histoire si merveilleuse,
Que celle qu'à tes yeux ce marbre vient offrir ;
Ci gît de son époux une femme amoureuse,
Que son chaste amour fit mourir.
Aux Dames elle a fait une leçon commune
De mourir en femmes de bien ;
Comme elle n'a suivi l'exemple de pas une,
Pas une ne suivra le sien.

Regrets d'une épouse sur la mort de son mari.

Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
Plus triste que la mort dont je sens les alarmes,
Jusques dans le tombeau je vous suis, cher époux.
Comme je vous aimai d'une amour sans seconde,
Et ne vous donnai point sujet d'être jaloux,
Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde,
J'ensevelis mon cœur & ma plume avec vous.

(*Vavasseur.*)

Épouse chérie.

Quand pour ravoir son épouse Euridice,
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,

L'étonnement d'un ſi rare caprice
En fit ceſſer tous les tourments divers.
On admira bien plus que ſes concerts,
D'un tel amour la biſarre ſaillie ;
Et Pluton même, embarraſſé du choix,
La lui rendit pour prix de ſa folie,
Et la retint en faveur de ſa voix.

(*Rouſſeau, Épigrammes.*)

ÉPOUX.

Devoirs des époux.

Quand un mari, quand une femme
Vivent de telle ſorte entre eux,
Que ce n'eſt qu'un cœur & qu'une ame ;
Il n'eſt point d'état plus heureux.
Mais ſi l'on s'en rapporte à ceux
Qui ſont ſous la loi conjugale,
C'eſt la pierre philoſophale,
De n'être qu'un quand on eſt deux.

Le mariage eſt une eſpece
De banque & de ſociété,
Où d'abord chacun a compté
Sur le rang & ſur la richeſſe,
Sur l'agrément, ſur la tendreſſe,
Et quelquefois ſur la beauté ;
Mais où, d'un & d'autre côté,
Chacun met en communauté
Quelque défaut, quelque foibleſſe,
Dont il n'eſt rien dit au traité.

(*Deſmarets.*)

La relation ſociale des ſexes eſt admirable ; de cette ſociété réſulte une perſonne morale, dont l'homme eſt l'œil & la femme le bras ; mais avec telle dépendance l'un de l'autre, que c'eſt de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme

apprend ce qu'il faut faire. L'homme a les principes ; la femme a une raison pratique, & l'esprit des détails. Dans l'harmonie qui regne entre eux, tout tend à la fin commune. On ne sait lequel met le plus du sien ; chacun suit l'impulsion de l'autre ; chacun obéit : tous deux sont maîtres. (*J. J. Rousseau.*)

Invitation à de futurs époux.

Que l'hymen & l'amour se rassemblent pour vous ;
Soyez encore amants en devenant époux ;
Vos desirs satisfaits doivent toujours renaître ;
Brûlez toujours des mêmes feux :
Que le droit de vous rendre heureux
N'ôte rien au plaisir que vous aurez de l'être.

Il n'y a d'union entre les maris & les femmes de la Cour & de Paris, que dans leurs armes.

Avis à de nouveaux époux.

Époux, voulez-vous faire une bonne maison ?
Sur le commandement point de délicatesse,
Point de maître, point de maitresse
Que le bon-sens & la raison. (*Pavillon.*)

Un nœud d'or & d'argent fragile & léger unit toujours les époux, & rarement les cœurs.

Avis à un nouvel époux.

Ne divertissez point les fonds
Destinés pour la paix de votre mariage,
Encore aurez-vous peine, usant de ce ménage,
A payer toutes les façons
Que demande un si grand ouvrage.

Pour être heureux époux, soyez toujours amant ;
Que, bien plus que le Sacrement,

L'amour à jamais vous unisse ;
Et, pour faire durer le plaisir entre vous,
Que ce soit l'amant qui jouisse
De tout ce qu'on doit à l'époux.
(*Le même.*)

Que de maris & de femmes dont le lien est si serré, qu'il les blesse l'un & l'autre !

Les époux se voient à présent avec indifférence.

Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'associe,
Cet usage n'est plus que dans la bourgeoisie ;
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal,
Un parfait ridicule, un travers sans égal.
Un époux à présent n'ose plus le paroître.
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être.
Il faut qu'il sacrifie au préjugé cruel
Les plaisirs d'un amour permis & mutuel ;
Il est épris en vain d'une épouse qui l'aime,
La mode le subjugue en dépit de lui-même,
Et le réduit bien-tôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidélité. (*La Chaussée.*)

Deux époux trop vifs & trop pétulants, sont comme deux tisons qui, réunis ensemble, s'embrasent l'un l'autre, & contribuent à leur perte.

JUNIE.

Et quel est donc, Seigneur, cet époux ?

NÉRON.

Moi, Madame.

JUNIE.

Vous ?

NÉRON.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,
Si j'en savois quelque autre au-dessus de Néron.

Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la Cour, Rome & l'Empire.
Plus j'ai cherché, Madame, & plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor,
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire;
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même, consultez vos premieres années:
Claudius à son fils les avoit destinées,
Mais c'étoit en un temps où de l'Empire entier
Il croyoit, quelque jour, le nommer héritier.
Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'est à vous de passer du côté de l'Empire.
En vain de ce présent ils m'auroient honoré,
Si votre cœur devoit en être séparé,
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes;
Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
Des jours toujours à plaindre & toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.

(*Racine, Britannicus, act. 2. sc. 3.*)

ÉPREUVE.

On éprouve l'or par le feu, la femme par l'or, & l'homme par la femme.

ERREUR.

L'homme est né pour l'erreur; on voit la molle argile,
Sous la main du potier, moins souple & moins docile,
Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorants de ce faible univers.

(*Voltaire, Temple du Goût.*)

ESCADRON.

Le Roi ayant fait placer à ses côtés le Nonce du Pape, dans un ballet que donna Marie de Médicis, dans lequel dansoient quinze des plus belles femmes de la Cour, lui dit: Monsieur le

Nonce, je n'ai jamais vu de plus bel escadron, ni de plus périlleux que celui-ci.

ESCLAVAGE.

Triple esclavage.

Tout bien considéré, je ne possede rien;
Mon ame, mon corps & mon bien
Sont dans une servile & triste dépendance.
Mon ame est sous le joug d'un Directeur chagrin;
Mon corps dépend d'un Médecin;
Et mon bien est en proie à l'homme de finance.

Il est rare qu'un homme ne paye pas de sa liberté & de son autorité la riche dot que sa femme lui a apportée en mariage.

Les grands biens d'une femme augmentent trop ses droits,
Et, par reconnoissance, il faut subir ses loix.
Ce bienfait-là devient une dette éternelle,
Dont on ne peut jamais s'acquitter envers elle.
Vingt exemples pour un semblent m'en avertir.
C'est se vendre en un mot, & non pas s'assortir.
(*La Chaussée.*)

ESPÉRANCE.

L'espérance est le songe d'un homme éveillé; c'est le pavot qui endort nos peines : c'est une jeune étourdie qui n'a que de l'imagination sans jugement, & qui croit tout ce qu'on lui dit, pourvu qu'il lui plaise.

Il en est des espérances comme des prédictions : pour une qui réussit, il y en a mille qui sont fausses.

L'espérance est une divinité qui n'a ni temples, ni autels que dans nos cœurs.

Les jeunes gens fondent toujours de grandes espérances sur des avantages imaginaires, parce que, comme ils sont pleins de feu, la nature fait en eux le même effet que le vin dans les ivrognes, qui voient deux pour un.

ESPIONS.

Passe-temps d'un espion des actions du Public.

Il en est qui pendant tout un mois,
Comme des loups-garoux, ne dorment qu'une fois :
Leur curieuse humeur toujours les inquiette,
Et si, dans le quartier, il est quelque amourette,
Du soir jusqu'au matin ils demeurent au guet,
Pour tenir bon papier de tout ce qui s'y fait.

(*T. Corneille.*)

ESPRIT.

Pouvoir de l'esprit humain.

Emprisonner le temps dans sa course volante,
Tracer sur le papier l'image de la voix,
Tirer du ver l'éclat & l'ornement des rois,
Rendre par les couleurs une toile parlante ;

Donner au corps de bronze une ame foudroyante,
Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts,
Savoir apprivoiser jusqu'aux monstres des bois,
Brûler avec un verre une ville flottante ;

Fabriquer l'univers d'atômes assemblés,
Lire du firmament les chiffres étoilés,
Faire un nouveau soleil dans le monde chymique ;

Dompter l'orgueil des flots & pénétrer par-tout,
Évoquer les démons par le cercle magique :
C'est ce qu'entreprend l'homme, & dont il vient à bout.

(*Pavillon.*)

Les productions de l'esprit sont comme ces fruits délicats, qui sont presque toujours trop verds, ou trop mûrs, & qu'il est difficile de cueillir & de servir bien à propos. Quand l'imagination est dans sa force, le jugement n'est encore qu'à demi formé, & à mesure que nous acquérons l'avantage de bien juger, nous perdons celui de bien inventer.

La justesse de l'esprit est une vertu qui combat les erreurs ; la droiture du cœur en est une qui combat les passions. L'une & l'autre sont nécessaires pour faire un parfaitement honnête homme ; parce que la justesse de l'esprit, sans la droiture du cœur, fait un homme éclairé, mais abandonné à ses passions ; & la rectitude du cœur, sans la justesse de l'esprit, fait un homme droit, mais sans lumieres, & sujet à mille fautes.

L'esprit est sujet à l'erreur.

Que souvent notre esprit, trompé par l'apparence,
Regle ses mouvements avec peu d'assurance !
Qu'il est peu de lumiere en nos entendements !
Et que d'incertitude en nos raisonnements !

(*Corneille.*)

Les esprits dissipés & qui ont beaucoup de connoissances superficielles, sont semblables à ces rivieres dont le lit est fort large, qui occupent beaucoup de pays, & qui offrent une vue agréable, sans être d'aucune utilité ; au-lieu que les esprits recueillis ressemblent à celles dont le lit est resserré, qui ne paroissent pas tant, mais qui sont profondes & utiles.

L'esprit & le bien sont les seuls avantages qui mettent le prix aux hommes.

Les lumieres de l'esprit de l'homme ne servent qu'à augmenter ses doutes.

Que l'esprit de l'homme est borné !
Quelque temps qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude ;
De ténebres, pour lui, tout est environné.
La lumiere qui vient du savoir le plus rare,
N'est qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare :
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop, que chercher à connoître,
N'est souvent qu'apprendre à douter.
(*Mad. Deshoulieres.*)

Tout le monde se plaint du défaut de mémoire, & personne n'est mécontent de son esprit ; parce que le défaut de mémoire n'attaque point l'amour-propre, au-lieu que celui d'esprit l'anéantit.

L'esprit veut être cultivé par les belles-lettres.

L'esprit est un vaisseau qu'on ne doit surcharger.
Quelle honte pour toi de le trop soulager !

Un stupide & un homme d'esprit se rencontrent quelquefois au même point, avec cette différence que l'homme d'esprit est à son plus bas, au-lieu que le stupide est à son plus haut.

Un homme d'esprit n'est jamais moins seul que quand il est seul, ni plus occupé que quand il n'a rien à faire.

Prééminence

Prééminence de l'esprit sur la beauté.

Des dons extérieurs l'uniformité lasse;
Mais l'esprit a toujours une nouvelle grace.
Il a l'heureux talent de varier les traits,
Et ses dons enchanteurs ne s'épuisent jamais.
En attraits différents il se montre fertile,
Et dans un seul objet il en présente mille.
Par l'inconstance même il sait nous engager,
Et, sans être infidele, on croit devoir changer.
(*Boissy.*)

L'esprit n'a pas été donné à l'homme pour son seul usage, mais afin qu'il le communiquât aux autres. L'esprit d'un homme qui se concentre au-dedans de lui-même, est comme une bonne épée qu'on ne tire jamais du fourreau.

L'esprit & les sentiments sont de tous les sexes.

L'esprit n'a point de sexe; il est parmi les femmes
De grands, de nobles cœurs; il est de belles ames,
Dont l'exacte vertu fait du sexe, en aimant,
Éloigner la foiblesse & garder l'agrément.
(*L'Abbé de Villiers.*)

On disoit d'un vieillard qui avoit des saillies, que c'étoit un vieux château où il revenoit des esprits.

L'esprit est à bon marché.

Ce qu'on prend pour esprit dans le siecle où nous sommes,
N'est autre chose, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fievre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement, faute de connoissance;
Proverbes, quolibets, folles allusions,
Pointes, frivolités plaisamment habillées,

Quelque ſuperficie & des expreſſions
Artiſtement entortillées;
Joignez-y le ton ſuffiſant :
Voilà les qualités de l'eſprit d'à préſent.
(*La Chauſſée.*)

L'eſprit eſt un genre qui a ſous lui pluſieurs eſpeces : le génie, le bon-ſens, le diſcernement, la juſteſſe, le talent & le goût.
(*Génie de Monteſquieu.*)

De tous les empires, celui des gens d'eſprit, ſans être viſible, eſt le plus étendu. Le puiſſant commande, les gens d'eſprit gouvernent ; parce qu'avec le temps ils forment l'opinion publique, qui tôt ou tard ſubjugue ou renverſe toute eſpece de deſpotiſme. (*Duclos.*)

Si l'on donne de l'eſprit à des gens qui ne peuvent s'entretenir que de parures, de meubles & d'équipages, parce qu'on les voit accablés ſous le poids des broderies, des diamants & des bijoux ; peut-on en refuſer au bijoutier, au lapidaire & au magaſinier, qui en ſont marchands ?

Un eſprit prématuré ne ſe ſoutient pas.

D'une trop brillante jeuneſſe
L'éclat prématuré doit bleſſer la raiſon ;
Tant de fleurs qui d'abord paroiſſent à foiſon,
Tiennent rarement leur promeſſe ;
Tout doit venir dans ſa ſaiſon. (*Peſſelier.*)

Il faut plus de fineſſe pour ſavoir être économe de ſon eſprit, que pour en paroître prodigue.

La conquête des esprits l'emporte sur celle des cœurs.

(*A une personne âgée.*)

Les ans n'ont fait que changer votre empire :
Celui des cœurs vaut sans doute son prix ;
Mais après lui foiblement on soupire,
Quand on acquiert l'empire des esprits.
Vous jouissez d'un si rare partage ;
Toutes les voix disent qu'il vous est dû.
Quand on possede un si grand avantage,
Peut-on penser à ce qu'on a perdu ?
L'Amour, qui veille aux intérêts des Belles,
Traîne, il est vrai, nos cœurs à leurs genoux ;
Pendant une heure on s'amuse avec elles :
Mais on se plaît toujours auprès de vous.

Faire parade de beaucoup d'esprit, vis-à-vis de gens qui en ont peu, c'est manquer de politesse ; parce que leur amour-propre est trop sensiblement mortifié.

Le bon esprit consiste à faire valoir celui des autres.

Un coquin, à qui l'on fit grace,
Étoit au carcan sur la place :
Il a de l'esprit, disoit-on ;
Mais un quidam répondit, non.
Vous voyez sa sottise insigne ;
S'il en avoit, seroit-il là ?
Comme il parloit, Damon passa.
Tenez, dit-il, en faisant signe,
Un homme d'esprit, le voilà.

On disoit d'un discours plein de traits vifs & ingénieux, & peu solide pour les preuves, qu'il renfermoit tant d'esprit qu'il n'avoit point de corps.

Un fat apprivoisé,
Dont l'éloquence est un babil aisé,
Et qui, doué du talent de Thersite,
Parle de tout, sûr de sa réussite,
Content, joyeux, hardi, sans jugement;
Fait du beau monde à Paris l'ornement.
Du plus sévere il rehausse le phlegme :
Ses quolibets passent pour apophthegme;
Ses lieux communs sont propos réfléchis.
S'il conte un fait : la Dame du logis
De ses bons mots pâme sur son assiette,
Et le laquais en rit sous sa serviette.
Lors chacun crie : ô l'esprit éminent!
Et moi, je dis : peste l'impertinent!
Et ne me chault que sa voix théâtrale,
N'ait de Séneque épuisé la morale.
A sa vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à son esprit. Pourquoi cela? pourquoi?
Qu'est-ce qu'esprit? raison assaisonnée.
Par ce mot seul la dispute est bornée.
Qui dit esprit, dit sel de la raison.
Donc, sur deux points roule mon oraison.
Raison sans sel est fade nourriture.
Sel sans raison n'est solide pâture.
De tous les deux se forme esprit parfait.
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.

(*Rousseau, Épître à Marot.*)

Quoi! dira-t-on, l'esprit à votre compte
Ne peut donc plus servir qu'à notre honte?
C'est un faussaire, un prévaricateur,
De toute regle éternel infracteur,
Et qu'Apollon, suivant votre hypothese,
Ne peut trop tôt proscrire... A Dieu ne plaise!
Je sais trop bien qu'un si riche ornement,
Est de notre art le premier instrument,
Et que l'esprit, l'esprit seul peut, sans doute,
Aux grands succès se frayer une route.
Ce que j'attaque est l'emploi vicieux

Que nous faisons de ce présent dès cieux.
Son plus beau feu se convertit en glace,
Dès qu'une fois il luit hors de sa place;
Et rien enfin n'est plus froid qu'un écrit
Où l'esprit brille aux dépens de l'esprit.
Au haut des airs le vol de ma pensée
Peut m'élever : mais sans le caducée
De la raison, cet essor ne me sert
Qu'à prolonger une erreur qui me perd :
Comme un coursier que le voyageur ivre,
A dérouté du chemin qu'il doit suivre,
Plus il est prompt, diligent, & soudain;
Plus il s'éloigne & se fatigue en vain.
N'allons donc plus, déserteurs de nos peres,
Sacrifier à nos propres chimeres,
Et, sans risquer un honteux démenti,
Tenons-nous-en (c'est le plus sûr parti)
Au droit chemin tracé par nos ancêtres.
Tel, méprisant l'exemple de ses maîtres,
Dans son idée en croit être plus grand,
Qui, dans le fond, n'en est que différent.
Au suc exquis d'un aliment solide,
Pourquoi mêler notre sel insipide?
Si le génie en nous se fait sentir,
Et de prison se prépare à sortir,
Laissons agir son naturel aimable,
Sans absorber ce qu'il a d'estimable,
Dans une mer de frivoles langueurs,
Dans ce fatras de morale sans mœurs,
De vérités foibles & déplacées,
De mots nouveaux & de fades pensées,
Qui font briller tant d'Auteurs importuns,
Toujours loués des connoisseurs communs,
Et qui pis est, loués par l'endroit même
Qui du bon-sens mérite l'anathême.
Car tout Novice, en disant ce qu'il faut,
Ne croit jamais s'élever assez haut.
C'est en disant ce qu'il ne doit pas dire,
Qu'il s'éblouit, se délecte & s'admire:

Dans ſes écarts, non moins préſomptueux,
Qu'un indigent ſuperbe & faſtueux,
Qui, ſe laiſſant manquer du néceſſaire,
Du ſuperflu fait ſon unique affaire.
A nos Auteurs ce n'eſt point, entre nous,
L'eſprit qui manque : ils en ont preſque tous.
(*Rouſſeau, Epître à Thalie.*)

Estime.

L'eſtime & l'attachement qu'on a pour une perſonne de mérite, ſont des tributs perſonnels qu'on lui paie. La bonté de ſon caractere, de ſon eſprit & de ſon cœur en ſont les ſources intariſſables.

États.

Les particuliers ne ſentent les miſeres de l'État qu'autant qu'elles nuiſent à leur fortune.
(*Tite-Live.*)

Un État deſpotique eſt un corps malade, qui ne ſe ſoutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remedes violents qui l'épuiſent & le minent ſans ceſſe. (*Génie de Monteſquieu.*)

La population eſt la force & la richeſſe d'un État ; mais la pauvreté eſt un obſtacle à ſes progrès ; en ſorte que des époux conſultent ſouvent leurs facultés avant que de ſe réſoudre à faire leur ſemblable.

Un Prince dont les États n'étoient pas conſidérables, ayant fait fortifier une place de trop grande étendue, on dit qu'il ſeroit contraint d'y mettre tous ſes ſujets en garniſon.

Un homme de néant qui s'enrichit, ſort de ſon

état, & se méconnoît, trouble l'harmonie & le concert qui doit régner entre des concitoyens; parce que le limon d'où il sort lui amene une bassesse de sentiments & un esprit d'avidité qui ne connoît aucuns principes d'honneur & de justice. Il travaille sans cesse à soutenir son opulence par la vexation & l'injustice, & à voiler son origine par son orgueil & le mépris qu'il a de ceux qui étoient ses égaux avant son élévation.

La meilleure politique est d'accorder ses desirs & ses projets avec son état & sa fortune; remplir les devoirs de son état, voilà la maxime la plus importante à pratiquer.

Les états sont confondus.

On confond tous les titres,
Des rangs divers autrefois les arbitres.
Chacun affecte un titre dérobé.
Tout petit Clerc de Paroisse est Abbé;
Tout haubereau, tout gros bourgeois se donne
Le faux honneur d'une vaine couronne,
Et croit par-là s'être à bon droit acquis
La qualité de Comte ou de Marquis.
(*Desmarets.*)

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs.
Tout petit Prince a des Ambassadeurs.
Tout Marquis veut avoir des Pages.
(*La Fontaine.*)

On voit peu de personnes remplir les devoirs de leur état, parce que presque tout le monde est déplacé. Le fils aîné d'un homme de condition est destiné aux armes; le second à l'Église, & les filles sont condamnées par les parents à une prison

perpétuelle. On décide de leur ſort avant qu'ils aient vu le jour. L'aîné aura-t-il aſſez de tête pour commander, de ruſe pour faire & prévoir des contre-marches, de courage pour ſoutenir l'effort de l'ennemi ? Le ſecond aura-t-il des mœurs & de la religion ? Les filles auront-elles le goût du célibat & l'amour de la retraite ? Ces examens ſont de trop. L'ordre de date les place dans l'État comme des minutes dans l'étude d'un Notaire. Un riche négociant n'a qu'un fils, dont les lumieres bornées ſuffiroient pour continuer le commerce du pere ; l'ambition s'y oppoſe : il eſt revétu d'une charge dont il ne connoît ni les devoirs, ni les obligations. C'eſt en vain qu'il tient la balance à titre de Magiſtrat ; des dés lui ſuffiſent pour ſe décider.

ÉTÉ.

Fruits de l'été.

Chaſte Proſerpine, à tes yeux
Déja la moiſſon eſt tombée
Sous la faucille recourbée
Du moiſſonneur laborieux.
Ici les gerbes diſperſées
Couvrent la face des guérets,
Plus loin leurs meules entaſſées
Élevent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pyrame,
Le ver à ſoie ourdit ſa trame,
Qui pare les dieux & les rois.
Les fraiſes parfument les bois.
L'épine enfante la groſeille,
Mille fruits naiſſent à la fois ;
Et, prête à remplir ſa corbeille,
La Nymphe héſite ſur le choix.

Pluie d'été.

L'aſtre brulant qui menaçoit ma vie,
Appaiſe enfin ſa barbare furie :
Tout-à coup le ciel eſt changé.
J'entends à gauche un éclat de tonnerre ;
Le Soleil va rendre à la terre
Le tribut de vapeurs qu'il avoit exigé.
Un doux zéphyr annonce à ce bocage
Le ſecours du nuage
Si long-temps eſpéré.
Déja le languiſſant feuillage
D'un plus beau verd ſemble paré,
Et déja les oiſeaux poliſſent leur plumage.
Quel murmure délicieux !
Le frais juſqu'à mon cœur pénetre par l'oreille.
Par lui tout renaît, tout s'éveille.
La fleur qui ſe penchoit s'éleve vers les cieux.
Les plaines, les troupeaux & les bergers partagent
L'humide objet de leurs deſirs.
Ce n'eſt point dans les eaux que les herbettes nagent ;
Elles nagent dans le plaiſir. (*De Senecé.*)

Enfin la haute Providence,
Qui gouverne à ſon gré le temps,
Travaillant à notre abondance,
Rendra les laboureurs contents.
Que chacun promptement s'enfuie :
Je vois de loin venir la pluie ;
Le ciel eſt noir de bout en bout,
Et ſes influences bénignes
Vont tant verſer d'eau ſur les vignes,
Que nous n'en boirons point du tout.

L'ardeur grilloit toutes les herbes,
Et tel les voyoit conſumer,
Qui n'eût pas cru tirer des gerbes
Aſſez de grain pour en ſemer ;

Bref, la terre en cette contrée,
D'une béante soif outrée,
N'avoit souffert rien de pareil,
Depuis qu'une audace trop vaine
Porta le beau fils de Climene
Sur le brillant char du Soleil.

Mais les Dieux, mettant bas les armes
Que leur font prendre nos péchés,
Veulent témoigner par des larmes
Que les nôtres les ont touchés.
Déja l'humide Iris étale
Son beau demi-cercle d'opale
Dedans le vague champ de l'air;
Et, pressant mainte épaisse nue,
Fait obscurcir, à sa venue,
Le temps qui se montroit si clair.

(*Saint-Amand.*)

ÉTERNITÉ.

L'espérance d'une heureuse éternité console & réjouit celui qui en est persuadé. Elle rend la nature riante à ses yeux; elle lui fait user des plaisirs sans amertume, & le soutient au milieu des afflictions. Il regarde avec indifférence les revers de la fortune, les douleurs de la maladie, la perte de ce qu'il a de plus cher au monde, & la mort même, parce qu'il n'envisage que les délices de l'éternité, & un nouvel état qui affranchit de craintes, de frayeurs, de peines, de chagrins & de maladies : voilà sa perspective.

ÉTRENNES.

A une Belle.

En ce jour solemnel, où de vœux redoublés,
Plus qu'en tout autre temps, les Dieux sont accablés,

J'ai fait des vœux hardis, & peut-être impossibles;
J'ai demandé des jours occupés & paisibles;
Des biens dont la longue habitude
Eût le charme d'un goût naissant;
Des plaisirs vifs sans le secours puissant
Du trouble & de l'inquiétude.
Tel étoit mon placet. Jupiter mit au bas,
En caracteres longs qu'on ne lisoit qu'à peine:
Renvoyé vers l'aimable Ismene:
Ceci ne me regarde pas. (*Fontenelle.*)

ÉTUDE.

Félicité de l'homme d'étude.

Compagne de la paix, délices des savants,
Source féconde d'agréments,
Mere des arts, aimable étude,
Heureux qui, dégagé de toute inquiétude,
Te consacre ses talents!
Tes nobles exercices
Lui font couler des jours délicieux.
Les veilles, les travaux dont il fait ses délices,
Écartent loin de lui le noir essaim des vices
Qu'enfante un loisir honteux.
Des desirs déréglés la fougue téméraire
Respecte le génie & le goût littéraire
Qu'il a reçu des cieux.
Aidé des maximes du sage,
Il sait les opposer à l'insolent langage
Du libertin, de l'insensé.
Par elles, comme autant de plantes souveraines,
Il arrête l'effet du poison de Circé,
Et brave la voix des Sirènes.
Sans envier le sort des Héros & des Rois,
Tranquille en sa retraite, il met toute sa gloire
A tracer leur histoire,
Ou sur la lyre à chanter leurs exploits.
Les plaisirs de l'esprit, c'est tout ce qu'il desire,
Ses passions sont ses sujets;

Son cabinet eſt ſon petit Empire ;
Son Verſailles, ſon palais :
Minerve en eſt la ſouveraine.
Divers Auteurs, rangés ſous de ſimples lambris,
En ſont les favoris,
Qu'il cultive ſans peine.
Veut-on groſſir les fruits de ſon petit domaine ?
Tels bienfaits à ſes yeux ſont des dons ſuperflus ;
C'eſt un Horace à qui Mécene
Ne peut faire agréer de plus grands revenus.
Repas voluptueux que l'opulence ordonne,
Il ne vous connoît pas.
Content d'un modeſte repas,
Que l'enjouement & l'eſprit aſſaiſonne,
Il en préfere les appas
A tous ces mets délicats,
Qu'en nous flattant l'art empoiſonne.
Tout ſert à ſes plaiſirs.
Ici, dans les tréſors de la ſavante hiſtoire,
Il puiſe, au gré de ſes deſirs,
Mille traits curieux qu'il grave en ſa mémoire :
Là, ſur les pas des neuf ſœurs,
Et du Dieu de l'harmonie,
Dans leurs chanſons il va cueillir les fleurs
Du ſentiment & du génie ;
Là, pour former ſon eſprit & ſes mœurs,
Il parcourt ces Auteurs,
Dont l'éloquence vive, onctueuſe & touchante,
L'inſtruit, le pénetre & l'enchante.
Pour lui quelles douceurs
De voir avec quel art ces écrivains ſublimes,
Exaltent les vertus & confondent les crimes
Par mille traits vainqueurs !
Vient-il à ſe produire
Dans la ſociété :
Il y répand l'aménité,
Et ſur les cœurs s'acquiert un doux empire.
Diſciples de Plutus, qui, ſur le ſein des mers,
Allez braver les fureurs de Neptune,

Ou qui, des Grands adorant la fortune,
Encenſez leurs travers;
L'étude & ſes charmes divers
Sont les objets de votre indifférence:
Je n'en ſuis point ſurpris.
Pour aimer & chérir les lettres, la ſcience,
Il faut en connoître le prix. (*Roy.*)

L'étude eſt la nourriture des jeunes gens & la conſolation des vieillards. Elle eſt un sûr préſervatif contre l'ennui, parce que le temps s'écoule agréablement avec elle: elle nous empêche d'être à charge à nous-mêmes & inutiles aux autres; elle nous procure la compagnie des gens de bien, & beaucoup d'amis. (*Séneque.*)

Gentilhomme ennemi de l'étude.

Je trouve que l'étude eſt un parfait moyen
De gâter la Jeuneſſe, & n'eſt utile à rien.
Auſſi n'ai-je jamais mis le nez dans un livre,
Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire, & ſigner ſon nom,
Il eſt auſſi ſavant que défunt Cicéron. (*Regnard.*)

Il en eſt de l'étude qu'entreprend un homme inepte, comme des bons légumes, qui, malgré leur ſaveur, ſont cruds, peſants & indigeſtes, & renvoient des vapeurs qui incommodent & troublent le cerveau, s'ils ne ſont bien apprêtés.

L'étude la plus utile eſt celle de ſoi-même: les peines & les travaux des écoles ne ſervent à cette derniere étude que comme de dégrés. Voulez-vous être ſage? Liſez l'univers; après cela liſez-vous vous-même.

ÉTUVES.

L'usage des étuves étoit anciennement aussi commun en France, même parmi le peuple, qu'il l'est & l'a toujours été dans la Grece & dans l'Asie. Saint Rigobert fit bâtir des bains pour les Chanoines de son Église, & leur fournissoit le bois pour chauffer l'eau. Le Pape Adrien I recommandoit au Clergé de chaque Paroisse d'aller se baigner processionnellement tous les Jeudis en chantant des Pseaumes.

(*Essais histor. de M. de Saint-Foix.*)

ÈVE.

Chûte d'Ève.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté,
Dont bien nous prend, ne lui fut pas cruelle.

Mes chers amis, alors, en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidelle;
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été,
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle?

Or en cela nous nous trompons tous deux;
Car bien qu'Adam fût jeune & vigoureux,
Bien fait de corps, & d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme & ne pas coqueter.

(*Sarrasin.*)

ÉVÊQUES.

Qualités d'un Évêque.

Les vertus, & non pas la mitre,
Font la grandeur des vrais Prélats:

C'eſt peu d'en porter le beau titre,
Si les mœurs ne l'annoncent pas;
Si la faſtueuſe indolence,
Fille de l'oiſive opulence,
Occupe les trônes ſacrés,
Où l'humble foi, mere du zele,
Plaça, dans un temps plus fidele,
Des Pontifes plus révérés. (*Greſſet.*)

Un Évêque qui, par une ambitieuſe intention, a franchi cette haie ſacrée qui ſépare le Sanctuaire, eſt un arbre qui ne produit que des fruits amers, & qui occupe le plus bel endroit d'une terre ſainte. C'eſt un roſeau que le vent agite, & ſur qui, comme ſur une colonne ſainte, repoſe cependant l'édifice. C'eſt une nuée deſtinée à faire paroître la gloire du Seigneur, & qui, par ſa noirceur, la dérobe à nos yeux. C'eſt un aſtre errant qui, parmi les obſcurités des ſens & de la foi, nous marque nos routes. C'eſt un ſerpent d'airain élevé pour guérir nos bleſſures, & qui, placé dans le temple, nous devient une occaſion d'idolâtrie & de mort. C'eſt un indigne dépoſitaire de l'arche, qui l'impoſe, comme les Philiſtins, ſur de viles épaules, & la laiſſe errer à l'aventure. C'eſt une noire vapeur qui du Sanctuaire va ſe répandre dans le reſte du temple, dont elle ternit l'éclat. (*Maſſillon.*)

Évêque Italien mort en odeur de ſainteté.

Un Évêque honnête-homme & de vie exemplaire,
Après un long exil en ce funeſte lieu,
Ayant paru ſans tache au tribunal de Dieu,
Alla de ſes vertus recevoir le ſalaire.
A ſon heureuſe entrée en un ſéjour ſi beau,
Tous les élus du ciel, à l'envi l'un de l'autre,

Depuis le dernier Saint jusqu'au premier Apôtre,
Crioient : fruit nouveau, fruit nouveau.
(*Bourſault.*)

Un payſan, rebuté de ne pouvoir parler à ſon Évêque, parce qu'on lui diſoit toutes les fois qu'il ſe préſentoit à l'Évêché, que Monſeigneur étudioit. Je prie Dieu, dit-il, qu'il nous envoye un autre Évêque qui ait fait toutes ſes études.

Évêque malheureux au jeu.

Le bon Prélat qui gît ſous cette pierre,
Aima le jeu plus qu'homme de la terre.
Quand il mourut, il n'avoit pas un liard.
Et, comme perdre étoit chez lui coutume,
S'il a gagné Paradis, on préſume
Que c'eſt un grand coup de hazard.
(*La Monnoye.*)

Une Dame ſe trouvant dans une cérémonie à laquelle aſſiſtoit un grand nombre d'Évêques, dit : qu'il lui ſembloit être en Paradis, en voyant tous ces Évêques en ordre. Madame, lui dit quelqu'un, ne vous y trompez pas ; il n'y en a pas tant que cela en Paradis.

EXACTION.

Sous les regnes de Charles VI & Charles VII on publioit au Prône & on affichoit à la porte de la Paroiſſe, l'excommunication prononcée contre le mort que ſa famille avoit enterré dans un champ, ne voulant ou ne pouvant pas payer la ſomme exorbitante que l'Égliſe demandoit pour le laiſſer pourrir en terre bénite.

(*Eſſais hiſtor. de M. de Saint-Foix.*)

EXCÈS

EXCÈS.

L'excès en tout est nuisible.

Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit,
Trop de froideur est indolence,
Trop d'activité turbulence :
Trop d'amour trouble la raison,
Tròp de remede est un poison,
Trop de finesse est artifice,
Tròp de rigueur est cruauté,
Trop d'audace témérité,
Trop d'économie avarice :
Trop de bien devient un fardeau,
Trop d'honneur est un esclavage,
Trop de plaisir mené au tombeau,
Trop d'esprit nous porte dommage :
Trop de confiance nous perd,
Trop de franchise nous dessert,
Trop de bonté devient foiblesse,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaisance bassesse,
Trop de politesse fadeur. (*Pannard.*)

Tout est porté à l'excès, & la médiocrité n'est plus observée que dans l'esprit de charité & l'amour de la vérité.

EXCOMMUNICATION.

Un Évêque de Laon prononça dans le douzieme siècle une excommunication contre les chenilles & les mulots qui faisoient beaucoup de tort à la récolte. On donnoit encore, sous le regne de François I, un Avocat à ces insectes, & leur cause se plaidoit contradictoirement avec celle des laboureurs. Jean Milon, Official de Troyes, par sa Sentence du 9 Juillet 1516,

parties ouïes, faisant droit sur la requête des habitants de Villenoce la grande, admonesta les chenilles de se retirer dans six jours, & à faute de ce faire, les déclara maudites & excommuniées.
(*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

Exemple.

L'exemple est un corrupteur qui met adroitement notre raison dans ses intérêts. La présence du vice agit sur nous avec une force que peu d'hommes ont le pouvoir de repousser. L'ambition s'allume aux feux de l'ambition. L'amour du gain se communique comme une peste d'un cœur à l'autre. La débauche & la perfidie répandent autour d'elles une atmosphere contagieuse que nous respirons, & qui s'attache à nous. On ne peut rien voir, on ne peut rien entendre sans péril. L'ame est exposée par tous nos sens. (*Le Tourneur.*)

L'exemple a plus d'empire sur les cœurs que l'éloquence.

Pour rendre un peuple traitable,
Vertueux, simple, équitable,
Ami du ciel & des loix,
L'éloquence véritable
Est l'exemple des grands rois.

Pendant la courte durée,
De cet âge radieux,
Qui vit la terre honorée
De la présence des Dieux,
L'homme, instruit par l'habitude,
Marchant avec certitude
Dans leurs sentiers lumineux,
Imitoit, sans autre étude,
Ce qu'il admiroit en eux. (*Rousseau.*)

Ce n'eſt pas la raiſon, dit Séneque, mais l'exemple qui nous ſert de guide dans nos actions: nous ſuivons, ainſi que les animaux, la route que nous frayent ceux qui nous précedent, ſans examiner ſi c'eſt celle que nous devons tenir.

Le premier devoir des perſonnes en place eſt l'exemple.

Plus votre rang vous éleve en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde.
C'eſt lui que l'on eſtime; & vous devez ſavoir
Que l'exemple eſt, ſur-tout, votre premier devoir.
L'exemple d'un grand Prince impoſe & ſe fait ſuivre.
Lorſqu'Auguſte buvoit, la Pologne étoit ivre.

(*Philoſ. de Sans-Souci.*)

Les exemples ſont nos bouſſoles & nos guides. L'émulation nous excite à la pratique des vertus, & le mauvais exemple met en liberté notre penchant naturel au mal, captivé par la honte. Un pere eſt-il joueur: ſon fils, encore enfant, tient les dés & le cornet; c'eſt ainſi que les mauvais exemples domeſtiques nous pervertiſſent, parce que ceux qui nous les donnent ſont reſpectables à notre égard. (*Juvenal.*)

Dangers du mauvais exemple.

De tous les ſéducteurs l'exemple eſt le plus fort.
Vers le mal la pente eſt aiſée;
Et, lorſque devant nous une orniere eſt creuſée,
On ne peut s'en tirer ſans un terrible effort.

(*Le Noble.*)

Les exemples ſont comme des lunettes d'approche; à la faveur deſquels on peut diſtinguer le bien d'avec le mal. C'eſt par les bons exemples qu'on ſe fait un fondement de capacité pour le

Ministere, les armes, le barreau, le commerce, & toutes les professions qu'on embrasse.

On ne peut faire de fruit, sans prêcher d'exemple.

Si les fictions & les fables,
Parmi les Chrétiens, sont blâmables,
Et trahissent la vérité;
Est-il fiction plus criante
Que de prêcher la pauvreté
Avec vingt mille écus de rente?

(*Boursault.*)

EXHORTATION.

Un Docteur exhortant un voleur à la potence, lui disoit d'un ton pathétique:

Çà, mon ami, dites votre *in manus*,
Pour expier vos offenses passées;
Vous connoissez le monde & ses abus:
Tournez vers Dieu désormais vos pensées;
Promettez-lui de n'y retourner plus.

(*Desforges-Maillard.*)

EXIL.

Un petit Prince d'Italie ayant envoyé des ordres à un étranger de sortir dans vingt-quatre heures de ses États: il me fait trop de grace, répondit l'étranger, je n'ai besoin que de trois quarts-d'heure pour en sortir.

EXISTENCE DE DIEU.

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fideles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie:

Elle nous rend triomphants ;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfants.

Soutiens ma foi chancelante ;
Dieu puissant ! inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi :
Loi sainte, loi desirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or :
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor. (*Rousseau.*)

EXPÉDIENT.

Expédient pour sortir d'affaire.

Ton Avocat aime l'argent,
Ton Procureur vend ses services ;
Le Greffier n'est pas moins pressant,
Et le Juge abboye aux épices.
Quand tu serois un Financier,
Quel moyen de les satisfaire ?
Le plus court pour sortir d'affaire ;
C'est de payer ton créancier. (*De Senecé.*)

EXTÉRIEUR.

L'appartement, l'ameublement, l'habillement & le cabinet donnent le taux aux honoraires des Médecins & des Avocats. On se décide par les apparences. Une femme à vapeurs entretenue dans ses rêveries ; un malade sauvé par le secours de la nature ; un plaidoyer plus brillant que solide ; un air insinuant, de la politesse, & un ton décisif ; il n'en faut pas davantage pour faire sortir le

Médecin & l'Avocat du nuage qui les déroboit aux yeux du Public. La ſcience & le talent ſont des hors-d'œuvre ſans l'appareil. Les droits des uns & des autres ſont réglés ſuivant les étages de leurs appartements, comme ceux des loges de l'Opéra & de la Comédie.

On ne ſe trompe pas à l'air des gens; un ſot n'entre ni ne ſort comme un homme d'eſprit.

Il y a des profeſſions qui impriment ſur les perſonnes qui les exercent, un caractere diſtinctif. Un Médecin & un Apothicaire s'annoncent par leurs phyſionomies triſtes & mornes, & l'air empreſſé avec lequel ils courent chez leurs malades pour leur donner le coup de grace. Un noble de nouvelle création a un air embarraſſé, lorſqu'il ſe trouve dans une aſſemblée de perſonnes de diſtinction; ſes termes, ſes expreſſions & ſa contenance le mettent à découvert. On apperçoit de loin dans les promenades & aux ſpectacles ſous un habillement propre & de goût un marchand groſſier, qui ſemble apporter au Public un échantillon de ſa boutique. Voit-on au Cours ou aux Boulevards un homme décompoſé & décontenancé qui ſe mire dans ſes habits: on doit s'aſſurer que c'eſt un bon ouvrier endimanché.



FACHEUX.

Comment se défaire d'un fâcheux ?

Tu veux te défaire d'un homme;
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus.
Hazarde une petite somme,
Prête-lui trois louis; tu ne le verras plus.
(*Gombault.*)

FAIM.

Le ventre est un animal de dure persuasion, & le seul qui se soit soustrait au ressort de l'imagination.

FAMILIARITÉ.

La familiarité forme l'amitié, la complaisance la nourrit, & la droiture du cœur la conserve; la trop grande familiarité en relâche les nœuds, elle ouvre la porte à l'amour, mais elle la ferme à l'amitié.

FAMILLE.

Frere filou & sœur galante.

Des enfants de Licas, voici le caractere;
Le pied glisse à la sœur, & la main glisse au frere.

FARD DES DAMES.

Lise, à qui mes desirs firent jadis hommage;
Quand je vois sous le fard ton visage caché,
Je dis que ton mari commet un grand péché;
Comme Pigmalion, il embrasse une image.
(*Maynard.*)

Cloris quitte & reprend, par un rare mystere,
Jeune & vieille peau tour-à-tour;
Et la Cloris de nuit feroit bien la grand'mere
De la Cloris de jour. (*Brébeuf.*)

Martin, quand on lui dit que fa femme Isabeau,
Tient de l'art ce qu'elle a de beau,
S'étonne peu de cette gamme;
En cela, répond-il, l'art m'oblige d'autant:
Il me fait une belle femme;
La nature n'en fit pas tant. (*De Cailly.*)

Deux coquettes, qu'on homme Amynte & Cydalife,
Vouloient entrer dans une église.
Voyant d'un rouge épais leur visage farci:
Allez, que le Ciel vous béniffe;
Retirez-vous, leur dit le Suiffe:
Les masques n'entrent point ici.
(*Le Brun.*)

Je m'attendris pour nos jeunes quêteufes,
Et leur donne en les regardant:
Je vois leur teint fi rouge en demandant,
Que je les prends pour des pauvres honteufes.
(*De Senecé.*)

Vous devez trop à la nature
Pour emprunter de la peinture,
Iris, de plus vives couleurs.
Pourquoi changer vos lys en rofes?
Qu'Amour, dans des moments flatteurs,
Faffe feul ces métamorphofes.
(*L'Abbé de Lattaignant.*)

L'autre jour Alifon partit fi follement
Pour un long & fâcheux voyage,
Que fortant de chez elle avec empreffement,
Elle oublia fes dents, fes gants & fon vifage.
(*Brébeuf.*)

Dans le tourment qui te dévore
Pour les doux appas de Philis,
Quand tu vois ce beau teint de rofes & de lys,
Tes yeux ne favent pas ce que ton cœur adore.

Ce beau visage que tu vois
Est le noble enfant de ses doigts,
De sa main seche & noire il est l'heureux ouvrage.
Son art est certes plus qu'humain,
Et l'on ne croiroit pas qu'une si laide main
Accouchât d'un si beau visage.
(*Le même.*)

De tous les Peintres excellents
Qu'on vante le plus en ce temps,
Philis, aucun ne vous ressemble.
Leur art cede à votre secret.
Car vous devenez tout ensemble,
Peintre, original & portrait. (*Le même.*)

On donne avec raison, Philis, à vos appas,
Ce beau nom de lys & de roses;
Car, pour ne se l'acquérir pas,
Ils ont trop de rapport avec ces belles choses.
Comme elles prompts à se ternir,
Comme elles prompts à disparoître,
Ce matin les avoit vu naître,
Et ce soir les verra finir. (*Le même.*)

On peut dire d'une laide fardée qu'elle guérit de près ce qu'elle blesse de loin, & que sa beauté est un meuble dont elle peut se défaire quand il lui plaît.

FAT.

Fat qui veut se faire connoître.

Un fat, partant pour un voyage,
Dit qu'il mettoit dix mille francs
A connoître un peu par usage
Le monde avec ses habitants.
Un tel projet est chose utile,
Reprit certain homme ingénu:
Mais mettez-en plutôt vingt mille
Pour ne point en être connu.
(*Rousseau.*)

Un fat bien mis est sûr de plaire.

Il ne tient, pour engager le monde,
Qu'à venir étaler une perruque blonde.
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui seul, & n'a que du caquet;
Pour peu qu'il ait de grace, & qu'on ait le cœur tendre;
Est assuré de plaire, & charmer & surprendre.

(*Regnard.*)

FATUITÉ.

J'apperçois dans une compagnie un sot vêtu en noir. J'apprends que c'est un enfant de la terre, auquel un homme charitable a fait couper les cheveux, donner un habit long, & une forme étrangere. Cet homme charitable est ce bûcheron créateur qui, d'un tronc de figuier, fit un dieu au lieu d'un banc. Je prête l'oreille au bruit qu'excite cette figure mouvante, & je reconnois en elle un automate qui a acquis par son état & sa mémoire un dégré de fatuité.

FAVEUR.

La faveur est la grande divinité des François. Le Ministre est le Grand-Prêtre qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent, tantôt sacrificateurs, & tantôt sacrifiés, se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

(*Génie de Montesquieu.*)

FAVEURS.

Les faveurs sont le tombeau de l'Amour.

Lorsque d'un amant on remplit les souhaits,
Comme l'on vit sans guerre, on ne fait point de paix;
L'Amour triste & pensif va son train ordinaire:
Servant par habitude, on perd tout soin de plaire.

(*T. Corneille.*)

Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent, & les hommes se détachent d'elles par les mêmes faveurs.

Les faveurs font des ingrats.

Tant qu'aux desirs de vos amants
Vous paroissez inexorable,
Rien ne ralentira l'ardeur infatigable
De leurs tendres empressements.
Mais dès qu'ils vous croiront à leurs vœux favorable;
Adieu larmes, soupirs, zele, flamme & serments.
Toujours rigoureuses, séveres,
N'accordons rien aux soupirants;
Souvent nos faveurs les plus cheres,
Ne font que des ingrats & des indifférents.

(*Le Brun.*)

Les faveurs s'accordent sans y penser.

Combien en voyons-nous se laisser, pas à pas,
Ravir jusqu'aux faveurs dernieres,
Qui, dans l'abord, ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres!
L'Amour, sans qu'on y pense, amene ces instants;
Mainte fille a perdu ses gants
Et femme au danger s'est trouvée,
Qui ne sait la plupart du temps
Comment la chose est arrivée.

(*La Fontaine.*)

Quand la fortune & la faveur nous abandonnent, nous croyons avoir tout perdu; nous perdons à la vérité l'ambition, l'orgueil, la dureté du cœur & la hauteur; mais l'humanité, la bonté du cœur & la tendresse, nous dédommagent de ces prétendues pertes.

Il en est de la faveur des Princes comme de l'Opium; un peu fait dormir, & trop fait mourir.

FÉCONDITÉ.

Beaucoup de maris ſont redevables à leurs amis de la fécondité de leurs femmes.

Je ſçais des maris qui, pour éviter noiſe,
N'ont jamais approché leurs femmes d'une toiſe;
Et qui ne laiſſent pas d'avoir en leur maiſon
Un grand nombre d'enfans qui portent tous leur nom.
(*Regnard.*)

FÉLIBIEN.

Tombeau de Félibien Hiſtoriographe du Roi.

Des ſavans ouvriers ce n'eſt point là l'ouvrage :
Il n'appartient qu'aux Arts de bâtir ſon tombeau.
La Peinture prétend à ce grand avantage,
Tenant de ſes écrits ce qu'elle a de plus beau.
Auſſi-tôt tous les Arts, jaloux de cette gloire,
Conſacrent à l'envi leurs mains à ſa mémoire.

FÉLICITÉ.

En quoi conſiſte la vraie Félicité?

Voici quelle eſt la vie heureuſe :
Ne ſe point livrer à l'excès
D'une paſſion amoureuſe;
N'avoir ni femme ni procès;
Dans l'indépendance flatteuſe,
Jouir d'un bien très-aſſuré;
Sans apparence faſtueuſe,
Partager ſes jours, à ſon gré,
Entre le ſéjour de la ville
Et quelque retraite tranquille;
Avoir des amis, du moins un,
D'eſprit au-deſſus du commun,
D'une humeur facile, ingénue,
D'une probité bien connue;
Sur les affaires & les ſoins,

Peu de desirs, peu de besoins;
Etre content de sa fortune,
D'une table saine & commune;
Satisfaire son appetit;
Dormir sept heures dans son lit,
Sans trouble & sans inquiétude;
Ne se faire aucune habitude,
Dont on puisse se repentir;
Ne point acheter ni bâtir;
Des Sots abjurer le commerce;
Contre la fortune perverse,
Avoir un cœur bien affermi;
Ne se faire aucun ennemi:
Devoir à son tempérament
Une santé très-vigoureuse,
Que l'on ménage prudemment;
Loin de croire la mort affreuse,
Y penser, la voir s'approcher
Sans la craindre ni la chercher;
Voilà quelle est la vie heureuse.

Pour être heureux, il faut avoir
Plus de vertu que de sçavoir,
Plus d'amitié que de tendresse,
Plus de conduite que d'esprit,
Plus de santé que de richesse,
Plus de repos que de profit. (*Pannard.*)

Pour être heureux, il faudroit être sans femme, sans enfans, sans disette, sans ambition, sans souci, sans domaine, sans ennemis, sans passions, sans procès, sans humeur: je défie à Diogene de trouver cet homme avec sa lanterne.

Il faut du mouvement, de l'occupation,
Des charges, des emplois qui remplissent le vuide;
Des devoirs, dont la voix nous excite & nous guide:
A s'en bien acquitter, on trouve un bien plus sûr;
Et, pour un cœur bienfait, le plaisir le plus pur,

Le bonheur le plus grand, le plus digne d'envie,
Eſt celui d'être utile, & cher à ſa patrie. (*Boiſſy.*)

La Félicité ne ſe trouve que dans la médiocrité.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquille:
Des ſoucis dévorans, c'eſt l'éternel aſyle.
Véritable Vautour, que le fils de Japet
Repréſente enchaîné ſur ſon triſte ſommet.
L'humble toit eſt exempt d'un tribut ſi funeſte.
Le Sage y vit en paix & mépriſe le reſte.
Content de ſes douceurs, errant parmi les bois;
Il regarde à ſes pieds les favoris des Rois.
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne;
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but; quitte-t-il ce ſéjour:
Rien ne trouble ſa fin; c'eſt le ſoir d'un beau jour.
(*La Fontaine.*)

Dans la belle ſaiſon de l'âge,
Que ſert à la félicité
Une illuſtre naiſſance, une rare beauté?
Que ſert la gloire d'être ſage?
Que ſert un grand domaine, un fertile héritage?
Et que ſert d'avoir à ſouhait
Tous les biens que le ſort peut donner en partage,
Si le cœur n'eſt pas ſatisfait?
Heureuſe une bergere aimable,
Qui n'a, pour couvrir ſon beau corps,
Qu'une étoffe à peine capable
D'en cacher aux yeux les tréſors!
Pauvre de tous les biens dont la fortune ordonne;
Mais riche de tous ceux que la nature donne,
Elle a tout ſans poſſéder rien.
Nul vain deſir ne la tourmente,
Et, ſans s'appercevoir qu'elle manque de bien;
Elle vit pauvre, mais contente.
(*Deſmarets.*)

Heureux celui qui peut approfondir la nature, connoître tous ſes reſſorts, & les mettre en mouvement; qui ne connoît que les Dieux champêtres! Il voit ſans émotion les faiſceaux & la pourpre des Rois. La mauvaiſe foi, qui diviſe les freres, n'a point aſſez d'empire ſur ſon cœur pour lui faire éprouver les horreurs de la diſcorde. Il recueille avec complaiſance les fruits dont ſes champs le gratifient. La loi naturelle, gravée profondement dans ſon cœur, ne lui permet pas de connoître les intrigues du barreau, & les loix humaines, filles du crime & de la mauvaiſe foi. Content de ce qui lui ſuffit pour vivre, il eſt inſenſible aux diſgraces qu'il éprouve. Il n'eſt point ſaiſi de frayeur à la vue des tempêtes & des ravages que cauſent les conſtellations orageuſes. Que les vignes ſoient frappées de la grêle, que les pluies, la ſéchereſſe ou de cruels hyvers, rendent ſes travaux infructueux, ſon ame n'en eſt pas plus émue, & les triſtes évènemens ne font aucune impreſſion ſur ſon eſprit.

(*Horace.*)

Il faut, pour être heureux, mettre des bornes à ſes deſirs.

De nos propres malheurs auteurs infortunés,
Nous ſommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au ſein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché ſur la terre & ſur l'onde
Eſt ici, comme aux lieux où mûrit le Coco,
Et ſe trouve à Paris de même qu'à Cuſco.
On ne le tire point des veines du Potoſe.
Qui vit content de rien poſſède toute choſe.

(*Boileau.*)

Triſte eſclave d'un gain ſordide,
C'eſt en vain que vous attendez

Une Félicité solide
Des faux biens que vous possédez.
Hélas! ces biens imaginaires
Ne font qu'augmenter vos miseres;
Ils coûtent d'injustes efforts.
Cherchons un bonheur légitime
Que l'on puisse acquérir sans crime,
Dont on jouisse sans remords.

Dans une tranquille retraite,
Parmi les plaisirs & les Jeux,
Les charmes d'une paix parfaite
Ont fixé l'objet de nos vœux.
Fuyons la basse servitude,
Ne bornons notre unique étude
Qu'à découvrir nos vrais besoins.
Le sage trouve dans lui-même,
Le principe du bien suprême,
Qui seul mérite tous nos soins.

Nous ne sommes heureux que quand les bornes de nos héritages sont celles de nos desirs.

Qu'heureux est le mortel, qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.

(*Boileau.*)

Félicité du Vertueux.

Heureux sera le cœur délivré de tout vice,
Qui, donnant à son Dieu sa vie & son service,
Se rend digne des biens qui lui sont destinés;
Et qui, de sa raison connoissant l'impuissance,
Quand il a des desirs trop remplis de licence,
Les étouffe en son ame aussi-tôt qu'ils sont nés!

(*Racan.*)

L'ambition

L'ambition jamais ne conduit au bonheur;
Il n'eſt point ſous le dais, il eſt dans notre cœur.
Chacun peut le trouver dans ce qui l'environne.
La fortune le montre, & la vertu le donne.
Par les divers beſoins que l'homme éprouve en lui,
Elle enſeigne à ſon cœur à ſoulager autrui.
(*Desboulmiers.*)

C'eſt le comble de la félicité que d'être heureux & innocent tout enſemble.

Celui-là goûte en paix le ſouverain bonheur,
Qui peut, ſans embarras ni d'enfans, ni de femme,
Joindre les lumieres de l'ame
Avec l'innocence du cœur. (*Charleval.*)

Le riche paroît heureux ſans l'être, & l'homme vertueux eſt heureux ſans le paroître.

Heureux qui dans la ſolitude,
A ſoi-même enfin revenu,
Fait de ſon cœur l'unique étude,
Se connoît & n'eſt point connu!
Sa conſcience pure & libre
L'entretient dans un équilibre
Incapable de chanceler.
Muni de ſa vertu profonde,
Il verroit s'écroûler le monde
Sans pâlir & ſans s'ébranler.

Son ame n'eſt jamais en proie
A l'inſolence des excès:
Les vains ſoucis, la folle joie
N'y peuvent pas trouver d'accès;
Aſſis ſur la rive, il déplore
La cupidité qui dévore
Tant de mortels ambitieux;
Et, plein du vrai Dieu qui l'attire,
Si quelquefois ſon cœur ſoupire,
Ce n'eſt jamais que pour les cieux.
(*Des Forges Maillard.*)

Le bonheur est de tous les états.

Heureuse, disons-nous, la douce obscurité,
Qui des fers de la Cour sauve la probité;
Mais plus heureuse encor la sagesse constante
D'un mortel tout-puissant, que nul appas ne tente;
Qui, semblable à Burrhus, vertueux sans orgueil,
Evite le danger sur le bord de l'écueil;
Qui, dans les flots bruyans d'une Cour importune,
Aux pieds de la justice enchaîne la fortune.
Un esprit libre & sage erre avec sûreté
Dans les cercles divers de la société.
Sévere sans aigreur, & fier sans insolence,
Vif sans emportement, calme sans indolence,
Exact observateur de l'usage inconstant;
Il s'abaisse à propos, se resserre ou s'étend.
Pour la seule vertu toujours invariable,
Il souffre les méchans, sans devenir coupable.
Tel l'astre bienfaisant qui regle les saisons,
Eclaire un lac impur sans souiller ses rayons.

(*L'Abbé de Bernis.*)

Le bonheur n'est point le transport passager des sens; c'est un état constant & permanent de l'ame. Il ne peut prendre de consistance dans un cœur agité. Pour que la joie soit durable, il faut que le principe en soit solide, raisonné & réfléchi. Elle n'étale point sur le front l'insolence de l'orgueil, elle donne à l'homme une physionomie satisfaite & tranquille, une serenité douce, un air d'attendrissement que les insensés sont tentés de prendre pour les symptômes de la tristesse.

(*Le Tourneur.*)

L'homme doit se trouver heureux en quelque état qu'il soit.

Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tous lieux, en tout tems, dans toute la nature;

Nulle part tout entier, par-tout avec mesure;
Et par-tout passager, hors dans son seul auteur.
Il est semblable au feu dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'éleve dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Mortel, en quelque état que le ciel t'ait fait naître,
Sois soumis, sois content, & rends grace à ton maître.
(*Voltaire.*)

Voulez-vous vivre heureux & sage? N'attachez votre cœur qu'à la beauté qui ne périt point. Que votre condition borne vos desirs, que vos devoirs précèdent vos penchans. Etendez la loi de la nécessité aux choses morales. Apprenez à perdre ce qui peut vous être enlevé. Apprenez à tout quitter, quand la vertu l'ordonne; à vous mettre au-dessus des évènemens de la vie; à être courageux dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable; à être ferme dans votre devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors vous posséderez les biens sans qu'ils vous possédent, & vous sentirez que l'homme à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. (*J. J. Rousseau.*)

Celui-là seul est heureux, qui ne connoît d'autre bien que la droiture de l'esprit, ni d'autre mal que sa perversité; qui n'a que l'honneur en vue dans toutes ses actions, qui ne s'attache qu'à la vertu; que les divers accidens de la vie ne peuvent ni élever ni abattre; qui ne voit point de bonheur au-dessus de celui qu'il peut se procurer à lui-même; qui trouve du plaisir à mépriser la volupté; dont l'esprit, supérieur aux évènemens, est exempt

de toute crainte & de tout desir; qui jouit d'une grande & solide réputation, & qui, assuré des suffrages de la postérité, goûte par anticipation toute la gloire qu'elle lui destine. (*Séneque.*)

Nous eussions été heureux si Job eût été Adam, & notre sort éternel eût été bien entre les mains de cet homme invincible au démon & à sa femme.

Félicité des Gens de Campagne.

Blaise & Lucas, transportés d'allégresse,
De nos guérets rapportent les moissons;
Et les transports de leur bruyante ivresse
Font retentir l'écho de leurs chansons.
La liberté, l'amour, l'indépendance,
Versent sur eux plus de félicités,
Et de vrais biens qu'en fournit l'abondance
Dans le vain luxe & l'orgueil des cités.
De l'intérêt la tyrannique idole,
Ne les voit point, accourant au Pactole,
Porter le joug de la cupidité;
La vaine gloire, impérieuse & folle,
N'a jamais pu tenter leur vanité.
(*Philos. de Sans-Souci.*)

Celui qui jouit des agrémens d'une charmante solitude, ne craint ni l'inconstance de la fortune, ni les caprices du sort. Satisfait du présent, il est sans inquiétude sur l'avenir. Content de lui-même, il n'est à charge à personne; il n'est point asservi aux basses complaisances que les Grands exigent. L'avarice lui paroît une folie; le luxe, un ridicule; l'envie, une bassesse; la paresse, un crime. Il peut tout ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce qu'il peut; il se couche sans inquiétude, & repose entre les bras de la tranquillité; il voit la trame de sa

vie ourdie d'or & de soie, & ne forme point de desirs pour les choses de cette vie, parce qu'il en connoît le vuide : voilà l'homme heureux.

Heureux celui dont l'ame, moins vulgaire,
Cherche de Pan le temple solitaire ;
Qui, revenu des modernes erreurs,
Connoît le prix des jardins & des fleurs,
D'un jeune ormeau dont la tête naissante
Soutient déjà la vigne languissante ;
Qui, des oiseaux écoutant les chansons,
Rime des vers aussi doux que leurs sons ;
Dont les vertus, au simple accoutumées,
Du monde au loin contemplent les fumées ;
Qui, libre enfin sous un toît fortuné,
Voit devant lui l'Univers enchaîné.

(*L'Abbé de Bernis.*)

On est heureux, quand on est dégagé de toute inquiétude.

Un Rapporteur inéquitable,
M'a, ce matin, fait perdre mon procès ;
Un créancier impitoyable,
A le payer, me force une heure après ;
Et l'infidélité d'une ingrate Maîtresse
Vient de me dépouiller de toute ma tendresse.
Quel bonheur, en un même jour,
De me voir sans procès, sans dettes, sans amour !

Mort d'une Femme, bonheur d'un Mari.

ÉPITAPHE.

Reçois de moi, chere moitié,
Pour gage de mon amitié,
Ce tombeau qu'aucun ne t'envie.
Je dois bien justement te rendre cet honneur ;
Car le dernier jour de ta vie
Fut le premier de mon bonheur.

Le bonheur consiste dans la juste proportion des desirs & des besoins, avec les moyens de les satisfaire. Tout ce qui rompt cette espèce d'équilibre, diminue nécessairement le bonheur. Or, tel est l'effet de l'augmentation des richesses, parce que les desirs & les besoins augmentent avec elles & beaucoup plus qu'elles. (*L'Abbé Trublet.*)

Tranquille Félicité des Animaux.

Helas! petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes;
Aussi tôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes.
Vous ne formez jamais d'inutiles desirs.
Dans vos tranquilles cœurs, l'amour suit la nature;
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
(*Mad. Deshoulieres.*)

FEMMES.

Leur puissance.

Telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes;
Même les plus hupés, & nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse & l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes:
Vous avez la raison, & nous avons les charmes.
Le brusque Philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous éleve ses clameurs,
Ni son air refrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides;
Comptant sur sa science & ses refléxions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.
Une Belle paroît, lui sourit & l'agace;
Crac, au premier assaut, elle emporte la place.
(*Destouches.*)

Le Sexe fait la plus belle moitié du monde; il

est l'admiration de l'autre moitié, le charme des cœurs, & les délices des yeux. Les hommes consument leur jeunesse à se former un esprit que les femmes apportent en naissant. A quinze ans une fille est faite, & souvent un homme à trente ans n'est qu'un sot. L'esprit vient à une fille avant la raison ; & quand son frère cadet, d'une année seulement, est encore à l'alphabet, elle régente déjà dans les ruelles.

Caractere des Femmes.

La Femme est une espèce à qui rien ne ressemble ;
C'est tout bien ou tout mal, & tous les deux ensemble.
Est-elle vertueuse : elle l'est à l'excès ;
La sagesse devient un véritable accès ;
La modération lui paroît insipide ;
C'est toujours à l'extrême où son penchant la guide.
Ses moindres mouvemens sont des convulsions :
La vertu dans son cœur se change en passions ;
Dégénère en faux zele, & devient fanatique.

D'un air libre & riant, tout dire & tout entendre ;
Où l'on promet d'aller, toujours se faire attendre ;
Arriver en pestant contre quelque importun,
Faire sur sa parure une légère excuse ;
Commencer vingt propos, & n'en finir aucun ;
Où l'on périt d'ennui, jurer que l'on s'amuse ;
Refuser de l'esprit à toutes les Beautés ;
Oser tout, épuiser treme sociétés ;
En un mot, être folle & se croire jolie :
Voilà ce qu'on appelle un femme accomplie.

Les femmes tous les jours nous paroissent des Anges
Par leur grande douceur ; ne vous y fiez pas ;
Elles sont à-peu-près semblables aux oranges
Que l'on cultive en ces climats.
A les voir à l'arbre on les aime ;
Ce fruit quelquefois même est assez desiré ;

Mais il cache souvent une amertume extrême
Sous un dehors bien coloré.
(*Pannard.*)

Crédit des Femmes.

Tous ceux que nos Vénus ont dessein de pourvoir,
Sont Docteurs sans apprentissage.
Des Belles tel est le pouvoir,
Que c'est assez de leur suffrage,
Pour obtenir dispense d'âge,
De mœurs, d'esprit & de sçavoir.
(*Pannard.*)

Un Evêque ayant soutenu dans le Concile de Mâcon, qu'on ne pouvoit, ni qu'on ne devoit qualifier les Femmes de créatures humaines, la question fut agitée pendant plusieurs séances : les avis sembloient partagés ; mais enfin les partisans du beau-sexe l'emporterent ; on prononça par grace qu'il faisoit partie du genre humain.
(*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

L'audace d'une Femme est le signe assuré de sa honte : c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; &, si quelquefois la pudeur survit à la chasteté, que doit-on penser de la chasteté, quand la pudeur même est éteinte ? (*J. J. Rousseau.*)

Les Loix Romaines avoient interdit aux Femmes l'usage du vin ; elles ne leur permettoient de parler qu'en présence de leurs maris. Toute curiosité sur les affaires d'État leur étoit expressément défendue. On ne s'apperçoit que trop, que ces Loix n'ont aucune vigueur en France.
(*Palissot.*)

Chez les peuples qui n'ont point de mœurs,

les filles sont sévères & les femmes faciles. Comme celles-ci sont à l'abri des preuves, le crime est compté pour rien. (*J. J. Rousseau.*)

Beaucoup de Femmes sont plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur; & telle qui emploie toute la matinée à perfectionner ses charmes, seroit plus fâchée d'être surprise à sa toilette que de l'être avec un galant.

La plupart des jolies Femmes perdent à se faire connoître, ce qu'elles gagnent à se laisser voir.

Artifice des Femmes.

La Femme est pleine d'artifice;
Vice au dedans, fard au dehors;
Otez-en le fard & le vice,
Vous en ôtez l'ame & le corps.

Les hommes disent des femmes tout ce qui leur plaît; les femmes font des hommes tout ce qu'elles veulent.

Puissance de l'or sur l'esprit des Femmes.

Quand on gémit auprès des Belles,
Le soupirs ne se comptent pas;
Mais, quand on répand des ducats,
Ils sont comptés, même par les cruelles.

En vain je vous poursuis, je vous trouve Daphné:
Si j'étois Jupiter, vous seriez Danaé.

Beaucoup de Femmes n'ont que les dehors de la vertu.

Voilà quelle est souvent la vertu d'une femme:
L'honneur, peint dans ses yeux, semble être dans son ame;
Mais de ce faux honneur les dehors fastueux
Ne servent qu'à cacher la honte de ses feux.

A son Amant chéri prodiguant sa tendresse,
Ses yeux n'ont pour autrui qu'une austère rudesse;
Et l'amant rebuté prend souvent pour vertu
Les fiers dedains d'un cœur qu'un autre a corrompu.
(*Voltaire.*)

Il faut juger des Femmes depuis la chaussure jusqu'au dessous de la coëffure; à peu près comme on mesure le poisson entre queue & tête.

Les Femmes font racheter à leurs maris leurs vertus par des hauteurs.

Malheureux les maris de ces femmes de bien,
Dont la mauvaise humeur fait un procès pour rien;
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses;
Qui, pour un petit tort qu'elles ne vous font pas,
Prennent droit de traiter les gens du haut en bas.
(*Moliere.*)

CHUTE D'EVE.

L'Homme est tenté par la Femme, & la Femme par le Diable.

Pour triompher de l'humaine nature,
Le vieux serpent cauteleux & madré,
Tenta la femme; & la femme, parjure,
Fit parjurer l'homme inconsideré;
Mais que nous a Moïse figuré
Par ce récit? Le sens en est palpable;
De tout tems l'homme à la femme est livré:
Et de tout tems la femme l'est au diable.
(*Rousseau.*)

Druide qui excluoit les Femmes du Paradis.

Un vieux Druide autrefois assuroit,
Qu'en Paradis nulle femme n'iroit;
Car, disoit-il, le Maître du tonnerre,
Dont la sagesse éclaire la bonté,

Peut-il ſauver, ſans bleſſer l'équité,
Celles qui font damner toute la terre?

Queſtion indéciſe en Sorbonne.

Job en ſon tems fut un bon homme,
Et vous ſçavez pourtant en ſomme,
Qu'il eut, le pauvre malheureux!
Durant un tems long & fâcheux,
Sa femme & le diable à ſes trouſſes.
C'étoit trop d'un; mais qui des deux
Donna de plus rudes ſecouſſes?
C'eſt de quoi l'on diſpute fort;
Chacun diverſement raiſonne,
Et même on dit que la Sorbonne,
Sur ce point-là n'eſt pas d'accord.

(*Du Cerceau.*)

Un Italien ayant ſoutenu que les Dames n'étoient que des machines, pluſieurs Dames en furent indignées; mais d'autres s'en conſolerent, en diſant que, puiſqu'on ne les regardoit plus que comme des machines, elles ſe promettoient bien de faire jouer leurs reſſorts.

Malheur d'Adam.

Lorſque le Créateur, finiſſant ſon ouvrage,
De ſes rares beautés fit le portrait vivant;
L'homme étoit trop heureux, au ſortir du néant,
De porter ſur ſon front cette divine image.

Le monde tout entier étoit ſon appanage;
Sur tous les animaux ſon pouvoir étoit grand.
Le ſort ne put ſouffrir qu'il vécût ſi content;
Il lui ravit bientôt un ſi doux avantage.

Sous ombre de calmer ſes chagrins, ſes ennuis,
On lui fit une femme; on ne put faire pis;
Le malheureux dormoit, il ne put s'en défendre.

Il vit en s'éveillant la cauſe de ſes maux:

Il la prit ; mais hélas ! il devoit s'aller pendre :
Car son premier sommeil fut son dernier repos.

La Femme est l'écueil de l'Homme.

Vous qui pouvez tout vaincre, & n'êtes que foiblesse ;
Péché de la nature, agréable à nos yeux ;
Aimables ennemis, poisons délicieux ;
Tyrans, dont le pouvoir nous rit, quand il nous blesse ;
Objets par qui la terre assujettit les cieux ;
Source de nos plaisirs, comme de nos tristesses,
Dont le jaloux orgueil, a, malgré les Déesses,
Fait gémir sous les fers le plus puissant des Dieux ;
Cher espoir de nos cœurs, idoles de nos sens ;
Sexe, qui pour jamais, bravant les plus puissans,
Par un éclat trompeur, t'en es rendu le maître ;
Ecueils contre lesquels il est beau de périr ;
Femmes, pour une fois que vous nous faites naître,
Hélas ! combien de fois nous faites-vous mourir ?

Une jeune & charmante Dame,
Me voyant malheureux au jeu,
Me dit en riant depuis peu,
Que je serois heureux en femme.
Je répondis avec chaleur,
En lui parlant du fond de l'ame,
Que c'étoit avoir du malheur,
Même que d'être heureux en Femme.

On voit tous les jours une subite métamorphose dans plusieurs Femmes, qui sont des Anges à l'église, & des Demons dans le domestique. Ne devroit-on pas, pour le repos des maris, donner à ces Femmes l'église pour prison ?

Femme rare.

Ci gît (& chacun s'en étonne)
Une femme qui fut fort bonne :
On fit, pour la sauver, cent efforts superflus.
Son époux a raison d'en être inconsolable ;

Cette perte est irréparable :
A présent on n'en trouve plus.
(*Boursault.*)

A une Dame, sur un Ouvrage de Saint-Evremond, intitulé : idée de la Femme qui ne se trouve point.

La femme parfaite en tout point,
Est celle qu'on ne trouve point ;
Saint-Evremond l'a dit.
Que vous a fait un si grand Saint,
Pour lui donner un démenti ?
(*Montreuil.*)

Repos d'un Mari, mort de sa Femme.

ÉPITAPHE.

Ci gît ma femme, ah qu'elle est bien !
Pouvoit-on mieux finir notre peine commune ?
Rien à présent ne l'importune,
Et je crois mon repos aussi grand que le sien.

Les Femmes sont des mouches, qui, pour être foibles, n'en sont pas moins importunes.

Les Femmes ne doivent avoir d'autre desir que celui de plaire à leurs maris.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui ;
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que celui qui la prend, ne la prend que pour lui.
Tous les ingrédiens qui font des teints fleuris,
A l'honneur, tous les jours, sont des drogues mortelles ;
Et les soins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.
(*Moliere.*)

Une Femme se donne à un Mari, réserve son

cœur à un autre, & son esprit à un troisième, auquel elle communique ses pensées : ainsi celui qui a le plus de droit, est souvent le plus mal partagé.

Goût des Femmes pour les Petits-Maîtres.

Je connois le goût des femmes d'aujourd'hui;
Il n'est, à dire vrai, pour leur tourner la tête,
Que ces petits Messieurs, poudrés, musqués, brodés,
Dont la Cour & Paris sont toujours inondés;
Fléaux des gens sensés, que par-tout ils supplantent;
Idoles & tyrans des folles qu'ils enchantent;
Qui se font cent noirceurs pour se les arracher,
Et dont toute la gloire est de les attacher
Par choix, par préférence & par goût, à leurs charmes.
Ce sont-là les héros, ce sont-là les vainqueurs
A qui l'aveugle Amour céde à présent les armes,
Et qu'il rend, à leur gré, maîtres de tous les cœurs.
(*La Chaussée.*)

On voit des vins durs, on en voit de tendres, de rouges, de noirs, de blancs, d'aigres, de doux, de pâles, de jaunes, de fades, de rudes, d'éventés, d'autres qui sont amis de l'homme : il en est de même des femmes.

La Femme est une marchandise dont on ne connoît le prix qu'à l'user.

La femme est une marchandise
Qu'on doit prendre au hasard sans la faire priser,
Et qu'on ne peut jamais connoître qu'à l'user;
Il faut, sans tâtonner, brusquer le mariage,
Et s'exposer sur mer sans craindre le naufrage.
Qui tremble dès le port, ne doit point s'embarquer;
Et, pour gagner beaucoup, il faut beaucoup risquer.
(*Destouches.*)

Il y a parmi les Femmes des nations différentes. La nation policée des Femmes du monde, la na-

tion, sauvage des provinciales, la nation libre des coquettes, la nation docile des Femmes qui trompent leurs maris, la nation indomptable des épouses fidelles, la nation aguerrie des Femmes intrigantes, & la nation présomptueuse des demi-sçavantes.

Femme prétendue désolée de la mort de son Mari.

Pour son époux mourant, une femme éperdue
Veut mourir; la mort vient & la femme pâlit:
C'est pour lui, non pour moi que vous êtes venue,
Lui dit-elle en tremblant; le voilà dans son lit.

Les femmes de Paris sont des oiseaux amusans, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour. Ils sont volages d'inclination, foibles de tempérament, forts en ramage, & ne voient le jour qu'au soleil couchant. Ce sont des paons dans les promenades, des pigrièches dans le domestique, & des colombes dans le tête à-tête.

Les Femmes sont des zeros, qui ne valent qu'autant qu'ils sont précédés d'un nombre.

Vous êtes nos moitiés; avec nous assorties,
Vous faites un beau tout.
Séparez vous de nous, vous n'êtes que parties,
Ou n'êtes rien du tout.
Séparez vous de nous, vous n'êtes que des ombres,
Sans force & sans pouvoir.
Vous êtes les zeros, & nous sommes les nombres
Qui vous faisons valoir.

Bonheur des Françaises. Fatime à Zaïre.

Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un peuple poli les femmes adorées,
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux;
Compagnes d'un époux, & Reines en tous lieux,

Libres sans déshonneur, & sages sans contrainte;
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
(*Voltaire, Zaïre, act. 1. sc. 1.*)

FERMETÉ.

Fermeté & grandeur d'ame d'une mourante.

Bientôt quitte envers la nature,
J'irai dans une nuit obscure,
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil;
Je ne me verrai plus par un triste réveil,
Exposée à sentir les troubles de la vie.
Mortels qui commencez ici bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie;
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briser les liens
Qui malgré moi m'attachent à ce monde,
Que le grand jour succède à cette nuit profonde:
Ne point souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre, l'esprit tranquille.
Pourquoi ce dernier pas est-il si redouté?
Du Maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels est le plus sûr asyle.
(*Mlle. Serment.*)

Cinna à Emilie.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas;
Vous la verrez brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices:
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra:
Je deviendrois suspect à tarder davantage.
Adieu. Raffermissez ce généreux courage;
S'il faut subir le cours d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux & malheureux;
Heureux, pour vous servir de perdre ainsi la vie,
Malheureux, de mourir sans vous avoir servie.
(*Corneille, Cinna, act. 1. sc. 4.*)

Roxane

Roxane à Bazajet.

Ma rivale eſt ici. Suis-moi ſans différer.
Dans les mains des muets viens la voir expirer ;
Et, libre d'un amour à ta gloire funeſte,
Viens m'engager ta foi ; le tems fera le reſte.
Ta grace eſt à ce prix, ſi tu veux l'obtenir.

Bazajet.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir,
Que pour faire éclater, aux yeux de tout l'Empire,
L'horreur & le mépris que cette offre m'inſpire.
Mais, à quelle fureur me laiſſant emporter,
Contre ſes triſtes jours vais-je vous irriter ?
De mes emportemens elle n'eſt point complice,
Ni de mon amour même, & de mon injuſtice.
Loin de me retenir par des conſeils jaloux,
Elle me conjuroit de me donner à vous ;
En un mot, ſéparez ſes vertus de mon crime ;
Pourſuivez, s'il le faut, un courroux légitime ;
Aux ordres d'Amurat hâtez vous d'obéir ;
Mais laiſſez-moi du moins mourir, ſans vous haïr.

(*Racine, Bajazet, act. 5. ſc.* 4.)

Polyeucte à Félix.

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre & les enfers ;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre :
Voyez l'aveugle erreur que vous oſez défendre.
Des crimes les plus noirs vous ſouillez tous vos Dieux.
Vous n'en puniſſez point, qui n'ait ſon maître aux cieux.
La proſtitution, l'adultère, l'inceſte,
Le vol, l'aſſaſſinat, & tout ce qu'on déteſte,
C'eſt l'exemple qu'à ſuivre offrent vos immortels ;
J'ai profané leur temple, & briſé leurs autels.

Je le ferois encor, si j'avois à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévere,
Même aux yeux du Sénat, aux yeux de l'Empereur.
(*Corneille, Polyeuct, act. 5. sc. 3.*)

FÊTES.

Fête donnée par l'Amour.

L'Amour, voulant donner une fête à sa mere,
Fit publier qu'à la cour de Cythere,
Les Plaisirs & les Jeux étoient tous invités,
Avec la troupe agréable & légere
De tous ces petits Dieux qui vont à ses côtés,
Tous ses parens, & tous très faits pour plaire:
Défense à tout mortel d'oser y pénétrer.
Ma Thémire paroît, on la fait retirer;
Mais l'Amour, la voyant si belle & si gentille,
Dit: ah! vraiment, laissez-là vîte entrer:
Elle est aussi de la famille.
(*Des Mahis.*)

Retranchement d'une Fête dans le Diocèse d'Angers.

Quand Vaugiraud vous retranche une fête;
Peuple dévot, qui nous rompez la tête,
Et nous criez que tout est confondu;
Consolez-vous, nous n'avons rien perdu;
Un jour viendra (que bien vous en souvienne)
Pour l'en punir, qu'on chommera la sienne.
(*De la Sorinière.*)

FEU.

Il arrive souvent que, quand nous faisons des feux de joie, nos ennemis en font d'artifice.

FIERTÉ.

Agrippine à Burrhus.

Prétendez-vous long-tems me cacher l'Empereur?

Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune,
Pour mettre une barriere entre mon fils & moi?
Ne l'osez vous laisser un moment sur sa foi?
Entre Sénèque & vous, disputez-vous la gloire,
A qui m'effacera plutôt de sa mémoire?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat?
Pour être, sous son nom, les Maîtres de l'Etat?
Certes, plus je médite, & moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition,
Dans les honneurs obscurs de quelque Légion;
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur & mere de vos Maîtres.
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois?
Néron n'est plus enfant. N'est-il pas tems qu'il regne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne?
Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses ayeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibere.
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon pere.
Parmi tant de Héros je n'ose me placer.
Mais il est des vertus que je lui puis tracer.
Je puis l'instruire au moins, combien sa confidence
Entre un sujet & lui doit laisser de distance.

(*Racine, Britan. act. 1. sc. 2.*)

Pulchérie à Phocas.

Tu me donnes, dis-tu, ton Fils & ta Couronne!
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne étant sorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre:
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre;
Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire,
Porte dans ta maison les titres de l'Empire,

Et de cruel tyran, d'infâme raviſſeur,
Te faſſe vrai Monarque, & juſte Poſſeſſeur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée,
Qu'en perdant tous les miens, tu m'as ſeule épargnée:
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vient de ta politique & non de ta pitié;
Ton intérêt dès-lors fit ſeul cette réſerve:
Tu m'as laiſſé la vie, afin qu'elle te ſerve;
Et, mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer, que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter, que de peur d'en deſcendre:
Mais connois Pulchérie, & ceſſe de prétendre.
Je ſais qu'il m'appartient, ce trône où tu te ſieds;
Que c'eſt à moi d'y voir tout le monde à mes pieds;
Mais, comme il eſt encor teint du ſang de mon pere,
S'il n'eſt lavé du tien, il ne ſauroit me plaire.
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Eſt l'unique dégré par où j'y veux monter.

(*Corneille, Héracl. act. 1. ſc. 2.*)

FIÈVRE.

Sa définition.

C'eſt un des ſergens de la mort;
Exploitant par-tout dans ce monde;
Qui, faiſant dans Paris ſa ronde,
En paſſant, eſt venu m'avertir de mon ſort;
Et qui, craignant pour moi l'aſſurance que donne
Une trop conſtante ſanté,
M'a bien voulu, par charité,
Signifier l'Arrêt, parlant à ma perſonne,
Qui contre tout vivant doit être exécuté.

(*Pavillon.*)

La Fièvre comparée au Loup.

La fièvre eſt comme un loup cruel & raviſſant,
Qui, vers les antres ſourds, traîne un agneau timide
Et, des coups de ſa queue, hâtant ſes pas rétifs,

Devance le berger & le dogue intrépide,
Qu'appellent au ſecours ſes bêlemens plaintifs.
(*Rouſſeau.*)

FIGUIER.

Le Figuier eſt, ainſi que l'Olivier, le Symbole de la paix.

Le pauvre Jean, ayant l'ame éperdue,
De voir le ſort cruel & le fâcheux deſtin
De ſa Perrette, qu'un matin
Au figuier de ſa cour il rencontra pendue,
Diſoit à ſon voiſin qu'il coup'roit par le pied,
Et qu'il mettroit au feu cet arbre où ſa moitié,
Par grand malheur, avoit perdu la vie:
Mais le voiſin, mal ſatisfait
De ce que ſa femme avoit fait,
Croyant qu'il lui prendroit envie
De ſe pendre ainſi quelque jour,
S'il pouvoit avoir dans ſa cour
Un tel figuier, tint ce langage.
Je ne puis le diſſimuler,
Mon cher voiſin, c'eſt grand dommage:
Donne m'en quelque greffe, avant que le brûler.
(*Montplaiſirs.*)

FIL.

Amant qui veut devenir Fil.

Je voudrois qu'il me fût permis
De devenir fil à cette heure;
Connoît-on fortune meilleure,
Qu'être par vous en œuvre mis?
(*Paſſerat.*)

FILLES.

Les Filles veulent toujours paſſer pour jeunes.

Conſidere moi bien, regarde bien Climene:
Nous naquîmes tous deux dans la même ſemaine.

Tous deux, à cinq jours près, sommes du même tems;
Cependant, vois quel tort me font les destinées!
Depuis sept mois passés j'ai trente-six années;
Et ce charmant objet n'a toujours que vingt ans.

(*De Cailly.*)

Artifice des Filles.

Tout est souvent feinte dans une fille;
Ne vous y fiez pas: l'une paroît gentille,
Pour sçavoir se servir d'une beauté d'emprunt,
Mettre un visage blanc sur un visage brun;
L'autre de faux cheveux compose sa coeffure;
Cette autre de ses dents bâtit l'architecture;
Celle-ci doit sa taille à son patin trompeur;
L'autre, sa belle gorge à l'art de son tailleur.
Des charmes apparens on est souvent la dupe;
Et rien n'est si trompeur qu'animal porte-juppe.

Tout en vous, haut & bas, est artificieux.
Pour paroître plus grande & pour tromper les yeux;
On voit sur votre tête une longue coeffure,
Et sur de hauts patins vos pieds à la torture;
En sorte qu'en ôtant les secours superflus,
Il ne resteroit pas un tiers de femme au plus.

(*Regnard.*)

Une fille de trente ans, qui n'a trouvé personne qui fût tenté de supporter avec elle les peines de la vie, est supposée avoir quelque défaut de corps, d'esprit ou de fortune. Son âge avance, ses charmes se passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur s'empare d'elle; elle perd ses parens, ses connoissances, ses amis, & n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des ames intéressées qui comptent ses jours; elle le sent, elle s'en afflige, elle vit sans qu'on la console, & meurt sans qu'on la pleure.

(*Diderot.*)

Fille qui veut trouver un Amant accompli.

Lise veut un Amant élégant & dispos,
Agissant, libéral, en un mot un héros;
Mais comme il n'en est point, pour cette bonne Dame,
En qui tant de talens se trouvent à propos;
Elle prend en détail, pour contenter sa flamme,
Ce qu'elle ne pourroit jamais trouver en gros.
(*Grécourt.*)

Le mérite d'une fille de Province se prise par dégrés de fortune : chaque somme de six mille livres lui donne une valeur. Celle qui n'a que six mille livres est placée dans le commun des Vierges. On estime celle qui en a douze mille. On honore celle qui en a vingt-quatre, on lui trouve des talens & un esprit de société; mais on admire celles qui en ont cinquante & au-delà. On voit en elles l'esprit, les sentimens & les graces, dont on n'avoit pas fait la découverte avant le gain d'un gros procès ou l'ouverture d'une opulente succession. On révère jusqu'à leurs minauderies, & l'on approuve les airs de réserve qu'elles ont avec leurs anciennes amies.

Une fille est comme la rose : moins elle se montre, plus elle est belle.

Une fille est une marchandise trompeuse.

Prenez garde à cette marchandise :
L'air de Cour rabat bien du haut prix qui s'y met :
On ne la livre pas telle qu'on la promet ;
Et beaucoup, attrapés par un maintien modeste,
Pensent prendre en plein drap, qui n'achetent qu'un reste.
(*Corneille.*)

Les années diminuent du prix des Filles.

Chaque moment d'attente ôte de notre prix ;
Et fille qui vieillit, tombe dans le mépris ;
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte.
Sa défaite est fâcheuse, à moins que d'être prompte ;
Le tems n'est pas un Dieu qu'elle puisse braver ;
Et son honneur se perd à le trop conserver.
(*Corneille.*)

Une fille galante ayant dit à Aristipe qu'elle étoit enceinte de ses œuvres : Qu'en sçavez-vous, répondit-il ? Si vous marchiez au travers d'un buisson d'épines, pourriez-vous sçavoir si telle épine en particulier vous auroit piquée ?

Fille qui a prévenu le Sacrement.

Blaise aimoit certaine Donzelle ;
Il l'épousa. Dès la premiere nuit,
En la caressant il lui dit :
J'ai peur que nos plaisirs dans quelque tems, ma belle,
Ne te coûtent bien du tourment.
Ne crains rien, lui répond la naïve femelle ;
Blaise, j'accouche heureusement.
(*Le Brun.*)

Les filles du siècle n'imitent pas Daphné, qui prioit instamment son pere de la laisser jouir des douceurs du célibat, quoiqu'il l'exhortât avec tendresse de lui donner un gendre.

Aimable Fille de la Reine.

Bien mieux que l'intérêt, vos charmes à la Cour
Attirent la foule importune ;
Et dans le cabinet, on tient plus à l'amour,
Qu'on ne s'attache à la fortune.

On s'y plaint tout le jour, on s'y plaint jusqu'au soir,
On y languit, on y frissonne ;

Et chacun s'y réchauffe autour d'un doux espoir
Qui ne réussit à personne.

Parmi tant de soupirs si brûlans & si doux,
Et dont vous tenez peu de compte;
On sçait bien qu'un soupir, qui ne va point à vous,
Doit en chemin mourir de honte.
(*Benserade.*)

FINANCIERS.

Leur caractere.

Qui s'assied aux bureaux où l'intérêt préside,
Sera toujours pour vous ami foible ou perfide.
Là, vous verrez des cœurs en apparence unis;
Mais de qui tous égards, tous devoirs sont bannis.
Des hommes qui, livrés à l'amour des richesses,
Sçavent mettre à profit jusques à leurs caresses.
Honnêtes, quand un air humain, officieux,
Assûre les larcins qu'ils dérobent aux yeux;
Mais brutaux, de vrais ours, pour quiconque inutile
Assûre à leur usure une amitié stérile.
(*L'Abbé de Villiers.*)

Il y a une infinité de Financiers qui ont trois & quatre laquais, sans doute pour avoir toujours devant les yeux l'idée de leur néant; ainsi que ce Roi de Sicile, qui ne mangeoit que dans de la terre, pour se souvenir qu'il étoit fils d'un Potier.

On méprise les Partisans en leur absence, & on les caresse en leur présence.

En vain, pour ceux qu'éleve une aveugle fortune,
Le mépris est public, & la haîne commune:
En vain tombent sur eux de satyriques traits;
Tel qui les bat de loin, les caresse de près;
Et bientôt ébloui de l'or dont ils éclatent,
Il s'unit lâchement aux faquins qui les flattent.
En faveur de leur or, leur naissance s'oublie.
Leur fortune éclatante est à peine établie,

Que chez eux le plus noble & plus sage Officier;
Va mendier la dot qui paye un créancier.
(*L'Abbé de Villiers.*)

Les Financiers sont semblables aux vêtemens qui sont étroits la premiere fois qu'on s'en sert, & qui ne s'élargissent que trop ensuite.

En quoi le Financier fait-il consister la vertu?

Quelle est la vertu du Fermier? de l'argent.
Il ne prise jamais les vertus inutiles,
Les soins infructueux & les veilles stériles.
D'une voix unanime & d'un commun accord,
Les vertus d'un Fermier sont dans son coffre fort,
Et son zèle est si grand pour des vertus si belles,
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La vertu toute nue a l'air trop indigent,
Et c'est n'en point avoir que de manquer d'argent.
(*Boursault.*)

En amour comme en affaires, les articles de la recette d'un Financier suivent de près ceux de la dépense.

Un bon Financier fait taire sa conscience.

Un homme d'esprit versé dans la finance,
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
Fait son principal soin, pour le bien du travail,
D'être sourd à sa voix tant que dure le bail;
Quand il est expiré, tout le passé s'oublie;
Avec sa conscience il se réconcilie,
Et, libre de tous soins, il n'a plus que celui,
De vivre en honnête-homme avec le bien d'autrui.
(*Boursault.*)

Un Financier n'a point d'entrailles.

Jadis équipage brillant,
Remise ensuite, & fiacre maintenant,

Un carrosse rouloit, & certain Militaire,
Héritier d'un grand nom, mais d'un modique bien,
Quoiqu'il y fût caché, s'y trouvoit assez bien.
C'est de plus d'un Héros la voiture ordinaire.
Jadis laquais d'un Financier,
Commis ensuite, & maintenant Caissier,
Certain riche, occupant lui seul les quatre places
D'un char qui gémissoit sous son individu,
Croyoit au travers de sept glaces
N'être pas encore assez vu.
Un sage passe, ami du premier personnage,
Parent du Financier; mais en sage vétu,
Allant à pied comme tout sage.
Le traitant voit cet homme, & détourne les yeux;
Le noble le prévient en ami généreux,
Et partage avec lui son modeste équipage.
(*L'Abbé Aubert.*)

Les maisons des Financiers ressemblent à ces grands Lacs qui s'étendent dans les Pays les plus fertiles, reçoivent toutes les eaux des montagnes & des plaines voisines, sans fertiliser aucune campagne par l'irrigation.

Financier qui faisoit élever des fourches patibulaires.

Un Maltotier gourmandoit des Manœuvres,
Qu'il avoit fait travailler à son Fief,
Pour élever poteaux & hautes œuvres,
Croyant par-là se donner du relief.
Par Saint Mathieu, cette masse de pierre,
S'écria-t-il, ne durera vingt ans.
Ah! Monseigneur, lui repart maître Pierre,
Ce sera-là pour vous & vos enfans.
(*Ferrand.*)

Un Financier avide & ignorant, lisant sur une affiche (traité de l'immortalité de l'ame) deman-

da quels etoient les droits accordés par ce traité, & les noms des Partisans qui y étoient entrés.

Un brusque Financier, ayant perdu un de ses deux chevaux pommelés, envoya son Cocher chez les Maquignons, pour lui en trouver un semblable à celui qui lui restoit; le cocher de retour, lui dit: Monsieur, j'ai trouvé votre pareil.

Inscription de la Fontaine placée au quartier des Financiers.

L'infâme soif de l'or ne sçauroit s'étancher
Par les richesses périssables.
Hommes, pout être heureux, venez ici chercher
La source des biens véritables.
(*Bosquillon.*)

On demandoit si un étranger qui occupoit un poste considérable dans la finance, sçavoit bien le françois: il pourra le sçavoir un jour, répondit-on, parce qu'il commence à l'écorcher.

FLATTERIE.

Celui qui prête l'oreille à la Flatterie, la ferme à la vérité.

Caractere de la Flatterie.

L'insinuante Flatterie
Est la fille de l'intérêt;
L'artifice qui l'a nourrie,
Des vertus lui donne l'apprêt.
Elle est sans cesse aux pieds du trône;
Son vain encens, qui l'environne,
Enivre les Rois & les Grands.
Le masque de la politesse

Couvre la rempante baſſeſſe
De ſes faux applaudiſſemens.

Tel qu'un ſerpent caché ſous l'herbe,
Serrant ſes anneaux tortueux,
Dérobe ſa tête ſuperbe
A l'Africain audacieux ;
En eſſayant de le ſurprendre,
Le piége qu'il a ſçu lui tendre
Eſt caché ſous l'émail des fleurs :
Ou telle une vapeur légère
Egare à l'inſtant qu'elle éclaire
Les trop crédules voyageurs.

Ainſi le Flatteur famélique
Couvre, par la feinte douceur
De ſa perfide politique,
L'apprêt d'un venin corrupteur.
Sa bouche eſt trompeuſe & perfide ;
Sa langue eſt un dard homicide,
Qui frappe & perce ſans effort ;
Comme le chant de la Syrène,
Dont la mélodie inhumaine,
Par le plaiſir, donne la mort.

(*Phil. de Sans-Souci.*)

La Flatterie ne décide pas du mérite des hommes.

Loin que la baſſe flatterie
Puiſſe colorer nos défauts,
Cette coupable idolâtrie
Ternit la gloire des Héros.
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous ſommes,
Grands ou petits, ſains ou perclus.
Non, ce n'eſt point votre éloquence ;
C'eſt l'aveu de ma conſcience
Qui décide de mes vertus.

(*Phil. de Sans-Souci.*)

On doit être en garde contre la Flatterie.

Chassez loin de vous la basse flatterie,
Qui, cherchant à fouiller la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
La porte de vos cœurs.

Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques.
Orgueilleuse, elle suit la pourpre & les faisceaux;
Serpent contagieux, qui des sources publiques
Empoisonne les eaux.

(*J. J. Rousseau.*)

Le Flatteur réunit dans son caractère plusieurs vices infâmes ; il est menteur, en disant ce qu'il ne croit pas ; il est fourbe, en ce que son cœur ne s'accorde pas avec ses lèvres ; il est lâche, parce qu'il n'ose dire ce qu'il pense ; il est impie, en donnant de l'encens au vice ; enfin, il est l'ennemi secret de ceux dont il se dit ami, parce que ses flatteries les entretiennent dans leurs mauvaises habitudes.

FLATTEURS.

Les Flatteurs suivent la prospérité.

Si le Roi que tu sers te fait son confident,
Le puissant & le foible iront te faire hommage;
Et la témérité d'un Flatteur impudent
Prometrra d'élever un temple à ton image.
Si tu perds ton crédit, tu seras délaissé;
Ces lâches complaisans qui t'avoient encensé,
Diront que ta faveur étoit illégitime.

(*Maynard.*)

Les Flatteurs trouvent leur compte avec les Grands, comme les Médecins auprès des malades imaginaires. Ceux-ci paient pour des maux

qu'ils n'ont pas; ceux-là pour des vertus qu'ils devroient avoir.

On ne voit par-tout que de lâches Adulateurs.

Le monde n'est rempli que de lâches Flatteurs;
Sçavoir vivre, c'est ſçavoir feindre.....
Ruiſſeau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchiſe:
On y voit la laideur, ou la beauté, qu'en nous
La biſarre nature a miſe.
Aucun défaut ne s'y déguiſe;
Aux Rois comme aux Bergers, vous les reprochez tous:
Auſſi ne conſulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidele criſtal.
On évite de même un ami trop ſincère:
Ce déplorable goût est le goût général.

(*Mad. Deshoulieres.*)

Phèdre à Œnone.

Ainſi donc, juſqu'au bout tu veux m'empoiſonner,
Malheureuſe! voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyois, c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitois Hippolyte, & tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeois-tu? pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accuſant, oſé noircir ſa vie?
Il en mourra peut-être, & d'un pere inſenſé
Le ſacrilége vœu peut-être eſt exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t-en, Monſtre exécrable;
Va, laiſſe-moi le ſoin de mon ſort déplorable.
Puiſſe le juſte ciel dignement te payer,
Et puiſſe ton ſupplice à jamais effrayer
Tous ceux, qui, comme toi, par de lâches adreſſes,
Des Princes malheureux nourriſſent les foibleſſes,
Les pouſſent au penchant où leur cœur eſt enclin;
Et leur oſent du crime applanir le chemin!
Déteſtables flatteurs, préſent le plus funeſte
Que puiſſe faire aux Rois la colère céleſte!

(*Racine, Phèdre, act. 4. ſc. 6.*)

Joad à Joas.

O mon fils ! de ce nom j'ose encor vous nommer:
Souffrez cette tendresse, & pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix,
Maitresses du vil peuple, obéissent aux Rois;
Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné;
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi, de piége en piége, & d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus sage.

(*Racine*, *Athalie*, *act.* 4. *sc.* 3.)

FLEURS.

Agréable sort des Fleurs.

Que votre sort est doux, fleurs qui venez d'éclore !
Et qu'un cœur amoureux en connoît bien le prix !
Vous naissez sur le sein de Flore,
Vous mourez sur le sein d'Iris.

(*Rabutin.*)

FLEURUS.

Prudence du Prince de Waldeck à la bataille de Fleurus.

Ah ! quoi ! les François à la nage
Ont déja la Sambre passé.
Quel ordre au milieu du carnage !
Amis, ne suis-je point blessé ?

Les

Les enragés !
Les enragés !
Nous n'avons qu'à plier bagage :
Ma foi, c'est Turenne ou Condé.

Compagnons, pourquoi nous abattre ?
Ne songeons qu'à doubler le pas.
Luxembourg fait le Diable à quatre :
Ayons des pieds, s'il a des bras ;
Car des États,
Car des États,
Nous avions ordre de combattre ;
De vaincre nous ne l'avions pas.

Le Comte Nassau, las de vivre,
Veut périr avec les Soldats ;
Au danger Flodorpe se livre,
Et Tiron cherche le trépas ;
Ils sont à bas,
Ils sont à bas.
Au tombeau Berleau peut les suivre ;
Pour moi je me dois aux Etats.

FOI.

Rome est le siége de la Foi ; mais cette Foi ressemble à ces personnes dissipées, qu'on ne trouve jamais à la maison.

Tout notre effort ne peut nous conduire à la gloire
De franchir la barriere où l'on sçut nous borner.
Pourquoi donc s'y tant obstiner ?
Souvent on raisonne sans croire ;
Il faut croire sans raisonner. (*Pannard.*)

Qui voudroit follement sonder un puits sans fond,
Vous paroîtroit avoir grand besoin d'Ellebore.
Qui veut sonder du ciel le mystere profond,
Des petites Maisons est bien plus digne encore.
(*Pannard.*)

Résolutions d'une fille sur la Foi conjugale.

Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je sçaurai l'accepter avec même visage :
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour ;
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée,
Qu'un autre qu'un mari regne sur ma pensée.

(*Corneille.*)

FOIBLESSES.

Foiblesse de l'homme pour le sexe.

Chose étrange d'aimer, & que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de grandes foiblesses !
Tout le monde connoît leur imperfection :
Ce n'est qu'extravagance & qu'indiscrétion ;
Leur esprit est méchant & leur ame fragile :
Il n'est rien de plus foible & de plus imbécile ;
Rien de plus infidèle ; &, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

(*Moliere.*)

FOLIE.

La Folie loge avec la suffisance chez les Financiers ; avec la fatuité, chez les petits Maîtres ; avec l'appétit, chez les Gascons ; au cabaret, avec les Peintres ; au dernier étage, avec les Auteurs ; avec l'avarice, chez les Vieillards ; avec la prodigalité, chez les jeunes Gens de famille ; avec la présomption, chez les Poëtes ; avec l'impertinence, chez les Commis ; avec la vanité, chez les Nobles de la dernière édition.

La Folie est une maladie universelle.

Tous les hommes sont fous, &, malgré tous leurs soins,
Ne différent entre eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois que cent routes séparent,
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent;
L'un à droit, l'autre à gauche; &, courant vainement,
La même erreur les fait errer diversement.
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le joue ou le promène.

(*Boileau.*)

L'amour a besoin de la Folie pour ses succès, & la Folie réussit sans le secours de l'amour.

Différer à bien vivre, c'est agir comme un paysan qui, trouvant un fleuve en son chemin, attendroit sottement que ses eaux fussent écoulées pour le traverser, sans penser qu'elles couleront jusqu'à la fin du monde.

(*Horace, Epître 2.*)

FONDATIONS.

Les vols qu'on ne peut plus retenir, sont le motif de la plus grande partie des Fondations qui ne sont point agréables à Dieu, qui rejettoit les sacrifices faits de miel, parce qu'ils étoient composés de la rosée que les Abeilles ont pillée sur les fleurs.

FONTANGE.

Jeu de mots sur le nom de Madame Fontange.

Amynte va mourir, quel changement étrange!
Son triste état est un puissant sermon.
Ses charmes, en vivant, la rendoient un démon;
Ses vertus, en mourant, de démon la Fontange.

FONTENOY.

Epître au Roi par le Curé de Fontenoi.

J'ose vous supplier, grand Roi,
De vouloir bien penser à moi;
Mon bénéfice est le plus mince
Qui soit dans toute la Province.
Vous avez par votre valeur
Immortalisé ma Paroisse,
Et les Anglois avec angoisse
Se rappellent votre vigueur.
Par-tout où vole votre gloire,
On vante déja Fontenoi,
Et le Village avec le Roi
Sera célébré dans l'Histoire;
Mais à quoi sert un nom pompeux
Sans l'avantage des richesses?
C'est souvent un titre onéreux;
Et vous n'avez, par vos prouesses,
Illustré que des malheureux:
Je suis le Crésus du Village,
Et ma Cure vaut cent écus.
Ce sont de foibles revenus,
Puisque, grace à votre courage,
Je deviens un grand Personnage;
Tous les jours mille curieux
Viennent en foule dans ces lieux
Voir le siége de votre gloire.
Il me faut, comme je le puis,
Faire les honneurs du Pays,
Les gîter, leur donner à boire;
Et ceux que j'ai déja reçus
Me coûtent plus de cent écus.
Les fonds du pauvre bénéfice
Seront bientôt anéantis,
Si vous ne fondez un hospice
Où l'on les héberge gratis;
Ou bien, augmentant ma dépense,

Augmentez donc mon revenu ;
Puisque c'est par votre vaillance,
Que le lieu de ma résidence
Est plus fréquenté, mieux connu,
Que bien des Evêchés de France.
Aussi juste que courageux,
Vous ferez bientôt mon affaire ;
Car vous verrez qu'entre nous deux,
Il reste quelque compte à faire.
Lorsque les morts sont enterrés,
Il revient des droits aux Curés.
Or on a fait dans mon Domaine
Plus de huit mille enterremens,
Dont, à douze francs la douzaine,
Il me revient huit mille francs,
En les mettant l'un portant l'autre ;
Vous voyez que c'est bon marché ;
Et souvent l'on est écorché
Par les Diseurs de Patenôtre ;
Mais j'use de facilité
En faveur de la quantité.
Il est si beau de voir un Prêtre
Sur son intérêt endormi !
Et moi j'en veux user ainsi
En faveur de notre ancien Maître.
Nos ennemis, s'ils l'avoient pu,
Auroient encore combattu ;
Ils vouloient prendre leur revanche ;
Mais par un bonheur sans égal,
Vous & notre grand Maréchal
Etiez fermes dessus la hanche ;
Car il conserve, avec son mal,
Bras & tête de Général ;
Et vers lui la victoire penche,
En carrosse comme à cheval.
Tournai, même sa Citadelle,
Qui vouloit faire la rebelle,
Se sont soumises à vos loix
A la barbe de ces Anglois,

Devint heureux, content & riche,
Sitôt qu'il appartint au Roi.
Remplis de zèle & d'allégresse,
Nous célébrerons vos succès :
Je parle de vous à la Messe,
Et déjà vos nouveaux sujets,
Forment pour vous des vœux sans cesse ;
Heureux, pour prix de leur tendresse,
Si vous ne les rendiez jamais.
Cette paix, que chacun desire,
Produiroit de tristes effets,
S'il leur en coûtoit les regrets
De n'être plus sous votre empire.

(*Marchand.*)

FORMES.

Il seroit assez difficile de décider si la Forme s'est rendue plus pernicieuse, lorsqu'elle est entrée dans la Jurisprudence, ou lorsqu'elle s'est logée dans la Médecine ; si elle a fait plus de ravages sous la robe d'un Jurisconsulte que sous le large chapeau d'un Médecin ; & si, dans l'une, elle a ruiné plus de gens qu'elle n'en a tué dans l'autre.

(*Génie de Montesquieu.*)

FORTUNE.

La Fortune, agitant dans les airs ses aîles dorées, fait briller ses trésors, en étale les dons ; appelle le hasard, & le charge de les distribuer. Une foule de mortels ouvre ses mains, lui tend les bras & s'apprête à recevoir, à arracher ses bienfaits. Voyez, tandis qu'elle les répand, avec quelle furie ils se jettent les uns sur les autres. L'amant oublie son amante ; les amis écrâsent leurs amis, les enfans leurs peres. Que de sagacité

pour découvrir, que d'audace pour saisir leur proie!
(*Le Tourneur.*)

Les débordemens & les ruisseaux sont la double image des Fortunes rapides & des légitimes. Les eaux qui croissent subitement sont toujours bourbeuses. Celles qui sortent d'une source pure conservent leur limpidité. Les débordemens peuvent féconder les terres qu'ils ont couvertes; mais c'est après avoir épuisé les sucs de celles qu'ils ont ravagées. Les ruisseaux fertilisent celles qu'ils arrosent. (*Duclos.*)

Quand la Fortune jette un œil favorable sur une famille, elle commence à délimoner le chef; elle dégrossit ensuite son ouvrage en la personne du fils, duquel elle détache toutes les impressions de la rusticité; & le finit en polissant le petit-fils, sur lequel elle répand un coloris qui le déguise, & le rend l'objet des hommages du public. Elle est le Sculpteur qui, d'un arbre, fait un Dieu, au lieu d'un banc. C'est le Potier qui fabrique un vase d'honneur avec la terre qui auroit pu lui servir à faire un vase d'ignominie.

Inconstance de la Fortune.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable.
Plus on est élevé, plus on court de dangers.
Les grands pins sont en bute aux coups de la tempête;
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des palais de nos Rois que des toits de Bergers.
(*Racan.*)

Ainsi de notre espoir la fortune se joue:
Tout s'élève ou s'abaisse au branle de sa roue;

Et ſon ordre inégal, qui régit l'univers,
Au milieu du bonheur, a ſes plus grands revers.
(*Corneille.*)

S'éleve qui voudra ſur l'inconſtante roue
Dont la Déeſſe aveugle, en nous trompant, ſe joue.
Je ne m'intrigue point de ſon funeſte accueil;
Elle couvre de miel une pillule amère,
Et ſous l'ombre d'un port nous cachant ſon écueil,
Elle devient marâtre auſſitôt qu'elle eſt mere.
(*Adam*, *Menuiſier de Nevers.*)

C'eſt toi, fortune inconſtante,
Flatteuſe divinité,
Qui, pour remplir notre attente,
Charmes notre vanité.
Menteuſe dans tes promeſſes,
Injuſte dans tes largeſſes,
Terrible dans tes revers;
Eſt-il un jour qui finiſſe
Sans nous montrer ton caprice
Par mille exemples divers?

Un homme eſſuie-t-il un revers de Fortune: il ſe trouve à l'inſtant dépourvu d'eſprit & de talens aux yeux du public, & humilié. Que la fortune jette ſur un autre un regard favorable: les richeſſes & les biens dont il ſe voit ſur le champ accablé, forment un principal en ſa perſonne, & s'incorporent en lui avec un nouveau mérite & des talens inſéparables de l'opulence: c'eſt ainſi que l'or jette ſur l'obſcurité un éclat étranger.

La meilleure fortune aime en femme publique.
Tous ſes appas ſont faux & ſa fureur tragique.
Amante trop cruelle, après ſes feux paſſés,
Elle étouffe en ſes bras ceux qu'elle a careſſés.
(*Le Moine.*)

La naiſſance la plus pure, le mérite le plus reconnu, la vertu la plus ſolide, ne frappent les yeux de perſonne que quand la fortune darde un de ſes rayons ſur ces bonnes qualités; elles ſont comme les fleurs & les campagnes les plus émaillées, qui ne paroiſſent point pendant la nuit, & auxquelles le Soleil levant rend tout leur éclat.

Qu'à ſon gré déſormais la fortune me joue,
L'on me verra dormir au branle de ſa roue.
(*Boileau.*)

La Fortune place l'homme dans l'état de pure nature, c'eſt-à-dire, qu'elle lui donne le droit de faire valoir tous ſes défauts. Tel qui, dans ſa miſère étoit officieux, ſage, & obligeant, eſt, dans ſon opulence, incivil, emporté, & incapable d'obliger.

La prudence humaine ne peut nous mettre à l'abri des coups de la Fortune.

Il n'eſt dans ce vaſte univers
Rien d'aſſuré, rien de ſolide;
Des choſes d'ici-bas la fortune décide
Selon ſes caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ſes coups.
(*Mad. Deshoulieres.*)

L'homme doit tenir ferme contre les coups de la Fortune.

L'ame doit ſe roidir lorſqu'elle eſt menacée,
Et contre la fortune aller tête baiſſée;
La choquer hardiment, &, ſans craindre la mort,
Se préſenter de front à ſon plus rude effort.
Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
Et ſur ceux qu'elle abat redouble ſes outrages.
(*Corneille.*)

La fortune & l'envie sont comme le feu & la fumée. Le feu qui n'est pas bien allumé, paroît enveloppé d'une grosse fumée ; mais à mesure que la flamme s'éléve, la fumée se dissipe & s'évanouit

Aveuglement de la Fortune.

Dans la fortune & dans le jeu,
Rien n'est certain, rien n'est solide.
Et le mérite sert bien peu
Où sans ordre & sans choix la fortune préside.
Du plus adroit & du plus généreux,
Du plus aimable & du plus vertueux,
Souvent le malheur est extrême ;
Et souvent, sans y penser même,
Le plus sot est le plus heureux.

La fortune à ma jeunesse
Offrit l'éclat des grandeurs.
Comme un autre avec souplesse,
J'aurois brigué ses faveurs :
Mais, sur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la poursuite
De ses aveugles bontés ;
Et je passai, quoi que donne
D'éclat, & pourpre & couronne,
Du mépris de la personne,
Au mépris des dignités. (*Chaulieu.*)

Doit-on être surpris de voir que les favoris de la fortune soient aveugles, puisque la fortune, qui les a fait sortir du néant, l'est aussi ?

La Fortune se donne souvent la comédie, en faisant entrer dans les maisons des riches des gens d'une naissance obscure, qu'elle éleve par dégrés à de grandes places, pour les faire ensuite

rentrer dans la poussière de laquelle ils sont sortis. Semblable en cela à l'Aigle de la Fable, qui n'éleve la Tortue que pour la laisser tomber, rompre son écaille & la dévorer.

La Fortune fait des Esclaves.

Les biens que la fortune étale,
Sont plutôt des maux que des biens;
Moins des présens du sort, que de pompeux liens
D'une servitude fatale.
Plus les Dieux en ont accordé,
Moins on jouit des dons de leur main libérale;
Et, par une erreur générale,
On les posséde moins qu'on n'en est possédé.
(*Desmarets.*)

La Fortune satisfait notre avarice, notre intempérance, & notre orgueil, en nous gratifiant de biens, de plaisirs & d'honneurs: ainsi ce sont nos passions qui érigent des autels à la Fortune.

La Fortune ne concourt pas avec le mérite, dans la crainte qu'elle a d'être obligée de lui donner la préséance.

La Fortune est le tombeau de la vertu.

Tel qui, dans son printems, étoit plein de sagesse,
Gâté par la fortune, a terni sa vieillesse.
(*Duresnel, sur Pope.*)

La Fortune dépend du tems, du lieu, de l'âge, des qualités, & des circonstances; l'heure du Berger se trouve dans la Fortune, comme en Amour.

La Fortune & l'Amour n'ont qu'un tems.

La Fortune & l'Amour n'ont qu'un tems.
A des retours fâcheux leurs faveurs sont sujettes:

L'une hait les vieux Courtisans;
L'autre fuit les vieilles Coquettes.
(*Le Brun.*)

La Fortune, en nous dépouillant de nos biens, ne peut pas nous ôter les dons de l'esprit & du cœur, dont elle n'a pu nous gratifier.

Il y a des indolens, qui, se reposant sur leur propre mérite, s'imaginent que la Fortune doit les venir chercher dans leur lit, sans concours de leur part; & qui attribuent à son aveuglement les richesses, & les honneurs dont les autres se sont rendus dignes par leur travail & leur émulation. La Fortune n'est point obligée de s'accommoder à notre paresse; les habiles politiques, les gens sages, actifs & intelligens, en sont maîtres, comme les Généraux de leurs troupes.

Caractère des Gens de Fortune.

De ces hommes nouveaux c'est-là l'ambition:
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet, dès qu'elle est satisfaite;
Et courent les honneurs, quand la fortune est faite.
(*Destouches.*)

Un homme que le sort arrache de la boue,
Dont il fait une idole, & puis dont il se joue;
Qui, né dans l'esclavage, & formé d'un vil sang,
Sans l'avoir mérité, se place au plus haut rang;
Ebloui par l'éclat du bonheur qu'il possède,
Prétend qu'à son pouvoir tout autre bonheur cède;
Et son esprit, deçu par mille faux appas,
Ne sçauroit discerner ce qu'il ne connoît pas.
(*L'Abbé de Villedieu.*)

Un Homme de fortune n'est ni ami, ni ci-

toyen, ni parent, ni chrétien: c'eſt un homme d'argent.

La Fortune récompenſe le vice.

De la vertu la Fortune ſe joue.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de ſa roue,
Qu'on verroit, de couleurs biſarrement orné,
Conduire le carroſſe où l'on le voit traîné;
Si dans les droits du Roi ſa funeſte ſcience,
Par deux ou trois avis, n'eût ravagé la France.

(*Boileau.*)

Etre d'une naiſſance obſcure, qui permet de ſe plier & replier, de ſouffrir des mépris & des affronts; n'avoir rien à perdre que l'honneur; ignorer Dieu, & ne connoître que l'argent: grande & pernicieuſe diſpoſition à faire fortune.

La Fortune ne donne que des biens faux & paſſagers.

La fortune offre aux yeux des brillans menſongers;
Tous les biens d'ici bas ſont faux & paſſagers;
Leur poſſeſſion trouble, & leur perte eſt légère:
Le ſage gagne aſſez, quand il peut s'en défaire.

(*Regnard.*)

Les fortunes rapides ne ſont pas de durée, & reſſemblent à ces torrens impétueux, qui s'emparent de tout ce qu'ils rencontrent pour s'en deſſaiſir promptement. Les Gens de fortune ſont comme les champignons nés ſur couche, qui tombent ſubitement en pouſſière.

Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles ſont plus ſûres. Nos biens n'excitent pas les deſirs des envieux.

(*Génie de Monteſquieu.*)

Un Homme de Fortune n'a rien à lui.

Certain Faquin, enfant de l'ignorance,
Jadis laquais, qui, grace à la beauté
De son épouse, entra dans la finance,
Vantoit, un jour, sa générosité,
Ses biens, ses mœurs, son esprit, son mérite;
Et se piquoit de n'avoir rien à lui:
Je le crois bien, lui répond Heraclite;
Car votre bien n'est que celui d'autrui.

La Fortune est entrée dans une infinité de maisons par des coups de billard, de pinceau, de lancette, & d'archet; & rarement par des coups de dés.

La Fortune favorise les Héros.

Mon Roi, connois ta puissance:
Elle est capable de tout;
Tes desseins n'ont pas naissance,
Qu'on en voit déjà le bout;
Et la fortune, amoureuse
De la vertu généreuse,
Trouve de si doux appas
A te servir & te plaire,
Que c'est la mettre en colère,
Que de ne l'employer pas.

(*Malherbe.*)

Qui ne court après la fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort, de Royaume en Royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussi-tôt à leurs desirs échappe:
Pauvres gens! je les plains, car on a pour les fous

Plus

Plus de pitié que de courroux ;
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux,
Et le voilà devenu Pape :
Ne le valons-nous pas ? vous valez cent fois mieux ;
Mais que vous sert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte ?
Le repos, le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux ;
Rarement la fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette Déesse,
Elle vous cherchera. Son sexe en use ainsi.
(*La Fontaine.*)

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices,
Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage ;
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris :
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en Héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Que ces Héros soient revêtus ;
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.

Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,
Trahiſons, fureurs, cruautés.
Etrange vertu, qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des vices les plus déteſtés.

Apprends que la ſeule ſageſſe
Peut faire les Héros parfaits ;
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits ;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuſte victoire
Que le ſort remporte pour eux ;
Et que, devant ſes yeux ſtoïques,
Les vertus les plus héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.

(*Rouſſeau, Ode à la Fortune.*)

FOUGÈRE.

Son Eloge.

Vous n'avez pas, humble fougère,
L'éclat des fleurs qui parent le printems ;
Mais leurs beautés ne durent guère,
Les votres plaiſent en tout tems.

Vous offrez des ſecours charmans
Aux plaiſirs les plus doux qu'on goûte ſur la terre.
Vous ſervez de lit aux Amans,
Aux buveurs vous ſervez de verre.

(*Rochebrune.*)

Je ne changerois pas pour la coupe des Rois,
Le petit verre que tu vois.
Ami, c'eſt qu'il eſt fait de la même fougère
Sur laquelle cent fois repoſa ma bergère.

Secret recommandé à la Fougère.

Vous me voyez, tendre fougère,

Avec mon Berger chaque jour,
Mourir dans les bras de l'Amour:
Ah! cachez bien ce doux mystère.
Mais Bacchus fait tant d'indiscrets,
Que, si l'on vous changeoit en verre;
Helas! sur ces plaisirs secrets,
Vous ne pourriez jamais vous taire.

FOURBERIE.

Que doit faire l'honnête-homme, quand il est trompé?

Le bruit est pour un fat, la plainte pour un sot;
L'honnête-homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

Caractère du Fourbe.

Ne vous fiez point à Colin:
C'est bien l'homme le plus malin
Que le ciel ait jamais vu naître;
Il prendra bien son tems, dès qu'il le trouvera;
Et tôt ou tard vous trompera,
Comme il a déja fait son maître.
Il n'est rien d'impossible à son Esprit adroit.
Il se contraint si bien qu'on n'y peut rien connoître.
Enfin, si son père mouroit,
Je le tiens si fourbe & si traitre,
Que je crois qu'il en pleureroit.

(*Montreuil.*)

FOURMI.

Activité & prévoyance de la Fourmi.

Voyez la Fourmi qui s'empresse
A mettre ses bleds à couvert;
Toutes agissent de concert,
Et toutes travaillent sans cesse.
Une troupe traîne les grains

Qu'elle enlève aux fillons prochains ;
L'autre en ronge le petit germe,
L'autre a ſoin de les recevoir,
L'autre au magaſin les enferme,
Et chacune fait ſon devoir.

(*Deſmarets.*)

FOUS.

Epitaphe d'un Fou qui mourut d'un coup de mouſquet.

Ci-gît un Fou, nommé Paſquet,
Qui mourut d'un coup de Mouſquet,
Lorſqu'il vouloit lever la crète.
Quant à moi, je crois que le ſort
Lui mit du plomb dedans la tête,
Pour le rendre ſage à ſa mort.

(*Saint-Amand.*)

Fou de qualité qu'on vouloit enfermer.

Que Licidas fût mis aux petites maiſons,
On n'a pas voulu le permettre :
On a dit pour réponſe à toutes nos raiſons,
C'eſt un trop grand fou pour l'y mèttre.

(*De Cailly.*)

Rêve de deux Fous.

Deux Fous penſant qu'une Bergère
Les métamorphoſoit en bois,
Et ſe croyant être aux abois,
Ils lui firent cette prière :
Helas ! du moins, charmante Iris,
Si tu fais des cotrêts de nous,
Ne les porte point à Paris,
Où les Marchands les châtrent tous.

Un Seigneur de Paroiſſe ayant demandé à un Payſan qui étoit venu le voir à Paris, s'il y avoit

toujours bien des fous dans son village : il y en a toujours, répondit-il, mais pas tant que quand vous y étiez.

On conserve dans les archives de la Ville de Troyes une lettre de Charles V, par laquelle il mande aux Maire & Echevins que son Fol est mort, & qu'ils aient à lui en envoyer un autre. Nos Rois avoient des Fous en titre d'Office, auxquels ils faisoient élever des mausolées après leur mort. (*Essais hist. de M. de Saint-Foix.*)

FRAGILITÉ.

Fragilité des richesses, de la gloire, &c.

La gloire est à mes yeux une étoupe enflammée,
Qui brille, & qui s'éteint sans bruit & sans fumée;
La perfide mollesse, un encens suborneur;
La fortune, un écueil; le plaisir, une erreur;
La faveur, un signal d'une chûte prochaine;
La noblesse, un fardeau; les honneurs, une chaîne.

L'homme est si fragile qu'il commence souvent par *je crois en Dieu le Pere tout-puissant*, & qu'il finit par *la résurrection de la chair.*

FRANCHISE.

La franchise & la bonne-foi sont d'un grand secours pour l'expédition des affaires. Elles attirent une grande confiance en ceux qui ont ces bonnes qualités. Elles épargnent de longues recherches, & ressemblent à un grand chemin uni & battu, qui conduit plus sûrement au but que des sentiers détournés, où l'on risque de s'égarer.

FUITE.

Fuite d'une Maitresse.

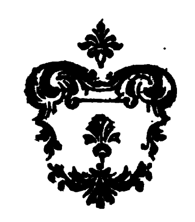
Vous me fuyez au même instant
Que de mon amoureux tourment
Je vous dis la moindre parole;
Mais vous me fuyez vainement,
Vous courez, & mon amour vole.
(*De Cailly.*)

Arrêtez pour ouïr le cours de mon martyre;
Pensez, que, sous vos loix ayant toujours vécu,
Je pourrois justement vous poursuivre, & vous dire,
Que vous fuyez, Iris, quand vous avez vaincu.

Mithridate à ses enfans.

Je fuis; ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous sçavez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que long-tems, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgraces.
Déja, plus d'une fois retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes Etats conquis enchaînoit les images;
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais;
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres tems, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des Nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés;

Ils y courent en foule ; &, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête :
Le grand nom de Pompée assure sa conquête.
C'est l'effroi de l'Asie. Et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, & vous croyez, peut-être,
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur; &, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.





Galanterie.

Filles galantes.

Vous faites des faveurs à de certaines gens;
Qui ne vous donnent rien que de vaines paroles.
Demandez leur force pistoles,
Et ménagez vos jeunes ans.
Se donner à crédit pendant qu'on est si belle,
Et pendant qu'on pourroit amasser des trésors;
Aminte, proprement, c'est-là ce qu'on appelle
Faire folie de son corps.
(*Montreuil.*)

Dans ce siècle rusé, l'on ne voit point d'enfans.
Une fille à quinze ans
Pénetre, jusqu'au fond, de l'amoureux mystère
Les secrets les plus curieux;
A cet âge, elle en sçait tout autant que sa mere,
Et l'exécute beaucoup mieux.

Tante galante.

Nul bien, dis-tu, ne te contente;
Absent de ta divinité.
N'appelle pas ainsi ma Tante;
Elle aime trop l'humanité.

Ruse d'une Fille galante, pour se délivrer de l'Amant qu'elle trompoit.

Catin est une fine bête;
Pour m'empêcher de faire bacchanal,
Elle se plaint du mal de tête,
Quand je la trouve seule avecque mon rival.
Sitôt que je les abandonne,
Elle en guérit & me le donne.
(*Saint-Pavin.*)

Sort des Femmes galantes.

En perdant ſa beauté, c'eſt en vain qu'une femme,
Dont la conſtance eſt le dernier parti,
Cherche à fixer ſes vœux, à rajeunir ſon ame;
Elle n'inſpire plus ce qu'elle a trop ſenti.
Si, d'un tas de rivaux loin d'être la victime,
Son cœur d'un tendre Amant avoit été le prix;
L'amour la laiſſeroit dans les bras de l'eſtime;
Mais le caprice uſé l'abandonne au mépris.
(*Des Mahis.*)

Comment une Femme galante peut-elle ſe déguiſer?

Philis, en tout lieu mépriſée
Par ſa conduite déréglée,
Vouloit voir une fête, & dit à ſes amis:
D'un ſpectacle ſi beau je veux avoir la vue.
Comment me déguiſer pour n'être pas connue?
De grace, ſur cela donnez-moi votre avis.
Parbleu, répondit un vieux rêtre,
Vous vous embarraſſez de rien.
Mettez vous en femme de bien,
Nul ne pourra vous reconnoître.

Une jolie femme, qui n'a pas le pied ſûr, eſt pour un mari un bien en décret, tenu par d'autres que par lui à bail judiciaire; dont il n'eſt que propriétaire, quoiqu'il en tire quelques émolumens & ſon chauffage à titre de créancier. Quand, après un certain tems, le bien eſt en ruine, on le lui rend avec tous les titres & parchemins qui en dépendent.

On ſe raille de Nicolas,
Dont la femme, avec ſes appas,
Oblige plus d'une perſonne;
Mais il ne ſe déferre pas,
Car il a la corne fort bonne.
(*Dalibray.*)

Femmes galantes.

Philis a des prés, des moulins;
Iris des vergers, des jardins;
Cloris des arpens en grand nombre;
Laïs n'a point un bien pareil,
Elle n'a rien ſous le ſoleil:
Tous ſes revenus ſont à l'ombre.
(*Pannard.*)

Qu'il fait bon vivre de ménage!
Et que c'eſt un grand avantage
D'avoir un peu d'entendement!
J'en prends à témoin ta parente;
Un lit de cent francs ſeulement
Lui vaut ſix-cents écus de rente.
(*Brébeuf.*)

Femme d'un bon mari qui ſoir & matin dort,
Philis ne jouit pas d'un revenu bien fort.
Tous les jours, cependant, on lui voit des dentelles,
Des habits, des bijoux, des parures nouvelles:
Du ſort de cet époux voici le vrai tableau.
Si Madame le porte beau,
C'eſt que Monſieur les porte belles.

Tu as tout ſeul, Jean, Jean, vignes & prés,
Tu as tout ſeul ton cœur & ta pécune,
Tu as tout ſeul deux logis diâprés,
Là, où vivant ne prétend choſe aucune;
Tu as tout ſeul le fruit de ta fortune,
Tu as tout ſeul ton boire & tes repas,
Tu as tout ſeul toutes choſes, fors une,
C'eſt que tout ſeul ta femme tu n'as pas.
(*Marot.*)

Le Cardinal le Camus diſoit d'une femme galante qui vendoit ſon lit, qu'elle abandonnoit le métier, puiſqu'elle vendoit ſon fonds.

Une Femme galante pressant Théophile de la comparer au Soleil, il fit cet impromptu.

Que me veut donc cette importune,
Que je la compare au Soleil?
Il est commun, elle est commune:
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

GANTIÈRE.

Etrenne à la Gantière.

Madame, montrez-moi des gants.
Que vendez-vous ceux-ci?... Monsieur, rien que six francs....
Madame, vous en aurez quatre....
Monsieur, je n'en puis rien rabattre...
Madame, un écu d'or; mais je veux vous baiser.....
Monsieur, je n'ai rien fait de toute la semaine;
En vérité, c'est mon étrenne:
Je ne veux pas vous refuser.

(*De Cailly.*)

GAIETÉ.

La Gaieté diminue le nombre des années.

Quand on jouit, on n'a point d'âge,
Et l'on n'est vieux que par l'ennui.
Ce sommeil fatiguant de l'ame,
Né de la gêne & du loisir,
De nos jours use plus la trame
Que la douleur & le plaisir.

(*Des Mahis.*)

Un Curé disoit à ses Paroissiens, dont le terroir étoit en vignoble, que leur Evêque avoit transféré entre Noel & les Rois les Saints vendangeurs qui avoient fait tant de tort à leurs vignes; qu'à l'avenir il grêleroit & geleroit tant qu'il leur plairoit.

GÉNÉROSITÉ.

Générosité mal placée.

De vous, à tous momens, mon frere a des bijoux;
Des rubans, des cachets, des gants, des citrons doux;
Et, par une extrême injustice,
Vous ne me payez point de ce que vous sçavez;
Je vous laisse à penser si vous me le devez,
Pour me récompenser de six mois de service,
De ma foi, de mon cœur, & des maux que je sens.
Allez, vous ne sçavez Philis ce que vous faites;
Vraiment c'est bien à vous à faire des présens,
Vous qui ne payez pas vos dettes!

(*Montreuil.*)

GLOIRE.

La Gloire est un fantôme.

La gloire est un fantôme, une ombre passagère,
Qu'on croit toujours atteindre, & qu'on ne peut saisir;
Une coquette mensongère,
Qui, par le dépit même, irrite le desir.

Je fais peu d'état de la gloire
Qui nous suit dans la tombe noire.
Le moindre crieur d'almanachs
Qui sçait le beau secret de vivre,
Vaut mieux que cent Héros de cuivre
Faits de la main de Phidias.

(*Gilbert.*)

La Gloire n'arrive que quand on n'en peut pas jouir, & qu'elle ne trouve que nos cendres à couronner. On ne travaille cependant que pour l'acquérir, comme si la mort nous laissoit des organes suffisans pour entendre les éloges & les applaudissemens qu'on donne à nos ouvrages & à nos belles actions.

On ne parvient à la gloire que par les travaux.

Plus l'obſtacle eſt puiſſant, plus on reçoit de gloire;
Et les difficultés dont on eſt combattu,
Sont les Dames d'atour qui parent la vertu.
(*Moliere.*)

Si la difficulté n'excite nos deſirs,
Nous en goûtons moins les plaiſirs;
Et la palme que donne une victoire aiſée,
Eſt toujours mépriſée. (*Triſtan.*)

Un bien acquis ſans peine eſt peu délicieux;
Et plus il a coûté, plus il eſt précieux.
(*Quinault.*)

Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire;
Pour gagner un triomphe, il faut une victoire.
(*Corneille.*)

Il en eſt de la gloire de même que de la beauté. Un aſſemblage de beaux traits forme la beauté, & un concours de grandes qualités établit le ſolide fondement de la gloire.

On ne parvient pas à la gloire par les meurtres & les cruautés.

Juges inſenſés que nous ſommes,
Nous admirons les grands exploits.
Eſt-ce donc le malheur des hommes,
Qui fait la vertu des grands Rois?
Leur gloire féconde en ruines,
Sans le meurtre & ſans les rapines,
Ne ſçauroit-elle ſubſiſter?
Images des Dieux ſur la terre,
Eſt-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Héros cruels & ſanguinaires,
Ceſſez de vous enorgueillir

De ces lauriers imaginaires,
Que Bellonne vous fait cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine & de Lépide
Remplissoit l'Univers d'horreurs.
Il n'eût point eu le nom d'Auguste,
Sans cet empire heureux & juste,
Qui fit oublier ses fureurs. (*Rousseau.*)

Prix de la Gloire.

Toi dont la douceur homicide
Cache un écueil affreux sous un calme serein;
Volupté, Sirène perfide,
Tes sons nous enchantent en vain.
Entre l'éclat des fleurs à leur midi fanées,
Et l'orgueil des lauriers qui bravent les années,
Peut-on balancer de choisir?
Laisse nous donc voler au temple de Mémoire.
L'honneur de toujours vivre est le prix de la gloire;
La honte est le fruit du plaisir.
(*Sabatier.*)

La Gloire qui s'acquiert aux dépens de la vie des hommes, coûte trop à l'Humanité.

Quelque gloire qu'envisage
L'intrépide & fier courage
Dans les lauriers triomphans;
Un pere les abandonne,
Quand il faut qu'il les moissonne
Dans le sang de ses enfans.

Ainsi, l'amour de la terre,
Louis, comblé de succès,
A moins cherché dans la guerre
La victoire que la paix.
S'il voloit à la vengeance,
L'active & tendre clémence

Bientôt désarmoit sa main ;
Et, dans son ennemi même,
Toujours sa bonté suprême
Respecta le sang humain.
(*Des Forges Maillard.*)

On dit d'un homme mort sans gloire qu'il est mort tout entier.

La gloire, la valeur & les graces s'évanouissent à la mort.

Quand nous descendons dans ces demeures sombres,
La gloire ne suit point nos Ombres.
Nous perdons pour jamais tout ce qu'elle a de doux ;
Et, quelque bruit que le mérite,
La valeur, la beauté puissent faire après nous,
Hélas ! on n'entend rien sur bords du Cocyte.
(*Mad. Deshoulieres.*)

GOURMANDS.

Gomor étant à table avec certains pedans,
Qui crioient & prêchoient trop haut sur la vendange ;
Lui, qui ne pense alors qu'à ce que font ses dents :
Paix-là, paix-là, dit-il ; on ne sçait ce qu'on mange.
(*Dalibray.*)

Il mange tout, ce gros glouton,
Il boit tout ce qu'il a de rente ;
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton :
Mais son nez en a bien trente.
(*Gombault.*)

Epitaphe d'un Gourmand.

Ici gît un Gourmand insigne,
Dont l'exercice le plus digne
Fut de manger à tout propos.
Se voyant réduit à l'extrême,

Il auroit mangé la mort même :
Mais il n'y trouva que des os.

GOURMANDISE.

Tout homme qui fait sa félicité de son ventre se déshonore, parce que le desir immodéré de manger & de boire est une preuve de son imperfection. Nous nous plaignons à tort de nos infirmités, dont notre gourmandise est l'origine & le germe.

La table est notre propre bourreau.

Qui ne riroit de voir, qu'avec un soin extrême,
L'homme ait inventé l'art de se tuer lui-même ?
A force de ragoûts & de mets succulens,
Il creuse son tombeau sans cesse avec ses dents ;
Il sçait le peu de jours qu'il a des destinées,
Et tâche autant qu'il peut d'abréger ses années.
(*Regnard.*)

Les Moines d'une riche Abbaye, dont le Prieur vouloit faire observer la régularité & la frugalité, se plaignoient à lui, en lui disant, qu'eu égard au revenu de la maison, ils devroient être vingt-quatre heures à table.

GOUT.

Le Goût est un fils naturel de l'imagination. Tous les revenus de l'estomac lui paient la doüane. Les bons morceaux le flattent & la Médecine le désespère. Il est le tyran de l'estomac, le cruel ennemi de la santé, & libéral en maladies. C'est le père nourricier des Médecins : il n'est occupé qu'à donner des passe-ports pour l'autre monde.

GOUTTE.

Son Éloge.

Chers convives, joyeux auteurs
De mon infirmité bachique,
Vous êtes des blaſphémateurs,
D'inſulter à ma ſciatique ;
C'eſt un travail ſi glorieux,
Qu'il mérite un autel en Suiſſe.
A l'exemple du Roi des Dieux,
Je porte Bacchus dans ma cuiſſe.

(*De Senecé.*)

La Goutte & les Grands ne ſe baptiſent que long-tems après leur naiſſance.

GOUVERNEMENT.

Gouvernement des Pays-bas donné à un Maréchal de France.

Louis couronne tes exploits ;
Tout le monde applaudit au choix
Du plus juſte de tous les Princes :
Hé ! qui pourroit s'en étonner ?
Qui ſçait conquérir des Provinces
Eſt digne de les gouverner.

(*L'Abbé de Lattaignant.*)

Les hommes ſont tous égaux dans le gouvernement républicain, & dans le deſpotique. Dans le premier, parce qu'ils ſont tout ; dans le ſecond, parce qu'ils ne ſont rien.

(*Génie de Monteſquieu.*)

GRACE.

L'homme travaille en vain ſans la grace.

Dieu ſeul tient en ſa main cette grace puiſſante,

Et l'homme seulement arrose, seme & plante ;
Mais il arrose, seme & plante vainement,
Si Dieu de ses desseins ne le fait l'instrument,
Et sur le tronc stérile où le fruit doit paroître,
Ne répand la vertu, qui seule le fait croître.
(*L'Abbé de Villiers.*)

Grace suffisante qui a recours à l'efficace.

(*Nota.* M...., qui passoit pour Molinisté, avoit été contraint, pour éviter la fureur du peuple, de se réfugier chez M. . . . qu'on croyoit Jansénisté.)

Dans ce dernier soulevement,
Chose bien digne de notre âge,
Saint Augustin a vu Pélage
Dans un étrange abaissement.
La pauvre grace suffisante,
Toute pâle & toute tremblante,
Chez l'efficace eut son recours;
Elle y fit amende honorable,
Pour expier l'erreur dont elle étoit coupable,
D'avoir cru qu'on se pût sauver sans son secours.

Graces de la Fille & de la Maitresse d'un Général.

Que notre Général est sage!
Qu'il a d'esprit & de talent!
Nous admirons également
Son choix & son ouvrage.
(*De la Poujade.*)

Nous n'estimons rien plus qu'une grace que nous demandons ; nous n'estimons rien moins qu'elle, dès que nous l'avons obtenue.

GRACES.

On n'accorde qu'à regret au mérite; cela ressemble trop à la justice, & l'amour propre est plus flatté de faire des graces. (*Duclos.*)

Les Poëtes feignent que les Graces sont vierges, jeunes, vives, nues, ont un visage riant & se tiennent par la main; vierges, parce qu'elles ne doivent rien accorder qu'avec prudence & retenue; jeunes, parce que la mémoire de leurs bienfaits ne doit jamais vieillir; vives, parce qu'elles doivent obliger sans retard; nues, parce qu'il faut rendre service avec sincérité & sans affectation. Elles ont un visage riant, pour nous démontrer que nous devons nous faire un plaisir de rendre de bons offices. Elles se tiennent par la main, pour nous apprendre que nous devons par des bienfaits réciproques serrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres.

L'homme sans graces est un ouvrage informe.

Les graces seules embellissent
Nos esprits ainsi que nos corps,
Et nos talens sont des ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les graces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du génie,
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verser la tragédie.

(*L'Abbé de Bernis.*)

GRAMONT.

Epitaphe d'Armand de Gramont, Comte de Guiche.

Aux murs de Landreci, dans mille affreux combats,
Au-deſſus de ſon âge, il ſignala ſon bras :
Préſages aſſurés de ſa future gloire.
Il paſſe à chaque inſtant de victoire en victoire;
Et d'un nouvel effort, après ce coup d'eſſai,
Il force Valencienne, & Dunkerque & Cambrai;
Il ſoumet de Marſal le peuple redoutable,
Dompte le fier Ibere, & le Belge indomptable,
Sans que le coup fatal qui lui perce la main,
De ſon cœur généreux retarde le deſſein;
Après tant de travaux, tant de grandes journées,
Par ſes nombreux exploits meſurant ſes années,
Dans ſon char, pour le joindre à ſes divins ayeux,
La Gloire avant le tems l'emporte dans les Cieux.

GRANDEURS.

Le faux brillant des grandeurs humaines n'eſt pas de durée.

Pour être ſi puiſſant ne ſoyez point ſuperbe;
Ces reſpects, cet honneur, ces tréſors, ce pouvoir,
N'ont qu'un luſtre trompeur & reſſemblent à l'herbe,
Qui fleurit le matin & ſe ſèche le ſoir.

(*Godeau.*)

Dauphins, Rois, Empereurs, premiers mortels du monde,
Dont le luſtre éblouit par un faſte éclatant;
Comme brille un éclair dans l'orage qui gronde;
Votre éclat fait grand bruit & finit à l'inſtant.

Néant des Grandeurs.

Que vous reſte-t-il de ces grandeurs ſuprêmes?
Un ſépulchre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes,
Dans l'éternelle nuit ſerez enſevelis.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal;
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture,
Et Dieu de sa justice appaisant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes:
Quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères;
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères,
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.
(*Rousseau.*)

Du midi jusqu'à l'Ourse on vantoit ce Monarque,
Qui remplit l'Univers de carnage & de sang;
Il meurt, sa gloire tombe & le destin lui marque
Son véritable rang. (*Rousseau.*)

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies,
A souffrir des mépris & ployer les genoux;
Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit? ce n'est plus que poussière,
Que cette Majesté si pompeuse & si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonne l'Univers;
Et dans les grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent les noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux, d'une chute commune,

Tous ceux que la fortune
Fit leurs adorateurs. (*Malherbe.*)

C'eſt injuſtement que la vie
Fait le plus petit de vos ſoins ;
Dès qu'elle vous ſera ravie,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Soit Roi, ſoit Prince ou Conquérant,
On s'anéantit en mourant.
Ce reſpect, cette déférence,
Cette foule qui ſuit vos pas,
Toute cette vaine apparence,
Au tombeau ne vous ſuivront pas.
(*Voiture.*)

De votre raiſon quelle ivreſſe,
Mortels, obſcurcit le flambeau?
Venez tous puiſer la ſageſſe
Dans les écoles du tombeau.
Voyez l'horreur de ces lieux ſombres,
Où la mort couvre de ſes ombres,
Des cadavres de tout état.
Là, loin du monde qui vous trompe,
Vous verrez s'éclipſer la pompe,
Du Héros & du Potentat.

Voyez ces riches mauſolées,
Parfumés d'encens & de fleurs,
Où les Nations déſolées,
Portent le tribut de leurs pleurs.
Liſez autour ces mots funèbres,
(Ici giſſent des Rois célèbres :)
O ſort de l'homme, ô vanité !
Ils ne ſont donc plus ces Monarques,
Et leur grandeur n'a d'autres marques,
Que celles d'avoir exiſté ?

Vils eſclaves de la fortune,
En vain donc vos efforts puiſſans

Vont percer la foule importune
Qui lui prodigue ſon encens.
En vain vous vous laiſſez ſéduire,
Par cet éclat qu'on voit reluire
Sur le Trône des Souverains.
Toutes les grandeurs de la terre
Sont pour eux un morceau de verre,
Que la mort briſe dans ſes mains.

Choiſiſſons un Roi que l'hiſtoire
Place au rang des plus grand Guerriers;
Son front des mains de la victoire,
Chaque jour eſt ceint de lauriers.
Juſqu'au terme où la mort l'arrête,
Il court de conquête en conquête,
Ainſi qu'un terrible Géant;
Mais voyons tomber cette idole,
La gloire du Héros s'envole;
Et l'homme alors n'eſt que néant.

Où ſont ces Héros que l'on vante,
Ces Aléxandres, ces Céſars?
Qui, par-tout ſemant l'épouvante,
Enchaînoient le monde à leurs chars.
Hélas! leur cadavre ſuperbe
Demeure enſeveli ſous l'herbe,
Et confondu parmi les vers.
Des cendres, monument funeſte;
Voilà, mortels, ce qui vous reſte
De ces Maîtres de l'Univers.

De quoi leur ſervent ces hommages
Qu'on va rendre aux tombeaux des Rois,
Ces médailles & ces images
Où ſont gravés tous leurs exploits?
En vain au temple de la Gloire,
Pour éterniſer leur mémoire,
On leur érige des autels.
Ces Conquérans, dont le tonnerre

Faisoit trembler toute la terre,
Sont foulés aux pieds des mortels.
(*Fourneaux.*)

Pour éternifer sa mémoire,
Un Prince employe vainement
Le marbre de Paros, la pierre & le ciment.
Ce superbe tombeau, ce riche monument,
Sera bien moins un jour la marque de sa gloire,
Que la preuve de son néant.
(*Pavillon.*)

On n'est guères loin du matin
Qui doit terminer le destin
De ces grands Potentats de la Seine & du Tage:
Ils sont des Dieux dans le monde chrétien;
Mais ils n'auront sur toi que le triste avantage,
D'infecter un tombeau plus riche que le tien.
(*Maynard.*)

Aussitôt que la fière Parque
Nous a fait entrer dans la barque
Où l'on ne reçoit point les corps;
Et la gloire & la renommée
Ne sont que songe & que fumée,
Qui ne vont point jusques aux morts.
Au-delà des Monts du Cocyte,
Il n'est plus parlé de mérite,
Ni de vaillance, ni de sang;
L'ombre d'Achille & du Therfite;
La plus grande & la plus petite,
Vont toutes en un même rang.

L'âge, qui toute chose efface,
Confond les titres & les noms,
Et ne laisse que quelque trace
De tous ces inutiles sons,
Pour qui si fort nous nous pressons;
Les Achilles & les Théfées,
Là bas sous les tristes lauriers

Qui parent les champs Elifées,
N'en font ni plus grands, ni plus fiers;
Ni leurs ombres plus courtifées,
Par toutes ces Odes prifées,
Où l'on chante leurs faits guerriers.
(*Voiture.*)

Caractère des Grands.

Je connois trop les Grands; dans le malheur amis;
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous fommes de leur gloire un inftrument fervile,
Rejetté par dedain, dès qu'il eft inutile,
Et brifé fans pitié, s'il devient dangéreux.
(*Voltaire.*)

Un Grand ne veut faire aucun bien, le peuple ne peut faire aucun mal; les Grands n'ont point d'ame, & le peuple peu d'efprit; le Grand n'a que des dehors & l'écorce, le peuple n'a point de dehors, mais il a un bon fonds; le Grand cache une fève maligne & corrompue fous l'écorce de la politeffe, le peuple montre ingénuement la groffièreté & la franchife.

Tous les Grands, endormis au fein de l'opulence,
Penfent qu'ils font l'objet pour qui la providence
Fait fortir du néant ces êtres fi divers
Qui rempent fur la terre ou volent dans les airs:
Ils fe placent eux feuls au centre de ce monde.
Tout eft bien, quand chez eux un certain luxe abonde:
Tendres fur leur fujet, infenfibles pour nous:
Ils font de leur grandeur ombrageux & jaloux.
(*Philof. de Sans-Souci.*)

C'eft affez pour les Grands d'avoir une même religion avec le peuple; il faut qu'ils s'en féparent par les noms d'Hercule, Hector, Achille, &c.

Sage comme Antonin, il désarme l'envie ;
Soit que, persécuté par un injuste sort,
Ferme comme un Socrate, il reçoive la mort :
Celui-là seul est grand, & digne qu'on l'admire.
(*Duresnel sur Pope.*)

Les Grands doivent se distinguer par leur affabilité.

Les gens nés d'un sang respectable,
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant ; au-lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est par-tout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand, qu'un Grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dedain, & même avec rudesse,
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espèce.
(*Destouches*)

C'est la faute des Grands, quand ils ne se font pas aimer. Un seul de leurs regards, un sourire, une parole gracieuse suffisent pour leur gagner les cœurs, sans qu'il leur en coûte : au-lieu que le mérite, & les bonnes façons du particulier, l'exposent souvent à l'envie & à la jalousie.

La véritable Grandeur, qui ne peut parvenir à un plus haut dégré, n'a plus qu'une voie pour s'élever ; c'est de s'abaisser soi-même, en se familiarisant & recevant avec bonté ceux qui l'approchent, parce que les Grands ne peuvent craindre de s'abaisser, en descendant de quelques dégrés du sommet de l'élévation, où leur naissance & leurs belles actions les ont placés. La véritable Gran-

deur eſt libre, douce, familière & populaire; elle ne perd rien à être vue de près; elle ſe courbe par bonté devant ſes inférieurs, & revient ſans effort dans ſon état naturel. Si elle ſe relâche de ſes avantages, elle conſerve toujours le pouvoir de les reprendre, elle rit, joue & badine avec dignité. On l'approche avec liberté & retenue, ſon caractère noble & facile inſpire le reſpect & la confiance.

La fauſſe Grandeur eſt farouche & inacceſſible. Comme elle ſent ſon foible, elle ne ſe montre que de côté; & ne ſe fait voir qu'autant qu'il faut, pour en impoſer & ne pas paroître ce qu'elle eſt. La hauteur eſt la pierre de touche de l'homme de fortune. Un homme de condition ſe rend acceſſible; & un laquais enrichi ne peut être vu que comme les Rois de la première race.

L'ambition & les chagrins ſont les ſupplices des Grands.

Ce n'eſt pas ſous un toit d'argile
Que réſide le noir chagrin.
C'eſt à la Cour qu'il ſe tranſporte;
C'eſt-là que ſa triſte cohorte,
Du trône entoure les dégrés;
Quand du jour la barrière s'ouvre,
Les ſoucis, entrant dans le Louvre,
Volent ſous les lambris dorés.

La fortune, la politique
Y ramenent leurs partiſans.
On en aſſiège le portique;
Quelle foule de Courtiſans!
La brigue, l'intérêt, l'envie,
Les ſoupçons, tyrans de leur vie,

Se ſont éveillés avec eux ;
Et dans leur ame font renaître,
Avec le deſir de s'accroître,
La crainte d'un revers honteux.

Faſte trompeur, gloire perfide,
Ecueils de notre liberté ;
Dans ſa carrière, l'homme avide
A-t-il un terme limité ?
Non ; pour vous ſans ceſſe il ſoupire ;
Et des richeſſes qu'il deſire,
La ſoif s'irriteroit toujours,
Quand le Tage aux ondes dorées,
L'Euphrate aux fertiles contrées,
Dans ſon domaine auroient leurs cours.

Suivez juſques dans Babylone
Ce fier vainqueur de l'Univers,
Et contemplez-le ſur ſon trône,
Maître de cent peuples divers,
Lorſqu'il enchaîne la victoire,
Et qu'à jamais comblé de gloire,
Il n'en ſçauroit plus acquérir ;
Un ennui cruel le dévore,
De ne pouvoir trouver encore
Un autre monde à conquérir.

(*Tanevot.*)

Les Grands ſont des coloſſes dans le lointain, & des atômes quand on en eſt proche. Ce ſont des draps, dont les défauts ſont cachés par la toile qui les enveloppe, & qui montrent la corde quand on les met en œuvre.

Vie des Grands.

Le luxe, la fainéantiſe,
Le jeu, la débauche, le bal,
Font chez un Grand le capital.

Il dort le jour, il s'adonise ;
Vit d'emprunt, dépense à sa guise,
Absorbe par ce train fatal,
L'interêt & le principal :
Tant qu'à la fin par sa sottise,
Voilà mon homme à l'hopital.
(*Du Cerceau.*)

Les Grands qui vivent mal, sont doublement pernicieux à l'État, par le mal qu'ils commettent, & par le mauvais exemple qu'ils donnent.

Les hommes ne sont grands que par emprunt, parce qu'on les mesure avec leur bâse.

Je remarque dans tous les rangs
Que le peu qu'on y voit de Grands,
Sont tous montés sur quelque bâse.
L'un monté sur un grand crédit,
Ou sur une haute naissance,
Paroît d'une grandeur immense,
Qui, sans un tel secours, paroîtroit bien petit.
L'autre qu'élève la fortune,
Et dont son orgueil se prévaut,
Séduit par une erreur à tant d'autres commune,
Se croit grand, parce qu'il est haut;
Sans un haut piédestal qui leur donne du lustre
Par le rang qu'autrefois leurs ayeux ont tenu,
Tel qui sort d'une tige illustre,
A peine seroit-il connu.
Quelques éloges qu'ils entendent,
C'est à leur piédestal que les honneurs se rendent.
Qu'on ôte à ces Prélats leur mitre,
A ces Présidens leur mortier;
La plupart, en quittant leur titre,
Quitteront leur mérite entier.
(*Boursault.*)

Les Grands sont comme les cédres du Liban,

dont on ne connoît la hauteur & le prix que lorſqu'ils ſont couchés par terre.

L'élévation d'un particulier reſſemble à ces grands arbres qui ſont beaucoup d'ombre aux jeunes, & les empêchent de profiter.

Les éloges des Grands ne tournent qu'à leur confuſion, s'ils ne ſont gravés dans tous les cœurs; ce ſont les temples où fume le pur encens; il s'y pèſe au poids du vrai mérite. On l'y refuſe à la grandeur qui ne brille que de ſon ſeul éclat. Elle y eſt même traitée de chimère, ſi ceux qu'elle diſtingue ne l'honorent, à leur tour, par des ſentimens qui les faſſent devenir ce que le haſard les a fait naître.

C'eſt en vain qu'on met ſa confiance dans la protection des Grands.

Ne nous aſſurons point ſur les enfans des hommes,
Non plus que ſur leurs Souverains.
Malgré l'or & le rang qui les rendent ſi vains,
Ils ne ſont que ce que nous ſommes:
Comme nous, ils retourneront
Dans la terre, leur origine;
Et les vaſtes projets où leur orgueil s'obſtine,
Avec eux s'évanouïront.
(*Mad. Deshoulieres.*)

Les Grands ſe piquent d'ouvrir une allée dans une Forêt, de faire de belles terraſſes, de dorer des plafonds, de donner de l'agilité à l'eau, de faire ſuer la nature, en lui faiſant produire des fleurs & des fruits dans une ſaiſon ingrate; mais rendre un cœur content, prévenir les beſoins des malheureux

malheureux & y remédier ; affections déplacées. Les demi-Dieux méconnoissent l'humanité, & leur curiosité ne va pas jusques-là.

Misere des Grands.

Croit-on que le bonheur habite les Palais,
Soit traîné dans un char, ou porté sous un dais ?
Ces biens, ces dignités & ces superbes tables
Ne font que trop souvent d'illustres misérables.
Le germe des douleurs infecte leurs repas ;
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poison plus flatteur, & plus cruel encore,
Vient flétrir leurs beaux jours obscurcis dès l'aurore.
Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelans,
Et sur un front jauni qu'a ridé la mollesse
Etaler à trente ans leur précoce vieillesse !
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau ;
De bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
Le chagrin les poursuit, le démon de l'intrigue,
De ses soins éternels, les trouble, les fatigue.
Pour eux, l'ambition a des feux dévorans ;
La haîne a des poignards, l'envie a des serpens.
Sous l'or & sous la pourpre, ils sont chargés d'entraves :
On les adore en Dieux, ils souffrent en esclaves.

(*Thomas.*)

La grandeur ne met point un Grand à couvert des infirmités du corps ni de celles de l'esprit. Une petite fièvre, une attaque de goutte, la colère, la plus petite passion de l'ame, prive un Roi du plaisir de porter une couronne. Les superbes Palais, les lambris dorés, les tapisseries qui imitent si parfaitement la nature, ne charment ni la douleur, ni la tristesse.

Un Grand restitue un bien qu'il retenoit injuste-

ment : tout le monde le loue, sa restitution est transmise à la postérité ; un homme de rien en fait autant, on n'en parle pas.

Néant des Grands du monde auprès de Dieu.

Que peuvent contre Dieu tous les Rois de la terre ?
Ils s'uniroient en vain pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer :
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul nom de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble :
Il voit comme un néant tout l'Univers ensemble ;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient pas.
(*Racine.*)

On voit beaucoup de Grands, dont l'orgueil perce à travers leur accueil même, & qui font servir leur naissance & leurs titres de sauvegarde à leur esprit.

Est-ce pour se venger des Grands que le peuple exerce la magie sur leur esprit ? Il en est, parmi ce peuple, qui sont occupés à les servir dans leurs maisons. Chargés d'emplettes, ils disent à leurs Maîtres que 30 font 60 ; les Maîtres le croient. D'autres leur fournissent des marchandises, qui se doublent ou s'allongent au moment qu'on les livre ; mais qui se simplifient ou se raccourcissent au moment qu'on les emploie, & qui, par ce moyen, se trouvent payées deux fois. Il en est de même des fruits & des légumes qu'on apporte de la campagne. Un légume vaut 8 f. la mesure, lorsqu'il est bon : le rustique Magicien dit à Monseigneur qu'il en vaut 100, dans une saison où il

eſt mauvais ; Monſeigneur le croit pieuſement, & le paſſe en compte. (*L'Abbé Coyer.*)

Les Grands ont plus à cœur l'élévation de leurs fils que celle de leurs filles.

Voilà comme le ſexe eſt ici chez les Grands ;
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfans.
Un fils, flattant leur nom d'une grandeur future,
Eſt aimé par l'orgueil plus que par la nature.
(*De Belloy.*)

Tout homme inſtruit doit ſçavoir que le privilége des Grands eſt de tout ſçavoir, ſans avoir rien appris ; que leurs ſentimens & leurs déciſions ſont des loix établies ſur la raiſon & l'équité ; parce que la naiſſance eſt un centre où ſe réuniſſent tous les rayons de lumière. (*L'Abbé Coyer.*)

Un Grand ne doit jamais oublier qu'il eſt Grand, qu'il eſt pétri d'un autre limon qu'un Bourgeois. Ces éloges, cet encens, ces honneurs, ces Gentils-hommes, qui briguent pour leurs enfans l'honneur de le ſervir à table, & pour eux celui de gouverner leurs chevaux ; ce titre de *Monſeigneur*, ſont des preuves authentiques d'une grandeur dont on le berce à chaque inſtant. Un riche Financier ſe croit trop heureux, s'il daigne, en acceptant ſes tréſors, faire le malheur de ſa fille & l'honorer d'un ſouverain mépris.
(*Le même.*)

Un faſte ruineux, & preſque néceſſaire, met continuellement les Grands plus élevés que puiſſans, dans le beſoin des graces, & hors d'état de ſoulager un honnête-homme, quand ils en au-

roient la volonté ; il faudroit pour cela qu'ils donnassent des bornes au luxe, & le luxe n'en admet d'autres que l'impuissance de croître : il n'y a que les besoins qui se restreignent pour fournir au superflu. (*Duclos.*)

On plaisanteroit un Grand dans lequel on découvriroit cette prudence qui sent la roture ; qui auroit les yeux ouverts sur ses revenus & sa dépense ; qui acheteroit au prix courant comme un Bourgeois & joueroit petit jeu. Mais s'il se persuadoit que le peuple est composé d'hommes, s'il n'apportoit dans ses terres cet air de protection qui va si bien à la grandeur ; si ces forçats de l'Humanité, qui ont l'honneur de labourer ses Domaines trouvoient un accès facile à son Château, jusqu'à se familiariser au point de le nommer leur bon Maître ; quels brocards n'essuieroit-il pas de la part de ses égaux ? (*L'Abbé Coyer.*)

GREFFIERS VOLÉS.

Ces gens qui, sur les grands chemins,
Par force, à des Greffiers, ont arraché des mains
L'argent dont ils avoient leurs bourses bien garnies ;
Seroient-ils des voleurs ? Suspendez vos esprits,
Peut-être qu'ils ne l'ont pris
Que pour le rendre aux parties,
(*De Cailly.*)

Consultation sur le Portrait d'un Greffier.

(*L'Elève parle à la Peinture.*)

Il est venu le Commis d'un Greffier,
C'est son portrait qu'il me demande ;
Comment faudra-t-il que je rende
Ce vif & loyal Officier ?

Afin que la nature y ſoit bien exprimée,
Faudra-t-il que ſa main ſoit ouverte ou fermée ?
Je n'oſe de mon chef ſur ce point décider.

(*Réponſe de la Peinture.*)

Ouvrez-la, fermez-la, jamais de ſe méprendre,
Pour gens de ce métier, l'on ne peut haſarder.
S'ils ouvrent la main, c'eſt pour prendre;
S'ils la ferment, c'eſt pour garder.

(*Pannard.*)

GROSSESSE.

Plainte d'une Fille Groſſe.

Dans une Officialité,
Ces jours paſſés une ſoubrette,
Paſſablement belle & bienfaite,
Et d'une robuſte ſanté,
Avec la bienſéance ayant fait plein divorce,
Dit qu'un vieux Médecin l'avoit priſe par force;
Qu'il falloit ou le pendre, ou qu'il fût ſon mari.
Et comment, dit le Juge, a-t il pu vous y prendre ?
Vous êtes vigoureuſe; il falloit vous défendre,
L'avoir égratigné, déviſagé, meurtri.
J'ai Monſieur, lui répondit-elle,
De la force quand je querelle;
Mais je n'en ai point quand je ris.

(*Bourſault.*)

Nicolas de trop près ayant vu Jacqueline,
Il en parut ſoudain un tendre fruit d'amour:
Leur Curé, ſoit par zéle ou par humeur chagrine;
Quelle honte, dit-il, enfans du noir ſéjour!
C'eſt ainſi qu'on ſe livre à l'éternelle flamme.
Quoi! répart Nicolas, j'en aurions du remords ?
Ma Jacqueline & moi n'avions fait que le corps;
Et, ſi c'étoit un mal, Dieu n'eût pas bouté l'ame.

Plainte d'un Amant à une Femme groſſe.

Vous verrez dans cinq mois finir votre langueur.
Mais Dieux! quand finira celle que dans mon cœur

Ont causé vos beaux yeux & votre tyrannie ?
Je serai bien récompensé
Quand ma peine sera finie,
Par où la vôtre a commencé.

(*Benserade.*)

GUERRE.

Pendant les Guerres contre les Albigeois, les Croisés qui assiégeoient Béziers, où il y avoit plus de Catholiques que d'Hérétiques, envoyèrent demander au Légat du Pape ce qu'ils devoient faire, dans l'impossibilité où l'on étoit de distinguer les Catholiques d'avec les Hérétiques; tuez-les tous, dit le Légat: Dieu connoîtra ceux qui sont à lui.

(*Essais histor. de M. de Saint-Foix.*)

Le droit de la Guerre ne doit avoir pour principe que la nécessité: si l'on ne s'en tient pas là, tout est perdu. Lorsqu'on se fondera sur des principes arbitraires de gloire, de bienséance, d'utilité, des flots de sang inonderont toute la terre. La gloire du Prince est une passion, & non un droit légitime. La réputation de sa puissance peut augmenter les forces de son État; mais la réputation de sa justice les augmente avec plus de gloire sans verser de sang.

(*Génie de Montesquieu.*)

Description des horreurs de la Guerre.

Du Démon qui souffle la Guerre
La trompette a frappé les airs;
Bellonne a fait briller sa lance meurtrière,
Signal des maux de l'Univers.
Renouant le tissu de leurs ligues fatales,

Dès cavernes du Nord jusqu'aux portes du jour,
Du monde épouvanté les puissances rivales,
D'un choc impétueux, s'ébranlent tour-à-tour.
Riche de nos funérailles,
Ivre de tout le sang versé dans les batailles,
La Mort foule à ses pieds les cadavres fumans;
Elle étend sa faux destructive,
Et, parcourant l'Europe éperdue & plaintive,
En moissonne les habitans.

La paix rend un État florissant, riche, illustre;
La victoire avec soi ne porte qu'un faux lustre.
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les Guerriers,
Elle les fait gémir sous leurs propres lauriers.
Ici le frere en pleurs redemande son frere;
Là, le pere, son fils; ici, le fils, son pere;
Et, dans le camp vainqueur, il est souvent douteux
Lequel des deux partis est le plus malheureux.

(*Campistron.*)

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables Conquérans?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage;
Des vainqueurs fumans de carnage;
Un peuple aux fers abandonné,
Des meres pâles & tremblantes,
Arrachant leurs filles sanglantes
Des mains du Soldat effréné.

(*Rousseau.*)

GUERRIERS.

Services offerts à des Dames par des Officiers mutilés.

Favoris de la Victoire,
Vous nous offrez à genoux
Votre encens & votre gloire:
Mais nous vous revoyons tous,

Sans bras, sans nez, sans mâchoire :
Que sçavons nous si c'est vous ?
Allez vivre dans l'histoire ;
Car vous êtes morts pour nous.

Mort de braves Guerriers au passage du Rhin.

Héroïques Guerriers, François trop magnanimes,
Que ce jour triomphant demanda pour victimes;
En vain sur vos tombeaux, les yeux mouillés de pleurs,
Nous troublons vos plaisirs d'inutiles douleurs.
Que demanderiez-vous, quand vous pourriez renaître,
Qu'une aussi belle mort aux yeux d'un si grand Maître ?

Epitaphe d'un Guerrier.

On a semé dans cette terre
Les os du pere de la Guerre;
Si le terroir est bon, de sorte
Que, pour un grain, cent il rapporte,
Grand Dieu ! grêlez sur la moisson,
Et nous privez de la récolte.

Gueux qui se noya.

Ci gît qui, n'ayant rien pour payer le passage
Du fleuve amer de l'Achéron ;
Et, n'espérant faveur, ni crédit de Caron,
Le voulut passer à la nage.





HABILLEMENS.

Les Gens de mérite & les Grands-Hommes méprisent la magnificence des habits, parce que la vertu tire son lustre d'elle-même, & refuse d'emprunter, de l'or & de l'argent, un relief, qui n'est en estime que parmi les femmes, les sots, & le vulgaire, qui jugent de l'homme par la quantité d'or & d'argent dont ses habits sont couverts. L'homme de mérite se contente d'un habit simple, puisqu'en le portant, il est doublé de la vertu.

Les habits de femmes semblent être faits plutôt pour vendre le corps, que pour le couvrir.

On se décide sur le mérite des hommes par l'extérieur & l'habit.

Ah! mon habit, que je vous remercie!
Que je valus hier, grace à votre valeur!
Je me connois; & plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon Tailleur,
Par une secrette magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner & l'esprit, & le cœur.
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.
De complimens bons pour une maîtresse;
Un petit-maître m'accabla;
Et, pour m'exprimer sa tendresse,
Dans ses propos guindés, me dit tout Angola.
Ce Poupart à simple tonsure,
Qui ne songe qu'à vivre, & ne vit que pour soi,

Oublia, quelque tems, ſon rabat, ſa figure,
Pour ne s'occuper que de moi.
Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe;
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre Roi.
Dans la Hollande il eſt une autre loi.
En vain j'étalerois ſa valeur, ſon débit:
Ici, l'habit fait valoir l'homme;
Là, l'homme fait valoir l'habit:
Mais chez nous, peuple aimable, où les graces ; l'eſprit,
Brillent à préſent dans leur force.
L'arbre n'eſt point jugé ſur ſes fleurs, ſur ſon fruit;
On le juge ſur ſon écorce.

(*Sedaine.*)

Qn'on apprenne à un habitant du Méxique que la bienſéance & l'inconſtance des ſaiſons nous impoſent la néceſſité de nous vêtir; il ne penſera pas que cette fatale néceſſité engage une idole, dont les graces ſont paſſagères, & la corruption prochaine, à ſe parer de tout ce que la nature a de plus précieux, & l'art de plus recherché. Il ſera ſurpris de voir qu'elle orne la plus vile & la plus humiliante portion d'elle-même; & que la plus noble reſte inculte.

HABITUDE.

La mauvaiſe habitude eſt dans l'eſprit de l'homme la protectrice du crime; elle aſſoupit, elle aveugle, elle endurcit la conſcience; elle farde le vice, le déguiſe, & va ſouvent juſqu'à le faire prendre pour la vertu: enfin, elle conduit l'homme dans le précipice, ſans qu'il s'en apperçoive.

Les plaisirs deviennent insipides par l'habitude.

Tout lasse, & tout enfin devient inquiétude :
Les plaisirs assidus cessent d'être plaisirs.
Ils s'allument par les desirs,
Et s'étouffent par l'habitude.
(*Le Noble.*)

Rachel, qui ne peut sortir de son pays sans emporter avec soi les Idoles chéries de la maison de son pere, est la figure de ceux qui quittent le monde, sans renoncer à leurs anciennes habitudes.

HAINE.

Les haînes sont si invétérées, que le plus grand signe de mort est la réconciliation.

La haîne & la prévention ont souvent condamné des innocens.

La haîne a souvent fait plus de faux coupables
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables.
(*Crebillon.*)

Il est indigne d'un honnête-homme de se servir des débris d'une amitié qui finit, pour satisfaire une haîne qui commence.

La haîne qui éclate n'est pas dangéreuse.

Les plus ardens transports d'une haîne connue,
Ne sont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue ;
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
Pour repousser vos coups ou pour les prévenir.
Qui peut, sans s'émouvoir, supporter une offense ;
Peut mieux prendre à son point le tems de sa vengeance ;
Et sa feinte douceur, sous un appas mortel,
Mene insensiblement sa victime à l'autel.
(*Corneille.*)

HARLAY.

Louis XIV, qui devoit se rendre à l'Eglise de Notre-Dame de Paris, ayant témoigné qu'il souhaitoit qu'on ne lui fît point de harangue; M. de Harlay, Archevêque de Paris, lui dit: Sire, vous me fermez la bouche, pendant que vous l'ouvrez à la voix publique.

Epitaphe de M. de Harlay, Intendant de Paris.

De Harlay, qui, si plaisamment,
Avoit fait je ne sçais comment,
L'Intendance à son badinage;
Harlay n'est plus, c'est grand dommage.
Il pratiqua l'urbanité.
Il fut poli sans gravité,
Et voluptueux sans décence.
Son corps fut sans infirmité,
Son esprit sans maturité.
Momus, plein de reconnoissance,
De ses propos vifs & plaisans,
Prolongea son adolescence,
Et même lui donna dispense
De réfléchir à soixante ans.
Il est au temple de Mémoire,
Entre les Amours & les Ris;
Tandis que Thémis, dans l'histoire,
Le place entre ses favoris.

HAUTEFORT.

*Priere du jeune Roi * à Madame de Hautefort.*

Objet aimable & vertueux,
Comme un amant respectueux,
Je mets à vos pieds mon Empire;
Puisque rien ne vous le défend,

* Louis XIII.

Permettez qu'un enfant ſoupire,
Et ſe plaigne à vous d'un enfant.

Vous poſſédez mon jeune cœur,
Et déja votre éclat vainqueur
Impérieuſement le brave.
Mes fers ſont nés avecque moi;
Et vos yeux m'ont fait leur eſclave,
Quand les Dieux m'ont fait votre Roi.

Mon pere eut le même tranſport;
Il m'a laiſſé, quand il eſt mort,
Cette belle flamme en partage.
Je l'ai trouvée entre ſes biens,
Et j'en préfère l'héritage
A tous les ſceptres que je tiens.

Ce Monarque ſi redouté,
Qui vous donna ſa liberté,
M'inſpira le ſoin de vous plaire;
En me communiquant le jour;
Car ce n'eſt point de par ma mere
Que je ſuis ſujet à l'amour.

De la Reine & de vous j'apprends
Des préceptes bien différens,
Qu'il ne faut pas que je dédaigne;
Elle, ſe faiſant obéir,
M'inſtruit comme il faut que je regne;
Et vous m'apprenez à ſervir.

Juſqu'ici mes maux me ſont doux;
Auſſi-bien m'accorderiez-vous
Une très-inutile grace;
Mais qu'un jour je ſerai content,
Si votre cruauté ſe paſſe,
Et ſi votre beauté m'attend.

Gardez votre cœur pour le mien:
On peut faire trop tôt du bien,

Comme trop tard on en peut faire;
Et vous avez encor du tems
A méditer fur le falaire,
Qu'on doit à des feux fi conftans.
(*Benferade.*)

HAUTEUR.

La politeffe & la hauteur font les fignes auxquels on diftingue les Gens de condition d'avec les Gens de néant. De tous les ufages, il n'y en a pas un qui ait été plus exactement obfervé que ces deux-ci; celui qui infpire un caractère doux & compatiffant, un facile accès, & un air de bonté aux Gens de condition, & aux Magiftrats defcendus d'anciennes familles, dont les peres leur ont confervé & tranfmis affez de bien pour en faire, & vivre noblement & avec honneur; & celui qui permet aux nobles Campagnards de faire journellement le récit ennuyeux des noms, furnoms & qualités de leurs ancêtres, & d'avoir moins d'attention fur les befoins de leurs Payfans que fur ceux de leurs chiens; & aux Bourgeois, Gentilshommes & nouveaux nés, de traiter avec infolence, même les enfans de ceux qui étoient affociés au travail méchanique de leurs peres.

Vous ne fçavez donc pas jufqu'où va l'arrogance
D'un Bourgeois ennobli, fier de fon opulence?
Si le fafte & l'éclat ne foutiennent le rang,
Il traite avec dedain le plus illuftre fang.
Mefurant fes égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque & l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faifant mille efforts,
Pour cacher fes befoins fous un brillant dehors.
(*Deftouches.*)

Quand je vois des gens qui reçoivent avec un air de fatuité & de hauteur les assiduités de ceux qui leur font la cour, qui regardent leurs domestiques comme des esclaves, & envisagent avec fierté & un air de mépris tout ce qui n'est pas noble; je suis tenté de croire qu'il y a parmi les hommes, ainsi que parmi les plantes, différentes espèces: que ces nobles ont été pétris d'une matière plus fine que celle du limon de la terre, qu'ils sont d'une autre nature que celle du commun des hommes, & affranchis des infirmités humaines.

HASARD.

Le Hasard est le premier ministre de la Fortune, qui exécute ce que cette aveugle Divinité a décidé sur le sort des mortels. Il va aussi vîte que la pensée, & arrive aussi inopinément qu'un voleur de nuit. Il présente dans un instant des occasions qui décident de notre bonheur ou de notre malheur, pour le reste de nos jours.

HENRI IV.

Son Éloge.

Barbares Partisans des maximes iniques;
O vous, Rois orgueilleux! vous, Princes tyranniques!
Qui, signalant vos jours par de sanglans projets,
Sous un sceptre de fer, accablez vos sujets;
Venez, jettez les yeux sur cet Empire immense;
Voyez-y ce Monarque: il tient par sa clémence
Tous les cœurs de son peuple enchaînés sous ses loix.
L'orgueil fait les Tyrans; la bonté fait les Rois.

(*Blin.*)

Henri IV, voulant glisser avec toute la Cour

ſur la Seine qui étoit glacée, le Maréchal de Baſſompierre l'en empêcha, en lui diſant: Sire, vous peſez plus que les autres.

HERCULE.

Il manquoit à la gloire d'Hercule, de venir à bout d'un treizième travail; c'étoit celui de dompter ſa femme.

HÉRITIER.

Plus le coffre fort d'un avare eſt peſant, plus la douleur de ſon héritier eſt légère.

HERMAPHRODITE.

Son Horoſcope.

Ma mere enceinte, & ne ſçachant de quoi,
S'adreſſe aux Dieux: là-deſſus grand bisbille;
Apollon dit, c'eſt un fils, ſelon moi:
Et ſelon moi, dit Mars, c'eſt une fille.
Point dit Junon, ce n'eſt fille ni fils;
Hermaphrodite enſuite je naquis.
Quant à mon ſort, c'eſt, dit Mars, le naufrage;
Junon, le glaive; Apollon, le gibet.
Qn'arrive-t-il? Un jour ſur le rivage,
Je vois un arbre, & je grimpe au ſommet.
Mon pied ſe prend; la tête en l'eau, je tombe
Sur mon épée: ainſi, trop malheureux,
A l'onde, au glaive, au gibet je ſuccombe,
Fille & garçon, ſans être l'un des deux.

HERMITAGE.

Deſcription de l'Hermitage d'un Homme voluptueux.

Son prieural Hermitage
Conſiſte en un bâtiment

Mal

Mal conçu pour l'ornement,
Très-bien conçu pour l'usage.
Tout s'y resserre ou s'étend,
Suivant son juste mérite;
C'est pour cela, dit l'Hermite,
Que le Réfectoire est grand,
Et la Chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite,
De la cave au galetas,
Voit cette Sentence écrite:
Courte Messe & long repas.
Rien ne manque aux délicats;
Cuisine en ragoûts féconde,
Table où tout nectar abonde;
Et la glacière à deux pas;
Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre bons matelas;
Doux sommeil entre deux draps;
Un calme dont rien n'approche;
Jamais le moindre fracas
De carrosse ni de cloche;
Pain, bombance & liberté,
Liberté sans anicroche.
L'horloge, à la vérité,
Rarement est remonté,
Mais souvent le tournebroche.

(*Piron.*)

HERMITE.

Passant, si ton esprit est assez curieux
Pour voir ce que la grace a pu sur la nature;
Arrête, je te prie, & vois la sépulture
Qu'un homme vif & mort a choisie en ces lieux.
Il est vif, & la mort n'a pas fermé ses yeux;
Il est mort, ne voyant aucune créature;
Il est vif, car son corps prend quelque nourriture;
Il est mort, car son ame est toujours dans les cieux.
S'il est vif, que fait-il dans cette nuit profonde?
S'il est mort, que n'est-il tout-à-fait hors du monde?

Qui pourra demêler un si merveilleux sort ?
Il est vif, il est mort : son ame ensevelie,
Conservant par devoir les causes de la vie,
Souffre, par sa vertu, les effets de la mort.

HÉROS.

Son Portrait.

Plus ardent que ces feux, qui, des sombres Ardennes,
Embrâsent les forêts de sapin en sapin ;
Plus fier que l'Aquilon, précipitant les chênes,
Du haut de l'Appennin ;

Il vole, il fait briller la flamme vengeresse ;
La terreur le devance, & la mort suit ses coups.
Le fer, le feu, le sang, échauffe encor l'ivresse
De son noble courroux.

Au sortir des combats, l'immortelle Victoire
Fait asseoir ce mortel sur ses genoux sacrés :
Tandis que les neuf Sœurs éternisent sa gloire,
Par des chants révérés.

Dans les plaines de Mars, s'il doit trouver sa tombe,
Sa tombe est un autel respectable aux Guerriers ;
Et, couvert de cyprès, heureux vainqueur il tombe
Sur un lit de lauriers.

Qualités du Héros.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant ;
Celui qui dompte la fortune,
Mérite seul le nom de Grand.
Il perd sa volage assistance,
Sans rien perdre de sa constance,
Dont il vit ses honneurs accrûs.
Et sa grande ame ne s'altère,
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgraces de Varus.

De ses mouvemens toujours maître,
En tout il fuit le vain excès;
Il sçait que la gloire doit être
Indépendante du succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce,
Dans cet obstacle passager.
Le bonheur peut avoir son terme;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et le destin toujours léger.

(*Rousseau.*)

Quel est donc le Héros solide,
Dont la gloire ne soit qu'à lui?
C'est un Roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle,
Fait le plus cher de ses souhaits;
Qui fuit la basse flatterie,
Et qui, pere de la patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

(*Le même.*)

La mort pour un Héros est un inconvénient dans le métier, & jamais un obstacle. Il ne pense qu'à bien faire, sans être détourné par le péril, & ne cherche ni à exposer témérairement sa vie, ni à la conserver aux dépens de son honneur.

Courage du Héros.

Un Héros prévoit tout; l'image du danger,
Loin d'arrêter son bras, sert à l'encourager.
Il voit d'un œil serein la mort qui l'environne;
Un grand cœur s'enhardit où le foible s'étonne.

(*Palissot de Montenoy.*)

La mort d'un Héros n'est glorieuse qu'autant qu'elle est utile à l'Etat.

Ce n'est point à mourir que la gloire convie,
C'est à rendre sa mort utile à la patrie.
Un aveugle courage est-il une vertu ?
Qui ne sçait que mourir, ne sçait qu'être vaincu.

(*De Belloy.*)

Puissance du Héros.

Le Héros fait trembler les peuples sous sa loi,
Remplit les bons d'amour & les méchans d'effroi;
Ajoûte à ces vertus celles d'un Capitaine;
Lui montre comme il faut s'endurcir à la peine;
Dans le métier de Mars, se rendant sans égal,
Passe les jours entiers & les nuits à cheval;
Repose tout armé, surprend une muraille,
Et ne doit qu'à lui seul le gain d'une bataille.

(*Corneille.*)

Un Héros n'a pas besoin de troupes nombreuses, puisqu'il est en même tems par-tout, qu'il est Capitaine & Soldat, & que ses ennemis ne le croient pas un seul homme.

Qu'est-ce qui caractérise le Héros.

Est-on Héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibere eut cêt honneur.
Est-on Héros en signalant ses haînes
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on Héros en regnant par la peur ?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son Maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Sçavoir se vaincre & réprimer les flots
De son orgueil; c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même : & voilà mon Héros.

(*Roussea.*)

Un Héros commence à ne l'être plus, dès qu'il ne sçait pas porter l'excès de sa bonne fortune.

Crainte sur le grand courage d'un Héros.

On nous a vu souvent trembler au moindre bruit,
Qui d'un sanglant combat nous dépeignoit l'image;
Sçachant bien qu'aux périls où l'honneur le conduit,
Il n'a point d'ennemis plus grands que son courage.

Un Héros qui meurt, semble emporter avec lui toutes les vertus.

Montrez-nous, Guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour.
Voyons, comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit.
Mais au moindre revers funeste
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le Héros s'évanouit.
(*Rousseau, Ode à la Fortune.*)

J'aime peu les Héros, ils font trop de fracas;
Je hais ces Conquérans fiers ennemis d'eux-même,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé le bonheur suprême,
Cherchant par-tout la mort, & la faisant souffrir
A cent mille hommes leurs semblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
O ciel! que je dois vous haïr!
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains,
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font passer au sombre rivage.
Vous êtes un Héros; mais vous êtes un sage:

Votre raison maudit les exploits inhumains,
Où vous força votre courage.
Au milieu des canons sur des morts entassés,
Affrontant le trépas & fixant la victoire,
Du sang des malheureux cimentant votre gloire;
Je vous pardonne tout, si vous en gémissez.
(*Voltaire, Lettre au Roi de Prusse.*)

Héros véritable.

On peut être Héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux Conquérans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs.
Entre les grands Héros, ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires.
Chaque climat produit des favoris de Mars;
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
On a vu mille fois des fanges Méotides
Sortir des Conquérans, Goths, Vandales, Gépides.
Mais un Roi, vraiment Roi, qui, sage en ses projets,
Sçache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'Histoire.
La terre compte peu de ces Rois bienfaisans:
Le ciel à les former se prépare long-tems.
Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée;
Qui rendit de son joug l'Univers amoureux;
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux;
Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé sa journée.
(*Despréaux, Epître 1. au Roi.*)

HEURES.

Louis XIV représentant une heure.

Voici la plus belle heure, &, dans tous les cadrans,
La première dessus les rangs.

Bien qu'en un même cercle, aux douze elle s'allie,
Par-dessus cependant on la voit rayonner ;
Elle est même du jour l'heure la plus hardie,
Et qu'on entend le mieux sonner.
Elle est l'heure du monde où toutes les vertus
Et les grâces brillent le plus,
Elle avance toujours & jamais ne recule.
Chacun de ses momens fait qu'on la reconnoît,
Et jette un tel éclat qu'il seroit ridicule
De demander quelle heure il est.
(*Benserade.*)

Madame la Duchesse du Maine demandant quelle différence il y avoit entre elle & une montre : Madame, lui répondit-on, une montre marque les heures, & auprès de vous on les oublie.

HISTOIRE.

L'Histoire est un spectacle.

L'Histoire est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor, sur une scene illustre,
Se présenter à nous dans leur vrai lustre ;
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs foiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter,
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter.
(*Rousseau.*)

L'Histoire est la dépositaire des évènemens, la lumière de la vérité, le soutien de la mémoire, la regle de la conduite, & l'interprète de l'antiquité. (*Ciceron.*)

HIVER.

Sa description.

Il me femble, en ce lieu, que l'œil de l'Univers
Ne lance qu'à regret les rayons de fa vue;
Il eft toujours caché du bandeau d'une nue,
Ou s'il me voit par fois, ce n'eft que de travers.
Ici l'onde eft toujours glacée;
La terre, comme ma penfée,
Ne produit plus que des foucis.
Les arbres n'ont plus de verdure,
Tous les objets y font tranfis;
Seul je réfifte à la froidure.

Le jour fans liberté dans ces funeftes lieux,
Où je crois que la nuit établit fon empire,
Ne paroît pas plutôt qu'il faut qu'il fe retire,
Et que fon foible éclat fe cache de nos yeux.
Le Soleil, en fondant la glace,
Ne fe peut prefque faire place,
Pour paroître comme un éclair;
Et fortant de fon lit humide,
Ne pénètre qu'à peine l'air
Que le froid a rendu folide.

L'Aurore, qui veut voir Céphale avant le jour,
Jurant contre le froid qui la rend prifonnière,
S'étonne que la glace arrête fa lumière,
Et qu'elle ne fond pas au feu de fon amour.
Titon, parmi la jaloufie
Qui travaille fa fantaifie,
En l'obfervant de toutes parts,
Se rit que cette défolée
Ne peut lancer fes chauds regards
Qu'au travers de l'onde gelée.

Les cruels Aquilons, la terreur des rochers,
Luttant contre les vents qu'ils trouvent dans la plaine,

Sifflent horriblement, &, de la même haleine
Qui rend ftables les flots, font trembler les nochers.
Éole, qui voit que la terre
S'ébranle en cette rude guerre,
S'écrie & les rappelle en vain.
Depuis qu'ils ont quitté fon antre,
On diroit qu'ils ont le deffein
De la jetter hors de fon centre.

La nature fuccombe aux maux qu'elle a foufferts;
La neige & les frimats l'ont toute morfondue.
Le ciel eft entr'ouvert, la terre s'eft fendue,
Et l'hiver a paffé jufqu'au fond des enfers.
Dans ces cachots, les triftes ames,
Parmi la torture & les flammes,
Souffrent encore ce tourment;
Et l'on doute en ce noir Empire,
Dans le froid & l'embrâfement,
Lequel des deux maux eft le pire.

Le Pilote des morts, qui ne peut fe mouvoir,
Sur l'Achéron glacé paffe à peine la barque.
Ce vieillard tout tranfi maudit cent fois la parque
De qui la cruauté l'oblige à ce devoir.
Ces trois Fureurs à demi nues,
Qui n'ont leurs carcaffes vétues
Que de vieux & fales lambeaux,
Tremblantes dans leurs cafes fombres,
Chauffent leurs doigts à leurs flambeaux,
Et ne tourmentent plus les ombres.

Si parfois le foleil fe montre,
Et paroît nous étinceler,
Ses rayons d'or femblent geler
Ce qui fous leurs feux fe rencontre.
Tout l'air fe diftile en glaçons;
Et jufqu'au coin de nos tifons,
Il répand un âpre froidure.
Les plantes en font à mourir;

Et si l'agréable verdure
Ne vient bientôt les secourir,
On craint que toute la nature
Ne soit sur le point de périr. (*Chaulieu.*)

L'Hiver est la saison des plaisirs.

(*L'Hiver parle.*)

Au bon vieux tems de l'innocence,
Chaque mortel étoit Berger, ou Laboureur;
Et sous un pauvre toit, tremblant en ma présence,
Il attendoit avec impatience
Que le printems adoucît ma rigueur.
Depuis que de superbes Villes,
Rassemblant les humains, leur ont servi d'asiles
Contre la plus âpre froideur,
La saison des frimats est pour eux la plus belle.
Les plaisirs & les jeux annoncent mon retour;
Et jusqu'à la saison nouvelle,
Tout rit à la Ville, à la Cour.
Je fais cesser la guerre, & les tristes alarmes;
Je donne tous les jours des spectacles nouveaux;
Et mon tems a bien plus de charmes,
Que n'en ont les jours les plus beaux.
(*Destouches.*)

HOLLANDE.

Climat & digues de la Hollande.

La terre, avare à leur égard,
Ne leur a fait aucune part
De ces biens dont ailleurs on la trouve remplie;
Et cependant ces bonnes gens
Ont tant fait par leur industrie,
Qu'ils ont abondamment les besoins de la vie,
En dépit des quatre élémens.
(*Pavillon.*)

HOMICIDE.

Deux perſonnes peuvent à peine donner la vie à une autre, & une ſeule peut donner la mort à mille.

HOMMAGES.

Ce n'eſt pas la naiſſance, mais la puiſſance qui nous attire des hommages.

De quelque rang qu'on ſoit, les ſeuls biens qu'on
dispenſe,
Nous attirent ces vœux preſſans,
Dont nous aimons la déférence;
Et les Dieux qui ſont ſans puiſſance,
Ne recoivent guères d'encens.
(*T. Corneille.*)

L'Hommage eſt un tribut réſervé au mérite; il ne ſe paie qu'à l'homme, & jamais au Monarque. Le cœur n'eſt vaſſal que de la vertu; il ne relève que de ſon Empire, & ce n'eſt qu'à elle qu'il fait le ſerment de ſon hommage. (*Le Tourneur.*)

HOMME.

Naiſſance & mort de l'Homme juſte.

Dès qu'à l'écueil du monde, où la triſte innocence
Si fréquemment échoue & ſi ſouvent périt,
Un homme aborde; à ſa naiſſance,
Il pleure, & ſa famille rit.
Mais s'il vit comme il doit, & ſi ſa dernière heure
Lui découvre le port du bienheureux ſéjour;
Alors, par un juſte retour,
Il rit, & ſa famille pleure.
(*De Senecé.*)

Notre ſanté n'eſt qu'une maladie palliée ſans ceſſe par des remèdes journaliers. L'ame eſt infirme & languiſſante comme le corps. Nos vertus les plus pures renferment toujours quelque alliage qui en rabaiſſe le titre. Nos plus vifs plaiſirs n'atteignent jamais au bonheur. Êtres ébauchés, notre exiſtence n'eſt que commencée. Nous ne ſommes qu'à l'aurore, qu'au foible crépuſcule qui précède le jour. L'Homme repoſant informe dans le germe qui doit l'engendrer, attend que la mort lui ouvre l'entrée de la vie réelle, en déchirant l'enveloppe mortelle qui l'empriſonnoit.

(*Le Tourneur.*)

Bornes de l'eſprit humain.

Réaumur & Buffon, qui, d'une main ſi ſûre,
Ont percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendront-ils jamais par quels ſubtils reſſorts
L'éternel Artiſan fait végeter les corps;
Pourquoi l'Aſpic affreux, le Tigre & la Panthere,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnoiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit;
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles;
Pourquoi ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre, & reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes aîles?
Le très-ſage du Fay parmi ſes plans divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'Univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains honteuſe & fugitive?

(*Voltaire.*)

Un Homme d'eſprit eſt ordinairement difficile dans les ſociétés ; il choiſit peu de perſonnes ; il s'ennuie avec le grand monde, & ſe fait autant d'ennemis, qu'il y a de perſonnes auxquelles il fait ſentir ſon dégoût. Il néglige de plaire ; il eſt porté à la critique, parce qu'il voit plus de choſes qu'un autre, & les ſent mieux. Il échoue dans ſes entrepriſes, parce qu'il haſarde beaucoup ; l'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout ; il ſent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation univerſelle eſt plus ordinairement pour l'homme médiocre. On eſt charmé de donner à celui-ci, on eſt enchanté d'ôter à celui-là : pendant que l'envie fond ſur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on ſupplée tout en faveur de l'autre ; la vanité ſe déclare pour lui.

(*Génie de Monteſquieu.*)

Un Grand-Homme eſt l'image ſenſible d'une Divinité inviſible, on le nomme demi-Dieu, parce qu'il tient un milieu entre Dieu & l'Homme.

À peine l'homme vient de naître,
Qu'il nous témoigne ſes douleurs.
Ses premiers cris nous font connoître
Qu'il reſſent déja ſes malheurs.
Coupable du crime d'un pere,
Il vient, chargé de ſa miſère,
Traîner des jours d'anxiété :
Heureux s'il en ſçait faire uſage !
Les peines ſont l'apprentiſſage
Des plaiſirs de l'éternité.

(*Loppay du Meſnil.*)

Il n'y a pour l'Homme que trois évènemens, naître, vivre & mourir. Il ne ſe ſent pas naître, il oublie de vivre, & il ſouffre à mourir.

Miſère de l'Homme.

Que l'homme eſt compoſé d'une nature étrange !
Ce n'eſt qu'un pur mélange
De l'être & du néant, qui vit & ne vit pas.
Il n'eſt jamais content, & le veut toujours être;
Sitôt qu'il vient à naître,
Il court à tout moment de la vie au trépas.

Que l'homme eſt bien, durant ſa vie,
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il reſpire, il pleure, il crie,
Et ſemble prévoir ſes malheurs.

Dans l'enfance, toujours des pleurs;
Un pédant porteur de triſteſſe,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute eſpèce.

L'ardente & fougueuſe jeuneſſe
Le met encore en pire état;
Des créanciers, une maitreſſe,
Le travaillent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat;
L'ambition le ſollicite,
Richeſſes, honneurs, faux éclat;
Femme, famille, tout l'agite.

Vieux, on le mépriſe, on l'évite;
Mauvaiſe humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Aſſiègent ſa caducité.

Pour comble de calamité,
Un Directeur s'en rend le maître ;
Il meurt enfin peu regretté :
C'étoit bien la peine de naître !
(*Rousseau.*)

L'enfance de l'Homme n'est que badinage, sa jeunesse qu'extravagance, sa virilité que folie, & sa vieillesse qu'infirmité ; il pleure en naissant, il souffre pendant sa vie, il meurt dans le désespoir. Ses vices lui attirent la colère & les châtimens du ciel. Son avarice entraîne avec elle l'indigence ; ses débauches, les douleurs & les cuisans regrets ; sa colère, les maladies ; sa gourmandise, les infirmités ; son envie, les tourmens ; sa paresse, la pauvreté. Il entre nud dans le monde, &, pour se couvrir, il est contraint de dépouiller les animaux, de travailler de corps & d'esprit pour se fabriquer une habitation, & se procurer sa nourriture : que de peines ! que de misère !

Néant de l'Homme.

L'homme, en sa course passagère,
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le soleil fait dissiper.
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ;
Et ses jours passent comme une ombre,
Que l'œil suit, & voit échapper.
(*Rousseau.*)

Qui peut t'enfler le cœur, conçu dans le péché ?
Tes larmes, en naissant, sont ton premier supplice.
Ta vie est un travail, où sans cesse attaché,
Tu creuses de la mort enfin le précipice.

Un peu de boue être de tant de poids!
L'Auteur du monde obſervant autrefois
La terre encor neuve, inculte & ſauvage:
Ce n'eſt pas tout, dit cet eſprit ſi ſage,
Il faut un maître à tout ce que je vois.
Un animal doit impoſer des loix;
Et là-deſſus il paîtrit dans ſes doigts
Je ne ſçais quoi qu'il trouve en ſon paſſage,
Un peu de boue.

Il confondit l'orgueil des plus adroits;
Il forma l'homme avecque tous ſes droits;
Il y grava des Dieux la vive image.
Mais, dans le fond, qu'eſt-ce que cet ouvrage,
D'où ſont venus les Peuples & les Rois?
Un peu de boue.

(*Rouſſeau.*)

Que ſont tous les mortels? Autant de grains de ſable,
Qu'anime cependant une ame raiſonnable;
Mais, qui du ſable ſeul occupés ardemment,
Font leur unique emploi de ſon accroiſſement.
On le change, on le vend, on l'achette, on l'amaſſe,
Et monceaux ſur monceaux l'avarice l'entaſſe.
Le Marchand qui ne craint ni les vents ni les eaux,
Confiant ſa fortune à de frêles vaiſſeaux,
Court aux extrémités d'une plaine liquide,
Vendre un ſable brillant, pour un ſable ſolide.
L'artiſan, que ſon ſort, ou l'orgueil des humains
L'oblige à ſe nourrir du travail de ſes mains,
Ne fait pendant le cours d'une vie inutile,
Que polir, que fixer une arene mobile.
Et vous, eſclaves nés de vos propres ſouhaits;
Vous, Grands, qui bâtiſſez de ſuperbes palais,
Que vous ſert d'élever un château périſſable
Plus haut que vos voiſins? C'eſt entaſſer du ſable,
Qui, devenant un jour la victime des ans,
Marquera par ſa chûte un eſpace de tems.
Que faites-vous enfin, vous, Maîtres de la terre;

Vous portez en tous lieux les fureurs de la guerre.
Vous inondez nos champs de bataillons épars ;
Vous livrez des assauts, vous forcez des remparts ;
D'un trop foible voisin vous pillez la frontière,
Pour lui ravir un peu de sable & de poussière,
Qui, glissant de vos mains avec rapidité,
Fera connoître au moins à la postérité,
Avide de savoir vos succès, vos traverses,
Du tems qui fuit toujours les époques diverses.

(*De Caux.*)

La puissance de l'Homme est si bornée, qu'il n'est pas en son pouvoir de transmettre à ses enfans, à titre d'hérédité, & comme un gage de sa tendresse, son amour pour la vertu, sa valeur, ses talens & sa science ; & qu'il ne peut leur transmettre que des biens étrangers & séducteurs, qui corrompent le cœur, entretiennent l'indolence, & la mollesse, allument les passions, inspirent l'orgueil & la vanité. Pernicieuse hérédité !

Le cœur de l'Homme est agité de mille passions.

De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une,
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune.
Elles déchirent nuit jour
Les cœurs dont elles sont maitresses ;
Mais de ces fatales foiblesses,
La plus à craindre c'est l'amour.

(*Mad. Deshoulieres.*)

Ruisseaux, pourquoi vous mettre à la torture ?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature,
En vous forçant à jaillir dans les airs ?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,

Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir?
Que ne regnons-nous sur nous-mêmes?
(*Mad. Deshoulieres.*)

Jupiter & César exercent alternativement leur empire sur l'homme, auquel l'esprit & la chair livrent des combats perpétuels.

Différence entre l'Homme & le ruisseau.

Ruisseaux que vous êtes heureux!
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles;
Quand, par les ordres absolus
De l'Etre indépendant qui gouverne le monde
Quelque ruisseau voisin se mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez, jamais il ne s'oppose.
Dans votre sein il cherche à s'abîmer,
Vous & lui jusques à la mer
Vous n'êtes qu'une même chose.
De toutes sortes d'unions,
Que notre vie est éloignée!
De trahisons, d'horreurs & de dissensions
Elle est toujours accompagnée.
Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquile & doux;
Pour être mieux traité que nous.
(*Mad. Deshoulieres.*)

Cours du ruisseau, comparé à la vie de l'homme.

Courez, ruisseau, courez; fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez,
Pendant que, pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que Dieu nous a donnée,
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.
(*Mad. Deshoulieres.*)

Nous ressemblons tous à des eaux courantes ; de quelque distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, & cette origine est petite. Leurs années se succèdent comme des flots, & ne cessent de s'écouler. Les hommes, après avoir fait un peu plus de bruit, & occupé un peu plus de terrein les uns que les autres, vont tous ensemble se confondre dans un abîme, où l'on ne reconnoît plus ni Rois, ni Princes, ni ces grandes qualités qui les distinguent. Ils sont ensevelis dans l'oubli, de même que ces fleuves si célèbres qui perdent leur nom & leur gloire, lorsqu'ils sont mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues.

(*Bossuet.*)

Inconstance de l'Homme.

L'homme est, à tout moment,
La dupe de lui-même & de son changement.
Il aime, il haît; il craint, il espère; il projette;
Il condamne, il approuve; il rit, il s'inquiette;
Il se fâche, il s'appaise; il évite, il poursuit;
Il veut, il se repent; il élève, il détruit.
Plus léger que le vent, plus inconstant que l'onde,
Il se croit en effet le plus sage du monde.

(*Regnard.*)

Les Hommes craignent tout, comme étant mortels ; & desirent tout, comme s'ils étoient immortels.

L'Homme n'est jamais chez lui. La crainte, le desir & l'espérance l'élancent au-dehors & lui dérobent le sentiment & la considération du présent pour l'amuser de l'avenir. *Id*

Tous les Hommes sont égaux.

Le monde est un grand bal, où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'Éminence & d'Altesse,
Pensent enfler leur être, & hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend ;
Les mortels sont égaux, le masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux sont la seule mesure.
Les Rois en ont-ils six? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre espéce; ont-ils d'autres ressorts?
C'est du même limon que tous ont pris naissance :
Dans la même foiblesse, ils traînent leur enfance;
Et le riche & le pauvre, & le faible & le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

(*Voltaire.*)

Tous les Hommes sont égaux par leur nature & leur essence ; mais l'éducation les distingue. La nécessité de l'ordre & de l'harmonie les a divisés en deux classes; sçavoir, celle des Nobles, & celle des Roturiers : les premiers commandent, & les seconds exécutent.

Les Hommes peuvent se diviser en deux classes; sçavoir, celle des hommes actifs, & celle des hommes oisifs. L'homme actif & honnête-homme se procure son aisance, fait son bien-être & sa partie dans l'État. Son opulence lui amène des sentimens. Elle en fait un pere tendre, qui ne refuse rien à ses enfans, un ami qu'on trouve au besoin, un citoyen zelé pour le bien de la patrie. L'homme oisif, qui ne vit que d'un modique revenu, sans d'autres ressources, craint toujours que la grêle, les pertes & les procès ne fassent des breches à sa fortune. Il renonce au superflu, &

retranche sur son nécessaire. Il est rêveur, chagrin, ennuyeux & sans crédit : c'est un homme de trop dans l'État.

Caprices & passions de l'Homme.

Oui, l'homme si rempli du soin de se connoître,
Ne sçait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit être.
Occupé d'un instant, qui s'éloigne de lui,
Ennuyé, fatigué de lui-même & d'autrui;
Différent, inégal, & cependant le même,
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime,
Amusé par des riens, les plus vastes objets
Offrent à son esprit de trop foibles sujets.
Tout irrite ses goûts, sans remplir son envie;
Il abrège ses jours, & regrette la vie.
Dans ce vaste Univers il se trouve borné;
Et, de l'illusion jouet infortuné,
Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
L'antiquité du nom l'approche du néant;
Et le nain est toujours à côté du géant.
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
Sa raison lui soumet les Lions rugissans;
Mais lui-même obéit à la fougue des sens,
Au lieu de l'éclairer, ses lumières le flattent;
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent.
Il ne jouit de rien, en essayant de tout.

(*L'Abbé de Bernis.*)

Les hommes sont des lampes que le tems allume, & qu'un vent peut éteindre à tout moment.

Si les Grands-Hommes font quelquefois des sottises, c'est pour s'acquitter du tribut qu'ils doivent à l'Humanité, qu'ils ne paient que trop exactement.

Dieu a restreint les connoissances de l'Homme.

Celui dont la puissante main
Fit de rien toute créature;
Ce grand Auteur de la nature;
Ce Dieu jaloux ne permet pas
Que nous, qui sommes ici bas,
Ayons de là-haut connoissance.
Il s'en réserve la science
Dedans ses précieux trésors.
Je crois qu'il ne forma nos corps
De l'eau mêlée à de la terre,
Que pour nous montrer qu'il resserre
L'effort de nos raisonnemens
Dans l'enclos de ces élémens,
Dont encor la moindre partie
Est à nos sens assujettie. (*Dalibray.*)

On diroit que toute la nature se joue de l'Homme; le monde le trompe, la vie lui échappe, la fortune s'en rit, le tems s'envole, la mort le saisit, la terre le consume, l'oubli l'anéantit.

L'Homme est comptable de ses revers. Ceux que nous appellons infortunés ne le sont point; ce sont des êtres choisis que le malheur prépare & conduit à la vertu. Oui, de tous les dons que le ciel m'a prodigués, les plus grands sont les traits dont il a déchiré mon cœur. Quand l'adversité ne peut nous guérir; Dieu a épuisé toutes les ressources. (*Le Tourneur.*)

Les Hommes sont masqués.

L'usage, le devoir, l'austère bienséance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains;
Et tout, enfin, du cœur des perfides humains
Ne laisse voir que l'apparence.
(*Mad. Deshoulieres.*)

L'Homme n'a pas de plus grand ennemi que son semblable.

L'homme pour son semblable est un vrai basilic :
Animal venimeux, son regard empoisonne ;
Toujours taupe à l'égard de sa propre personne,
Méprisant tout le monde & n'admirant que lui,
Il a des yeux perçans sur les défauts d'autrui.
(*Destouches.*)

HONNEURS.

Les honneurs ne donnent pas la fortune.

Tous les honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile ;
Des humaines vertus récompense fragile ;
Un dangéreux éclat, qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
(*Voltaire.*)

Les honneurs & le bien sont deux grandes roues qui font mouvoir tout le monde ; ce sont les deux sources de nos inquiétudes, & les deux follets qui nous égarent souvent dans nos entreprises.

Les honneurs ne donnent pas la félicité.

Le bonheur ne peut se trouver
Dans les honneurs qui n'ont qu'une apparence vaine ;
La durée en est courte & toujours incertaine.
Pour les acquérir que de peine !
Que de soins pour les conserver !

D'où vient à l'homme tant d'orgueil ?
Echappé du néant, pour rentrer au cercueil ;
Rien n'est si borné que son être.
Celui qui vit, ayant été
Une éternité sans paroître,
Disparoîtra bientôt pour une éternité.

Quand le sort, pour nous plaire, auroit tant d'indulgence;
Qu'il nous accableroit d'honneurs & de plaisirs,
Et feroit servir sa puissance
A contenter tous nos desirs;
Ce bonheur passager est peu digne d'envie.
Chaque heure, chaque instant peut en finir le cours.
Ce qui fait la plus longue vie,
N'est qu'un petit nombre de jours.
(*Pavillon.*)

Puissance de l'honneur.

C'est lui qui, des humains entretenant l'accord,
Doit mettre le plus foible à l'abri du plus fort;
Dont la voix sur les cœurs exerçant la puissance,
Masque nos passions, ou restreint leur licence,
Fait un Héros d'un lâche, arme ou retient son bras;
Donne la vie aux loix, & regle les États.
(*La Place.*)

C'est le comble de l'infamie de conserver sa vie aux dépens de son honneur, & de sacrifier les sentimens d'honneur, qui doivent être les seuls motifs de notre conservation, à sa fortune & à son élévation: c'est mourir civilement & traîner une vie ignominieuse. (*Juvenal.*)

L'honneur ne dépend point de la place qu'on remplit.

Et la honte & l'honneur sont dans les mains des hommes;
Ils ne dépendent point de la place où nous sommes.
Le ciel en divers rangs voulut nous établir:
Le véritable honneur est de les bien remplir.
(*Duresnel, sur Pope.*)

L'honneur d'une fille est de difficile garde.

L'honneur dont le sexe se pique,
Est semblable au nectar bachique

Que le côteau de Reims produit.
Quelque soin, quelque vigilance
Dont use l'humaine puissance,
Pour l'enfermer dans son réduit,
Souvent ce pétillant breuvage,
Qu'irrite un trop long esclavage,
Fait sauter le cercle & s'enfuit.

(*Pannard.*)

Il y a un pays où l'honneur est admis par-tout. On n'y a pas le plaisir de vous voir; mais l'honneur de vous voir, de vous parler, de vous servir. On y a des Tuteurs d'honneur, des Conseillers d'honneur, des Economes d'honneur, des Chanoines d'honneur, des Dames d'honneur. Les professions élevées ne font point payer leur travail, mais acceptent de grands honoraires. Les femmes y ont leur honneur à part, elles ont de si grands principes pour le conserver qu'on les a encore rendu dépositaires de celui de leurs maris. Cependant les femmes du haut style ont refusé le dépôt, parce qu'elles sont sujettes à des vapeurs qui leur donnent des distractions. (*L'Abbé Coyer.*)

L'honneur est un bien précieux.

L'honneur mérite bien tous les soins qu'il fait prendre;
Qu'il est beau! mais hélas! qu'il coûte à cultiver!
Des hommes tous les jours meurent pour le défendre,
Des filles pour le conserver.

(*Pannard.*)

La place de la Cour la plus difficile à remplir est celle de fille d'honneur.

Une femme ne peut faire fortune qu'aux dépens de son honneur.

Combien, pour avoir mis leur honneur en séquestre,

De femmes en velours ont changé leur limestre,*
Et dans les plus hauts rangs élevé leurs maris!
(*Regnier.*)

L'honneur ressemble à l'œil, qui ne sçauroit souffrir la moindre impureté sans s'altérer; c'est une pierre précieuse, dont le moindre défaut diminue beaucoup le prix. Ce qu'est le salut pour l'autre vie, l'honneur l'est pour celle-ci: il est la ressource du sage dans les disgraces qui lui arrivent.

On sacrifie souvent son honneur à sa fortune.

L'honneur est d'un grand poids, mais il est incommode.
L'immoler au besoin, c'est se mettre à la mode.
C'est par-là que l'on voit, à la Ville, à la Cour,
Tant de fourbes adroits s'avancer chaque jour.
(*Destouches.*)

Le véritable homme d'honneur ne perd rien de son mérite, & n'est pas moins utile au public, quoiqu'il passe d'un état à un autre. Semblable à ces fleuves qui, trouvant de nouvelles pentes, & se creusant avec le tems un nouveau canal, vont arroser d'autres campagnes, & ne perdent rien de l'abondance, ni de la pureté de leurs eaux, quoiqu'ils aient changé de lit & de rivage.

Portrait de l'homme d'honneur.

L'honnête homme, il est vrai, n'a pas de faux brillans;
Mais, sûr en son commerce, ami sage & prudent,
Il est toujours égal, discret en chaque affaire;
Simple, ausein de la Cour; doux, quoique militaire.
Auteur sans arrogance, & Juge sans erreur,
Il ne s'écarte point des regles de l'honneur.
(*Phil. de Sans-Souci.*)

* Etoffe commune.

Le véritable honneur est celui qu'on ne doit qu'à soi-même : ainsi c'est une erreur d'estimer les hommes comme les plantes, par la nature du lieu d'où elles viennent.

Alzire à Emire.

Va, la honte feroit de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu;
C'est l'amour de la gloire, & non de la justice;
La crainte du reproche, & non celle du vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, & c'est lui qui m'ordonne
De sauver un Héros que le ciel abandonne.
(*Voltaire; Alzire, act. 4. sc. 3.*)

Dans le crime il suffit qu'une fois on débute :
Une chûte toujours attire une autre chûte.
L'honneur est comme une isle escarpée & sans bords :
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.
(*Despréaux, Satyre 10.*)

HORACE.

Plaidoyer du vieux Horace, en faveur de son fils victorieux, qu'on vouloit faire mourir pour avoir tué sa sœur.

Lauriers, sacrés rameaux, qu'on veut réduire en poudre;
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui détruit les méchans par la main du bourreau?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme,
Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome?

(Il dit ensuite à Valere.)

Dis, Valere, dis-nous, puisqu'il faut qu'il périsse;
Où penses-tu choisir un lieu pour son supplice?
Sera-ce entre les murs que mille & mille voix
Font resonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors de ces murs, au milieu de ces places,
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'honneur,
Témoin de sa vaillance & de notre bonheur?
Rien ne peut dérober l'éclat de sa victoire.
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire.

(Corneille.)

HOCHSTET.

Pyramide d'Hochstet, érigée par les ennemis, en mémoire de la victoire qu'ils avoient remportée sur les François.

Maugrebleu du fat qui t'a fait,
Vaine Pyramide d'Hochstet!
Si Louis pour prise de Villes,
Bataille, ou pareilles vétilles,
Eût fait planter bornes à cet effet,
Le pays ennemi seroit un jeu de quilles.

HÔTEL.

Charles V, n'étant que Dauphin, avoit demeuré dans une maison sur les ruines de laquelle on a bâti, en 1533, l'Hôtel de Ville de Paris. Il avoit donné cette Maison à Jean d'Auxerre, Receveur des Gabelles, en considération des services qu'il lui avoit rendus.

(Essais hist. de M. de Saint-Foix.)

HUBERT.

A des Parentes de St. Hubert, qui prétendoient avoir le don de guérir de la rage par l'attouchement.

Quand vous reçûtes dans vos veines,
Le sang illustre & renommé
Du pieux Patron des Ardennes;
Je ne sçais si son tact vous fut bien confirmé.
Mais si j'en crois l'ardeur dont je suis consumé,
Ce trouble, cet ennui, dont tous mes sens gémissent,
Vos yeux font plus de mal, que vos mains n'en guérissent. (*La Louptiere.*)

HUGUENOTS.

Résolution prise par Charles IX, dans son Conseil, de faire tuer les Huguenots.

Ami, sçais-tu ce que l'on dit?
Dame Justice est désolée.
Le Roi la vit hier au lit,
Et l'on dit qu'il l'a violée.

HUISSIER AUDIENCIER.

Certain Huissier, étant à l'Audience,
Crioit toujours: paix-là Messieurs, paix-là;
Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,
Son teint pâlit & sa gorge s'enfla.
On court à lui; qu'est ceci? qu'est cela?
Maître Perrin! du secours, il expire.
Bref, on le saigne, il revient, il respire;
Lors ouvrant l'œil clair comme un basilic:
Voilà, Messieurs, se prit-il à leur dire,
Ce que l'on gagne à parler en public.
(*Rousseau.*)

Un Curé, irrité de ce qu'un Huissier, qui avoit ordonné par son testament, qu'il seroit inhumé

dans l'église d'un Couvent de Moines, en présentant le corps au Prieur, cita ces termes de l'Évangile de St. Jean, chapitre 18 verset 30. (Si cet homme n'avoit pas été un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré.) A quoi le Prieur, qui avoit l'esprit présent, répondit par cette phrase du même Évangile, chapitre 19 verset 11; (celui qui me l'a livré est plus criminel que lui.)

HUITRE.

Toi qui te ris de la tempête,
Vivant rocher, enfant de l'eau,
Qui naîs captif dans un tombeau,
Où tu vis sans cœur & sans tête;
Aveugle esclave de Thétis,
Délices de nos appetits;
Huître, fuis la plaine liquide;
Viens dans la pompe d'un festin,
Quitte cet élément perfide;
Et puisqu'il faut mourir, meurs plutôt dans le vin.

(*Le Baron de Vauvert.*)

HUMANITÉ.

L'Humanité est une vertu rarement pratiquée.

Dussé-je vous déplaire,
Ce mot d'*humanité* ne m'en impose guère;
Et par tant de fripons je l'entends répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
J'ai vu peu de ces gens qui le prônent sans cesse,
Pour les infortunés avoir plus de tendresse;
Se montrer au besoin des amis plus fervens,
Etre plus généreux ou plus compatissans;
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence;
Consoler le mérite, en chercher les moyens;

Devenir en un mot de meilleurs citoyens ;
Et, pour en parler vrai, ma foi je les ſoupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer perſonne.
(*Paliſſot de Montenoy.*)

L'Humanité eſt la première vertu.

On tenoit à l'Humanité
Avant de tenir à la Gloire.
Le capital de l'homme eſt la ſociété,
Le rang n'en eſt que l'acceſſoire ;
Et ne devroit jamais lui ravir la mémoire
De ſa première qualité. (*Peſſelier.*)

HYMEN.

Epithalame.

Viens unir deux Amans d'une chaîne éternelle ;
Viens, favorable Hymen : c'eſt l'Amour qui t'appelle.
Si ce Dieu ſur tes pas ne fait marcher les Ris,
Ton regne n'eſt ſouvent qu'une longue querelle.
Mais qu'avec lui la fête devient belle !
Et que ton regne eſt doux, quand vous êtes unis !
Ne ſéparons jamais ces Dieux ;
L'un eſt trop fou, l'autre eſt trop ſage.
L'Hymen ſeul eſt trop ennuyeux ;
L'Amour ſeul ſeroit trop volage.
Il faut qu'un heureux aſſemblage
Rende l'Hymen riant, & l'Amour ſérieux.

Heureux Hymen.

L'Amour de l'Hymen eſt jaloux ;
Et de la pompe qu'il apprête,
Il veut diſpoſer de la fête,
Et du plaiſir de nos époux.
A tant d'ardeur, à cet air tendre,
Aux tranſports, aux empreſſemens,
Il les a pris pour des Amans ;
Puiſſe-t-il toujours ſe méprendre ?
(*Debarco.*)

L'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage.
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des goûts & des humeurs,
Serrent ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieux! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon Amant!
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tous vous retrace une image adorée;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'Amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union ſi chère,
Si l'on en voit, c'eſt le ciel ſur la terre.
(*Voltaire.*)

Le mariage
Eſt un état doux & charmant,
Quand l'époux & l'épouſe, à la fleur de leur âge,
Apportent tous deux en ménage,
Avec un bien commode & de facile uſage,
Un corps propre, bien fait, un bon tempérament;
Un cœur, de part & d'autre, exempt d'engagement;
Une humeur douce, aiſée; un eſprit droit & ſage,
Qui ſache au ſérieux joindre le badinage,
Et, ſans aimer le monde avec attachement,
Le connoiſſe, le goûte & s'en paſſe aiſément.
Dans une liaiſon telle que je l'ai dite,
Tous les jours ſont heureux, les nuits ont leur mérite;
Et lorſque le ſoleil reparoît dans les cieux,
C'eſt avec un plaiſir ſenſible
Que l'époux & l'épouſe, après le tems paiſible
D'un ſommeil doux & gracieux,
Tournent à leur réveil, l'un ſur l'autre, les yeux.
Dès qu'il s'agit de quelque affaire,
En ſecret tout ſe délibère;
Et, s'ils ſont quelquefois d'un avis différent,
L'autorité, l'humeur, n'eſt point ce qui décide.
(*Deſmarets.*)

Que le ſort d'être aimé paroît digne d'envie !
Non, il n'eſt point d'état plus heureux dans la vie
Pour ceux que la raiſon & l'amour ont unis :
L'hymen ſeul peut donner des plaiſirs infinis.
On en jouit ſans peine & ſans inquiétude ;
On ſe fait, l'un pour l'autre, une heureuſe habitude
D'égards, de complaiſance, & des ſoins les plus doux.
S'il eſt un ſort heureux, c'eſt celui d'un époux,
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante
Une épouſe chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ſes deſirs ?
Il trouve ſon devoir dans le ſein des plaiſirs.
(*La Chauſſée.*)

Invitation à l'Hymen.

Hymen, hâtez-vous de deſcendre,
Venez unir deux illuſtres Amans :
Songez qu'ils comptent les momens ;
Répondez, ſans les faire attendre,
A leurs tendres empreſſemens.
Faites que ces Amans ne ſongent qu'à ſe plaire ;
Que leur union ſoit ſincère ;
Que de leur mutuelle ardeur,
Nul ſoupir dérobé ne les puiſſe diſtraire ;
Et qu'aucune flamme étrangère
Ne ſurprenne jamais leur cœur.
Faites que toujours leur tendreſſe
Se réveille par le plaiſir ;
Qu'un même trait toujours les bleſſe ;
Que dans leur cœur toujours renaiſſe
Le puiſſant attrait du deſir :
Enfin, je vous les recommande.
Hymen, n'oubliez rien pour contenter leurs vœux ;
C'eſt une entrepriſe aſſez grande,
De rendre deux époux heureux.

Triomphe de l'Hymen.

Mars, qui ſe plaît au bruit des armes,
Vous rendant votre époux, fait ceſſer vos alarmes.

Profitez, belle Iris, de ſon heureux retour.
L'Hymen en liberté jouit de ſa victoire ;
Il a le plaiſir, à ſon tour,
De faire ſouffrir à la Gloire
Les maux qu'elle a faits à l'Amour.
(*Moreau de Mautour.*)

L'Amour eſt le pere du fils aîné des enfans que l'hymen fait faire, & le devoir eſt le pere des cadets.

L'hymen eſt le tombeau de l'amour.

Qu'il eſt doux d'être dans la cage !
Diſoit au-dehors un Pinſon,
Y voyant un Serin, qui, de ſon doux ramage,
Faiſoit retentir ſa priſon.
Il a nourriture à foiſon ;
Bon grain & gentille femelle ;
Et peut, quand il veut, avec elle,
Rire, boire, & manger, dire la chanſon.
C'eſt ainſi que, voyant une jeune pucelle,
Damis croit qu'il ſeroit au comble des plaiſirs,
S'il pouvoit ſe lier d'une chaîne éternelle,
Avec ce doux objet de ſes tendres deſirs ;
Mais la cage & le mariage
Ne font ſentir les maux que quand on eſt dedans.
Pour deviſe, prenez cette leçon fort ſage :
Jamais Maris, toujours Amans.
(*Mlle de Scudery.*)

L'Hymen, en ce beau jour, t'apprête
Une couronne de ſa main.
Tu t'en repentiras, peut-être, dès demain.
Souvent, quoique l'Amour ſoit prié de la fête,
Il ne l'eſt pas du lendemain.
(*Regnard.*)

Malgré toutes les amorces
Que l'Hymen peut faire voir,

L'Amour perd bien de ses forces,
Quand il agit par devoir. (*Boursault.*)

L'hymen n'acquitte plus les dettes de l'Amour.
(*La Chaussée.*)

La femme, après l'hymen, n'aime plus qu'en partie;
Et souvent on ne l'a, ni toute, ni demie:
C'est du bien à demi: c'est du mal tout entier.

Parmi nous, le cours d'une année
Finit la tendresse & les chants:
On voit même souvent naître dans l'hymenée
Les chagrins avant les enfans.
(*Grécourt.*)

Chez les Amis, tout s'excuse, & tout passe;
Chez les Amans, tout plaît, tout est parfait;
Chez les Epoux, tout ennuie & tout lasse:
Le devoir nuit; chacun est ainsi fait.
(*La Fontaine.*)

L'amour, tant qu'il est libre, enchante nos esprits,
Et nous fait de ses maux une agréable affaire;
Mais il perd beaucoup de son prix,
Si-tôt qu'il devient nécessaire.
(*Pavillon.*)

L'hymen présente à la vue un champ fermé de murs & semé de pavots. On y voit croître la ronce, le chardon & le souci. Quoiqu'on y respire un air glacé qui morfond, on n'y voit pas moins naître des cousins, qui viennent nous piquer au front, sans que nous en soyons prévenus.

L'hymen ne convient ni aux enfans ni aux vieillards.

Philis, mes beaux jours sont passés,
Et mon fils n'est qu'à son aurore;

Il eſt pour vous trop jeune encore,
Et je ne le ſuis pas aſſez.

Une maligne deſtinée
Nous diſpenſe de votre loi:
Vous naquîtes trop tard pour moi;
Pour lui, vous êtes trop tôt née.

Que votre bonheur & le nôtre
Seroit charmant & merveilleux,
Si ce qui manque à l'un des deux,
Pouvoit être donné par l'autre!

Mais pourquoi former ce deſir?
Si notre âge approchoit du vôtre,
Nous ſerions rivaux l'un de l'autre,
Et vous auriez peine à choiſir.

Que mon fils donc ſeul y prétende;
Que, pour poſſéder vos appas,
L'amour en lui double le pas,
Et que votre beauté l'attende.

Que fera-t-elle en l'attendant?
Votre cœur, avant qu'il s'engage,
Voudroit-il ſe mettre en ôtage
Entre les mains d'un confident?

Mais, Dieux! quelle aſſurance prendre
Sur ce jeune cœur en dépôt?
Tel qui l'auroit, mourroit plutôt
Que de ſe réſoudre à le rendre.

Ce cœur, s'il vouloit prendre avis
Sur un ſi délicat myſtère,
Pourroit eſſayer ſur le pere
Comment il aimeroit le fils.

(*Ranchin.*)

Hymen projetté.

Eglé tremble que, dans ce jour,
L'Hymen, plus puiſſant que l'Amour,
N'enlève ſes tréſors, ſans qu'elle oſe s'en plaindre;
Elle a négligé mes avis,
Si la belle les eût ſuivis,
Elle n'auroit plus rien à craindre.
(*Saint-Pavin.*)

Cruels mariages de Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, qui épouſa, à l'âge de douze ans, Alexandre de Medicis, âgé de vingt-ſept; & qui, à vingt ans, épouſa Farneſe âgé de treize.

A douze ans, veuve de Léandre,
Vainement pour moi vigoureux;
A vingt, j'épouſe Hylas, qui, trop jeune & trop tendre,
Ne put ſentir encor, ni ſoulager mes feux.
Dans ce biſarre état, que faut-il que je faſſe?
Hymen, qui m'as offert tes plaiſirs les plus doux,
Lorſque pour eux j'étois de glace;
Et qui, dans mon ardeur, me les refuſes tous;
Hélas! ſi dans ton cœur la pitié trouve place,
Rends-moi mon premier âge ou mon premier époux.
(*Moiſant.*)

Seigneur Hymen, comment l'entendez-vous?
Diſoit l'aîné des enfans de Cythère.
De cet objet qui ſemble fait pour nous,
Penſez-vous ſeul être dépoſitaire?
Non, dit l'Hymen; encor qu'à ne rien taire,
Pour mon profit vous ſoyez peu zelé.
Hé! mon ami, reprit l'enfant aîlé,
Conſerve-nous ainſi que ta prunelle.
Quand une fois l'Amour s'eſt envolé,
Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aîle.
(*Rouſſeau, Épigrammes.*)

HYPOCRISIE.

Portrait de l'Hypocrite.

Humble au dehors, modeste en son langage;
L'austère honneur est peint sur son visage.
Dans ses discours regne l'humanité,
La bonne-foi, la candeur, l'équité:
Un miel flatteur sur ses lèvres distile:
Sa cruauté paroît douce & tranquile.
Ses vœux au ciel semblent tous adressés;
Sa vanité marche les yeux baissés;
Le zèle ardent masque ses injustices,
Et sa mollesse endosse les cilices. (*Rousseau.*)

Un Bigot orgueilleux, qui, dans sa vanité,
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les humains de sa pleine puissance.
(*Boileau.*)

Caractère de l'Hypocrite.

Je ne vois rien qui soit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux;
Que ces francs Charlatans, que ces Dévots de place,
De qui la sacrilége & trompeuse grimace,
Abuse impunément & se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré;
Ces gens, qui, par une ame à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier & marchandise;
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clins-d'yeux, & d'élans affectés.
(*Moliere.*)

Alexandre disoit d'Antipater Ministre de son pere, que, s'il étoit modeste en ses habits, il étoit couvert de pourpre au-dedans.

L'hypocrite, en fraudes fertile,
Dès l'enfance est paitri de fard,

Il sçait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distile;
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë & moins subtile
Que le venin caché, que sa langue répand.
(*Rousseau.*)

Le scélérat qu'emporte une coupable rage,
Nous prépare du moins à des vices connus;
Et son cœur irrité ne nous fait point d'outrage
Dont nous ne soyons prévenus:

Il suit aveuglément la fureur qui l'entraîne;
L'Hypocrite, au contraire, assassine avec art;
Et contre les assauts de sa mortelle haîne,
Il n'est point d'assuré rempart.

A l'abri du maintien qui couvre tous ses crimes,
Il aiguise les traits qui nous sont destinés;
Et les plus vertueux sont toujours les victimes
De ses complots empoisonnés.

Souvent en immolant l'objet de sa colère,
Le Dévot frauduleux accuse le destin;
Il soupire, il gémit, il pleure la misère
De ceux dont il est l'assassin.
(*Siméon Valette.*)

Tel qu'on voit en public faire le bon Apôtre,
Sous deux doigts de verroux, est homme comme un autre. (*Théâtre Italien.*)

Le crime prend souvent la voix de la vertu.
(*Gresset.*)

Les Hypocrites sont des gens d'un caractère dur & farouche, qui se retranchent tous les péchés gais, & s'en permettent de tristes, comme l'envie, la haîne, & la vengeance, pour affliger toute une Ville.

L'Hypocrisie se démasque tôt ou tard.

On a beau se cacher sous un dehors austère,
Un penchant malheureux porte son caractère.
Il paroît à travers le plus sombre détour :
On laisse appercevoir ce qu'on doit être un jour.
(*La Chaussée.*)

L'Hypocrite trompe souvent les plus clair-voyans.

Un libertin vieilli dans le métier,
Modèle, organe & ministre du vice ;
A sa fortune ouvre un nouveau sentier.
Plus haut qu'un Chantre, il récite un office,
Depuis le chœur jusques au bénitier ;
Il est en jour, on le voit tout entier,
S'évertuant à ce saint exercice.
Satan lui dit : quittes-tu mon service ?
O mon féal ! quel changement fallot !
Les tristes soins que ceux dont tu t'occupes !
L'homme sourit : le diable n'est pas sot,
Dit-il à part ; s'il me prend pour dévot,
J'aurai beau jeu pour faire d'autres dupes.
(*Roy.*)

On disoit d'un Hypocrite qu'il devenoit dévot à vue d'œil ; parce qu'il prioit Dieu, quand on le regardoit.



JALOUSIE.

Portrait du Jaloux.

Je ne vois rien de si digne de blâme,
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme;
Qui, sans être jamais de soupçons combattu,
Compte tranquilement sur sa frêle vertu;
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidelle.
Il faut faire soi-même en tout tems sentinelle;
Suivre par-tout ses pas; l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encore plus haut;
Et, malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujours la dupe.
(*Regnard.*)

Caractère du Jaloux.

Il est de ces Rêveurs, il est de ces Jaloux,
Qui se font plus de mal qu'ils n'en craignent de nous.
Qu'une femme s'échappe à voir un peu le monde,
Leur chagrin en murmure, & leur dépit en gronde;
Et, dans leur rêverie à rendre un esprit fou,
On n'a point de vertu, si l'on n'est loup-garou.
(*T. Corneille.*)

Impressions de la Jalousie.

La jalousie a des impressions,
Dont bien souvent la force nous entraîne;
Et l'ame la plus sage en ces occasions,
Sans doute avec assez de peine,
Répond de ses émotions. (*Moliere.*)

La Jalousie est le vice de la Province: c'est une gangrenne qui corrompt les cœurs du petit Bourgeois & de l'Artisan. On jalouse, dans une petite

Ville, la fortune d'un nouveau né, qui a paſſé de la ſervitude à l'état de petit Mercier, de Marchand, Maire, Marguillier & Bailli de ſa Bourgade. Il commande & donne le ton à ſes Concitoyens qui ſont devenus ſes Vaſſaux. On n'examine pas ce qu'il lui en a coûté pour s'élever. Les peines, les travaux, les veilles, les prêts d'argent, & les crédits faits à propos l'ont enrichi. La perte de l'honneur & de la réputation lui ont mérité le titre d'honnête-homme : il l'a acheté aſſez cher. Pourquoi les Chapelains & les Chantres d'une petite Cathédrale envient-ils le ſort des Chanoines, & les Chanoines celui du Prevôt, diſpenſé par ſa dignité d'aſſiſter aux offices, & de prier Dieu ? parce qu'on ne ſe rend pas juſtice, & que la cupidité n'a point de bornes. Les Chapelains & Chantres ſont faits pour remplir le chœur, les Chanoines pour y aſſiſter à leur commodité. Le Prevôt, homme de condition, en apportant au chœur un viſage frais & vermeil, aux jours ſolemnels, & payant aux autres jours de ſa préſence ſpirituelle, a rempli ſuffiſamment ſes devoirs. On doit lui ſavoir bon gré, de n'être pas obligé de lui indiquer le chemin de ſon Egliſe.

Perſonne n'eſt à l'abri de la Jalouſie.

On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rempans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obſcurément tourmentant votre vie :
Homme public, c'eſt la publique envie,
Qui contre vous leve ſon front altier.
Le coq jaloux s'ébat ſur ſon fumier ;

L'aigle dans l'air ; le taureau dans la plaine :
Tel est l'état de la nature humaine.
La jalousie & tous ses noirs enfans,
Sont au Théâtre, au Conclave, aux Couvens.
(*Voltaire.*)

Le mérite & la fortune, si opposés en toutes choses, ont cependant cela de commun, que l'envie est inséparablement attachée à la suite de l'un & de l'autre.

Un Jaloux se rend odieux au public & à lui-même.

Un jaloux, qui sans cesse querelle,
Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle ;
Sans relâche, agité de fureur & d'ennui,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.
Insupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper trouve un plaisir extrême ;
Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.
(*Regnard.*)

La Jalousie d'un mari doit entretenir l'amour de sa femme pour lui.

Tout ce qu'un mari peut nous montrer d'alarmes,
Doit, lorsque nous l'aimons, avoir pour nous des charmes :
C'est par-là que son feu se peut mieux exprimer ;
Et plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer.
(*Moliere*)

Femme assassinée par son mari jaloux.

Le poignard d'un Jaloux, dans ma gorge fut mis,
Parce qu'à ses amis je faisois bon visage.
Ah ! le cruel qu'il est, qu'eût-il fait d'avantage,
S'il m'eût trouvée en faute avec ses ennemis ?
(*Brébeuf.*)

Cœurs jaloux, à quels maux êtes-vous donc en proie!
Vos chagrins sont formés de la publique joie;
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seul appartient-elle entière?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent?
Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient,
Qui, de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs freres?
(*Voltaire, Discours 3. de l'Envie.*)

Orosmane à Corasmin.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice!
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr!
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma Maitresse asservie;
Cher Corasmin, je l'aime avec idolâtrie:
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits;
Je ne suis point jaloux.... Si je l'étais jamais....
Si mon cœur.... Ah! chassons cette importune idée.
(*Voltaire, Zaïre, act. 1. sc. 5.*)

Orosmane à Corasmin.

Qu'il revînt!.... lui *, ce traître!
Qu'aux yeux de ma Maitresse il osât reparaître!
Oui, je le lui rendrais; mais mourant, mais puni;
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi,
Déchiré devant elle; & ma main dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de son amante....
Excuse les transports de ce cœur offensé;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma foiblesse;
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon;

* *Nérestan.*

Non, son cœur n'est point fait pour une trahison ;
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi :
Les éclaircissemens sont indignes de moi.
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire,
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.
Allons, que le Sérail soit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du Palais ;
Que tout ressente ici le frein de l'esclavage ;
Des Rois de l'Orient suivons l'antique usage.
On peut, pour son esclave oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté.
Mais il est trop honteux de craindre une Maitresse :
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux qui veut tout asservir,
S'il regne dans l'Europe, ici doit obéir.

(*Voltaire, Zaïre, act. 3. sc. 7.*)

JAUNISSE.

Quelle étrange métamorphose !
Iris, je ne vous remets point.
Qu'est devenu votre embonpoint,
Et ce teint de lys & de rose ?
Voyant dans le miroir un si grand changement,
Profitez au plutôt de l'avertissement,
Que les justes Dieux vous fournissent.
Voici le sens de la leçon :
Ainsi que les épics, quand les filles jaunissent,
C'est le vrai tems de la moisson.

(*De la Monnoye.*)

Fille morte de la Jaunisse.

La Fille qui cause nos pleurs,
Est morte des pâles couleurs,
Au plus bel âge de sa vie.
Pauvre Fille, que je te plains,
De mourir d'une maladie,
Dont il est tant de Médecins !

(*Maucroix.*)

JÉSUITE.

Image de Jésus-Christ revêtu d'un habit de Jésuite.

Ils ont volé mon nom, rejetté mon esprit;
Persécuté les miens par leur jalouse rage,
Renversé mon Église; &, pour comble de rage,
Ils m'ont couvert de leur habit.
Si Jésus-Christ ressuscité
Sous cet habit eût pu paroître,
Avec raison, Thomas eût pu le méconnoître,
Et nous célèbrerions son incrédulité.
Voyez jusqu'où va l'artifice
De ces Peres ingénieux!
Ils habillent leur Dieu comme eux,
Afin que chacun le trahisse.

Belle habillée en Jésuite dans une mascarade.

On s'étonne ici que Caliste
Ait pris l'habit d'un Moliniste.
Puisque cette jeune beauté,
Ote à chacun sa liberté,
N'est-ce pas une Janséniste?

JÉSUS-CHRIST.

Sa puissance.

Bien qu'il naisse, il est éternel;
Bien qu'il obéisse, il commande;
Quoique sur la terre il descende,
Il est dans le sein paternel.
Il gémit, il soupire, il pleure:
Son ame, pourtant, à toute heure,
Jouit de la tranquilité;
Et, durant son pélerinage,
Il est, par un même avantage,
Au port de la félicité.

(*Godeau.*)

Miracles de Jésus-Christ.

Jésus parle, les vents se taisent;
Les morts renaissent des tombeaux;
Les vagues en courroux s'appaisent;
Et Pierre marche sur les eaux.
L'Aveugle-né voit sur ses traces
Le boîteux aller rendre graces
Au Dieu puissant qui les guérit;
Et le sourd est surpris d'entendre
Le muet en tous lieux répandre
Les miracles de Jésus-Christ.

Triomphes de Jésus-Christ sur les cœurs.

Ne vante plus, superbe Rome,
Tes triomphes impérieux;
Celui du Dieu qui s'est fait homme,
Est plus juste & plus glorieux.
Là, fumant encor de carnage,
Le vainqueur traîne en esclavage,
Des Rois, dans la poudre abattus.
Ici, le Christ à sa puissance
Soumet les cœurs par sa clémence,
Et triomphe par ses vertus.

Amour de Jésus-Christ.

Vois naître, & vois mourir l'Auteur de la nature,
Vois un Être éternel, commencer & finir:
Ces deux extrémités parfaitement s'unir;
Le Créateur s'unir avec la Créature.

Vois un Dieu renfermé sous l'humaine figure;
Celui qui contient tout, se laisser contenir;
Celui de qui le bras peut seul tout soutenir,
Être sans mouvement dans une sépulture.

Ces miracles offerts à mes sens étonnés,
Au salut de shumains ont été destinés;

L'un commence l'ouvrage, & l'autre le consomme.

Mais l'amour au premier a bien plus fait d'effort ;
Car du ciel à la terre, & de Dieu jusqu'à l'homme,
L'espace est bien plus grand, que de l'homme à la mort. (*Mlle. de Saint-Firmin.*)

Est-ce amour ou fureur,
Qui vous ont mis en croix, adorable Sauveur ?
Duquel de ces Tyrans êtes-vous la victime ?
Tous deux, Seigneur, tous deux vous font perdre le jour ;
La fureur de mon crime,
L'excès de votre amour.

JEU.

Le Jeu est le dissipateur du bien, la perte du tems, le gouffre des richesses, l'écueil de l'innocence, la destruction des sciences, l'ennemi des muses, le pere des querelles.

Le motif du Jeu doit être le délassement, & non l'intérêt.

Si vous aimez le Jeu, jouez de telle sorte
Que le Jeu vous délasse avec contentement.
Dans la perte ou le gain, si votre esprit s'emporte,
Il fait une fureur d'un divertissement. (*Godeau.*)

Le Jeu est une espèce de succession ouverte à tout le monde. On y voit souvent un Joueur, héritier de cinq ou six personnes, qui ne se seroient jamais avisées de le mettre sur leurs testamens.

Le Jeu découvre l'humeur & le caractère.

Pour connoître l'humeur d'un homme,
On n'a qu'à le faire jouer.
L'Avare crie à s'enrouer,

Si tôt

Si-tôt qu'il perd la plus petite ſomme.
Le Libéral, au gain foiblement attaché,
Des coups les plus cruels ne paroît point touché;
Le Tracaſſier toujours conteſte;
Le Têtu ne veut rien céder.
Bref, on a beau vouloir ſe poſſéder,
Le naturel au jeu toujours ſe manifeſte.

Funeſtes ſuites du Jeu.

Le jeu ne fut jamais ami de la prudence;
Il nous amuſe moins qu'il ne nous divertit;
Souvent par les ris il commence,
Et par la diſpute il finit. (*Le Brun.*)

A préſent le jeu n'eſt que fureur;
On joue argent, bijoux, maiſon, contrats, honneur;
Et c'eſt ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,
Riſque plus volontiers, & perd plus ſans ſe plaindre.
(*Regnard.*)

On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui, forcés à garder une longue abſtinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouiſſance.
(*Le même.*)

Un Joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs, il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe
D'être fort honnête-homme, & de jouer gros jeu.
Le deſir de gagner, qui nuit & jour occupe,
Eſt un dangereux aiguillon;
Souvent, quoique l'eſprit, quoique le cœur ſoit bon;
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.
(*Mad. Deshoulieres.*)

A l'avide Joueur, la fortune adoucie
Prodigue ſes plus beaux préſens;
De ſon cœur affamé l'ardeur ſe raſſaſie,
Le ſuccès égare ſes ſens.

Du bonheur ô trompeuſe image !
O ſonge enchanteur & volage,
Qu'un réveil dévorant va bien-tôt diſſiper !
Déeſſe, ſous des fleurs, tu lui caches l'abîme ;
C'eſt pour mieux parer ta victime,
Que ta fureur ſecrette eſt lente à la frapper.
Les revers en foule renaiſſent,
Sa moiſſon eſt en bute à de fougueux torrens ;
Il s'obſtine, & bien-tôt ſes tréſors diſparoiſſent,
Changés en remords dévorans.
Enfin l'indigence cruelle,
Traînant tous les maux avec elle ;
Diſſipe, mais trop tard, l'erreur qui l'a ſéduit.
Sans aſyle, rebut du monde, qui l'abhorre,
O mort ! il t'appelle, il t'implore !
Tu ſerois un bienfait dans l'horreur qui le ſuit.
Du coup rigoureux qui l'opprime,
Heureux, s'il peut du moins ſauver ſa probité :
Mais trop ſouvent, alors, dans les ſentiers du crime,
Par l'orage il eſt emporté.
Du ſort enchaînant les caprices,
Sa main féconde en artifices,
Dépouille des rivaux dont l'œil eſt faſciné.
Fatal excès du cœur que l'intérêt ſurmonte ;
Il grave les traits de la honte,
Sur un front que l'honneur peut-être eût couronné.
(*Laurès.*)

Le Jeu eſt un gouffre, qui n'a ni fond ni rivage. Dès qu'on eſt embarqué ſur cette mer orageuſe, & qu'on a perdu la terre de vue, il eſt rare qu'on la revoye. Le vent qui emporte la barque, eſt toujours un furieux ouragan, qui nous dérobe la connoïſſance de nous-mêmes. C'eſt une bataille, où le champ eſt toujours couvert de morts & de mourans.

Le Jeu rassemble tous les états.

Le jeu rassemble tout, il unit à la fois
Le turbulent Marquis, le paisible Bourgeois;
La femme du Banquier, dorée & triomphante,
Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.
Là, sans distinction, on voit aller de pair,
Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair,
Et, quoi qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.
(*Regnard.*)

Les Jeux de hasard tirent leur origine de l'oisiveté & de la cupidité, & produisent trois effets, qui sont les pertes du tems, de l'argent & de la santé.

Pouvoir du Jeu de Cartes.

Sur un tapis, dès qu'on te voit paroître,
Noble, Bourgeois, Clerc, Prélat, petit-Maître,
Femmes sur-tout, chacun met son espoir
Dans les cartons peints de rouge & de noir:
Leur ame vuide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisirs déguisée. (*Voltaire.*)

Un Seigneur, demandant à deux Dames de vertu équivoque ce qu'elles jouoient: Nous ne jouons pas, dirent-elles, pour l'intérêt, mais pour l'honneur: Si cela est, répondit le Seigneur, il n'y aura rien pour les cartes.

JEUNESSE.

La Jeunesse est un bien passager.

Le tems vous poursuit sans cesse,
L'éclat de votre jeunesse
Sera bien-tôt effacé.

Le tems détruit toutes choses;
Et l'on ne voit plus de roses
Quand le printems est passé.

Les plus sombres nuits finissent,
Leurs ombres s'évanouissent,
Et rendent bien-tôt le jour;
Mais quand l'aimable jeunesse
A fait place à la vieillesse,
Elle ignore le retour.

L'éclat des fleurs naturelles
Fait l'ornement de nos belles:
On prise leur nouveauté;
Mais au bout d'une journée,
Cette heureuse destinée
Finit avec leur beauté. (*Rousseau.*)

Caractère de la Jeunesse.

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices;
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Retif à la censure, & fou dans les plaisirs.
(*Boileau.*)

L'innocente Jeunesse ne se corrompt que par le mauvais exemple.

La jeunesse, en sortant des mains de la nature,
En est l'ornement & l'amour.
Ce n'est qu'en s'éloignant d'une source si pure,
Qu'en croissant parmi nous, qu'à force de culture,
Nous la rendons semblable au reste des humains.
Tout ce qu'elle a de bon dépérit dans nos mains:
Ainsi plus on avance en âge,
Plus on perd du côté des graces & des mœurs.
(*La Chaussée.*)

La Jeunesse est un mauvais maître d'école, qui

ne nous explique pas clairement ce que nous lisons. Le tems nous met entre les mains de l'expérience qui est beaucoup plus habile, & qui nous démontre évidemment qu'il n'y a rien de solide dans cette vie.

Excès de la Jeunesse.

Quand le poil follet vient à croître,
Qu'on a la bride sur le cou,
Que l'on veut vivre en petit-maître,
Qu'on devient indiscret & fou,
Et qu'on se fait honneur de l'être;
En proie aux violens accès
Du libertinage & du vice;
On le pousse aux derniers excès
Pour n'y paroître plus novice.

(*Du Cerceau.*)

Tout céde à l'inclination;
Et, dans une jeune cervelle,
L'amour fait tant d'impression,
Qu'il la terrasse & la renverse.
Le devoir parle, on l'écoute un moment;
Mais l'amour parle encor plus vivement,
Et le plaisir alors se jette à la traverse.

(*Rousseau.*)

Les jeunes gens de ce siècle croient avoir la science infuse; &, sans vouloir s'instruire, placent la théorie à la suite de l'expérience. Ils ne s'occupent que du présent & de bagatelles, & n'étendent pas leurs soins sur un avenir qu'ils jugent incertain. Ils décident de tout en maîtres. Leurs décisions sont des oracles; les Sçavans passent dans leur esprit pour des pédans, leurs peres pour de bonnes gens, incapables de réfléxions. Entrent-ils

dans le monde, ils ſe croient parfaits, ils ſçavent tout, & ſe ſuffiſent à eux-mêmes.

La Jeuneſſe eſt ſuivie d'amertumes.

Jeuneſſe, d'un vol ſi rapide,
Eh quoi! veux-tu m'abandonner ?
Si tout me devient inſipide,
Pourrai-je te le pardonner ?
Hélas! lorſque ta main volage
Nous met ſur un trône de fleurs;
Croit-on qu'au-delà du bel âge,
Tu nous coûteras tant de pleurs ?
On cueille ces fleurs ſéduiſantes,
Dont l'éclat dérobe à nos yeux
Les douleurs vives & cuiſantes
D'un avénir injurieux.
A ta douceur on s'abandonne,
On chérit tout ce qu'elle donne,
On s'enivre de voluptés.
Vains plaiſirs! un ſi doux empire,
Commence à peine, qu'il expire,
Et fait place à tes cruautés.
Banquet trompeur, mais délectable,
Que ta malignité nous ſert!
L'eſpérance nous met à table,
L'ennui nous attend au deſſert.
Déjà tout ce qui m'environne,
Me dit que tu fuis pour toujours;
Déjà ſe fane la couronne
Que je portois dans mes beaux jours.
De ces guirlandes paſſagères,
Dont me paroient tes mains légères,
Le tems vient de couper le fil;
Et, dans les yeux de nos Bergères,
Je lis l'Arrêt de mon exil. (*Peſſelier.*)

Corrompre la Jeuneſſe, c'eſt empoiſonner les ſources publiques.

Vouloir empêcher la Jeunesse de rire & de se divertir à propos, c'est se fâcher contre le Printems de ce qu'il ne porte que des fleurs, & lui demander les fruits de l'Automne.

Le Printems de l'homme ne se renouvelle jamais.

Hélas! pourquoi faut-il, par une loi trop dure,
Que la jeunesse des saisons,
Qui rend la verte chevelure
A nos arbres, à nos buissons,
Ne puisse ranimer notre machine usée,
Rendre à mon sang glacé sa première chaleur,
A mon corps, à mes sens leur première vigueur,
Et d'esprits tout nouveaux réchauffer ma pensée?
(*Chaulieu.*)

IGNOMINIE.

Le Capitaine Frauget, Gouverneur de Fontarabie en 1523, ayant rendu honteusement cette Place aux Espagnols, fut condamné à être dégradé de noblesse. On le désarma de pied-en-cap; on le fit monter sur un échaffaud, où douze Prêtres en surplis, chantèrent les vigiles des morts. Après quoi, on lui lut sa Sentence, qui le déclaroit traître, déloyal, vilain & foi mentie. On le dépouilla, à la fin de chaque Pseaume, de quelque pièce de son armure, en criant à haute voix: Ceci est le casque du lâche, ceci est son corcelet, ceci son bouclier, &c. Ensuite, on lui renversa sur la tête un bassin d'eau chaude. On le descendit de l'échaffaud avec une corde qu'on lui passa sous les aisselles. On le mit sur une claie, couvert d'un drap mortuaire; on le porta à l'Eglise, où les douze Prêtres l'environnèrent, & lui chantèrent

le Pſeaume 108, (*Deus laudem meam,*) dans lequel ſont contenues pluſieurs imprécations contre les Traîtres. Enſuite, on le laiſſa ſurvivre à ſon infamie. (*Eſſais hiſt. de Saint-Foix.*)

IGNORANCE.

Les ſecrets de la nature ſont inconnus à l'homme, malgré ſes recherches.

Celui qui, maître de ſes ſens,
S'enferme dans la ſolitude,
Et veut d'une paiſible étude
Goûter les plaiſirs innocens;
Après qu'en ſes recherches vaines,
Les travaux, les veilles, les peines,
Ont preſque épuiſé ſes eſprits;
Que gagne-t-il pour récompenſe
De ſa pénible vigilance?
Que du trouble & des cheveux gris.

Sçait-il ſi le Roi des Saiſons,
De qui la lumière féconde
Produit les richeſſes du monde,
Change tous les mois de maiſons?
Ou ſi, de ſon trône immobile,
Il verſe une flamme ſubtile
Dans les cieux & les élémens;
Tandis que la terre peſante,
Autour de ſa ſphère, roulante,
Conduit ſes divers mouvemens?

Sçait-il où ſe cachent les fleurs,
Lorſque l'hiver, plein de furie,
De la plaine & de la prairie,
Efface les vives couleurs?
Sçait-il, lorſque le doux zéphire
Reprend ſon agréable empire,

D'où revient l'émail qui les peint,
Qui rend la vie à toutes chofes,
Et quelle main redonne aux rofes
La vive pourpre de leur teint ?

(*Godeau.*)

L'ignorant eft femblable à une toile blanche, fur laquelle le Peintre peut appliquer ce qu'il lui plaît; & le demi-Savant eft comme une toile fur laquelle un mauvais peintre a ébauché des figures eftropiées qu'il eft prefque impoffible de corriger.

Notre Ignorance nous feroit pitié, fi notre vanité ne nous en déroboit la connoiffance.

L'Ignorance fe trouve dans tous les états.

Avec quel front, avec quelle arrogance,
Dans nos Cités figure l'ignorance !
Elle paroît au Palais de Thémis,
En long manteau, redoublé de fourrure;
Elle n'a d'yeux que ceux de fes Commis :
Elle eft toujours dupe de l'impofture.

(*Philof. de Sans-Souci.*)

Il y a trois fortes d'Ignorances. Ne rien fçavoir, fçavoir mal ce qu'on fçait, & fçavoir autre chofe que ce qu'on doit fçavoir.

Ignorant qui fe préfentoit pour la Prêtrife.

Quelqu'un defirant d'être Prêtre,
A l'Évêque fe préfenta,
Lequel lui dit: fi tu veux l'être,
Quot funt feptem Sacramenta?
Ce mot bien fort l'épouvanta,
Puis il dit: *tres*; l'Evêque, *quas?* . . .
Sunt Fides, Spes & Charitas.
Parbleu ! c'eft fort bien répondu;

Sus, Clerc, qu'on dépêche son cas;
Il mérite d'être tondu.

Un président de Toulouse, ayant été obligé de composer lui-même une harangue, sans le secours d'un Avocat nommé Adam, qui étoit son écrivain; comme son mauvais débit répondoit à la composition, un Conseiller qui le vit embarrassé, cita ces paroles de la Genèse: *Adam, où êtes-vous?*

ILLUSION.

L'Illusion nous console du défaut des vrais biens.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains,
Notre raison, séduite avec plaisir, s'égare;
Elle-même jouit des plaisirs qu'elle a feints;
Et cette illusion, pour quelque-tems, répare
Le défaut des vrais biens que la nature avare
N'a pas accordés aux humains.
(*Fontenelle.*)

Tous les enchantemens du monde ne sont qu'illusion.

L'ambition n'est que supplice;
Le luxe, qu'un dehors trompeur;
L'amour, un enfant du caprice;
Et la beauté, qu'un artifice,
Moins le plaisir des yeux que le tourment du cœur.
(*Des Mahis.*)

IMITATION.

Imitation des Anciens.

Dieu n'aimeroit-il plus à former des talens?
Les Romains & les Grecs sont-ils seuls excellens?
Leurs discours sont fort beaux; mais fort souvent frivoles.
Je ne vois pas l'effet répondre à ces paroles,

Et, faute d'admirer les Grecs & les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques Imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le Pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte, &, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage;
Je ne prends que l'idée, & les tours, & les loix,
Que nos Maîtres suivoient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs, quelque endroit plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, & veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées.
Art, & guides, tout est dans les Champs Elisées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace,
Homere & son rival sont mes Dieux du Parnasse;
Je le dis aux rochers, on veut d'autres discours.
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, & je sais qu'il n'est pas sans mérite:
Mais près de ces grands noms notre gloire est petite:
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément sans nul fonds de beauté.

(*La Fontaine, Œuvres diverſ.*)

IMMORTALITÉ.

L'Immortalité n'est que chimère & fumée.

Cette immortalité
Dont on parle tant au Parnasse,
Hélas! ce n'est que vanité;
Car à la fin, le plus grand nom s'efface
Dans la sombre postérité;
Et, si le ciel vouloit contenter mon envie
J'en quitterois ma part pour un siècle de vie.

Cette immortalité, que notre orgueil desire,
Que par tant de travaux nous voulons acheter,
N'est qu'une illusion, qui doit peu nous flatter.
Le tems de notre vie est le tems de la gloire;
Celle que vous voulez retrouver dans l'Histoire
N'est qu'un frivole amas d'éloges superflus,
Un vain concert de voix, que vous n'entendez plus.

(Duresnel sur Pope.)

C'est en vain qu'un peu de gloire
Paroît suivre les Héros
Eblouis d'une mémoire,
Qui survit à leurs travaux.
Quand ils ont quitté la terre,
Que subjuguoit leur tonnerre,
Ou l'éclat de leurs vertus;
Que devient la renommée,
Pour une cendre enfermée,
Qui ne voit & n'entend plus?

Le desir de l'Immortalité est l'effet de notre orgueil.

N'être plus qu'un peu de poussière,
Blesse l'orgueil dont l'homme est plein.
Il a beau faire voir un visage serein,
Et traiter de sang-froid une telle matière;
Tout dément ses dehors, tout sert à nous prouver
Que, par un nom célèbre, il cherche à se sauver
D'une destruction entière. *

(Mad. Deshoulieres.)

Les grands Hommes n'ont pas besoin d'élever des Palais pour s'immortaliser.

Faut-il s'étonner s'ils méprisent
Les richesses & les palais,
Ces hommes qui s'immortalisent
Par la grandeur de leurs bienfaits?
Qu'ont-ils besoin qu'un édifice,
Sur son fastueux frontispice,

* On doit entendre du corps seulement cette destruction entière, mais non de l'ame, laquelle est immortelle.

Porte leurs noms pour ornement?
Ils vivront assez dans l'histoire;
Le bien public est de leur gloire
L'inébranlable fondement.

L'Immortalité s'acquiert par la Poësie.

Le tems, de tout souverain Maître,
Fait périr tout ce qu'il voit naître:
Il n'épargne que les beaux vers.
Vainqueur des vents & des orages,
Phœbus ne craint pour ses ouvrages
Que la chûte de l'Univers.

Pour les Héros, pour les Monarques;
La Muse sçait fléchir les Parques,
Et sauve leurs noms du Léthé.
Quelquefois même à sa puissance,
Les hauts faits doivent leur naissance;
Comme leur immortalité. (*La Motte.*)

Le Créateur ne peut être comme une racine stérile & décrépite, qui ne pousse que des germes pour les laisser avorter dans la fleur. Rien ne périt dans l'immense vaisseau de l'Univers; c'est détrôner Dieu; c'est l'anéantir lui-même, que d'en faire le Dieu du néant. Un Dieu qui produit & conserve tout, est un être bienfaisant. Son plaisir est de répandre le bonheur; il aime à multiplier les êtres pour multiplier le nombre des heureux. Tu vécus vertueux: le ciel ne t'eût jamais fait naître, s'il ne se fût pas réservé de te payer tes vertus. (*Le Tourneur.*)

L'immortalité des Héros s'acquiert aux dépens de la vie des hommes.

Quand vous arriverez dans la demeure sombre,
Où la Parque mettra tous vos lauriers à l'ombre,

Livrés à des remords cruels,
Héros! vous vous direz : insensés que nous sommes ;
Falloit-il, pour être immortels,
Faire mourir cinq-cent mille hommes?
(*Pannard.*)

Le crime & la vertu conduisent à l'immortalité.

Deux chemins différens, & presque aussi battus,
Au Temple de Mémoire, également conduisent.
Le nom de Pénélope & le nom de Titus,
Avec ceux de Médée & de Néron, s'y lisent.
Les grands crimes immortalisent
Autant que les grandes vertus.
(*Mad. Deshoulieres.*)

Infirmités d'un Auteur qui vouloit s'immortaliser, occasionnées par l'excès de ses veilles.

Alcandre, qui toujours compose,
Tantôt en vers, tantôt en prose,
Par l'excès du travail a perdu la santé;
Pour se rendre immortel, Alcandre a fait un Livre.
O l'étrange immortalité,
Que l'immortalité qui fait cesser de vivre!
(*De Cailly.*)

L'immortalité console les grands-hommes des persécutions qu'ils essuient.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue.
Vainement un mortel se plaint & se fatigue,
Ses cris sont superflus.
L'ame d'un vrai Héros tranquile, courageuse,
Sçait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flus & le reflus.
Il sçait (& c'est par-là qu'un grand cœur se console)
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole,
Ni des flots inconstans;
Et que, s'il est mortel, son immortelle gloire

Bravera, dans le ſein des Filles de Mémoire,
Et la mort & le tems. (*Rouſſeau.*)

Ceux qui ſe perſuadent que l'ame périt avec le corps ſont les deſtructeurs de leur propre raiſon, dont ils contrediſent les inſtincts naturels; de leur religion, dont Dieu a établi les myſtères ſur le fondement de l'immortalité de l'ame; de la ſociété humaine, dont le bon ordre ne ſubſiſte que par l'eſpérance d'une récompenſe éternelle; & de la gloire de leurs ames, que la pureté des mœurs doit conduire à la félicité.

IMPIE.

Proſpérité de l'Impie.

Tu vois la folle impiété
D'une Nation téméraire;
Tu ſais que leur main ſanguinaire
Eſt l'appui de l'iniquité.
Cependant leurs ſuperbes filles,
Cher ornement de leurs familles,
Se parent ainſi que leurs Dieux;
Et leurs enfans ſains & robuſtes,
Comme les ſauvages arbuſtes,
Croiſſent en foule ſous leurs yeux.

L'Automne enrichit leurs celliers
Du jus précieux des vendanges;
De grains elle remplit leurs granges,
Et comble leurs vaſtes greniers.
On voit les brebis, dans leurs plaines,
Se revêtir de riches laines;
On y voit errer cent troupeaux;
De leurs cités, toujours paiſibles,
Les murailles inacceſſibles
Peuvent braver tous les aſſauts.
(*L'Abbé des Fontaines.*)

La gloire de l'Impie n'eſt pas de durée.

J'ai vu l'Impie adoré ſur la terre.
Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus:
Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déjà plus.

(*Racine.*)

Se mépriſer ſoi-même, ſoumettre ſa raiſon à la foi, aimer l'anéantiſſement: tout cela, diſent les impies, annonce une religion de valets. Mais quand ces hommes s'anéantiſſent devant les Grands, & devant ceux qui peuvent contribuer à leur fortune, trouvent-ils leurs baſſeſſes dignes de leur vanité?

L'Impie n'a pas la paix.

Nulle paix pour l'Impie: il la cherche, elle fuit;
Et le calme en ſon cœur ne trouve point de place.
Le glaive au-dehors le pourſuit,
Le remords au-dedans le glace.

(*Rouſſeau.*)

IMPIÉTÉ.

. . . En ce ſiècle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert:
Rien ne l'étonne; & le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts
Ces Légions, ces bruyantes armées
D'eſprit ſubtils, d'ingénieux Pygmées,
Qui, ſur des monts d'argumens entaſſés,
Contre le ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades;

Juſques

Jusques au sein de la Divinité,
Portent la guerre avec impunité;
Viendront bien-tôt, sans scrupule & sans honte,
De ses arrêts lui faire rendre compte;
Et, déja même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main, pour écrâser la foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes?
Votre raison qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obscurité;
Et qui, rempant à peine sur la terre,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas;
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle!

(*Rousseau, Epître à M. Racine.*)

IMPOSTURE.

J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus que plus il se découvre.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité.
Pour paroître au grand jour, il faut qu'il se déguise;
C'est lui qui, de nos mœurs, a banni la franchise.
Jadis l'homme vivoit au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.
On ne connoissoit point la ruse & l'imposture.
Le Normand même, alors, ignoroit le parjure.
Aucun Rhéteur encore, arrangeant le discours,
N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
Mais si-tôt qu'aux humains faciles à séduire,
L'abondance eût donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité.
Chacun chercha, pour plaire, un visage emprunté.
Pour éblouir les yeux, la Fortune arrogante,
Affecta d'étaler une pompe insolente.
L'or éclata par-tout sur les riches habits.

On polit l'émeraude, on tailla les rubis;
Et la laine & la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte Beauté monta sur des patins.
La coquette tendit ses laqs tous les matins,
Et, mettant la céruse & le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne-foi.
Le courtisan n'eut plus de sentimens à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie;
On vit par-tout régner la basse flatterie.
Le Parnasse, sur-tout, fécond en imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs.
De-là vint cet amas d'ouvrages mercénaires,
Stances, Odes, Sonnets, Epîtres liminaires,
Où toujours le Héros passe pour sans pareil,
Et, fût-il louche & borgne, est réputé soleil.

(*Despréaux, Epître 9. à M. de Seignelay.*)

IMPÔTS.

Placet au Roi pour être déchargé des Impôts.

Prince, le Suppliant, de vingt enfans le pere,
Sans compter le terme courant;
Jeune encor, se verroit réduit à la misère,
S'il déployoit tout son talent.
Cependant, de mon Roi, le plus riche appanage
Est un grand nombre de sujets.
Je dois, pour l'enrichir, poursuivre mon ouvrage;
Ou je trahis ses intérêts.
O toi, qui, pour l'État, nous montres tant de zèle,
Daigne m'affranchir des impôts.
A mon Prince, à ma femme, à mon devoir fidèle,
Je continûrai mes travaux.

IMPUDENCE.

La fortune favorise les Impudens.

J'ai vu que l'Impudence est la Reine du monde;

Et qu'il faut, quand on veut y faire son chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain;
Que l'art d'en imposer est le seul art utile,
Qu'une louange aride, une estime stérile,
Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

(*La Chaussée.*)

IMPUISSANCE.

Auteur qui s'étoit marié, & passoit pour être impuissant.

Le grand Traducteur de Procope
Manqua de tomber en sincope,
Au moment qu'il fut ajourné
Pour consommer son mariage.
Ah! dit-il, le pénible ouvrage,
Et que je suis infortuné!
Moi, qui fais de belles harangues;
Moi, qui traduis en toutes langues;
A quoi sert mon vaste sçavoir,
Puisque par-tout on me diffame,
Pour n'avoir pas eu le pouvoir
De traduire une fille en femme?

(*Ménage.*)

INCERTITUDE.

Pendant que Luc délibère
Sur ce qu'il doit devenir;
Et s'il est bon de se faire
Homme d'Église ou d'Affaire,
Avocat ou Mousquetaire;
Plus vîte qu'un souvenir,
Le tems, à l'aîle légère,
Part pour ne plus revenir.
Ses beaux jours vont s'embrunir,
Et la vieillesse s'avance;
Auparavant qu'il commence,
Il seroit tems de finir.

(*De Senecé.*)

Tu vis dans une inquiétude
Du parti que tu dois choisir;
Et la femme & la solitude
Suspendent tous deux ton desir.

Ainsi l'on voit que ton courage,
Affligé d'un rude combat,
Est tantôt pour le mariage,
Et tantôt pour le célibat.

Mais sais-tu ce que tu dois faire
Pour mettre ton esprit en paix;
Résous-toi d'imiter ton pere,
Tu ne te marieras jamais.

(*Malleville.*)

Auguste, seul.

Quelle fureur, Cinna, m'accuse & te pardonne?
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, & fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'Etat?
Donc, jusqu'à l'oublier, je pourrois me contraindre!
Tu vivrois en repos, après m'avoir fait craindre!
Non, non; je me trahis moi-même d'y penser.
Qui pardonne aisément, invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoi! toujours du sang, & toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse & ne peut s'arrêter:
Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter;
Rome a, pour ma ruine, une hydre trop fertile.
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le sang répandu de mille conjurés,
Rend mes jours plus maudits & non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute;
Meurs, & dérobe-lui la gloire de ta chûte;

Meurs : tu ferois pour vivre un lâche & vain effort.
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort ;
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse,
Pour te faire périr, tour-à-tour s'intéresse ;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puisqu'il faut, ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose, & le peu qui t'en reste,
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat.
A toi-même, en mourant, immole ce perfide :
Contentant ses desirs, punis son parricide ;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas ;
En faisant qu'il le voye, & n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine.
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haîne.
O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu,
Qui fuit en même tems tout ce qu'il se propose !
D'un Prince malheureux, ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, & duquel m'éloigner ?
Ou laissez-moi périr, ou laissez moi régner.
(*Corneille, Cinna, act. 4. sc. 3.*)

Électre, seule.

Tandis qu'en ce Palais mon hymen se prépare,
Dieux ! quel trouble secret de mon ame s'empare !
Le sévère devoir qui m'y fait consentir,
Est-il si-tôt suivi d'un honteux repentir ?
Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes,
Puisse encor me causer de si vives alarmes ?
Non, ce n'est point l'amour ; l'amour seul dans un cœur
Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur.
Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
Ah ! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite ?
Un amour si long-tems sans succès combattu,
Voudroit-il aujourd'hui respecter ma vertu ?
Festins cruels, & vous criminelles ténèbres,

Plaintes d'Agamemnon, cris perçans, cris funèbres;
Sang que j'ai vu couler, pitoyables adieux,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste & les Dieux:
Echauffez des transports que mon devoir anime;
Peignez à mon amour un Héros magnanime....
Non, ne me peignez rien: effacez seulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant,
D'une injuste fierté trop constante victime,
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime;
Toujours prêt à défendre un sang infortuné,
Aux caprices du sort long-tems abandonné.
On vient. Hélas! c'est lui: que mon ame éperdue
S'attendrit & s'émeut à cette chère vûe!
Dieux! qui voyez mon cœur dans ce triste moment,
Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant?

(*Crébillon, Électre, act. 5, sc. 1.*)

INCONSTANCE.

Inconstance en amour.

Où peut-on trouver des Amans
Qui nous soient à jamais fidèles?
Il n'en est que dans les Romans,
Ou dans les nids des Tourterelles.

(*Mlle. de Scudery.*)

Quand la perfide Alix, pour qui j'ai l'ame en feu,
Me fit voir son portrait, que j'aurois pris pour elle;
Après un long soupir, je dis à la cruelle:
O que le portrait est fidèle!
Et que l'original l'est peu!

(*De Cailly.*)

Silvie, au fond d'un bocage,
Me faisoit de deux moineaux
Remarquer le badinage,
Sur les feuillages nouveaux.
L'un d'eux quitta la partie;
Ah! dit l'aimable Silvie,

Avec un air désolé ;
Regarde un peu, je te prie ;
C'est le mâle, je parie :
C'est lui qui s'est envolé.
(*Desforges-Maillard.*)

Je vous avertis qu'Amour
Se plaint de votre inconstance,
Et de la grande dépense
Qu'il fait pour vous retenir.
Il jure par son arc qu'il n'y sçauroit fournir ;
Et ce n'est pas sans raison qu'il en gronde.
Vous soupirez pour cent objets divers ;
Et vous usez plus de fers,
Que tout le reste du monde.
(*Mad. Deshoulieres.*)

Inconstance de l'Homme.

L'homme, sans arrêt, dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée.
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait, ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas ;
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
(*Boileau.*)

Tour-à-tour la crainte & l'espoir
Exercent sur le cœur un tyrannique empire ;
Lhomme ne sait ce qu'il desire,
Et des vœux du matin il se repent le soir.
(*Richer.*)

Il va du blanc au noir,
Il condamne au matin les sentimens du soir.
Importun à soi-même, à tout autre incommode ;
Il change à tout moment d'esprit, comme de mode ;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque & demain dans un froc.
(*Boileau.*)

INCRÉDULE.

Offrande qu'une vieille Incrédule fait à Dieu.

Au lit de mort, une vieille incrédule
Rendoit un Moine interdit & perclus.
Ma chère fille, une simple formule
D'acte de foi; quatre mots, & puis plus . . .
Je ne sçaurois . . . Mon Dieu! dit le reclus,
Répondez-moi; çà, voudriez-vous être
Persuadée? Oui, je voudrois connoître,
Toucher au doigt, sentir la vérité.
Eh bien! courage; allons, reprit le Prêtre,
Offrez à Dieu votre incrédulité.

(*Rousseau.*)

INCURSION.

Un Duc de Savoie ayant fait sur Toulon une entreprise mal soutenue, on dit de lui, qu'il avoit cueilli les oliviers, & qu'il avoit eu soin de ménager les lauriers.

INDÉPENDANCE.

Je me ris des honneurs que tout le monde envie;
Je méprise des Grands le plus charmant accueil.
J'évite les Palais comme on fait un écueil,
Où, pour un de sauvé, mille perdent la vie.

Je fuis la Cour des Rois, autant qu'elle est suivie;
Le Louvre me paroît un funeste cercueil;
La pompe qui le suit une pompe de deuil,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
En moi-même je trouve un empire plus beau.
Roi; Cour, honneurs, Palais, tout est en ma puissance.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,

Je tiens tout sous la loi de mon indépendance:
Enfin les Rois sont Rois ; je suis ce que je suis.
(*De Fourcroy.*)

Qui foule aux pieds l'orgueil, le luxe & l'abondance ;
Qui vit content de peu, connoît l'indépendance.
Au-dessus de la crainte, au-dessus de l'espoir,
La regle de son cœur est la loi du devoir.
Juge sans passion, Censeur sans amertume,
Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume;
Et, prodiguant le fiel & l'encens tour-à-tour,
Il ne fait point servir & la haîne & l'amour.
Des rayons de la foi son ame pénétrée,
Aux conseils de l'Erreur a fermé toute entrée.
Trop fier, trop vertueux pour adorer les Grands ;
Il pese avec sagesse, & les noms, & les rangs.
Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
De confondre à la fois le titre & la personne ;
Et, qui veut mériter son titre & ses tributs,
A la place des noms, doit offrir des vertus.
(*L'Abbé de Bernis.*)

INDIFFÉRENCE.

Le parti le plus sûr pour être heureux, c'est d'être indifférent sur le sort des autres.

Laissons-là les mortels : leurs cœurs & leurs destins
Seront-ils adoucis par nos regrets extrêmes ?
Nous avons trop, hélas ! à pleurer sur nous-mêmes.
Faut-il pleurer sur les humains :
Jetons les yeux sur nous, voyons ce que nous sommes.
C'est un danger d'aimer les hommes,
Un malheur de les gouverner ;
Les servir, un effort que bien-tôt on oublie ;
Les éclairer, une folie
Qu'ils n'ont jamais sçu pardonner.
(*De la Harpe.*)

Jouissons d'une paix profonde :
L'indifférence est le souverain bien ;
Un cœur qui ne desire rien,
Posséde tous les biens du monde.

Indifférence d'un fils trop tôt consolé de la mort de son pere.

Se peut-il donc, Damis, qu'une feinte tristesse
Ait si peu, d'un tel pere, honoré les malheurs ;
Et qu'une indécente allégresse,
Ait pris si-tôt chez vous la place des douleurs ?
C'est sa faute, après tout : les grands biens qu'il vous laisse
N'ont sçu que trop tarir vos pleurs.
Mais, si d'une pauvreté dure
Vous eussiez, à sa mort, seulement hérité ;
Rien n'eût fait taire alors la voix de la nature ;
Et vous l'auriez plus long-tems regretté.

(*De Coulange.*)

INDISCRÉTION.

Indiscrétion des Amans.

Tous ces Galans de Cour, dont les femmes sont folles ;
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles.
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer :
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer ;
Et leur langue indiscrette, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.

(*Moliere.*)

INDOLENT.

L'Indolent renonce à la dignité de son être, par son aversion pour le travail, qui ne peut rendre sa vie qu'un fardeau insupportable. Sa vie, bornée à la seule végétation, ne consiste que dans l'accroissement & le déclin du corps.

INDUSTRIE.

L'Induſtrie tient ſouvent lieu du plus grand mérite, & l'art de ſe faire valoir donne plus de réputation que ce qu'on vaut.

INFANTE.

Vœux ſur l'Infante Reine.

Déja vous rempliriez vos grandes deſtinées,
Si nos vœux pouvoient les hâter.
Nous voudrions preſſer le cours de vos années;
Nos neveux voudroient l'arrêter.

INFIDELITÉ.

Comment doit-on ſupporter l'infidelité des femmes?

Le bruit eſt pour le fat, la plainte eſt pour le ſot;
L'honnête-homme trompé ſe plaint & ne dit mot.

Un mari ſe plaignant à Santeuil de l'infidelité de ſa femme: Ce n'eſt, dit Santeuil, qu'un mal d'imagination; peu de gens en meurent, & beaucoup en vivent.

Un mari qui intente l'action en ſéparation pour cauſe d'infidelité, eſt un imprudent.

Un ſot par Arrêt eſt difficile à faire;
Si tous ceux qui le ſont, intentoient des procès,
Il faudroit leur créer un Tribunal exprès;
Encore eſt-il certain, à bien peſer les choſes,
Qu'il ne pourroit ſuffire à juger tant de cauſes.
Quoi! pour donner à rire à tout le genre humain,
Comme fit un Bourgeois du Faubourg St-Germain,
Voulez-vous, en rendant votre femme ſi noire,
Vous-même troubler l'eau que vous avez à boire;

Et, quand vous ferez sot à la face de tous,
Etre encor trop heureux de la revoir chez vous.

(*Boursault.*)

Masques habillés en Turcs dans un bal de Cour.

Nous sommes la troupe infidelle;
Mais ce n'est pas chose nouvelle
D'en remarquer en cette Cour:
Voici la seule différence;
C'est que nous sommes en créance
Ce que vous êtes en amour.

(*De Porcheres.*)

Un mari infidèle, qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe, est injuste & barbare. Mais la femme infidelle fait plus; elle dissout la famille, & brise tous les liens de la nature, en donnant à son mari des enfans qui ne sont pas à lui; elle trahit les uns & les autres; elle joint la perfidie à l'infidélité.

(*J. J. Rousseau.*)

INFIRMITÉS.

Infirmités dont un homme de mérite étoit accablé.

Que sert l'esprit, que sert la probité,
Quand la douleur nous met à la torture?
Illustre ami, permets que je murmure;
Ton mal te traite avec indignité,
Et la vertu reproche à la nature
Le peu de soin qu'elle a de ta santé.

(*Charleval.*)

INFLEXIBILITÉ.

Caton au Sénat.

Et que pourrois-je dire
En des lieux où l'honneur ne tient plus son empire;

Où l'intérêt, l'orgueil commandent tour-à-tour;
Où la vertu n'a plus qu'un timide séjour,
Où de tant de Héros je vois flétrir la gloire ?
Et comment l'univers pourra-t-il jamais croire
Que Rome eût un Sénat & des Législateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni Loix, ni Sénateurs ?
Où retrouver enfin la trace de nos peres
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangeres ?
Moi-même qui l'ai vu briller de tant d'éclat,
Puis-je me croire encore au milieu du Sénat ?
Ah ! de vos premiers temps rappellez la mémoire.
Mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire.
Vous imitez si mal vos illustres aïeux,
Que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.
Mais de quoi se plaint-on ? Catilina conspire :
Est-il si criminel d'aspirer à l'Empire,
Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner ?
Un trône, quel qu'il soit, n'est point à dédaigner.
Non, non, Catilina n'est pas le plus coupable.
Voyez de votre État la chûte épouvantable,
Ce que fut le Sénat, ce qu'il est aujourd'hui,
Et le profond mépris qu'il inspire pour lui.
Scipion, qui des Dieux fut le plus digne ouvrage,
Scipion, ce vainqueur du Héros de Carthage,
Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
Par un vil délateur se vit presque flétri.
Alors la liberté ne savoit pas, dans Rome,
Du simple citoyen distinguer le grand-homme.
Malgré tous ses exploits, le vainqueur d'Annibal
Se soumit, en tremblant, à votre tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
Du sang des Sénateurs inonde nos murailles :
Il fait plus : ce tyran, las de régner, enfin
Abdique absolument le pouvoir souverain.
Comme un bon citoyen meurt heureux & tranquile,
En bravant le courroux d'un Sénat imbécile,
Qui, charmé d'hériter de son autorité,
Éleva jusqu'au Ciel sa générosité,
Et nomma, sans rougir, pere de la patrie,

Je plaindrois un vendeur d'encens
Qui n'en débiteroit qu'aux cœurs reconnoissants.
(*La Motte.*)

INJURE.

L'Injure faite à la vertu & à l'innocence ne se répare point.

Est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture ?
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté
Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?
Il en reste toujours quelque indigne mémoire,
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
(*Corneille.*)

INJUSTICE.

Nous naissons injustes & ingrats.

L'homme est ingrat dès le berceau :
Jeune, sait-il aimer ses maîtres ?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau.
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Présomptueux en tout état.
Vieux enfin, rendez-lui service :
Selon lui, c'est une justice ;
Il vit superbe, il meurt ingrat. (*Gresset.*)

INNOCENCE.

La joie du cœur est le fruit de l'innocence.

Cet intime plaisir qui naît de l'innocence,
Que la vertu produit, qui fait sa récompense,
N'est-il pas plus touchant que ces cris redoublés
Qu'exhale la faveur des peuples assemblés ?
Quel seroit ton bonheur, lorsque la Renommée
D'un encens imposteur t'offriroit la fumée,
Si ton cœur, démentant ses éloges pompeux,
T'accabloit en secret de reproches honteux?

Marcellus

Marcellus est rempli d'une plus vive joie,
Dans cet illustre exil où le tyran l'envoie,
Que César triomphant, en voyant à ses pieds
Le peuple & le Sénat remper humiliés.

(*Du Resnel, sur Pope.*)

Le Ciel protège l'innocent opprimé.

Ne perdez point l'espoir, innocents qu'on opprime:
Des favorables Dieux le secours vous est dû.
Contre les attentats du crime,
Le Ciel protége la vertu. (*Le Brun.*)

INSENSIBILITÉ.

L'insensibilité est brutalité.

En vain l'orgueil du diadême
Veut qu'on soit insensible à de cruels revers;
En vain de la raison les secours sont offerts,
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime;
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

(*Moliere.*)

Les Grands sont insensibles aux misères du pauvre.

Qui diroit, lorsqu'on voit ces Grands si dédaigneux,
Que les pauvres sont faits du même limon qu'eux;
Que ces gueux en lambeaux, courbés sous leurs miseres,
Marqués des mêmes traits, sont en effet leurs freres?
L'orgueil les a changés, c'est l'ouvrage du sort;
Du riche au misérable, il n'est plus de rapport.
A leur destin commun rien ne les intéresse:
Ce sont des animaux de différente espece.
Ils ont moins de rapport que n'en ont les agneaux
Aux sanguinaires loups ennemis des troupeaux.
Que je suis en courroux, lorsque certaine Altesse,
Jusqu'aux chevaux, aux chiens, prodigue sa tendresse!
On diroit que pour eux le Destin l'aggrandit;
De sa folle dépense ils tirent le profit;

Ses chevaux ſuperflus s'engraiſſent à la crêche,
Tandis qu'abandonné le pauvre ſe deſſeche.
Il nâge dans le luxe, il ne vit que pour lui,
Et c'eſt un ſonge vain que le malheur d'autrui.

(*Philoſ. de Sans-Souci.*)

Les hommes extrêmement heureux & extrêmement malheureux, ſont également portés à la dureté. Témoins les Moines & les Conquérans. Il n'y a que la médiocrité, & le mélange de la bonne & mauvaiſe fortune, qui donnent de la douceur & de la pitié.

(*Génie de Monteſquieu.*)

Les gens inſenſibles aux malheurs de leurs proches, ſont indignes de vivre.

Périſſe le mortel à qui ſemble importune
La préſence des ſiens tombés dans l'infortune;
Qui, ſe cherchant ſans ceſſe, & toujours plein de lui,
N'a jamais ni vécu, ni ſouffert dans autrui.

(*Le Mierre.*)

INSOLENCE.

Catilina, au Sénat.

Eh bien! Peres conſcripts, êtes-vous raſſurés?
Vous voyez d'un coup-d'œil l'état des conjurés;
Leurs Chefs, & leurs ſoldats, cette nombreuſe armée;
Dont Rome en ce moment eſt ſi fort alarmée;
Ces périls enfantés par les folles erreurs
D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs.
C'eſt ſur ce ſeul témoin qu'une beauté ſi chere
Me croit dans le deſſein d'aſſaſſiner ſon pere,
D'égorger le Sénat; & vous le croyez tous!
Malheureux que je ſuis d'être né parmi vous!
Sylla vous mépriſoit; & moi, je vous déteſte.
De nos premiers tyrans vous n'êtes qu'un vil reſte.

Juges sans équité, Magistrats sans pudeur,
Qui de vous commander voudroit se faire honneur ?
Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'Empire ?
Inhumains ! acharnés sur tout ce qui respire,
Qui depuis si long-temps tourmentez l'univers !
Je hais trop les tyrans pour vous donner des fers.

CATON.

A quoi te serviroit cette troupe cruelle,
Que ton palais impur & vomit & recele,
Qui, le jour & la nuit semant par-tout l'effroi,
Ministres odieux de tes fureurs....

CATILINA.

Tais-toi.
Il est vrai qu'autrefois plus jeune & plus sensible,
(Vous l'avez ignoré ce projet si terrible,
Vous l'ignorez encor) je formai le dessein
De vous plonger à tous un poignard dans le sein.
L'objet qui vous dérobe à ma juste colère,
Ne parloit point alors en faveur de son père :
Mais un autre penchant plus digne d'un Romain,
M'arracha tout-à-coup le glaive de la main.
Je sentis, malgré moi, l'amour de la patrie
S'armer pour des cruels indignes de la vie.
Aujourd'hui que tout doit rassurer les esprits,
Une femme en fureur les trouble par ses cris :
A ses transports jaloux tout s'alarme, tout tremble :
Et c'est pour les servir que le Sénat s'assemble !
C'est sur ces vains rapports qu'un homme impétueux
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux !
Orgueilleux citoyen dont l'austere sagesse
Est moins principe en lui qu'un fruit de sa rudesse ;
Tyran Républicain qui, malgré sa vertu,
Est le plus dangereux que Rome ait jamais eu.
Par lui seul d'entre nous la concorde est bannie ;
C'est lui qui, du Sénat détruisant l'harmonie,
Fomente la chaleur de nos divisions,
Et nous force d'avoir recours aux factions.

Mais il veut gouverner : hé bien ! qu'il vous gouverne ;
Qu'il triomphe à son gré d'un Sénat subalterne,
Qui, lâche déserteur de son autorité,
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.
Et quel est aujourd'hui l'ordre de vos Comices ?
Le tumulte & l'effroi n'en sont que les prémices.
De chaque élection le meurtre est le signal :
Vos Préteurs égorgés au pied du tribunal,
Un Consul tout sanglant, mais trop juste victime
D'un peuple malheureux, qu'à son tour il opprime.
Tous vos choix sont souillés par des assassinats.
Ainsi furent nommés vos derniers Magistrats.
C'est ainsi qu'on élit, ou que l'on fait exclure,
Et qu'on ose me faire une mortelle injure.
Le Plébéien s'éleve, & le Patricien
Se donne, sans rougir, un pere Plébéien :
Et, pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne,
Vous laissez profaner la majesté Romaine.
Le voilà, ce Sénat, ce Protecteur des Loix,
Dont l'exemple auroit dû diriger tous les Rois !
Le voilà, ce Sénat qui fait trembler la terre,
Et qui dispute aux Dieux le dépôt du tonnerre.
La Justice, autrefois votre Divinité,
Ne regne plus ici que par l'impunité.
La décence, les loix, la liberté publique,
Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique.

. . . .

Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie ?
Ainsi, ne croyez pas que je me justifie.
Imprudents ! savez-vous, si j'élevois la voix,
Que je vous ferois tous égorger à la fois ?

(*Crébillon ; Catilina, act. 4. sc. 2.*)

INSPIRATION.

Joad.

Cieux, écoutez ma voix : terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparoissez : le Seigneur se réveille.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans le lieu saint ce Pontife égorgé ?
Pleure, ô Jérusalem, pleure, Cité perfide,
Des Prophètes divins malheureuse homicide.
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants & ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des Cités :
Ses Prêtres sont captifs, ses Rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.
Temple, renverse-toi : cedres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur ?
Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus charmante & plus belle.
D'où lui viennent, de tous côtés,
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altiere.
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés.
Les Rois des Nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussiere.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumiere.
Heureux qui pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrâsée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

(*Racine ; Athalie, act. 3. sc. 7.*)

INSTINCT.

Prééminence de l'instinct sur la raison.

La raison qu'on nous vante, & qu'on trouve si belle,
Loin d'être un si grand bien, est le plus grand des maux.

Le pur instinct des animaux
Est bien plus raisonnable qu'elle,
Guerre, procès, vieillesse, infirmité, trépas,
N'ont rien qu'un animal redoute;
S'il lui vient du bien, il le goûte;
Et s'il lui vient du mal, il ne le connoît pas.
La nature envers l'homme est beaucoup plus avare:
Le bien qu'elle lui fait est trop proche du mal.
En le faisant savant, elle le rend bisarre;
En le faisant vaillant, elle le rend brutal.
L'animal, au contraire, a toujours l'ame égale.
De tout ce qu'il rencontre, il se fait des plaisirs;
Et, s'il a de l'amour, il remplit ses desirs,
Sans blesser la pudeur, ni la foi conjugale.
(*Boursault.*)

La raison est pour l'homme un serviteur habile,
Mais un serviteur froid, paresseux, indocile:
Il le faut appeller dans les pressants besoins,
Pour forcer sa lenteur à nous donner ses soins.
L'instinct sans cesse agit, presse, avertit, excite,
Et, pour se présenter, n'attend pas qu'on l'invite,
Il ne manque jamais, il est pour tous les temps,
La raison ne nous sert que dans quelques instants,
L'instinct, sans hésiter, prompt, docile & fidele,
Va droit au but marqué par la Cause éternelle.
(*Duresnel, sur Pope.*)

Orgueilleuse Raison de l'homme,
Qui vois avec mépris de sages animaux,
Contemple ce peuple économe,
Courbé sous d'utiles fardeaux;
Habile à prévenir le temps de l'indigence,
Dans la saison de l'abondance,
Il comble ses greniers sous d'invisibles toits;
Et formant à son gré de sages républiques,
Trouve en ses demeures obliques,
Ses mœurs, sa patrie & ses loix.

INTEMPÉRANCE.

L'intempérance est la source de l'infirmité.

Voyez ce Sybarite enivré de délices :
Sa table tous les jours gémit sous trois services.
Les plus rares liqueurs, les vins les plus parfaits,
Brillent dans les cristaux qui parent ses buffets.
L'air, les eaux & la terre en sa faveur s'épuisent.
Tout ce que dans leur sein les deux mondes produisent,
Se rassemble à grands frais dans ses brillants festins.
Qu'arrive-t-il ? Brûlé de ragoûts & de vins,
Le suc mal digéré qui dans son sang abonde,
Est par lui de cent maux la semence féconde ;
Et peut-être qu'un jour, victime du trépas,
Il tombera sans vie après un long repas.

INTÉRÊT.

L'intérêt est la source des crimes & de la discorde.

Fureur, trahison mercénaire,
L'on vous enfante, j'en frémis.
Le frere meurt des coups du frere ;
Le pere de la main du fils.
L'Honneur fuit, l'Intérêt l'immole.
Des loix que par-tout on viole,
Il vend le silence ou l'appui ;
Et le crime seroit paisible,
Sans le remords incorruptible
Qui s'éleve encor contre lui.

(*La Motte.*)

On est toujours occupé dans le monde ou à recouvrer ce qu'on a perdu, ou à acquérir ce qu'on n'a pas.

Quand on a même but, rarement on s'accorde.
L'Envie & l'Intérêt, inflexibles tyrans,

Chez nous ont été, de tout temps,
Les miniſtres de la Diſcorde.

(*Le Brun.*)

L'intérêt a enfanté la trahiſon.

L'honnête-homme, l'homme de bien
Se fait une vertu facile;
Il ne diſtingue plus l'honnête de l'utile,
Et quand l'intérêt parle, il n'écoute plus rien.
Si ſon vice produit une riche abondance,
Il n'y voit plus rien d'odieux;
Ou, s'il eſt vrai qu'il ſent l'horreur de ſon offenſe,
La douceur qu'il en tire eſt ce qu'il voit le mieux;
Et, pour ſe dérober au remords qui le gêne,
Il charge le deſtin du penchant qui l'entraîne,
Au lieu de l'avoir combattu:
Il contraint la raiſon d'entrer dans ce qu'il aime;
Et, ne pouvant monter juſques à la vertu,
Il la fait deſcendre elle-même.

L'intérêt eſt la meſure des actions des hommes; il étouffe les ſentimens naturels entre les parens; il ſeme la diviſion entre le mari & la femme, les freres & les amis; il ſert aux Grands de prétexte pour commettre l'injuſtice; & au peuple, pour rompre le nœud de l'obéiſſance & de la fidélité due au Souverain; il rend le courtiſan eſclave, le ſoldat téméraire, & le marchand trompeur; enfin il eſt le maître des paſſions qu'il dompte, & mène en triomphe.

Pouvoir de l'intérêt.

C'eſt l'intérêt, c'eſt ſa puiſſance
Qui fait fleurir chaque métier.
Les arts & la ſcience
Lui doivent la naiſſance.

Il instruit le Marchand, & l'Artisan grossier;
Il guide l'Homme de finance;
Il inspire l'Auteur; il arme le Guerrier,
Et l'Avocat sans lui garderoit le silence.

(*Boissy.*)

Depuis que la véritable Amitié a disparu, l'Intérêt s'est chargé du soin de maintenir la société.

L'intérêt & la gloire sont les deux grands ressorts qui font mouvoir les hommes.

Tous en divers états ont le même motif :
A la gloire, au profit, chacun est attentif;
Chacun veut élever son nom & sa fortune,
Et la honte & la gloire à tous en est commune.
Ce motif au travail endurcit l'Artisan;
Ce motif à la Cour retient le Courtisan.
Par ce motif, l'un veille, il agit, il travaille;
L'autre court s'ennuyer, & bâiller à Versaille;
L'autre chez le Ministre, assidu chaque jour,
Jusques à ses valets, fait bassement sa cour.

(*L'Abbé de Villiers.*)

L'intérêt commun entretient l'amitié.

Frere cohéritier, parent associé,
Tant qu'un même intérêt les touche & les rassemble,
Vivent entre eux sur un bon pied.
Mais cet accord si doux est bien-tôt oublié.
Et le jour que l'on compte ensemble,
Est le dernier de l'amitié.

(*Pannard.*)

L'intérêt bannit l'honneur de nos cœurs.

Otez l'intérêt de la terre,
Vous en exilerez la guerre,
L'honneur rentrera dans ses droits;
Et plus justes que nous ne sommes,

Nous verrons regner ſur les hommes
Les mœurs à la place des loix.

(*Rouſſeau.*)

INTRIGANTE.

Caractère d'une Intrigante.

C'eſt une inſinuante, & qui ſait en ſecret
Couler adroitement un amoureux poulet.
Habile en tout métier, intrigante parfaite,
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achete;
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend ſon talent bien cher, marie à bon marché.

(*Regnard.*)

INVOCATION.

Électre, ſeule.

Témoin du crime affreux que pourſuit ma vengeance;
O nuit dont tant de fois j'ai troublé le ſilence,
Inſenſible témoin de mes vives douleurs,
Électre ne vient plus te confier des pleurs.
Son cœur, las de nourrir un déſeſpoir timide,
Se livre enfin ſans crainte au tranſport qui le guide;
Favoriſez, grands Dieux! un ſi juſte courroux:
Électre vous implore & s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeſte,
J'ai compté trop long-temps ſur le retour d'Oreſte.
C'eſt former des projets & des vœux ſuperflus.
Mon frere malheureux ſans doute ne vit plus:
Et vous, Mânes ſanglants du plus grand Roi du monde,
Triſte & cruel objet de ma douleur profonde,
Mon pere, s'il eſt vrai que, ſur les ſombres bords,
Les malheurs des vivants puiſſent toucher les morts;
Ah! combien doit frémir ton Ombre infortunée,
Des maux où ta famille eſt encor deſtinée!
C'étoit peu que les tiens, altérés de ton ſang,
Euſſent oſé porter le couteau dans ton flanc;
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon pere
Fût, pour comble d'horreurs, le crime de ma mere;

C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le sceptre qu'après toi devoit porter ton fils;
Et que, dans mes malheurs, Égiste qui me brave,
Sans respect, sans pitié, traite Électre en esclave;
Pour m'accabler encor, son fils audacieux,
Itys jusqu'à ta fille ose lever les yeux.
Des Dieux & des mortels Électre abandonnée,
Doit, ce jour, à son sort s'unir par l'hyménée;
Si ta mort, m'inspirant un courage nouveau,
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime?
Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime;
Imitons sa fureur par de plus nobles coups;
Allons à ces autels, où m'attend son époux,
Immoler avec lui l'amant qui nous outrage;
C'est-là le moindre effort digne de mon courage.

(*Crébillon; Électre, act. 1, sc. 1.*)

O Déesse de la santé,
Fille de la sobriété,
Et mere des plaisirs du sage,
Qui sur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répands ta sérénité
Sur le soir d'un jour plein d'orage!
O Déesse! exauce mes vœux;
Que ton étoile favorable
Conduise ce mortel aimable;
Il est si digne d'être heureux!
Sur Hénault tous les autres Dieux
Versent la source inépuisable
De leurs dons les plus précieux.
Toi, qui seule tiendrois lieu d'eux,
Serois-tu seule inexorable?

(*M. de Voltaire; Lettre au Président Hénault.*)

JOB.

Souffrances de Job.

Job, de mille tourmens atteint,

Vous rendra sa douleur connue ;
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez pas émue.
Vous verrez sa misère nue :
Il s'est lui-même ici dépeint ;
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre & se plaint.
Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.
S'il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla :
J'en connois de plus misérables.

(*Benserade.*)

Contre Job autrefois le démon révolté,
Lui ravit ses enfants, ses biens & sa santé :
Mais, pour mieux l'éprouver & déchirer son ame,
Savez-vous ce qu'il fit ? Il lui laissa sa femme.

JOIE.

La Joie est le contre-poison du chagrin. Elle éloigne les maladies du corps, égaye l'esprit, se moque du caprice de la fortune, calme l'orage des disgraces, rend sensible aux agrémens de la vie qu'elle prolonge au-delà du terme ordinaire.

La Joie est naturelle aux gens de bien.

La joie est naturelle aux ames innocentes,
Autant que la tristesse aux ames malfaisantes.
Un méchant n'est jamais assuré ni content ;
L'homme de bien est gai, quoiqu'il soit pénitent.
Le calme de son cœur paroît sur son visage,
Rien ne le peut troubler, rien ne lui fait outrage.

JOUEUR.

Son caractère.

Acceptez pour époux un joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire :
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie.
Prend pour argent comptant d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon ;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, & même à sa vaisselle,
Qui va, revient, retourne, & s'use à voyager
Chez l'usurier bien plus qu'à donner à manger ;
Quand, après quelque temps d'intérêt surchargée,
Il la laisse, où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamants du temple & des plats argentés ;
Tant que, dans sa fureur, n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, & ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, & voit, en moins d'un an,
Ses terres en décret, & son lit à l'encan.

(*Regnard.*)

Frere joueur ; Sœur amoureuse.

Mon cher frere, disoit Silvie,
Si tu quittois le jeu, que je serois ravie !
Ne le pourras-tu point abandonner un jour ?...
Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie,
Quand tu ne feras plus l'amour...
Va, méchant, tu joueras pendant toute ta vie.

(*De Cailly.*)

JOUR.

Point du jour.

Déja le voyageur quitte l'ombre & les bois ;
Et déja le soldat gémit sous le harnois.

Le laboureur dispos, à son joug qu'il attele;
De ses bœufs paresseux met le couple fidele.
Le pâtre à ses troupeaux fait fouler les guérets;
Tout prêts à recevoir les trésors de Cérès.
Le petit écolier que le pédant étonne,
Sous sa terrible voix déja tremble & frissonne;
Et le nouvel époux, mal sorti du combat,
Contre un juste reproche instruit son Avocat.
L'Avocat qui postule, & celui qui consulte,
De leurs clients pressés entendent le tumulte;
Et ce sexe si fier, qui nous donne des loix,
Reprend déja la laine & l'éguille en ses doigts.

(*M. Nicole.*)

IRONIE.

Quant à ce peuple Auteur;
Dont tu n'as pu prévenir la disgrace;
Nous leur dirions, nous mettant à ta place:
Or çà, Messieurs, plus d'animosité,
Faisons la paix, & signons un traité.
Depuis long-temps je souffre vos murmures;
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures;
Sans qu'en mes vers nul de vous énoncé,
Ait eu sujet de se croire offensé.
Je ferai plus. Continuez d'écrire,
Je vous promets de ne vous jamais lire:
De n'outrager ni vous, ni votre esprit,
Et d'oublier que vous ayez écrit.
Pourvu qu'enfin, plus modérés, plus sages,
A votre tour vous cessiez vos outrages,
Que vous daigniez parler ou moins, ou mieux;
Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux;
Et n'insulter, épargnant ma personne,
Qu'à mes écrits que je vous abandonne.
Cela s'entend: & c'est parler d'accord.
Y souscris-tu?... Muses, je le veux fort;
Dès ce moment j'approuve & ratifie
Ce grand traité que je leur signifie.
Mais par hasard, si ce palliatif

N'opere rien sur leur esprit rétif;
Si leur babil, si leur bruit continuè...
Alors tu peux, sans plus de retenue,
Les démasquer & rabattre leurs coups:
Et, si tu crois avoir besoin de nous
Pour réprimer leurs langues médisantes,
Nous t'aiderons. Tu peux par ces présentes,
De notre part, le leur faire savoir...
Suffit. Adieu, Muses; jusqu'au revoir.

(*Rousseau; Épître aux Muses.*)

ISLES.

Placet au Roi pour être affranchi de la taxe sur les Isles.

Favorable autrefois aux chansons de ma muse,
Grand Roi, tu daignas l'écouter;
Et ce doux souvenir, dont mon ame est confuse,
L'enhardit encore à chanter.
Tu sais que, par mes soins & mes ardentes veilles,
Cet obélisque si vanté,
De ton règne fameux consacre les merveilles
A la postérité;
Qu'ayant gravé ton nom au Temple de Mémoire,
Tu tiras le mien de l'oubli,
En versant dans mon sein un rayon de ta gloire,
Dont tout mon sang fut annobli;
Mais tu me fis grand tort, me faisant cette grace:
Je n'en suis que plus malheureux;
Car être Gentil-homme & porter la besace,
Il n'est rien de si douloureux.
Ce vain titre d'honneur, que j'eus grand tort de suivre,
Ne garantit pas de la faim.
Je sais qu'après la mort la gloire nous fait vivre:
Mais en ce monde il faut du pain.
Je n'avois qu'un domaine au rivage du Rhône,
Qui m'en donnoit pour subsister.
On m'en veut dépouiller & me mettre à l'aumône,
Si je n'ai de quoi l'acheter.

Grand Roi, j'ai donc recours à ta bonté suprême;
Et si l'on nous met en procès,
Pourvu que ton grand cœur le décide lui-même,
J'en dois peu craindre le succès.
Qu'est-ce en effet pour toi, Grand Monarque des Gaules,
Qu'un tas de sable & de gravier?
Que faire de mon Isle, il n'y croît que des saules;
Et tu n'aimes que le laurier.
Également puissant dans la paix & la guerre,
Comblé de gloire & de bonheur;
Maître d'un grand État, quelques arpens de terre
Te rendront-ils plus grand Seigneur?
Laisse m'en donc jouir: la faveur n'est pas grande;
Ne me refuse pas ce bien.
C'est tout ce qu'aujourd'hui ce Placet te demande:
Grand Roi, ne me demande rien.

(*Roubin.*)

JUGES.

Leur devoir.

Souvenez vous que, dans votre puissance,
L'Orphelin doit trouver un appui généreux.
Arbitres de l'humble innocence,
Laissez-vous attendrir à ses cris douloureux.
Animés des transports d'une noble colère,
Montrez-vous aux méchans, de vos glaives armés:
Déployez un bras tutélaire;
Rompez, brisez les fers des justes opprimés.

(*De Boisragon.*)

Epitaphe d'un bon Juge.

Ci gît le Roi des Gens de bien,
Que de vertus dans sa course il assemble!
Le Sage séculier, & le Sage chrétien,
Par un accord divin, étoient unis ensemble.
Le ciel versa sur lui la plus pure équité;
Il soutint l'innocence, & réprima le vice.

Ce rayon échappé du soleil de justice,
Retourne au sein de la Divinité :
Juges, voilà votre modèle.
Consultez-le sur son tombeau ;
Et, si ses jugemens vous servent de flambeau,
Vous serez du grand Juge une image fidelle.

Les bons Juges sont rares.

Un bon Juge mérite une gloire immortelle ;
Je me mets à genoux, sitôt que j'en vois un ;
Mais bon Juge, & femme fidelle,
Rien si beau dans le monde, & rien de moins commun.
(*Le Noble.*)

Le Magistrat est une Loi parlante, & la Loi est un Magistrat muet.

Juge ignorant.

Un Magistrat, dont les destins
Font un Juge des plus notables,
Croit que la Loi des douze Tables
N'étoit que pour les grands festins.
(*Furetiere.*)

Huissiers qu'on fasse silence,
Dit, en tenant l'Audience,
Un Président de Beaugé ;
C'est un bruit à tête fendre ;
Nous avons déja jugé
Dix causes sans les entendre.
(*Bataton.*)

Jeunes gens qui s'élèvent prématurément à de grandes places.

Quoi ! tu traites déja les affaires publiques ?
Tu fais l'homme d'État, & déja tu t'en piques !
Tu veux en Magistrat faire observer les Loix,
Et te faire obéir du seul ton de ta voix ?

Qui t'a donné la clef de tes intelligences ?
Et sur quoi fondes-tu ces hautes connoissances ?
Es-tu devenu sage avant l'âge & le tems ?
Ne formes-tu des vœux que reglés & constans ?
Sçais-tu ce qu'il faut dire, & garder le silence
Dans l'exécution d'un dessein d'importance ?
Quoi ! lorsqu'un peuple altier, dans son émotion,
Ne respire que meurtre & que sédition ;
Alors que la révolte allume dans son ame
De tragiques projets de carnage & de flamme ;
Sçais-tu l'art de calmer ces brouillons inhumains,
Par le ton de la voix, par le geste des mains ?
Et sçais-tu dissiper cette fière tempête,
En leur faisant goûter & le juste & l'honnête ?
Sçais-tu bien appliquer le remède à ces maux ?
Et sçais-tu discerner le vrai d'avec le faux ?
Distingueras-tu bien l'innocence du crime ?
Et sçauras-tu former un Arrêt légitime ?
(*Nicole, sur Perse.*)

Le Juge inique.

Devant son Tribunal la justice est vénale.
Le droit entre ses mains devient un vrai dédale ;
L'innocence opprimée élève en vain sa voix ;
Le corrupteur l'étouffe, & fait taire les loix.
(*Phil. de Sans-Souci.*)

Juge amoureux.

Que le Juge aisément s'égare de sa route ;
Quand Cupidon a pris le timon du vaisseau !
Dame Justice ne voit goutte,
Sitôt que sur ses yeux l'Amour met son bandeau.

Tout est magique en France dans tous les états. On voit, dans l'Ordre des Juges, un enchantement plus fort que dans ceux des gens d'Eglise ou des Militaires. Un fils hérite des lumières de son pere

ainsi que de sa charge. Cet adolescent a végeté vingt ans ; le jeu, les spectacles, des habits, des chiens, une maitresse ont rempli tous ses momens. Le pere meurt ou se démet. Le Bambin est Juge : il connoît à l'instant tous les principes du Droit écrit, toutes les Loix, les Coutumes, & la Jurisprudence. S'il en étoit autrement, comment décideroit-il de la fortune, de l'honneur & de la vie de ses Concitoyens ?

(*L'Abbé Coyer.*)

Juge avare.

Si vous lisez dans l'épitaphe
De Fabrice, qu'il fut toujours homme de bien ;
C'est une faute d'orthographe :
Passant, lisez ; homme de rien.
Si vous lisez, qu'il aima la justice,
Qu'à tout le monde il la rendit ;
C'est une faute encor, je connoissois Fabrice ;
Lisez, Passant, lisez : vendit.

(*Le Brun.*)

Pendant que Thémis endort le Juge à l'audience, l'Amour éveille sa femme dans son appartement.

Juge étourdi.

Lorsqu'on me rapporta que sur les fleurs de lys
Licandre avoit paru pompeusement assis
Au banc des Conseillers comme un grand personnage ;
Des gens qui l'assuroient je me mis à railler,
Ayant cru bonnement qu'il falloit être sage,
Ou le paroître au moins, pour être Conseiller.

(*De Cailly.*)

Juge égal pour tous.

Rapin, notre Bailli, ce grand homme de bien ;
Tient la balance droite, & n'a d'égard à rien.

Riche ou gueux, Laboureur, Bourgeois ou Gentil-
homme;
Tous sont également traités par ce grand-homme
Que le bon Dieu nous accorda.
Présentez-lui requête, ou poursuivez Sentence,
Pour personne jamais il ne fit pansé d'a,
Qu'il ne se fit payer d'avance.

(*De Senecé.*)

L'Épouse charitable d'un Robin, qui donne à son écusson des Licornes pour support, a soin de rendre ses armes parlantes.

JUGEMENT.

Jugement dernier.

Quel spectacle se découvre
A mes timides regards!
La voûte céleste s'ouvre;
Qu'entends-je de toutes parts?
Les vents soufflent, les mers grondent;
Les élémens se confondent
Par des mouvemens divers,
Et brisant enfin leurs digues,
Font une funeste ligue
Pour détruire l'Univers.

Le pere du jour expire;
L'horreur, le trouble & la nuit
Etablissent leur empire;
La Lune sanglante fuit.
Les feux du ciel se consument,
Et des feux nouveaux s'allument,
Dont la lugubre clarté
Est le terrible présage,
De cet instant qui partage
Le tems & l'éternité.

Un son égal au tonnerre,

Anime l'airain fatal ;
Qui donne à toute la terre
Le redoutable signal ;
A cette voix menaçante ;
La mort même obéissante
Ouvre son avare sein ;
Et je vois, par tout le monde ;
D'une poussière féconde,
Renaître le genre humain.

Parmi cet immense nombre
D'Hommes tremblans, éperdus ;
Regne une tristesse sombre :
Tous les rangs sont confondus.
Déchus de leurs avantages,
Les Rois, les Héros, les Sages
Reconnoissent aujourd'hui,
Qu'esclaves d'un même Maître,
Au moment qu'il veut paroître,
Tout s'éclipse devant lui.

Pour annoncer sa venue,
Le ciel s'embrâse d'éclairs.
Je l'apperçois dans la nue,
Assis au milieu des airs.
Sa sainteté le couronne ;
Sa majesté l'environne ;
Le foudre part de ses yeux.
Et sur son front la Justice,
Menace d'un prompt supplice
Les mortels audacieux.

Quels effroyables symptômes
Cause le nouveau soleil,
En dissipant les fantômes
Produits par un long sommeil !
Saisi d'une peur soudaine,
Le Juste se croit à peine
A couvert de son courroux ;

Et l'on entend les coupables
Pousser des cris lamentables:
Montagnes, tombez sur nous.

Un Livre affreux se déplie,
Où, par des traits éclatans,
Le doigt du Seigneur publie
L'histoire de tous les tems.
En vain l'injuste artifice
Auroit sçu peindre son vice
Des couleurs de la vertu;
La vérité souveraine
Détruit l'apparence vaine
Dont il étoit revêtu.

Sévere Juge, bon pere,
Dieu sépare, sans retour,
Les objets de sa colère
Des objets de son amour.
Son implacable vengeance,
Et sa divine clémence,
Rendent, par un juste accord,
L'arrêt de mort & de vie,
Qui du Saint & de l'Impie
Fixe pour jamais le sort.

Il commande, & les abîmes,
A sa parole s'ouvrans,
Engloutissent les victimes
Qu'il livre aux feux dévorans;
Et, du séjour de la joie
Lui-même traçant la voie,
Les Justes vont triomphans
Jouir du riche héritage
Qu'il a promis, pour partage,
A ses fidèles enfans. (*Duché.*)

Plût au ciel que, lorsqu'on décide un procès, les anciens Juges fussent bien éveillés, & les jeunes

endormis. Quelque équitables qu'ils soient, l'embarras est de les bien instruire. Comment s'y prendre ? La Partie leur est suspecte, le Factum les endort, le Procureur les embrouille, l'Avocat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuse les distrait.

Jugemens qui peuvent être portés à coup sûr.

Lorsqu'entendrez Femelles jaboter,
Contre une Iris dont sage est la conduite,
Dites : ses yeux sont donc à redouter.
Lorsque verrez en un logis trotter
Moines capons sous maintien hypocrite ;
Dites : est là vieillard qui veut tester.
Quand verrez sots s'attrouper, s'ameuter,
Contre quelqu'un, qui point ne s'en irrite,
Et qui d'ailleurs sçait bien se comporter,
Dites alors même, sans hésiter :
Cet homme-là doit avoir du mérite.

(*Sedaine.*)

On a besoin d'un grand courage, pour soutenir les inconstances de la fortune ; d'un bon naturel, pour se soumettre aux rigueurs des Loix ; & d'une bonne éducation, pour corriger les défauts de la nature : le jugement tient lieu de toutes ces vertus.

Un jeune homme ayant été condamné à des dommages considérables, pour avoir donné atteinte à l'honneur d'une fille, le même Juge qui avoit rendu la Sentence, permit au garçon de reprendre la somme des mains de la fille, au cas qu'il pût en venir à bout ; la fille se défendit si bien, que la tentative fut inutile. Alors le Juge condamna la fille à rendre la somme, ne présumant

pas qu'elle n'eût trouvé autant de forces pour conserver son honneur, qu'elle en avoit eu pour la défense de son argent.

Jugemens de Dieu.

Le Roi des Cieux & de la Terre
Descend au milieu des éclairs :
Sa voix, comme un bruyant tonnerre,
S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels, c'est vous qu'il appelle :
Il tient la balance éternelle,
Qui doit peser tous les humains.
Dans ses yeux la flamme étincelle ;
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses loix augustes,
Esprits divins qui le servez,
Assemblez la troupe des justes,
Que les œuvres ont éprouvés ;
Et, de ces serviteurs utiles,
Séparez les ames serviles,
Dont le zèle oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles
A cru satisfaire à la loi.

Allez, saintes Intelligences,
Exécuter ses volontés ;
Tandis qu'à servir ses vengeances
Les Cieux & la Terre invités,
Par des prodiges innombrables,
Apprendront à ces misérables,
Que le jour fatal est venu,
Qui fera connoître aux coupables
Le Juge qu'ils ont méconnu.

Il a dit à l'homme profane :
Oses-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu dont la loi te condamne,

Chanter le pouvoir éternel ;
Toi qui, courant à ta ruine,
Fus toujours ſourd à ma doctrine ;
Et, malgré mes ſecours puiſſans,
Rejettant toute diſcipline,
N'as pris conſeil que de tes ſens !

Si tu voyois un adultère,
C'étoit lui que tu conſultois.
Tu reſpirois le caractère
Du voleur que tu fréquentois.
Ta bouche abondoit en malice ;
Et ton cœur, pétri d'artifice,
Contre ton frere encouragé,
S'applaudiſſoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété ſi noire,
Mes foudres furent ſans emploi :
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu penſoit comme toi.
Mais apprends, homme déteſtable,
Que ma juſtice formidable
Ne ſe laiſſe point prévenir,
Et n'en eſt pas moins redoutable,
Pour être tardive à punir.

(*Rouſſeau*; *Odes ſacrées.*)

JUPPES.

Fauſſes juppes qui ſe nomment menteuſes.

Plus d'une belle, en ce canton,
Se ſert d'une menteuſe au lieu de cotillon.
Cette fauſſe juppe eſt trompeuſe ;
Et l'on fait bien en vérité
De l'appeller une menteuſe :
Car on croit qu'elle cache une virginité ;
Et cette vertu précieuſe,

A quel âge s'y prendra-t-on,
Pour la trouver sous un juppon ?
(*Pannard.*)

Quand je vois les juppes des femmes garnies de cercles de baleine, je m'imagine voir une Ville forte, environnée de lignes de circonvallation, & retranchée par ce nombre infini de barrières qui la défendent des approches de l'ennemi.

JUSTE.

Son portrait.

Seigneur dans ton Temple adorable,
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, Grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux ?

Ce sera celui, qui du vice
Evite le sentier impur ;
Qui marche d'un pas ferme & sûr
Dans le chemin de la justice ;
Attentif & fidèle à connoître sa voix ;
Intrépide & sévère à pratiquer ses loix.

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas, dans sa grandeur,
Que l'insecte caché sous l'herbe ;
Qui, bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du Juste infortuné.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité ;
Qui, sous un air d'humanité,
Ne cache point un cœur farouche ;

Et, qui par des discours faux & calomnieux,
Jamais à la pudeur n'a fait baisser les yeux.

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain;
Celui qui, d'un infâme gain,
Ne fait point grossir ses richesses;
Celui qui, sur les dons du coupable puissant;
N'a jamais décidé des jours de l'innocent.

(*Rousseau.*)

L'homme droit ne peut soupçonner personne de crime ou de bassesse.

On peut des plus grands Rois surprendre la justice;
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des pièges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse & la malice
Qu'il ne sent point en lui. (*Racine.*)

Tranquilité d'ame du Juste.

Je ne crains point qu'un Dieu dans sa colere
Me demande les biens, ou le sang de mon frere;
Me reproche la veuve, ou l'orphelin pillé,
Le pauvre par ma main de son champ dépouillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie;
Ainsi dans ce moment qui finira mes jours,
Rempli d'une douce espérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au sortir de ce funeste lieu,
Un asyle assuré dans le sein de mon Dieu.

(*Chaulieu.*)

JUSTICE.

Son Éloge.

Oui, la justice en nous est la vertu qui brille:
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.

Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit & qui plaît.
A cet unique appas l'ame est vraiment sensible,
Même aux yeux du Public un injuste est horrible :
Et tel qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent, à la rigueur, l'exige chez autrui.

(*Boileau.*)

La Justice est une belle Vierge, déguisée & produite par le Plaideur, poursuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat & protégée par le Juge.

La Justice ne doit avoir acception de personne.

Laissons la noblesse du sang :
Aux yeux de l'équité, tous ont le même rang.
Pesons les droits réels ; la plus haute naissance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

(*La Chaussée.*)

Pourquoi la Justice a-t-elle une balance en main ?

La Justice a la balance :
Ce n'est, comme chacun pense,
Pour juger suivant les loix ;
Mais afin de voir en somme
Si les écus du bon-homme,
Sont legers, ou bien de poids.

La Justice est représentée les yeux bandés.

La Justice a les yeux bandés,
Nous en sommes persuadés ;
Elle ne regarde personne.
Mais pour voir, s'il est bon & beau,
L'argent que son Greffier lui donne,
Elle leve un coin du bandeau.

(*De Cailly.*)

Elle prend des deux mains.

La main gauche autrefois mit la droite en instance
Pour partager ses fonctions ;
Elle disoit : J'ai la même naissance ;
Comme elle je suis propre à toutes actions,
Où son secours est nécessaire ;
Et les gauchers ne diront le contraire.
Alors, monsieur le Président
Dit à la pauvre complaignante,
Que son droit étoit évident ;
Mais qu'à le soutenir elle avoit été lente.
Les deux mains, reprit-il, sauront que désormais,
Par arrêt de la Cour, elles vivront en paix ;
Que, leur rendant une justice,
Dont nous donnons l'exemple à nos neveux,
Nous prétendons, en notre office,
User également des deux.

La Justice n'a plus le même poids.

Constamment la Justice a toujours la balance ;
Et c'est la même qu'autrefois ;
Mais prenez-y bien garde, & vous verrez qu'en France
Elle n'a pas le même poids.

(*De Cailly.*)

Les Gens de Justice ménagent les riches, & ruinent les petits.

Thémis pour les plaideurs agit d'une façon
Contraire à ce qu'on fait à l'égard du poisson.

Le pêcheur toujours à propos
Laisse aller les petits, & s'empare des gros ;
Au contraire Dame Justice
Laisse sauver les gros, & mange les petits.

(*Pannard.*)

La Justice est une épine.

Tout plaideur court à sa ruine:
Quelqu'un a dit, avec raison,
Que la Justice est une épine;
Il n'y passe pas un mouton,
Qu'il n'y laisse de sa toison.

(*Pannard.*)

La Justice comparée aux Pantins.

Regardez cette figure,
Qui représente Thémis;
Qui, dit-on, d'une main sûre,
Pèse & met tout à son prix:
Dans les biens qu'elle dispense,
Qui fait pencher la balance?
C'est un petit filet d'or
Qui fait aller le ressort.

(*Lattaignant.*)

On ne rend pas la Justice, mais on la vend.

D'un tribunal fameux un Juge vieux routier,
Ayant un fils de son métier,
Qui n'étoit encor que novice;
Lui conseilloit confidemment
De travailler utilement,
Et de jamais *gratis* ne rendre la justice.
Le fils, assez homme de bien,
Surpris d'un conseil si bisarre:
Moi, vendre la justice! Eh! le voudriez-vous bien?
Pourquoi non, dit le pere, une chose si rare
Ne doit point se donner pour rien.

(*Boursault.*)

La Justice s'achette en gros, & se vend en détail.

Nous savons à quel prix on achette un office,
Et comment aujourd'hui s'exerce la justice;

On ne la connoît plus que par ſon attirail;
Et qui l'achette en gros, la revend en détail.
(*Le même.*)

Procès de l'huître terminé par la Juſtice.

Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun, rencontrerent une huître :
Tous deux la conteſtoient, lorſque dans le chemin
La Juſtice paſſa, la balance à la main :
Devant elle, à grand bruit, ils expliquent la choſe ;
Tous deux, avec dépens, veulent gagner leur cauſe.
La Juſtice, peſant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux ;
Et, par ce bel arrêt, terminant la bataille :
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais :
Meſſieurs, l'huître étoit bonne ; allez, vivez en paix.
(*Boileau.*)

Fin du premier Tome.

930511



